



Quelques
Sermons

d'Adolphe
Monod



Adolphe Monod (1802-1856)

Sources : *Pouvez-Vous Mourir Tranquille?* - Église Baptiste d'Albi.

Monod, Adolphe (1855) *Sermons: Première série.* Lyon - Paris, Librairie Ch. Meyrueis & C^{ie} éditeurs 413p.

Monod, Adolphe (1860) *Sermons: Troisième série.* (2^e édition) Paris - Librairie Ch. Meyrueis & C^{ie} éditeurs 455p.

NdÉ = Note de l'Éditeur.

Orthographe et ponctuation du 19^e siècle laissées telles quelles...

Une des éditions des sermons de Monod publiée au 19^e siècle avertit que ses sermons ont été remaniés après avoir été prononcés pour la première fois. Il est donc probable que les textes offerts ici diffèrent quelque peu des prédications telles que prononcées pour la première fois ou comportent du matériel supplémentaire (ajouté par Monod). Il faut signaler qu'ici et là nous avons ajouté dans ce texte des retours de chariots afin de couper de gros blocs de texte et permettre au lecteur de *souffler* un peu. Évidemment les typographes et éditeurs du 19^e siècle (dotés de budgets limités) étaient davantage préoccupés à produire des livres à moindre coût (un minimum de pages au total). Dans notre cas, nous pouvons nous dispenser de telles préoccupations...

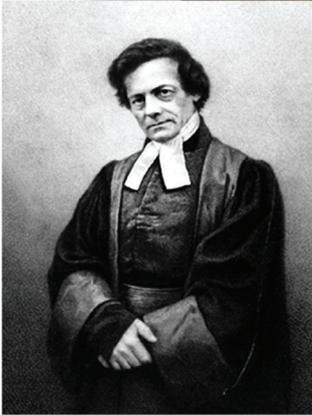
Design de couverture et montage photo: Reto Arcioni (2020)

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2020

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservée une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu à la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que, dans un sens, les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**
(John Baillie — *What is Christian Civilisation?* — 1945)



Adolphe Monod (1802-1856)

Table des matières

<i>Je suis la résurrection et la vie</i>	3
<i>Pouvez-vous mourir tranquille?</i>	19
<i>Êtes-vous un meurtrier?</i>	54
<i>Hérode et Jean-Baptiste</i>	69
<i>Trop tard ou Dieu fidèle en ses menaces</i>	82
<i>La peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens</i>	98
<i>La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti</i>	117
<i>Êtes-vous chrétien?</i>	142
<i>La misère de l'homme et la miséricorde de Dieu.</i>	159
<i>La misère de l'homme et la miséricorde de Dieu.</i>	176
<i>Le fatalisme</i>	193
<i>Les Grandes Âmes</i>	218
<i>Nathanaél ou l'esprit prévenu, mais sincère mis en rapport avec Jésus-Christ</i>	239
<i>La sanctification par le salut gratuit</i>	261
<i>La crédulité de l'incrédule</i>	279

Je suis la résurrection et la vie

Prêché au temple de l'Oratoire (Pâques, 1855)

« Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie; celui « qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela? » Jean XI, 25, 26.

Nous vivons dans un monde où règne la mort. C'est peu que la mort présente renverse tous nos plans et finisse tout pour nous sur la terre. Même absente, elle attriste tout; et cette fin inévitable ne disparaît jamais devant nos yeux. Cet enfant vient de nous être donné: mais il est né pour la mort. Cette guérison vient de nous être accordée: mais il ne dure que jusqu'à la mort. Cette amitié fait notre consolation: mais elle doit être rompue, et peut l'être d'un jour à l'autre, par la mort. Et comme tout ce que nous faisons aboutit à la mort, on peut dire que nous ne vivons que pour la mort. Que si les joies de la vie sont si empreintes de la mort, que sera-ce de ses peines? Il n'en est pas une qui ne tourne nos yeux vers la mort, car c'est clans son sein qu'elles vont toutes se jeter, comme des ruisseaux dans une même rivière. Où va cette maladie? à la mort. Cet abattement du corps et de l'esprit? à la mort. Cette fatigue, ces privations, cette faim, cette soif? à la mort. Ce travail des années, cet affaiblissement des sens, ce tremblement des membres? à la mort. Ce nom effrayant est écrit sur tout ce qui nous arrive: que dis-je? il est écrit sur nos personnes; et quiconque aurait appris à lire dans les

traits ou dans · les rides, lirait inscrit sur le front de chacun de nous, comme un arrêt de démolition sur un bâtiment condamné : « La mort. » Tout le mouvement du monde, ses spectacles, ses romans, ses fêtes, est pour s'étourdir là-dessus; mais on a beau s'entendre avec soi-même pour se distraire soi-même, on n'y réussit jamais; et les efforts où l'on est réduit pour ne pas voir la mort, ne servent qu'à mieux attester combien il est impossible d'en détourner la vue. Condamné à l'esclavage durant tout le cours de la vie, par la crainte de la mort : voilà bien le genre humain peint au naturel.

Mais du sein de cette race perdue et mourante; voici s'élever un homme qui ne se vante de rien moins que de supprimer la mort, pour quiconque consent à s'en remettre à lui seul. Ou c'est là le rêve d'un cerveau malade, ou bien c'est la délivrance la plus merveilleuse dont le genre humain ait entendu parler. La première de ces hypothèses est permise à qui n'a jamais ouvert la sainte Écriture : la seconde reste seule à qui a écouté le Fils de l'homme et entrevu en lui le saint des saints. Aussi bien, ce n'est point ici le langage d'une confiance présomptueuse; c'est celui d'une assurance ferme autant que paisible; « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Devant des paroles aussi solennelles, aussi pénétrantes, je ne me sens pas libre de faire autre chose que de les suivre pas à pas. Heureux s'il m'est donné de les comprendre et de vous les faire comprendre, sans m'écarter en rien de la pensée du Maître! J'y trouve trois choses : un principe posé : « Je suis la résurrection et la vie; » l'application de ce principe aux croyants qui sont morts, comme Lazare : « Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra; » et son application aux croyants qui vivent encore, comme Marthe : « Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » Reprenons-les tour à tour.

Pour bien comprendre ces paroles : « Je suis la « résurrection et la vie, » il faut les rattacher à l'occasion qui les a provoquées. Marthe, toute pleine de son regret de ce que Jésus n'avait pas été prévenu avant la mort de Lazare pour le guérir de sa maladie, ne l'a pas plus tôt rencontré (car elle était allée au-devant de lui dans son impatience), qu'elle lui dit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort.¹ » Mais au regret de Marthe se mêle une vague espérance que celui qui aurait pu guérir son frère pourrait bien le ressusciter,

1 - L'expression de ce regret renferme peut-être aussi un reproche indirect et timide : Jésus, averti par Marthe et Marie de la maladie de leur frère, avait différé de se rendre à leur appel; ce qu'il avait fait tout exprès (15) pour avoir occasion de vaincre cette fois la mort, au lieu de la prévenir.

comme il avait fait le fils de la veuve de Naïn et la fille de Jaïrus.² Le chagrin d'avoir perdu Lazare pour la terre et le désir de le recouvrer pour la terre remplit seul l'âme de Marthe. Nous reconnaissons ici Marthe telle que l'a peinte saint Luc³ sincèrement attachée à Jésus-Christ, mais encore peu détachée de la vie. Jésus lui fait avec intention une réponse moins précise qu'elle ne l'eût voulue: ci: Ton frère ressuscitera;» ce qui peut s'appliquer à une vie future, aussi bien qu'à la vie présente. Marthe insiste; et la délivrance passagère mais présente dont elle est toute préoccupée, lui fait traiter la délivrance éternelle, mais future, comme une bénédiction de second ordre, qui ne saurait la contenter. «Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.» C'est alors que Jésus, voulant détourner les regards de Marthe de dessus son frère sur son Sauveur, lui adresse cette parole profonde, destinée à lui faire chercher en Jésus lui-même le fond de ses espérances de résurrection, qui allaient s'égarant sur la créature et sur la vie de ce monde: «Je suis, moi, la résurrection et la vie.»

Par ces paroles, Jésus jette dans l'âme de Marthe une lumière toute nouvelle sur la nature de la résurrection. Résidant en Jésus, et se communiquant de Jésus à qui croit en lui, elle est, non un fait de notre existence extérieure, mais le principe d'une vie intérieure et permanente. Tout absorbée dans son frère, Marthe n'a devant les yeux que le moment où il se réveillera d'entre les morts pour lui être rendu; et la seule question pour elle est de savoir si elle touche déjà à ce moment désiré, ou si elle ne doit l'attendre qu'au-delà du tombeau. C'est réduire la résurrection aux proportions mesquines d'un événement historique; d'un événement qu'il faut longtemps attendre, s'il s'agit de la résurrection du dernier jour, ou d'un événement qui n'aura que quelques jours de durée, s'il s'agit de cette résurrection prochaine, à laquelle Marthe se montre trop attachée. Ni une résurrection qu'il faut attendre jusqu'après la mort, ni une résurrection qu'on tremble de perdre chaque jour par la mort, ne sont la résurrection véritable. La véritable résurrection ne s'attend pas, parce qu'elle est déjà toute venue pour le croyant; et elle ne se perd pas, parce qu'elle réside dans le fond inépuisable de son être. Elle n'est point un événement historique, elle est une condition spirituelle et un fruit de la foi.

La vie que Jésus joint ici à la résurrection, est-ce qu'il appelle ailleurs tantôt «la vie éternelle», tantôt seulement «la vie». Quand cette vie se trouve en présence de la mort et triomphe d'elle, elle prend le

2 - Luc VII, 14; Matth. IX, 25.

3 - Luc X, 38.

nom de résurrection; en sorte que la résurrection et la vie, dans mon texte, ne sont pas deux choses diverses, mais une seule et même chose, la vie, envisagée sous deux aspects divers, tantôt en soi, comme se développant sans obstacle, tantôt comme surmontant l'interruption que la mort prétendait apporter à son cours: Je suis la résurrection, parce que je suis la vie.

En même temps que Jésus éclaire Marthe sur la nature de la vraie résurrection, il associe si étroitement la résurrection et la vie à sa personne, que nul ne les peut chercher qu'en lui. Qu'il s'agisse de la résurrection pour Lazare ou qu'il s'en agisse pour elle-même, ce n'est ni à Lazare ni à elle-même que Marthe doit regarder, c'est à Jésus-Christ seul. Il y a plus, et le rapport est plus étroit encore que je ne viens de le faire. Jésus-Christ ne dit pas: Je suis le dispensateur de la vie, ni je suis l'auteur de la résurrection; il dit: «Je suis la résurrection et la vie» même, comme il dit ailleurs: «Je suis la lumière; je suis la vérité; je suis la vie.» Ces biens souverains et infinis, auxquels l'âme humaine aspire instinctivement, souvenirs obscurs d'un état meilleur d'où elle est tombée, la lumière, la vérité, la vie, la sainteté, l'amour, Jésus en est l'essence même, parce qu'il est l'essence de la divinité, dont «toute la plénitude habite en lui corporellement.»

Ne va point chercher ailleurs, semble-t-il dire à Marthe, cette résurrection tant souhaitée, soit pour ton frère, soit pour toi-même. Ne la demande ni au présent, ni à l'avenir, ni à ce monde, ni à l'autre; contemple-moi seulement., moi, qui suis tout près de toi, mais que tu parais n'avoir point connu jusqu'ici; elle est toute en moi; elle est moi et je suis elle; qui me possède, la possède: «qui a le Fils, a la vie.» Ton frère en mourant, me possédait-il? Sois tranquille pour lui: il a la vie quoique mort. Me possèdes-tu toi-même, toi qui vis? Ne crains point: tu ne peux pas mourir, même en mourant. N'essayons pas de pénétrer plus avant; il y a des choses qui se sentent mieux qu'elles ne se définissent. Mais qu'on se figure l'impression de solennité, de respect et de confiance tout ensemble, qui dut saisir l'âme de Marthe, en entendant dire à son Maître: «C'est moi qui suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela?» Aussi répond-elle par la simple expression de sa foi en lui: «Je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir au monde,» et cesse de l'interroger.

Cette dernière question de Jésus, avec cette dernière réponse de Marthe, donne clairement à connaître comment nous pouvons avoir

part à cette puissance de résurrection et de vie qui est en Jésus : c'est par la foi. Celui qui croit, a la vie; celui qui ne croit point, ne l'a point; parce que celui qui croit, possède Jésus, tandis que celui qui ne croit point, ne le possède point. Autant ce langage élève Jésus au-dessus des perceptions vulgaires qu'on a de lui et de sa parole, autant il élève la foi réelle au-dessus des notions qu'on s'en fait d'ordinaire. Si Jésus n'a fait qu'apporter au monde une doctrine plus vraie et une morale plus pure que celles qui étaient connues avant lui, la foi peut n'être que la croyance en l'une et l'acceptation de l'autre. Mais si Jésus est la réalité vivante de ce qui est en Dieu, s'il est « la vérité, la « lumière, la résurrection, la vie, » il s'ensuit nécessairement que la foi est une appropriation personnelle de Jésus-Christ et de tout ce qui est en lui. Jésus en soi est la résurrection et la vie; mais, pour qui ne croit pas, ce trésor est comme s'il n'était pas, parce qu'il ne vient pas à Jésus-Christ, et n'entre point en rapport avec lui. Mais celui qui croit vient à lui, s'unit à lui, et devient un avec lui, comme lui est un avec le Père. Il le reçoit, il se nourrit de lui, il entre en partage de sa vie: « Parce que je vis, vous vivrez. » Comment s'étonner de la grandeur des promesses faites à une foi si grande et si nouvelle? Et pourtant cette foi toute puissante, elle n'est autre que la toute simple foi des plus petits dans le royaume de Dieu: « Je crois que tu es le Fils de Dieu, celui « qui devait venir au monde; » si puissante, parce qu'elle est si simple.

Ne pensez pas que je m'écarte de la fête du jour. La déclaration que nous méditons s'y rattache directement, et y répand une lumière nouvelle. Nous avons coutume de dire que le Père relève le Fils d'entre les morts, par la puissance du Saint-Esprit, pour montrer qu'il est et nous rassurer sur la vertu de son sacrifice. Cela est vrai; mais cela n'épuise pas la matière. L'événement de Pâques arrive parce que Jésus est la résurrection et la vie. Jésus ne ressuscite pas, comme le fils de la Sunamité, ou comme le jeune homme de Nain, ou comme Lazare lui-même, pour obéir à une voix extérieure, fût-ce celle de Dieu même. La résurrection a son explication en lui-même; elle est dans la nécessité des choses; parce qu'il est le Prince de la vie, il est contradictoire qu'il soit retenu par les liens de la mort. C'est pour cela qu'il dit: « Personne ne me l'ôte; mais je la laisse « de moi-même; j'ai la puissance de la laisser, et la « puissance de la reprendre. » Oserai-je dire que ceci vous regarde à votre manière, et que Dieu a pour vous aussi votre Pâques en réserve, qui que vous soyez qui croyez en Jésus-Christ? Par cette foi, nous venons de le voir, Jésus lui-même habite en vous: dès lors, il en est de vous comme de Jésus; ou plutôt,

il en est de Jésus comme de Jésus: «Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et il l'est aussi «éternellement.⁴» En vous, hors de vous, où qu'il soit, il est la vie; et en présence de la mort, il est la résurrection. Pour vous qui croyez en lui, la vie est en vous et n'y peut cesser; une vie à laquelle ni la vie de ce monde ne peut rien ajouter, ni la mort de ce monde ne peut rien ôter. Et quand vous serez couchés dans le tombeau, il faudra que vous vous en releviez, non pas seulement comme Lazare, parce que la voix de Jésus vous appellera: «Lazare, sors dehors!» mais encore, comme Jésus lui-même, par une nécessité inhérente à votre être, par la présence en vous de celui qui ne peut être retenu par les liens de la mort. Ô grâce! ô mystère! j'ai beau m'appliquer à l'éclaircir, je ne puis. Mais ce que je ne puis exprimer, ne le sentez-vous pas?

Jésus ne se perd jamais dans les théories. Jusque dans ces points de vue sublimes, dont l'élévation laisse bien au-dessous d'elle les plus hautes maximes de la philosophie humaine, il a toujours en vue l'instruction, la consolation, la sanctification des siens; et il ne dédaignerait pas d'ouvrir le ciel et d'en rassembler toute la lumière, pour éclairer la moindre démarche, ou dissiper le moindre nuage chez le moindre de ses disciples. Ayant donc posé ce principe céleste: «Je suis la résurrection et la vie,» Jésus s'empresse d'en faire l'application pratique à Marthe, d'abord pour la rassurer sur le compte de Lazare, et puis subsidiairement, pour la rassurer pour elle-même. Pour Lazare: le croyant qui est mort vit encore; pour Marthe: le croyant qui est vivant ne mourra jamais.⁵ Au fond, les deux applications que je viens d'indiquer n'en font qu'une; car dire que Lazare, qui est mort, n'a pas cessé de vivre, ou que Marthe, qui vit, ne mourra point, c'est proclamer, avec la seule différence des temps et des situations, le même principe; savoir, que la vie de Jésus dans le croyant est à l'abri des atteintes de la mort. Mais puisque Jésus distingue ces deux aspects de la même vérité, distinguons-les aussi, pour apprendre de lui à nous consoler, et pour ceux qui nous ont quittés dans la foi en Christ, et pour nous qui vivons dans cette même foi.

«Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, «vivra;» et Lazare, quoiqu'il soit mort, vit. Lorsqu'en parlant de la fille de Jairus, Jésus dit: «Elle n'est pas morte, mais elle dort,» il paraît vouloir n'indiquer

4 - Héb. XIII, 8.

5 - Car c'est ainsi qu'il faut traduire les dernières paroles de mon texte, et la traduction timide d'une de nos versions: «ne mourra point pour toujours,» a été dictée par la peur d'une si étonnante doctrine, en dépit de la grammaire et d'une saine interprétation.

autre chose que l'intention où il est de la ressusciter, par où, de son autorité souveraine, il change la mort en un sommeil. Mais ce même mot prononcé au sujet de Lazare: «Lazare notre ami «dort, mais je vais l'éveiller,» cache un sens plus profond, que Jésus dévoile en parlant à Marthe, et selon lequel ce dormir de la mort est propre au croyant. Ainsi parlera plus tard saint Paul.⁶ Lazare n'est mort que selon les hommes, qui ne voient pas le vrai principe de la vie; pour Dieu qui le voit, il n'est qu'endormi. Comme un homme qui dort offre certains signes auxquels nous le distinguons d'avec un cadavre, et qui nous garantissent que ses sens, enchaînés par une immobilité momentanée, vont fa secouer doucement et sans effort, après que la nature aura pris le repos nécessaire, ainsi Dieu reconnaît en Lazare mort, immobile, et dont le corps va déjà se décomposant, un principe de vie qu'a déposé en lui la foi en Jésus, et qui le distingue d'avec tel autre mort couché à côté de lui, au-dedans duquel Jésus n'a point été appelé par la foi. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ce second mort un principe d'existence qui reprendra vie à la voix de Jésus; mais cette existence n'est pas «la vie.» Le Jésus extérieur qui l'appellera ne trouvera point en lui un Jésus intérieur qui lui corresponde. Il entendra donc la voix de Jésus et il sortira de son sépulcre; mais il en sortira «pour une résurrection de jugement,» non «pour une résurrection de vie.⁷»

Il n'en sera point ainsi de Lazare: il n'est qu'endormi; il se réveillera pour une résurrection de vie; et ce réveil viendra dans le temps de Dieu; quand le sommeil aura eu le temps d'accomplir son œuvre réparatrice. Car le sommeil de la mort n'est pas perdu: il met les élus de Dieu à l'abri du tentateur, comme la neige protège les fruits de la terre contre le froid de l'hiver. Il a beau ne point remuer, tout ce que vous voyez de lui a beau tomber en dissolution, la vie de Jésus est en lui; vous la verriez, si vos yeux n'étaient retenus ici-bas dans les liens de la chair. La raison qui fait que vous êtes exclus de toute communication avec lui n'est pas tant dans son état que dans votre infirmité. Ce n'est pas à lui que manque la vie; c'est à vous que manque, dans votre condition présente, un sens capable de la discerner; à peu près comme un homme qui, soit infirmité des sens, soit faiblesse d'intelligence, ne serait pas capable de discerner un homme endormi d'avec un homme mort. Quoi qu'il en soit, Lazare vit; et en attendant qu'il se réveille, il est déjà tout vainqueur de la mort, tout affranchi de la

6 - 1 Cor. XI, 30; 1 Thess. IV, 13.

7 - Jean V, 28-29.

condamnation, et n'ayant plus à paraître devant le tribunal de Dieu que pour que sa place de félicité lui soit assignée.

«En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit à celui qui in'a envoyé, a la vie éternelle; et il ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort dans la vie.⁸»

Voilà la consolation que Jésus offre à Marthe dans la mort de Lazare. Combien cette consolation n'est-elle pas plus précieuse que celle qu'il va lui accorder aussi, comme par surcroît, de le voir, dès à présent, interrompre son sommeil et sortir de son tombeau. Le bienfait du miracle ne vaut pas celui de la grâce; cette consolation de surcroît sera courte, comme la vie terrestre, puisqu'il faudra, tôt ou tard, perdre de nouveau Lazare ou être perdu de lui, pour parler comme les hommes, tandis qu'au point de vue de la résurrection et de la vie qui sont en Jésus, «il n'a «été séparé d'eux pour un peu de temps, qu'afin «qu'elle le recouvrât pour toujours.⁹» Au reste, si Jésus accorde à Marthe cette consolation momentanée, tout en lui apprenant à ne pas l'estimer trop haut, c'est pour montrer, dans la personne de Lazare, cette doctrine même que nous venons d'exposer. Vous doutez que la mort du croyant ne soit qu'un sommeil; eh bien! pour convaincre votre incrédulité, en voici un que je vais réveiller. Il eût mieux valu pour lui-même continuer ce doux sommeil qu'il goûtait dans mon sein; mais il vaut mieux pour vous qu'il se réveille, pour que vous receviez instruction, et que, sans troubler de même le sommeil de tant d'autres saints qui dorment en moi, vous connaissiez par ce seul exemple, combien vous pouvez être tranquilles pour eux.

Oui, mes frères, voilà une consolation véritable sur nos morts qui sont morts en Jésus (car Jésus ne parle que de ceux-là): «Je ne veux pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux «qui dorment, pour que vous ne soyez pas attristés, comme les autres qui n'ont point d'espérance. «Car si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même aussi ceux qui dorment en Jésus, Dieu les ramènera avec lui.¹⁰» Il ne-veut même pas que par leur sommeil ils laissent la moindre avance aux saints qui vivront encore quand Jésus-Christ paraîtra: «Nous, les vivants, qui serons «restés pour l'arrivée du Seigneur» (c'est ainsi que l'apôtre désigne la génération contemporaine du second avènement de Jésus-Christ; quelle qu'elle soit; elle est sienne par l'amour fraternel), «nous ne devance-

8 - Jean V, 24.

9 - Philém. 1.3.

10 - 1 Thess. IV, 13-14.

rons pas ceux qui dorment, parce que le Seigneur lui-même... descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite nous les vivants... nous serons ravies ensemble avec eux ... à la rencontre du Seigneur; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est pour., «quoi consolez-vous l'un l'autre par ces paroles.¹¹».

Oui, consolez-vous; et que «les consolations de «Dieu fort ne soient pas réputées trop petites pour «vous.» Celui qui a cru en Jésus, tout mort qu'il est, il vit. Votre Lazare n'est pas mort, il vit. Ces vieillards, ces pères et ces mères, en Israël, quisesont endormis en Jésus «rassasiés de jours,» ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces serviteurs et ces servantes de Jésus-Christ recueillis dans la force de l'âge, et au sein de leur travail, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces jeunes hommes, ces jeunes femmes, qui vous ont dit adieu, en posant sur le sein de Jésus leur tête fatiguée, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces petits enfants, qui vous ont devancés en balbutiant le nom de Jésus de leur voix enfantine, ils ne sont pas morts, ils vivent. Tous ces saints, tous ces martyrs, tous ces fidèles; que le Seigneur a rappelés à lui dans les générations passées, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces généreux confesseurs de Jésus-Christ, dont une Église idolâtre et déchue a versé le sang comme l'eau sur notre malheureuse terre de France¹², ils ne sont pas morts, ils vivent. Luther, Calvin, Wicklef, Huss, Jérôme de Prague et tous ces témoins des âges obscurs, ils ne sont pas morts, ils vivent. Saint Bernard, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome; saint Athanase, et toutes ces grandes lumières des premiers siècles, ils ne sont pas morts, ils vivent. Paul, Pierre, Jean, Jacques, Timothée, et tous les apôtres, ils ne sont pas morts, ils vivent. Que dis-je? tous les prophètes, tous les croyants de l'Ancien Testament, espérant ce Christ qui devait venir, ils ne sont pas morts, ils vivent. Esaié vit, Ezéchias vit, Daniel vit, Jacob vit, Abraham vit, Noé vit, Abel vit. Ils ne vivent pas selon la chair, mais ils vivent selon l'Esprit; ils ne vivent pas pour les hommes, mais ils vivent pour le Seigneur; ils ne vivent pas quant à l'apparence, mais ils vivent quant

11 - 1 Thess. IV, 15-18.

12 - NdÉ : Cela réfère aux huguenots, ces protestants français, que l'Église catholique a persécuté pendant 200 ans. Au cours de cette période les hommes protestants refusant d'abjurer leur foi pouvaient être envoyé aux galères (=esclaves à vie) et les femmes, à de longues années de prison, comme le sera Marie Durand, emprisonnée au 18^e siècle à la Tour de Constance pendant 38 ans. Par exemple, dès 1680, les huguenots sont la cible de persécutions dans le cadre des *dragonnades*, devant recevoir dans leur demeure les soldats du roi, qui pouvait se servir de tout ce qui leur tombait sous les yeux, même la fille du proprio...

à la réalité. Peuplez, peuplez ce monde invisible, le seul véritable et le seul permanent, de tous ces morts vivants; et trouvez si vous le pouvez, une société où il soit plus désirable d'obtenir une place; et en attendant que vous l'obteniez, ne pleurez pas sur eux, qui vivent, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, qui traînez ici une vie toujours mourante; pleurez les larmes d'une sainte impatience pour aller rejoindre, non seulement ces hommes de Dieu, «dont le monde n'était pas digne,» mais celui qui est leur résurrection, leur vie, leur félicité commune!

Jésus pouvait en rester à l'application qu'il vient de faire de la grande vérité de notre texte, à la condition de Lazare: c'était assez pour répondre, autant qu'il jugeait convenable de le faire, aux préoccupations de Marthe, qui ne portaient que sur son frère.

Mais il est dans les habitudes de Jésus, comme il est dans celles de Dieu, et comme il est aussi dans celles des disciples que sa charité anime, de donner plus qu'on ne lui demande. On demande à Jésus s'il faut payer le tribut à César? Il répond: «Rendez à César ce «qui est à César», et il ajoute: «et à Dieu ce qui est à Dieu.» Le geôlier demande à saint Paul ce qu'il doit faire pour être sauvé? Saint Paul répond: «Crois «au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé;» et il ajoute: «et ta maison avec toi.» Marthe veut être rassurée pour Lazare, et Jésus, après avoir satisfait à ce besoin (si elle sait l'entendre), ajoute de quoi la rassurer sur son propre compte: «Et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais.»

Que faut-il moins que d'être Jésus, que faut-il moins que son assurance divine en la vérité divine de sa parole pour oser dire à l'un de ses disciples, abattu par un deuil amer: Tu crois en moi, sois tranquille, tu ne mourras jamais? Encore un coup, quelque fanatique, quelque insensé -ou bien le Prince de la vie, le Dieu vivant et vrai: choisissez, Esprits encore flottants, encore prévenus, peut-être, disséminés dans cet auditoire chrétien, je vous le demande de nouveau, ce choix vous paraît-il douteux? Une telle assurance, avec une humilité si profonde, avec un renoncement si vrai, avec une charité surhumaine, avec une sainteté divine, ne porte-t-elle pas en elle-même son propre témoignage? Et si vous persistez à ne point croire, ou à ne vous point informer, ne prononcez-vous pas d'avance contre vous-même cette sentence de Jésus: «Celui qui ne croit point est déjà jugé, parce qu'il n'a point cru au nom du Fils unique de Dieu. Or c'est ici le jugement: la lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres

étaient mauvaises?¹³» Quoi qu'il en soit, Marthe a la faiblesse et la simplicité de croire que la vérité est vraie, que la sainteté est sainte, que la vie est vivante, et que Dieu est Dieu; et voilà ce qui ouvre son cœur, et ce qui ouvrira le cœur de tous les croyants qui m'entendent, à cette étonnante et magnifique promesse: «Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.» Il mourra sans doute quant à la chair, quant aux hommes, quant à l'apparence, comme Lazare; mais quant à l'esprit, quant à Dieu, quant à la réalité, il ne mourra pas plus que Lazare n'est mort; il ne peut pas mourir, parce qu'il porte en lui-même une vie sur laquelle le monde extérieur n'a point de prise, et cette vie, c'est Jésus qu'il possède et dont il se nourrit par la foi.

Mais pourquoi fais-je ces distinctions que Jésus ne juge pas à propos de faire? A-t-il besoin de moi pour excuser ou pour justifier la hardiesse de son langage? S'il se tait sur le côté de la question qui tient à la chair, aux hommes et à l'apparence, c'est qu'il n'est pas venu dans ce monde pour s'occuper de ce côté terrestre et passer des choses: Il y prend son langage, mais il n'y prend pas ses pensées. Les mots du langage humain sont comme des vases que la terre lui fournit, mais qu'il remplit des vérités du ciel. Ne vous étonnez donc pas qu'il ne tienne compte, quant à lui, que de l'essence éternelle et absolue des choses, pour lesquelles il soit venu, les seules au sein desquelles il se meuve: «Celui qui est dans le ciel» parle du ciel, à la différence de ses organes inspirés eux-mêmes, qui «étant de la «terre, parlent «de la terre.» Laissons donc à Jésus toute la puissance de son langage, pour laisser à Marthe toute la plénitude de sa consolation. Elle croit, elle ne mourra jamais; et nous qui croyons, nous ne mourons jamais.

Pour mieux saisir cette belle doctrine, tâchons de nous transporter à la place et dans l'homme intérieur de Jésus approchant de sa croix. Il marche vers la mort; vers la mort la plus affreuse qui se puisse concevoir; vers une mort dont les douleurs morales peuvent seules surpasser les souffrances physiques; vers une mort d'ailleurs prévue, jusque dans ses moindres circonstances, et par là, présente même avant que venue; vers une mort enfin si épouvantable, et pour sa nature humaine et pour sa nature divine, qu'en la voyant face à face, il commence par se rejeter en arrière: «S'il est possible, que cette «coupe s'éloigne de moi,» tandis qu'il sort de tout son corps, une sueur mêlée de sang. Qu'est-ce donc qui le soutient dans son agonie? C'est avant tout le sentiment d'accomplir la volonté paternelle; mais ce

sentiment n'exclut pas plus chez lui, qu'il ne doit exclure chez son disciple, les encouragements pris dans sa condition personnelle. Cette même prévoyance divine qui fait contempler d'avance à Jésus toutes les amertumes de sa croix, lui fait contempler également, au-delà et comme au travers de cette croix, la gloire de la résurrection et de tout ce qui doit la suivre, son ascension, son Église, son Esprit répandu, son royaume fondé, son triomphe final. Ce spectacle de résurrection et de vie, à part les courts combats de Gethsémané et de Golgotha, que dis-je, au sein de ces combats mêmes, adoucit l'horreur de la croix, qu'il domine et qu'il absorbe. S'agit-il pour Jésus de Lui-même ? « Il endure la croix en échange de la joie céleste qui est devant lui, et il méprise l'ignominie », pour prix de laquelle il doit « s'asseoir à la droite du trône de Dieu.¹⁴ » S'agit-il pour lui de son Église ? Il trouve sa paix à considérer que cette croix est l'unique chemin par lequel il puisse porter la viè éternelle dan!! .un monde asservi à la mort : « En vérité, en vérité, je vous le « dis, si le grain de blé tombé dans la terre ne meurt « pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte « beaucoup de fruit... » Et il est si vrai que la vue de sa mort prochaine se perd à ses yeux dans cette perspective de vie, que cette mort se confond pour lui avec cette gloire : « L'heure est venue... » pourquoi ? « pour que le Fils de l'homme soit glorifié, » Il est « la résurrection et la vie », c'en est assez. Il ne peut pas mourir; et cette mort qui s'approche, n'est que la porte d'une vie nouvelle toute prochaine et d'une gloire accrue par tout ce qu'il aura souffert.

Cet esprit dans lequel Jésus marche vers la mort, est aussi celui dans lequel nous devons aller au-devant de la nôtre, nous qui croyons en lui. L'histoire de sa croix et de sa résurrection, à jamais inséparable, se renouvelle en nous, parce que Jésus, qui habite en nous, y accomplit invisiblement ce qu'il a accompli visiblement en lui-même, pour servir d'exemple à tous. Comme il n'a pu aller prendre possession de sa vie nouvelle, ni pour lui-même, ni pour son Église, sans passer par la croix, nous ne saurions aussi trouver un autre chemin pour arriver au plein développement de cette résurrection et de cette vie qu'il nous communique : « La chair et le sang ne peuvent point hériter le royaume de Dieu, et la « corruption n'hérite point l'incorruptibilité.¹⁵ » Tels que nous sommes, quoique portant la vie en nous-mêmes, nous ne sommes pas capables d'en recevoir, j'allais dire d'en supporter, le plein épanouissement. Il faut que nous soyons changés.

14 - Hébr. XII, 2.

15 - 1 Cor. XV, 59.

Ce changement peut se faire sans la mort, comme il s'est fait en Moïse et en Élie, et comme il se fera en ceux qui seront trouvés vivants quand Jésus-Christ reviendra; mais selon la loi commune à laquelle tous les autres sont asservis, il ne se fait que par la mort. « Il faut que ce corruptible revête « l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortaité; » et lorsque ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors sera accomplie la parole qui est écrite: « La mort a été engloutie en victoire. » De là ce cri de l'Église: « Où est, ô Mort, ton aiguillon? où est, ô sépulcre, ta victoire? »

Non, nous ne mourrons jamais, comme Jésus ne pouvait pas mourir, et parce que Jésus ne peut pas mourir. Ce que le monde appelle la mort, nous l'appelons notre sommeil; et nous ne laisserons pas arracher ce nom que Jésus nous a donné pour notre mort, ce qui en change entièrement la face. Au soir de cette journée, vous ne vous trouverez pas à plaindre d'avoir à vous livrer au sommeil: nous ne nous plaignons pas davantage d'avoir à nous livrer, au soir d'une pénible et brûlante carrière, au sommeil en Jésus. Loin d'en redouter la venue, c'est durant l'intervalle qui nous en sépare que « nous gémissons « désirant avec ardeur revêtir notre domicile qui est « du ciel; car tandis que nous sommes dans cette tente, « nous gémissons, étant chargés, parce que nous voulons non pas dépouiller, mais revêtir, afin que ce qu'il y a de mortel, soit englouti par la vie... sachant donc qu'étant présents dans le corps, nous « sommes absents du Seigneur, ... nous aimons mieux « être absents de corps et présents auprès du Seigneur.¹⁶ » Généreuse chimère pour le monde, mais pour le croyant bienheureuse réalité; et une réalité justifiée par des faits sans nombre dans l'Église primitive, dont la théologie était encore peu systématique, mais dont la foi était naïve et ferme en proportion de sa naïveté. Saint Paul, auquel nous venons d'emprunter des paroles brillantes de vie éternelle, écrivait aux Philippiens comme d'une chose qui allait sans dire: « Mon désir est de m'en aller et d'être avec Christ, car cela est beaucoup meilleur;¹⁷ » il était la voix de toute l'Église contemporaine; et il réalisait tout simplement ce que Jésus a dit aux siens: « Celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra jamais. »-Malheur à nous, héritiers de la foi de ces premiers chrétiens, si nous ne le sommes pas de leur espérance! et malheur à nous surtout si, en traitant la mort comme la traite un monde étranger à

16 - 2Cor. V, 2-8.

17 - 2Phil. I, li, 23.

Jésus-Christ, nous donnons lieu de douter à ce monde si c'est autrement qu'en métaphore que « Jésus-Christa anéanti la mort et mis en lumière « la vie et l'immortalité.¹⁸ »

Chrétiens, vous est-il arrivé, en m'entendant développer mon texte, comme à moi en le méditant, d'entrevoir dans la foi en Jésus-Christ une puissance, une grâce, une lumière, une délivrance, qui ne s'y était point encore révélée à nous? Que nous sommes heureux de croire en Jésus-Christ, si du moins la foi qui est en nous est bien celle qui a les promesses de mon texte! Quel soin jaloux ne devons-nous pas mettre à nous en assurer! Il y a une foi facile autant que commune, qui consiste dans l'acceptation sans combat de la doctrine évangélique, et dont on croit rendre assez témoignage en produisant sa profession d'orthodoxie. Mais la foi à laquelle Jésus fait appel ici est d'une tout autre trempe; elle est moins dans le savoir que dans l'avoir; elle consiste moins à connaître Jésus qu'à le posséder; elle se transmet moins par l'enseignement de l'homme qu'elle ne se crée par la vertu du Saint-Esprit. Elle n'est pas une croyance nouvelle, elle est une nouvelle vie. Parmi les images diverses sous lesquelles Jésus-Christ prend soin de peindre cette foi pour prévenir toute confusion, il en est une, plus étrange et plus vive que toutes les autres, qui paraît avoir été particulièrement en scandale aux disciples apparents et en instruction de salut aux disciples fidèles: c'est celle qu'il donne pour base à son discours du Capernaüm, dans le VI^e chapitre de saint Jean. Il est « le pain de vie... qui est descendu du Ciel... afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point...

Si quelqu'un mange de ce pain (et l'on en mange par la foi) il vivra éternellement.» Bientôt il s'explique plus clairement et plus étrangement encore: «Le pain que je donnerai c'est ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde ... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie, et je le ressusciterai au dernier jour; car ma chair est réellement une nourriture et mon sang est réellement un breuvage. Comme le Père « qui est vivant m'a envoyé, et que je suis vivant « par le Père, ainsi celui qui le mange vivra aussi « par moi.» Ne cherchons pas à sonder le prodigieux mystère de ces paroles; n'oublions pas surtout, comme il nous en avertit lui-même, que «ses paroles sont esprit et vie, et que la chair ne profite de rien;» mais tout cela dit, soyons sincères: quelle intimité une telle foi suppose entre Jésus et le croyant! Quelle union de tout l'un avec tout l'autre! Quelle différence profonde entre le croyant et celui qui ne croit pas! Eh bien, cette foi

18 - 2 Tim. I, 10.

vivante, cette foi réelle, cette foi créée et créatrice, est-elle bien la vôtre? «Seigneur, augmente-nous la foi! «Je crois Seigneur! subviens à mon incrédulité!»

Communiants, si ce jour de Pâques scelle par la résurrection de Jésus-Christ la promesse de mon texte et la tourne en histoire, la communion à laquelle nous sommes invités la tourne en vue, et nous la met entre les mains et sous les yeux. Car, que nous montre-t-elle, si ce n'est que Celui qui a donné sa chair et son sang pour nous, est aussi Celui dont la chair et le sang, reçus par nous pour aliment et pour breuvage, doivent nous communiquer sa vie et son immortalité? Ouvrez donc vos cœurs pour recevoir votre Sauveur qui se donne à vous, et selon cette belle expression de notre Confession de foi, «apportez-les-lui comme des vaisseaux vides, «pour qu'il les renvoie remplis de sa grâce et de sa vie.» Une bonne communion ne donne pas la vie éternelle, cette vie est promise à la foi, non au sacrement; mais elle nourrit la foi, en lui offrant l'image vive, simple et féconde de ce que Jésus est pour notre homme intérieur. Le sacrement sera d'autant plus salutaire qu'il sera plus transparent, je veux dire qu'il s'effacera davantage pour laisser voir Jésus-Christ; et le sacrement idéal serait celui qui nous occuperait tellement de Jésus-Christ que nous perdriions de vue le sacrement. Jésus a donné cette transparence au sacrement par la simplicité des éléments qu'il a choisis pour le composer: donnez-le-lui à votre tour, «en fixant» sans incrédulité, sans distinction, sans partage, «vos regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi». Alors vous recevrez ce pain et ce vin comme un aliment de vie éternelle. Alors vous reconnaîtrez en vous-mêmes que vous avez trouvé à cette table celui est «la résurrection et la vie». Alors, comme si ce n'était pas assez que l'homme intérieur fût nourri, si l'homme extérieur n'y avait point de part, «votre «chair même tressaillera» comme dit le Psalmiste, «après le Dieu fort et vivant;» la nature défaillante se ranimera tout entière à ce repas sacré; et tel corps, affaibli par les années, épuisé par les fatigues, brisé par la maladie, recevra une vigueur nouvelle pour servir et pour glorifier .«le Prince de la vie!»

Catéchumènes, vous venez pour la première fois· rendre à votre Sauveur, et recevoir de lui, le témoignage de sa mort soufferte pour vous et de sa vie répandue en vous. C'est ici votre privilège qu'étant encore exempts des molles habitudes d'un demi-christianisme, la carrière est toute neuve, toute libre et tout entière devant vous. Sentez, sentez le prix de ce privilège. Je ne dirai pas avec le cœur de ceux qui

ont à se reprocher d'y avoir été infidèles - car cela n'est pas possible, - mais sentez-le autant que la prière, la réflexion, hélas! et l'expérience de vos devanciers vous en rendront capables. Jésus n'a pas fait les choses à demi avec vous, ne les faites pas non plus à demi avec lui. Entre la résurrection qu'il dit être, et qu'il est, et une foi impuissante, une foi de tradition et d'imitation, dites-vous bien qu'il n'y a pas de milieu, et que si Jésus n'est pas tout pour vous, il ne sera rien. Oh! si vous pouviez savoir avec quelle sollicitude ceux qui vous aiment en Jésus-Christ cherchent à pénétrer l'impénétrable avenir pour connaître ce que doit rendre la semence de vie qui a été répandue dans vos cœurs par l'éducation paternelle, par l'enseignement pastoral, et j'aime à le croire par le Saint-Esprit! Il y a des moments où je me dis : Pourquoi n'y aurait-il pas là quelque Timothée ou quelque Dorcas, quelque Aquilas ou quelque Priscille, quelque Ambroise ou quelque Monique, quelque Félix Neff ou quelque Élisabeth Fry? N'est-ce qu'exaltation de ma part, qu'espérance chimérique? Ou bien est-ce confiance légitime dans leurs cœurs, qui me semblent tout ouverts devant moi; est-ce foi permise et encouragée en ta fidélité et en tes promesses? Tu le sais, ô mon Dieu! Quant à moi, pour conserver entière mon espérance pour eux, je la dépose, non pas dans leur volonté fragile, non pas dans ma parole fugitive, mais dans ton sein paternel, sous la garde du Saint-Esprit, et au nom de Celui qui est la «résurrection et la vie!»

Pouvez-vous mourir tranquille?

(Lyon, 1829)

«Il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, et après cela suit le jugement¹⁹.»

Mes FRÈRES,
Ces paroles qui nous mettent devant les yeux la mort, mais la mort rapprochée du jugement qui la suivra, doivent exciter dans tout esprit sérieux une question que nous venons proposer aujourd'hui à chacun de vous et qui fera tout le sujet de ce discours.

«Il est réservé à tous les hommes de mourir une fois.»

Qui que vous soyez, il faut mourir. Et vous ne savez pas quand vous devez mourir. Peut-être dans quelques années. Peut-être dans quelques jours. Peut-être demain. Peut-être aujourd'hui.

«Après la mort suit le jugement.»

Quand vous serez mort, vous aurez à comparaître au tribunal du souverain juge pour y recevoir une sentence dont les suites seront éternelles. Vous n'êtes pas un incrédule, du moins vous n'êtes pas un impie: jugement, sentence, éternité, ce ne sont pas pour vous de

19 - Version de Martin: «Il est ordonné.» Nous substituons à cette expression qui manque de justesse, le terme par lequel Martin lui-même rend ailleurs le même mot grec qui se trouve ici: Coloss. I, 5; 1 Tim. IV, 8.

vains mots, c'est la plus terrible des réalités.

Cela étant voici ma question : Pouvez-vous mourir tranquille ? je veux dire : Si vous deviez mourir aujourd'hui, dans ce moment même, et comparaître tel que vous êtes au tribunal suprême, êtes-vous assuré que vous y seriez acquitté et non condamné²⁰ ?

La question que nous venons de vous proposer est si simple et si pénétrante à la fois, qu'il ne devrait pas être nécessaire de la justifier. Et pourtant cela est nécessaire. Il règne dans le monde une opinion, plus commune qu'on ne pense, d'après laquelle notre question serait presque sans intérêt et sans utilité. On se flatte qu'aucun homme ne sera condamné d'une manière absolue au jour du jugement. Si cette espérance était fondée, il suivrait de là que vous, qui que vous soyez, vous ne serez pas condamné, et par conséquent que vous, qui que vous soyez, vous pouvez mourir tranquille : merveilleuse imagination pour se rassurer soi-même contre les terreurs du jugement, que d'en affranchir d'un seul coup tous les hommes ! Mais je demande à ceux qui affirment que personne ne sera condamné comment ils le savent, et surtout comment ils le savent avec cette certitude qui est nécessaire pour mourir tranquille ?

J'entends bien qu'on me répond que Dieu est trop bon pour condamner aucun homme à un malheur éternel. Mais on oublie en raisonnant de la sorte, que la bonté de Dieu n'est pas seule ici à considérer et qu'il faut faire encore la part de sa justice, puisque la bonté séparée de la justice, une bonté qui laisserait le crime impuni ne serait qu'une faiblesse indigne d'un homme chargé de juger ses semblables, et combien plus indigne de « celui qui juge toute la terre²¹ » ; que pour savoir ce qu'un Dieu parfaitement bon et tout ensemble parfaitement juste ordonnera de l'homme pécheur, c'est folie de s'en rapporter à l'opinion de l'homme lui-même, qui ne peut être ni juge désintéressé

20 - Il ne s'agit pas ici de savoir si on peut mourir sans angoisses. La mort, cette marque de la malédiction de Dieu, a toujours quelque chose d'affreux pour la nature ; la maladie y ajoute souvent une horreur nouvelle, et nul ne peut connaître à l'avance jusqu'à quel point il plaira à Dieu d'adoucir pour lui ce dernier combat. On a vu des hommes dont la foi ne saurait être mise en doute, troublés en ce moment solennel ; tandis qu'on en voit d'autres mourir dans une paix profonde et voyant comme à l'oeil Jésus-Christ prêt à les recevoir « au sortir de ce corps ». On a vu aussi des incrédules attendre la mort avec une entière sécurité (Ps. LXXIII, 4) ; tandis qu'on en voit d'autres livrés dans leurs derniers moments à des angoisses ou à des fureurs qui sont comme un sinistre présage du partage qui leur est réservé dans l'éternité. Ce qui importe, ce n'est pas tant de se sentir tranquille que d'avoir sujet de l'être ; et l'on a sujet de mourir tranquille quand on peut s'assurer qu'on ne sera point condamné au jour du jugement.

21 - Gen. XVIII, 25.

dans sa propre cause ni juge éclairé dans celle de Dieu ; et qu'il en faut appeler enfin à une autorité plus haute à la fois et plus pure ; et où trouverons-nous une autorité semblable, si ce n'est dans ce livre inspiré qui nous parle de Dieu dans le langage de Dieu même, selon cette belle pensée d'un poète chrétien : « Qui m'instruira de Dieu si ce n'est Dieu lui-même ? » Eh bien ! ce saint livre loin d'attribuer à Dieu une bonté qui l'empêche de condamner aucune de ses créatures, nous déclare au contraire dans une même page que « sa bonté est pardessus toutes ses oeuvres » et « qu'il exterminera tous les méchants²². »

Mais voici d'autres docteurs qui plus téméraires encore que les premiers, ne se contentent pas d'annoncer une sentence favorable à tous les hommes, mais proposent encore les plans d'après lesquels ce résultat doit être obtenu ; et comme on le pense bien, celui-ci propose un plan et celui-là en propose un autre.

Quelques-uns se persuadent que l'homme pourra encore se préparer au jugement après la mort ; et que sait-on ? s'y préparer peut-être avec de plus grands avantages qu'ici-bas, puisqu'il est vraisemblable que son esprit aura plus de lumières et moins de tentations, quand il sera dégagé de la matière et sorti de ce monde.

Mais qui est revenu du séjour des morts pour vous informer de ce qui s'y passe ? Qui a calculé les effets du changement immense et mystérieux que la mort apporte dans notre condition, pour vous donner l'assurance qu'il sera seulement question de conversion après la mort ? Et que peut-on affirmer enfin concernant les morts, sinon ce qu'en enseigne la parole de Dieu ?

Eh bien ! cette Parole, qui à la vérité ne nous donne guère de lumières sur la condition des morts, en dit assez toutefois pour détruire l'espérance que vous entretenez, puisqu'elle ne vous parle jamais ni de conversion des morts, ni de prières pour les morts, ni de rien de semblable ; puisqu'elle fait partout envisager la vie présente comme étant le temps de l'épreuve et la mort comme en étant le terme ; puisqu'elle nous peint la mort « surprenant l'homme dans son péché²³ » et qu'elle donne à entendre qu'un homme qui sera « mort dans ses péchés » ne pourra jamais aller où est allé Jésus-Christ²⁴, c'est-à-dire dans la félicité éternelle ; puisqu'elle lie étroitement dans notre texte et ailleurs le jugement avec la mort sans tenir compte de l'intervalle qui les sépare :

22 - Psaume CXLV, 9, 20 ; XCII, 7, 8.

23 - Ezéch., XXXIII, 6, etc.

24 - Jean VIII, 21.

« Il est réservé à tous les hommes de mourir et après cela suit le jugement ; » puisqu'elle répète en plus d'un endroit « qu'on ne connaîtra pas les merveilles de l'Éternel dans les ténèbres, ni sa justice dans le pays d'oubli ; que les morts ne loueront point l'Éternel, et que le sépulcre ne le célébrera point ; que les morts ne s'attendent plus à sa vérité, mais que ce sont les vivants, les vivants qui le célébreront, et qui enseigneront à d'autres vivants le chemin de la vérité²⁵ ; » enfin puisqu'elle déclare dans un passage qui se rapporte directement à la question qui nous occupe, que c'est « suivant les choses que nous aurons faites dans le corps²⁶ », c'est-à-dire dans la vie présente, que nous serons jugés au tribunal de Jésus-Christ.

Il est enfin des hommes qui vont encore plus loin, et qui se figurent qu'en quelque état que l'on paraisse au tribunal de Dieu et quelque sentence qu'on y reçoive, il ne sera question pour personne d'un malheur éternel ; ne craignant pas de régler le jugement d'après une théorie de leur invention. Il ne faut pas s'imaginer, disent-ils, qu'au tribunal de Dieu les uns seront absolument condamnés et les autres absolument acquittés ; il faut laisser au peuple et aux enfants la croyance d'un paradis et d'un enfer ; en réalité les choses ne seront pas si tranchées, mais voici à peu près ce qui aura lieu.

À la suite du jugement tous les hommes seront rangés sur une échelle immense mais unique, comprenant toutes les nuances possibles de félicité et de misère depuis le souverain bonheur jusqu'à l'extrême infortune, et dont chacun occupera le degré correspondant exactement à sa valeur morale, calculée d'après une juste appréciation de ces deux éléments, les ressources dont il aura joui et le parti qu'il en aura tiré ; puis commencera un mouvement universel qui ne doit jamais s'arrêter, chacun montant de degré en degré pour occuper la place de celui qui le précède et laissant la sienne à celui qui le suit : éternité mobile, où les récompenses et les peines ne seront éternelles que parce que les distances premières seront éternellement conservées, et où il n'y a point de degré si élevé de félicité où ne puissent aspirer avec le temps ceux-là même qui auront d'abord été rejetés à la dernière place.

Mais qu'est-ce que cela ? C'est une conjecture ingénieuse qui amuse l'imagination, qui charme l'esprit, qui plaît au cœur, qui endort agréablement la conscience ; mais ce n'est rien de plus. Que dis-je ?

25 - Ésaïe XXXVIII, 18, 19 ; Ps. VI, 6 ; XXX, 10 ; LXXXVIII, 11 ; Ecclés. IX, 10

26 - 2 Cor. V, 10. Nous suivons ici la version d'Ostervald, qui est conforme aux versions anglaise et allemande, et aux interprétations des meilleurs commentateurs

et ne voyez-vous pas tout ce que cette conjecture a contre elle ?

Elle a contre elle le bon sens de tous les peuples, qui, sans convention et comme par instinct, se sont accordés à croire deux séjours éternellement distincts, l'un de félicité et l'autre de misère.

Elle a contre elle la philosophie, puisqu'elle perpétue la figure mobile de ce monde et transporte le temps, dans l'éternité; le temps qui n'est, s'il en faut croire de grands philosophes, qu'une forme de la pensée qui n'aura pas même de nom dans notre condition future.

Elle a contre elle la morale, puisqu'elle suppose qu'il n'y a qu'une transition insensible de la sainteté et de la bénédiction qui lui est promise au péché et à la malédiction dont il est menacé, et que les crimes les plus détestables, y persévérât-on jusqu'à la mort, ne sont après tout que du temps perdu. Mais elle a surtout contre elle la Bible : la Bible, qui déclare ou suppose partout, par son ensemble et par ses détails, par son esprit et par sa lettre, qu'il y aura un jugement véritable, où les uns seront mis à la droite et les autres à la gauche, et à la suite duquel « ceux-ci s'en iront aux peines éternelles et les justes à la vie éternelle²⁷; »

La Bible, qui nous fait entendre Abraham disant au mauvais riche : « Il a été établi entre vous et nous un grand abîme, afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le puissent pas, non plus que ceux qui voudraient passer de là » ici²⁸; » la Bible enfin qui nous dépeint la condition d'un Juda, mort dans son impénitence, « comme tellement désespérée qu'il vaudrait mieux pour lui n'être jamais né²⁹. »

Coupons court à toutes ces vaines imaginations. Tous les raisonnements dont on essaie pour se persuader qu'aucun homme ne sera éternellement condamné, n'ont rien de solide, parce qu'ils ne peuvent se fonder ni sur la raison de toutes ces matières, ni sur la révélation qui n'en parle que pour se prononcer contre cette espérance.

Ce ne sont là que des théories sans appui qui peuvent bien amuser les loisirs d'un philosophe dans son cabinet, mais qui ne peuvent pas donner de tranquillité sur un lit de mort; puisque dans tous les cas et pour dire le moins, elles ne présentent aucune certitude à celui qui tente de s'y réfugier. Car quel est celui de vous qui dans ce moment terrible, aux prises avec les angoisses de la mort, pourrait dire avec une assurance inébranlable : « Je sais qu'il n'y aura personne de condamné au tribunal de Dieu ? »

27 - Matth. XXV, 46.

28 - Luc XVI, 26.

29 - Matth. XXVI, 24.

Non, non : tous ces systèmes sortis de votre cerveau ne peuvent pas plus vous rassurer contre les frayeurs du jugement, que ne le pourrait une peinture que vous feriez suspendre devant vos yeux et dans laquelle vous auriez pris soin de vous faire représenter jouissant de la félicité éternelle.

C'est pourquoi, laissant là ces pompeuses puérités d'une sagesse faussement ainsi nommée, et prenant les choses comme elles sont, je veux dire comme nous les trouvons dans la parole de Dieu ; admettant qu'il y aura un jugement proprement dit où les uns seront acquittés et les autres condamnés, et qu'ainsi tous les hommes ne peuvent pas mourir tranquilles, mais ceux-là seulement qui ont une assurance fondée qu'ils ne seront pas condamnés, je vous demande si vous êtes de ce nombre, vous, qui que vous soyez dans cet auditoire.

La question est terrible.

Examinons-la, je ne dis pas froidement, cela est impossible, mais de sang-froid. Évitions tout entraînement de sensibilité, tout écart d'une imagination qui se joue, et discutons ce redoutable sujet aussi simplement, j'ai presque dit aussi familièrement que si j'en parlais à chacun de vous dans son cabinet !

Si tous les membres de cette assemblée devaient se lever l'un après l'autre et répondre à ma question, il n'est pas vraisemblable que la plupart le fissent avec cette fermeté qui marque une assurance bien établie. Des espérances vagues, une confiance irréfléchie, tout au plus des raisons mal pesées, voilà ce qu'on trouve chez le plus grand nombre.

Toutefois, s'il en faut juger par la tranquillité qu'ils font paraître et la sécurité dans laquelle ils vivent, ils se persuadent sans doute qu'ils peuvent mourir tranquilles ; et si on leur demande pourquoi ils le peuvent, voici à peu près ce qu'ils répondront et ce qu'où entend dire en effet tous les jours.

L'un dira : « Je suis un honnête homme ; je ne fais de tort à personne ; ne remplis-je pas mes devoirs de père, de mari, de citoyen ? et quel crime ai-je commis pour mériter une condamnation éternelle ? »

Un autre : « Je ne suis pas un impie ; j'assiste au culte chaque Dimanche et je communie plusieurs fois l'année. »

Un troisième : « Dieu n'est-il pas miséricordieux envers ceux qui se rendent dignes de sa grâce, et que peut-on blâmer dans ma vie ? »

Ces diverses réponses n'en font réellement qu'une : elle se rencontrent toutes dans ce point capital, que ceux qui parlent ainsi pensent que leur conduite est telle qu'ils n'ont pas à redouter le jugement d'un Dieu

juste et bon.

C'est à cette pensée commune que je veux m'arrêter; et m'adressant à tous ceux qui s'appuient ainsi sur leur conduite pour se persuader qu'ils peuvent mourir tranquilles, je vais rechercher avec eux si ce fondement est solide et si leur tranquillité est bien établie.

Pour qu'un accusé comparaisant devant un tribunal humain, puisse être assuré qu'il n'a rien à redouter du jugement auquel il va être soumis, que faut-il?

Évidemment, il faut qu'il ait comparé la conduite qu'il a tenue avec la loi selon laquelle il va être jugé et qu'il ait trouvé la première conforme à la seconde.

Pour que vous puissiez avoir une assurance semblable en marchant vers le tribunal de Dieu, il faut aussi que vous ayez comparé votre conduite, sur laquelle vous vous appuyez, avec la loi d'après laquelle le jugement doit être prononcé, et que vous ayez trouvé la première conforme à la seconde.

Avez-vous fait ce rapprochement et trouvé cette conformité? Voyons si vous ne vous êtes point fait illusion.

La loi selon laquelle vous serez jugé au tribunal de Dieu, c'est la loi de Dieu. Vous la connaissez d'abord par la conscience ou Dieu l'a écrite au commencement; mais cette première lumière ayant été plus ou moins obscurcie par le péché, Dieu nous en a donné une autre, la Bible.

C'est donc par la Bible que vous pouvez apprendre à connaître la loi. Vous l'y trouvez tantôt résumée en quelques maximes fécondes: «Tu aimeras Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même³⁰»; ou encore: Soit «que vous mangiez, que vous buviez ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu³¹»; tantôt répandue en préceptes de détail, tels que la charité, l'humilité, la tempérance etc., dont chacun se subdivise encore en diverses applications: par exemple, la charité, en charité envers nos proches ou devoirs domestiques, charité envers nos concitoyens ou devoirs sociaux, charité envers tous les hommes ou amour du prochain. Voilà la loi.

Cette loi, l'avez-vous pratiquée?

Et quand vous avez entendu lire tantôt les commandements de Dieu, auriez-vous pu vous lever et dire, ce que crut pouvoir dire ce jeune homme de l'Évangile à qui Jésus-Christ venait de les rappeler:

30 - Matth. XXII, 37-39.

31 - ICor. X, 31.

«J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse³²»

Si vous me répondez affirmativement, écoutez le simple récit d'une conversation que j'eus un jour avec un homme qui avait cette opinion de lui-même. Je lui avais adressé la question qui fait le sujet de ce discours: «Pouvez-vous mourir tranquille?» Il m'avait répondu sans hésitation qu'il le pouvait; et pressé d'expliquer sur le motif de sa tranquillité, il m'avait dit comme vous que la vie éternelle est promise à ceux qui ont obéi aux commandements de Dieu, ce qu'il avait fait toute sa vie. Je pris alors, presque au hasard, l'un des commandements du Décalogue; c'était, je crois, le cinquième: «Honore ton père et ta mère»; et en lui proposant des questions telles que celle-ci: «Ne vous est-il jamais arrivé de faire une chose que vos parents vous avaient défendue? ou de parler sans nécessité de leurs défauts? ou de manquer au respect, aux égards, à l'affection que vous leur devez? ou de faire à leur égard quelque chose que vous ne voudriez pas que vos enfants fissent à votre égard?»

Je l'obligeai à reconnaître qu'il avait péché en beaucoup de manières contre le commandement que je lui avais rappelé. Je lui demandai alors si, à supposer qu'il n'eût péché que contre ce seul commandement et qu'il eût observé tous les autres d'une manière irrépréhensible, il pouvait se donner pour observateur de la loi?

Il fallut répondre que non, d'après cette parole si profonde à la fois et si simple de St. Jacques: «Quiconque aura gardé toute la loi, s'il vient à pécher en un seul point, il est coupable de tous. Car celui qui a dit: Tu ne commettras point adultère, a dit aussi: Tu ne tueras point. Si donc tu ne commets point adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la loi³³.» Mais je n'eus pas de peine à lui faire voir que ce n'était pas le seul commandement contre lequel il eût péché: je lui en citai un second, concernant lequel je lui adressai encore quelques questions, lui laissant toujours le soin de juger lui-même sa conduite; après celui-là un troisième; puis un autre: toujours même résultat, avec même évidence; il marchait de surprise en surprise et d'humiliation en humiliation.

Enfin, je l'invitai à me citer à son tour un commandement qu'il n'eût point transgressé. Il choisit le second: «Tu ne te feras point d'images taillées et tu ne te prosterner point devant elles.»

Pour le coup, il se croyait sûr de son innocence: assurément il ne s'était jamais prosterné devant des images. Mais je lui représentai

32 - Matth. XIX, 20.

33 - Jacq. II, 10-11.

qu'il y a une idolâtrie spirituelle, dont on se rend coupable toutes les fois qu'on détourne sur la créature les hommages ou les sentiments qui ne sont dus qu'au Créateur; en sorte que l'avare est un idolâtre, parce qu'il se fait un Dieu de son or, et que l'intempérant est un idolâtre, parce qu'il s'en fait un de son ventre, selon une pensée de St. Paul³⁴.

Ne lui était-il jamais arrivé de préférer à Dieu et à sa volonté, ou la fortune, ou les plaisirs des sens, ou l'affection de la créature, ou la gloire du monde? Ces questions l'amènèrent bientôt à reconnaître qu'il n'y avait pas jusqu'au commandement qu'il se croyait le plus éloigné d'avoir violé, qu'il n'eût violé mainte et mainte fois. Enfin je lui fis observer que «si son coeur le condamnait,» Dieu le condamnait plus sévèrement encore; Dieu, qui «est plus grand que notre coeur et qui connaît toutes choses³⁵;» Dieu, qui découvre en nous tout le mal qui nous échappe à nous-mêmes, et qui se rappelle tout celui que nous oublions; et j'ajoutai qu'alors même qu'il ne se serait pas senti coupable, «il ne serait pas justifié pour cela, parce que celui qui nous juge, c'est le Seigneur³⁶;» et le Seigneur a déclaré expressément dans sa Parole que «tous ont péché et sont entièrement privés de la gloire de Dieu; qu'il n'y a point de juste, non pas même un seul; qu'il n'y en a point qui fasse le bien, non pas même un seul³⁷.»

L'homme dont je viens de parler était sincère: il convint avec candeur, avec émotion, qu'il s'était fait une illusion complète; que sa conduite, loin d'avoir été conforme aux commandements de Dieu, y avait été toute contraire, et qu'ayant si évidemment mérité la condamnation il ne pouvait pas mourir tranquille.

L'histoire de cet homme ne m'était guère moins inconnue que celle d'un membre quelconque de l'assemblée que j'ai devant les yeux; et tout ce que je lui avais dit, j'aurais pu le dire à tout autre aussi bien qu'à lui. C'est pourquoi cet entretien peut suppléer à ceux que je voudrais avoir, si je le pouvais, avec chacun de vous; avec quelques différences dans les détails, le fond en serait le même; et si vous y portiez la même candeur que lui, vous seriez conduits inévitablement au même résultat. Si donc vous n'avez pas d'autre fondement à votre tranquillité que la conformité prétendue de votre conduite avec la loi de Dieu, vous êtes dans l'erreur; cette conformité n'existe pas; ce

34 - Eph. V, 5. Col. III, 5.

35 - 1Jean III, 20.

36 - 1Cor. IV, 4.

37 - Rom. III, 10, 12, 23.

fondement est illusoire; vous ne pouvez pas mourir tranquille.

Nous pourrions, ce semble, nous arrêter ici, et sans aller plus avant conclure que vous devez renoncer aux espérances que vous avez nourries jusqu'à présent et en chercher quelqu'autre plus solide, puisqu'enfin si votre conduite n'est point en accord avec la loi du tribunal suprême, on ne voit pas comment il est possible que vous échappiez à la condamnation.

Et pourtant je me trompe, ou la plupart de ceux à qui je m'adresse aujourd'hui se flattent encore d'y échapper.

Aidons-les à démêler l'espérance qui leur reste et qu'ils seraient peut-être embarrassés d'expliquer eux-mêmes, tant elle est vague et incertaine.

C'est qu'ils estiment que la loi ne sera pas appliquée à la rigueur, mais qu'il y sera apporté des adoucissements et que le juge se contentera d'une obéissance imparfaite. «Dieu», pensent-ils, «n'exigera pas de sa faible créature le parfait accomplissement de sa loi: mais voici ce qu'il fera. Il considérera d'un côté la faiblesse de la nature humaine, de l'autre sa propre sainteté; et de ces deux éléments combinés équitablement entre eux, il fera une loi mitigée, qui n'exigera de l'homme que ce qu'il est capable de faire dans son infirmité, et d'après laquelle ceux qui sans avoir entièrement satisfait à la loi, ont évité du moins les grands péchés et rempli honorablement les devoirs de la vie, ne seront point condamnés.»

Voilà donc l'espérance qui vous reste: C'est que la loi sera mitigée. Mais d'où vous est venue cette pensée³⁸? Me répondez-vous que c'est un raisonnement tout simple qui vous l'a suggérée? «Ce n'est pas moi seulement, dites-vous, ce n'est pas seulement tel ou tel homme qui n'accomplit pas la loi dans le sens que vous venez de développer; ce sont tous les hommes, sans exception d'un seul. Il paraît de là qu'il y a dans la nature de l'homme, quelque chose qui fait que cette loi est impraticable pour lui. S'il en est ainsi, Dieu, qui ne saurait nous punir de n'avoir pas fait ce que nous ne pouvions pas

38 - Il ne faut pas confondre l'opinion qui est ici combattue sous le nom de loi mitigée, avec la doctrine d'une gradation dans les peines que la loi prononce contre ceux qui l'ont transgressée.

Autre chose est que la loi soit dépouillée d'une partie de ses exigences en raison de l'infirmité de l'homme, autre chose que la loi châtie ceux qui l'ont transgressée avec une sévérité plus ou moins grande en raison des circonstances différentes où ils se sont trouvés placés.

Autant la première de ces assertions est clairement contredite par l'Écriture sainte et par la saine philosophie, autant la seconde nous paraît clairement établie, par l'une et par l'autre, comme nous l'avons montré ailleurs (*Sermon sur la compassion de Dieu pour le pécheur inconverti.*)

faire, ne nous appliquera pas cette loi à la rigueur; sa justice exige qu'il y apporte des adoucissements qui l'accommodent à la faiblesse de notre nature.»

Ce raisonnement paraît concluant à première vue: mais il n'est pas besoin de beaucoup de réflexion pour en démêler toute la fausseté. Et d'abord, ne voyez-vous pas où il vous conduit? «Qui prouve trop ne prouve rien», dit un proverbe véritable. Et n'êtes-vous pas effrayés de tout ce que prouve le raisonnement que vous proposez? Pourquoi vous arrêter à moitié chemin? Poursuivez, poussez jusqu'au bout cette argumentation qui vous paraît si solide.

Ce qui garantit à l'homme les adoucissements que vous lui annoncez dans la loi de Dieu, c'est qu'il ne peut pas, dans son état actuel, la pratiquer exactement; en d'autres termes, c'est que le péché est devenu en lui comme une seconde nature, tant il a asservi sa volonté.

Sur ce principe, pour assurer à l'homme des adoucissements plus considérables encore dans la loi, il ne faudra que trouver en lui un asservissement plus complet encore au péché: d'adoucissement en adoucissement, on finira par avoir droit à une tolérance parfaite, c'est-à-dire à l'exemption de tout jugement, quand on sera devenu parfaitement criminel; et si l'homme pécheur peut compter sur l'indulgence de Dieu, le démon, plus favorisé, peut s'assurer de l'impunité.

Assurément un raisonnement qui conduit à de telles conséquences doit renfermer quelque sophisme: et vous allez le découvrir sans beaucoup de peine. Il y a ici une double confusion.

Premièrement vous comprenez mal le fait que vous affirmez. Vous affirmez que l'homme ne peut pas obéir à la loi de Dieu: cela est vrai; mais vous oubliez de remarquer en quoi consiste cette impuissance. Ce n'est point qu'il manque absolument à la nature humaine les forces nécessaires pour obéir, ce qu'on ne saurait prouver; mais c'est qu'il lui manque la volonté d'obéir³⁹; l'impuissance de l'homme est une impuissance morale, qui loin de pouvoir le justifier, est précisément ce qui le constitue pécheur et coupable au jugement de Dieu.

Mais ensuite, et c'est là surtout ce que nous vous prions de remarquer, la conclusion que vous déduisez de ce fait n'est nullement légitime aux yeux d'une saine raison. Parce que l'homme ne peut pas obéir, vous concluez que Dieu ne saurait exiger de lui l'obéissance. Mais ne voyez-vous pas que cette conclusion n'est légitime que si Dieu est l'auteur de cette impuissance, et qu'elle cesse de l'être si cette impuissance est venue de l'homme lui-même?

39 - Rom. VIII, 7, rapproché de Matth. VII, 18, et surtout de Jean VII, 7.

Oui, si Dieu a fait l'homme incapable d'obéir à sa loi, si Dieu a fait l'homme pécheur, si Dieu est auteur du péché, vous avez raison de conclure qu'il ne saurait exiger de l'homme l'accomplissement de sa loi : mais comment soutenir une telle assertion sans folie et sans blasphème ?

Que si c'est l'homme qui s'est volontairement abandonné au péché, comme la Bible nous le déclare expressément, et comme la raison et la conscience le confirment, l'une parce qu'elle voit bien que « Dieu qui ne peut être tenté par aucun mal » ne peut aussi tenter personne⁴⁰, » l'autre parce qu'elle nous rend responsables de nos désobéissances en nous les reprochant intérieurement ; s'il est vrai que « Dieu a fait l'homme droit » et que « c'est l'homme qui a cherché beaucoup de discours, qui s'est séduit lui-même par de vains raisonnements, et qui, repoussant volontairement les lumières que Dieu lui avait accordées, a étouffé la vérité par l'injustice », et s'est rendu inexcusable », selon cette doctrine si lumineuse de St. Paul dans le premier chapitre de son Épître aux Romains⁴¹ ; s'il en est ainsi, l'impuissance de l'homme pour obéir, loin de pouvoir lui fournir une excuse, ne peut qu'aggraver sa condamnation parce qu'elle montre avec quel abandon il s'est livré au péché.

Dites tant que vous voudrez que vous ne comprenez pas comment le péché est entré dans le monde : mais au nom de toute justice, comme au nom de toute piété, reconnaissez qu'en tous cas il ne peut pas venir du Créateur, mais qu'il vient de la créature ; qu'il ne saurait par conséquent la dispenser d'une obéissance qu'elle s'est elle-même rendue impossible ; et que tous les raisonnements par lesquels on cherche à se persuader que Dieu n'appliquera pas sa loi à la rigueur, sortent, non d'une saine raison, mais d'un cœur corrompu, et ne séduisent à première vue le jugement de l'homme que parce qu'il est égaré par le péché.

Ne pouvant justifier par la raison l'espérance que vous entretenez d'être jugés d'après une loi mitigée, essaieriez-vous de la justifier par la Bible ?

Par la Bible ! Écoutez. Si j'ouvrais la Bible qui est devant moi et que je lusse ainsi : « Si vous ne pouvez pas accomplir toute la loi, faites ce que vous pourrez, et Dieu vous tiendra quitte du reste. »

Si vous ne pouvez pas vous abstenir de tout péché, gardez-vous au moins des grands crimes ; ayez une certaine mesure de charité, de

40 - Jacq. I, 13.

41 - Eccl. VII, 29. Jacq. 1, 22. Rom. I, 18, 20.

patience, de sainteté; faites cela, et vous pouvez compter alors que la loi sera adoucie autant qu'il est nécessaire pour que vous soyez absous,» reconnaissez-vous la Bible à ce langage?

Ne vous écriez-vous pas: «Arrête! ministre prévaricateur! tu ne lis pas, tu inventes?»

C'est que cette doctrine d'une loi mitigée est si contraire à l'esprit de la Bible, que si vous tentez un moment d'invoquer en sa faveur le témoignage de ce saint livre, tous vos sentiments, tous vos souvenirs, tout ce qu'il y a en vous de chrétien se soulève contre cette tentative.

Mais voici que je lis et n'invente plus, Épître aux Galates, chapitre troisième, verset dixième:

«Tous ceux qui sont des oeuvres de la loi, sont sous la malédiction; car il est écrit: Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire;» et encore, Épître de Saint Jacques, chapitre second, verset dixième:

«Quiconque aura gardé toute la loi, s'il vient à pécher en un seul point, il est coupable de tous»; et encore, Épître aux Galates, chapitre cinquième, verset troisième:

«Je proteste à tout homme qui se fait circoncire (voulant être justifié par ses oeuvres) qu'il est obligé d'accomplir toute la loi.»

Que dirai-je encore? «C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant⁴²; notre Dieu est un feu consumant⁴³; ses yeux sont trop purs pour voir le mal⁴⁴; il ne tiendra point le coupable pour innocent⁴⁵; et mille autres endroits semblables.

Qu'en dites-vous?

Vous semble-t-il que ce soit là le langage d'un Dieu disposé à fléchir sa loi pour l'accommoder à la faiblesse de l'homme pécheur? et si votre loi mitigée ne peut subsister devant une raison raisonnable, que fera-t-elle devant la Bible?

Mais lui cherchez-vous enfin un dernier refuge à l'ombre de la croix de Jésus-Christ?

Direz-vous: «Il est vrai que la loi devait d'abord être appliquée à la rigueur. mais Dieu consent à la fléchir en considération du sacrifice de son Fils; et la rédemption de Jésus-Christ nous a mérité cette faveur que Dieu n'exige plus de nous une sainteté parfaite, et qu'il se contentera si nous ajoutons à cette rédemption une certaine mesure

42 - Hébr. X, 31.

43 - Hébr. XII, 29.

44 - Habac. I, 13.

45 - Exod, XXXIV, 7.

d'obéissance» ?

C'est ici, mes frères, c'est ici que je ne puis contenir le sentiment qui m'anime! Grand Dieu, où en sommes-nous, si dans une Église chrétienne, si dans une Église protestante on substitue à la bienheureuse et sainte doctrine de l'expiation du péché par le sang de Christ, la doctrine renfermée dans les discours que nous venons de rapporter, et qui vous le savez ne sont point sortis de mon cerveau, mais que vous avez pu entendre souvent comme moi, si vous ne les avez proférés vous-mêmes?

Doctrine cependant, dont celle du salut par Jésus-Christ est aussi éloignée que le ciel est éloigné de la terre, dirai-je? ou de l'enfer; doctrine, qui n'emprunte quelques mots de la Bible que pour mieux voiler le renversement de ce qu'il y a de plus fondamental dans ses enseignements; doctrine, qui non contente d'accuser Dieu d'accommodement avec le péché, fait encore Jésus-Christ complice de cette prévarication; doctrine enfin, qui ne fait descendre le Fils sur la terre que pour proclamer devant les anges indignés que la justice du Père n'est point intraitable, et qui fait couler le pur sang du Fils de Dieu pour effacer quoi? les péchés de la créature? non, mais la sainteté du Créateur!

Ah! plutôt il faut dire que si jusqu'alors vous aviez pu entretenir l'espoir que la loi sera fléchie, il faudrait l'abandonner en présence de la croix de Jésus-Christ; parce que nulle part Dieu n'a proclamé son dessein arrêté de ne pas fléchir sa loi, d'une manière aussi publique et aussi éclatante que sur cette croix.

Et que déclare en effet le spectacle que Dieu y donne aux hommes et aux anges, si ce n'est que Dieu, placé dans cette alternative, ou de fléchir sa loi ou de frapper son Fils unique et bien-aimé, frappe son Fils unique et bien-aimé? Tant il lui est impossible de porter aucune atteinte aux saintes rigueurs de sa loi! et tant cette loi mitigée que vous avez imaginée pour vous mettre à l'abri des frayeurs du jugement, déjà condamnée par la raison, puis repoussée par la Bible, achève d'être foudroyée par la croix de Jésus-Christ!

Mais après avoir renversé successivement tous les appuis que vous essayez de donner à votre loi mitigée, voulez-vous qu'à mon tour je vous explique d'où cette espérance vous est venue?

Cela ne me sera pas très difficile; et en voyant où elle a pris son origine, vous achèverez de comprendre aussi quelle créance elle mérite.

C'est que vous avez senti que vous en aviez absolument besoin pour

vous rassurer contre le juste jugement de Dieu. D'une part en effet vous étiez forcé de reconnaître, car la chose est trop évidente, que pour que vous puissiez comparaître avec assurance en jugement il faut qu'il y ait accord entre la loi de Dieu et votre conduite; mais en même temps vous ne pouviez pas vous dissimuler, averti par un instinct de conscience qui a précédé tous mes raisonnements et que vous eussiez vainement cherché à étouffer par les vôtres, que votre conduite n'est pas conforme à la loi.

Que vous restait-il après cela, que pouvait-il vous rester pour échapper à l'attente d'une condamnation certaine, sinon que la loi fût rendue conforme à votre conduite, c'est-à-dire qu'elle fût mitigée?

Et là-dessus vous avez admis sans autre preuve qu'elle sera mitigée en effet, parce qu'il fallait, ou qu'il en fût ainsi, ou que vous fussiez condamné, ce que vous ne vouliez pas absolument vous avouer. En sorte que l'invention même d'une loi mitigée, à laquelle vous recourez comme à une dernière ressource pour échapper aux frayeurs du jugement, achève de démontrer combien vous avez sujet de le redouter!

Mais prenez-y garde. En concevant cette espérance illusoire, vous ne faites pas seulement une chose inutile quant à vous, mais vous commettez une grave offense contre Dieu. Car sur qui comptez-vous pour mitiger la loi, si ce n'est sur le législateur lui-même?

C'est-à-dire que vous vous figurez Dieu sous l'image d'un père faible, pour ne pas dire d'un vieillard débile, dont on peut tout obtenir par les larmes; que des circonstances, qu'il n'a pas prévues sans doute, font changer de dessein; et qui, selon ce mot bien connu, *n'aura pas le courage de damner*; un Dieu qui rétracte ses menaces, qui compose avec la corruption de l'homme, et qui n'ose apporter à son tribunal qu'une loi accommodée aux péchés de sa créature!

J'ai vu, sous un ciel étranger, à la porte d'une église, une petite statue de bois peinte en rouge, qui figurait un vieillard avec une longue barbe tenant dans les mains un crucifix, et qui était surmontée d'une planche triangulaire: c'était le Père éternel, couvert de l'emblème de la Trinité, qui présentait le Fils aux hommes... Vous frémissez — ah! réservez plutôt voire indignation pour vous-mêmes! Car après tout ces adorateurs aveugles n'avaient prêté à Dieu que le corps et la forme de l'homme, et n'avaient mérité que ce reproche: «À qui ferez-vous ressembler le Dieu fort⁴⁶»? mais vous lui avez prêté les pensées même de l'homme, ses faiblesses, sa connivence pour le péché, et vous avez mérité ce reproche plus accablant encore: «Tu as estimé

46 - Esaïe XL,18.

que que j'étais comme toi⁴⁷», pour pouvoir dire, en regardant ce Dieu dépouillé de sa sainteté, et cette loi mitigée que vous lui avez mise dans la main : « Je puis mourir tranquille, car j'ai accompli cette loi là ».

À la bonne heure, je le veux, vous l'avez accomplie. Mais prenez-y garde, au nom de Dieu, au nom de votre âme, au nom du jugement, prenez-y garde, mon frère égaré : cette loi que vous avez accomplie, ce n'est pas la loi de Dieu, ce n'est pas la loi par laquelle vous serez jugé au dernier jour.

C'est une loi que votre coeur corrompu et votre conscience angoissée ont enfantée ensemble ; une loi que vous avez dictée vous-même à votre juge ; une loi qui le déshonore, une loi qu'il repousse, une loi qu'il rejettera avec indignation sur ses auteurs comme la plus grave de toutes leurs offenses contre sa majesté sainte.

Arrière donc, arrière cette coupable doctrine d'une loi mitigée ! arrière cette espérance qui ne rassure l'homme qu'au mépris de Dieu !

La loi de Dieu ne sera point adoucie.

La loi de Dieu est une, immuable, absolue, éternelle.

La loi de Dieu est comme l'acier : on la rompt, mais on ne la fléchit pas. Si donc vous n'avez pas d'autre fondement à votre tranquillité que l'espérance d'être jugé d'après une loi mitigée, vous vous séduisez vous-même : cette loi mitigée est une chimère ; ce fondement est illusoire ; vous ne pouvez pas mourir tranquille.

Je ne me flatte pas toutefois de vous avoir entièrement convaincus. Je sais trop combien cette doctrine d'une loi mitigée est profondément enracinée dans le coeur de l'homme pécheur. Je crois vous entendre : « Non, vous ne me persuaderez jamais que l'homme ne sera pas jugé d'après une loi mitigée. Je ne sais rien contre les arguments que vous venez de nous présenter : mais j'en crois un sentiment intérieur plus fort que tous vos discours. »

Cette loi mitigée qui vous indigne tant est après tout une nécessité, une justice, une vérité enfin ; je le sens, je le sais, j'en suis sûr ». — Eh bien, soit : j'admets pour un moment l'inadmissible doctrine d'une loi mitigée ; je veux supposer que les choses se passeront exactement comme vous l'imaginez : vous n'y aurez rien gagné ; même alors vous ne pouvez pas être assuré que vous ne serez pas condamné.

La loi de Dieu est devenue tolérante, selon vous ; mais vous ne pensez pas qu'elle soit devenue indifférente. Résultat d'une combinaison de la sainteté de Dieu avec la faiblesse de l'homme, la loi mitigée a un élément de condescendance qui tient à la faiblesse de

47 - Psaume L, 21.

l'homme, mais elle a aussi un élément de sévérité qui tient à la sainteté de Dieu. Elle autorise une certaine mesure de relâchement et admet dans le royaume de Dieu des hommes qui n'ont pas accompli toute sa volonté; mais elle n'autorise pas tous les vices et n'admet pas indistinctement dans le royaume de Dieu tous les hommes, jusqu'aux plus vils scélérats: vous n'oseriez le penser. Si elle n'exige pas que vous ayez gardé tous les commandements de Dieu, elle exige du moins que vous en ayez observé... quoi?

Sans doute ce que l'homme en peut observer dans son état actuel. Ici je pourrais vous arrêter et vous demander si vous avez fait seulement ce que vous avez pu, je dis ce que vous avez pu dans votre état actuel; si vous n'avez pas négligé le bien que vous auriez pu faire tel que vous êtes, ou fait le mal que vous auriez pu ne pas faire tel que vous êtes; et si par conséquent vous n'avez pas transgressé jusqu'à la loi mitigée, mitigée par vous-même?

Je pourrais vous demander s'il y a un seul homme au monde qui puisse dire: «J'ai fait ce que j'ai pu»; un seul homme qui n'ait pas transgressé jusqu'à la loi mitigée, mitigée par l'homme lui-même?

À ce point de vue, la question qui nous occupe serait tranchée en deux mots: car si vous n'avez pas même gardé la loi mitigée, si nul homme ne l'a gardée, comment pourrait-elle vous rassurer, ou rassurer qui que ce soit à l'heure de la mort?

Mais laissons cela: je n'ai pas besoin de vous convaincre d'avoir violé votre loi mitigée; il me suffit de vous montrer que vous ne pourrez jamais être certain de l'avoir observée, c'en est assez pour que vous ne puissiez pas mourir tranquille.

La loi, dites-vous, est devenue tolérante jusqu'à une certaine limite; au delà de cette limite elle cesse de l'être. Si donc les désobéissances d'un homme à la loi ne vont pas au delà de cette limite, il sera acquitté, mais si elles ne vont au-delà de cette limite, il sera condamné. Dans cette supposition, pour savoir si vous serez acquitté ou condamné, il faut savoir si vous êtes en deçà ou au delà de cette limite de la tolérance divine. Pensez-vous que cette question puisse être résolue avec l'assurance qui est nécessaire sur un lit de mort? Ne reconnaissez-vous pas au contraire, à première vue, qu'il y a là quelque chose de vague et d'indéterminé qui exclut toute assurance? Soit vous hésitez à en convenir, remarquez que cette question en renferme deux autres. La première: Où se trouve la limite de la tolérance divine? La seconde: Où suis-je moi-même? La première de ces

questions vous paraît-elle susceptible d'une réponse certaine? Et vous chargeriez-vous de marquer la limite de la tolérance divine, qui faut bien que vous marquiez puisque Dieu ne l'a marquée nulle part, n'ayant jamais parlé de loi mitigée? La second de ces questions, à son tour, vous paraît-elle susceptible d'une réponse certaine? Et vous chargeriez-vous d'indiquer le degré précis de votre thermomètre moral? Mais si l'une ni l'autre de ces questions n'est susceptible d'une réponse certaine, ne voyez-vous pas que la question de votre salut qui les réunit toutes deux renferme un double élément d'incertitude, et ne peut jamais être résolue avec l'assurance qui est nécessaire pour mourir tranquille?

Ces réflexions sont trop abstraites peut-être pour frapper également tous les esprits; mais donnons-leur une forme plus sensible, et tout le monde en reconnaîtra la justesse. Divisons par la pensée le genre humain en un certain nombre de classes, où tous les hommes seront rangés selon leur valeur morale respective, estimée d'après une balance exacte des ressources dont chacun a joui et du parti qu'il en a tiré. Formons par exemple vingt classes, dont la première renfermera les hommes qui ont la plus grande valeur morale, c'est-à-dire ceux qui, malgré une mauvaise éducation, de mauvais exemples, de mauvais conseils, sont devenus cependant des plus gens de bien; la vingtième, ceux qui ont la moindre valeur morale, c'est-à-dire ceux qui, malgré une bonne éducation, de bons exemples, de bons conseils, sont devenus des plus mauvais sujets; et les classes intermédiaires, les degrés intermédiaires de valeurs morale entre ces deux extrêmes, par un décroissement successif depuis la première jusqu'à la vingtième. De ces vingt classes, d'après votre théorie de la loi mitigée, les unes seront acquittées au tribunal de Dieu, les autres y seront condamnées; et la question que vous avez à résoudre pour vous-même est celle-ci: Suis-je dans une des classes qui seront acquittées ou condamnées? Dans quelle classe suis-je moi-même?

D'abord, quelles sont les classes qui seront acquittées et quelles sont celles qui seront condamnées? S'il s'agit des classes extrêmes, la réponse ne vous paraîtra pas difficile. Vous affirmerez peut-être sans hésiter que la première classe sera acquittée et que la dernière sera condamnée. Vous oserez probablement affirmer encore que la seconde, la troisième classe seront acquittées, et que la dix-neuvième, la dix-huitième, seront condamnées. Mais à mesure que vous approchez des classes du milieu, la question devient plus délicate à trancher; l'hésitation naît, croît et se change enfin en un doute intermi-

nable. La neuvième classe, la dixième, la onzième, sera-t-elle acquittée ou condamnée? Cette première question peut-elle être résolue d'une manière certaine?

Mais je veux qu'elle puisse être résolue, qu'elle l'ait été, et que vous sachiez, par exemple, que les onze premières classes seront acquittées et que les neuf autres seront condamnées. Reste à résoudre cette autre question : Quelle est la classe dont je relève moi-même? Si vous appartenez, selon vous, à l'élite de l'humanité; si vous êtes un de ces hommes qui, dans la position, la plus ingrate, ont atteint les premiers rangs de la vertu, vous n'hésitez peut-être pas à vous ranger dans une des trois ou quatre premières classes. Mais si vous avez moins de mérite, ou plus de modestie; si vous tenez compte des avantages dont vous avez joui, et avec lesquels le malfaiteur serait peut-être devenu plus homme de bien que vous, et des difficultés que le malfaiteur a rencontrées, et avec lesquelles vous seriez devenu peut-être plus criminel que lui; si vous regardez enfin toutes les faces de la question que vous avez à résoudre, pensez-vous qu'il vous soit possible de savoir avec certitude si vous devez vous ranger dans la neuvième classe ou dans la dixième, dans la dixième ou dans la onzième, dans la onzième ou dans la douzième? et ici, il faut savoir, puisqu'absolu si vous appartenez à l'une de ces deux classes, vous êtes condamné si vous appartenez à l'autre. Cette seconde question peut-elle être résolue d'une manière certaine.

Comprenez donc, je le répète, que, dans votre système de loi mitigée, la question de votre salut renferme un double élément d'incertitude, et que vous n'avez aucun moyen sûr de connaître la sentence qui vous est réservée.

Ah! si les développements dans lesquels je viens d'entrer ne vous en avaient pas convaincu, placez-vous par la pensée sur votre lit de mort, et vous achèverez de voir la vérité de ce que je viens de vous dire. Supposez-vous à ce moment solennel n'ayant d'autre manière de vous prémunir contre les frayeurs du jugement que de résoudre des questions telles que celles-ci : Ai-je bien eu le degré de vertu nécessaire pour mériter l'indulgence de la loi? N'ai-je bien eu que le degré de péché qu'elle tolère? Et si j'avais dépassé la limite fatale? Ai-je fait assez de bonnes œuvres? Et s'il en fallait davantage? Que sais-je? Oh! qui me ferait connaître exactement, et ce que Dieu exige, et ce que je suis moi-même?... Malheureux! Réduit pour vous tranquilliser à mesurer des choses pour lesquelles vous n'avez point de mesure, comment pourriez-vous jamais dire : Je suis sans crainte; je meurs en

paix? Eh! quelle paix pourriez-vous trouver dans la solution d'une question de plus ou de moins, qu'une paix de plus ou de moins aussi, qu'une paix qui va et qui vient dans votre misérable cœur, qu'une paix qui entre et qui sort tour à tour, qu'une paix enfin qui n'est pas la paix? Non, non: ce n'est pas un calcul de probabilité qui peut vous rassurer sur un lit de mort! Reconnaissez-le donc: quand il serait possible que la loi de Dieu fût mitigée, cela ne vous servirait de rien. Encore une fois, si vous n'avez pas d'autre fondement à votre tranquillité que cette loi mitigée, vous vous séduisez vous-même: cette loi est sans application certaine; ce fondement est illusoire; vous ne pouvez pas mourir tranquille.

Reste-t-il encore quelque autre fondement sur lequel vous puissiez asseoir votre tranquillité, ô vous qui vous reposez sur votre conduite? Je n'en connais point; je dis plus, vous n'en connaissez pas vous-même, vous n'en pouvez pas connaître. Il faut de toute nécessité que votre conduite sur laquelle vous vous appuyez, et la loi d'après laquelle vous serez jugé, soient d'accord: votre acquittement est à ce prix. Cela ne peut avoir lieu que de l'une ou de l'autre de ces deux manières: ou que votre conduite soit trouvée conforme à la loi, ou que la loi soit accommodée à votre conduite; il n'y a que cette alternative; vous ne pouvez sortir de ce cercle fatal. Or, je vous ai demandé d'abord si votre conduite a été conforme à la loi, et vous avez été contraint de répondre: Non, elle n'y a point été conforme. Nous avons recherché ensuite si la loi peut être accommodée à votre conduite, et la raison, la Bible, la croix de Jésus-Christ ont répondu: Non, elle ne peut être accommodée. Enfin, pour comble d'évidence, nous avons examiné si, à rejeter la raison, à fermer la Bible, à ôter la croix et à prêter à Dieu une loi mitigée, vous pourriez vous assurer que vous avez observé au moins cette loi-là, et les raisonnements se sont pressés pour crier: Non, vous ne pourriez jamais vous en assurer.

Quel espoir peut-il vous rester encore? Comment peut se terminer jamais ce débat interminable entre votre conduite qui ne peut atteindre la loi, et la loi qui ne peut se plier à votre conduite? comment, si ce n'est par votre condamnation? Cette condamnation peut seule rétablir l'ordre, faire la part de votre conduite et celle de la loi, faire justice à vous et à dieu. Cette condamnation est inévitable; et si vous paraissez tel que vous êtes au tribunal de Dieu, si vous mourez aujourd'hui... mais, au reste, je n'ai pas besoin d'aller si loin. Il me suffit de vous avoir prouvé, et je crois l'avoir fait avec une évidence presque mathématique, que vous ne pouvez avoir aucune certitude de n'être pas

condamné, donc aucune tranquillité en mourant. — Mais alors, mes frères, mes chers frères, que faites-vous? Si vous ne pouvez pas mourir tranquilles, par quel secret, par quel enchantement avez-vous appris à vivre tranquilles? Quoi! vous pouvez mourir à chaque instant; vous ne savez pas quelle sera votre sentence éternelle; vous avez tout lieu de croire que vous serez condamnés; tout au plus pouvez-vous prétendre à je ne sais quelle espérance confuse, quelle chance vague de ne l'être pas: et votre visage est tranquille! et vous pouvez dormir tranquilles! et vous faites tranquillement vos affaires! que dis-je? et vous jouissez de la vie! et vous fréquentez la maison de fête! et vous vous en allez, riant, chantant, dansant, vers le tribunal du souverain juge, sans vous en mettre plus en peine que si vous alliez vers une urne d'où votre destinée éternelle dût être tirée au sort; curieux de savoir après tout si c'était ce docteur-ci ou ce docteur-là qui avait raison, si la Bible était une inspiration de Dieu ou une imposture des hommes, si le paradis et l'enfer étaient des réalités ou des chimères, et si votre partage doit être une félicité éternelle ou une éternelle misère!

Ah! s'il y a quelque chose au monde de plus déplorable que les terreurs du jugement qui vous est réservé, c'est la sécurité dans laquelle vous l'attendez. Mais non, je vous fais injure. Ces réflexions, ce discours, j'en ai la conviction, ont porté dans vos cœurs un trouble salutaire. Il y a dans ce sujet une force, une évidence qui ferait trembler les pierres même. Le voile tombe, votre sécurité se dissipe, un nouveau jour vous éclaire, la mort vous alarme, le jugement vous effraye, et vous sentez enfin qu'il ne faut pas rester dans l'état où vous êtes, pas un jour de plus, pas une heure. — Mais comment en sortir? Y a-t-il quelque moyen de nous garantir d'avance une sentence favorable pour le dernier jour? Y a-t-il un homme au monde qui puisse comparaître au tribunal de Dieu avec l'assurance qu'il n'y sera point condamné? Et vous, qui renversez l'un après l'autre tous les appuis de notre tranquillité, en avez-vous de plus solide pour vous-même? Prédicateur de notre trouble, pouvez-vous enfin mourir tranquille?

Oui, je puis mourir tranquille. Oui, quand il me faudrait mourir aujourd'hui, je m'en irais avec la bienheureuse assurance que je ne serai point condamné. Grâce à Dieu, je ne suis pas le seul qui puisse répondre ainsi à votre question. C'est la réponse que feraient à la même question un certain nombre de membres de cette assemblée. C'est la réponse qu'y feraient un grand nombre d'hommes qui vivent aujourd'hui dans toutes les parties du monde. C'est la réponse qu'y

auraient faite une multitude d'autres dont la confiance a été mise à l'épreuve et ne s'est point démentie sur un lit de mort. Oui, nous pouvons mourir tranquilles.

Et pourquoi vous plus que nous ? vous criez-vous peut-être ; quelle présomption, quelle folie ! Attendez. Nous n'avons pas condamné votre assurance avant d'entendre vos raisons : entendez-nous aussi avant de nous juger. Nous allons, si vous le voulez, changer de place. Tantôt vous avez comparu pour ainsi dire devant notre tribunal ; nous vous avons soumis à une sorte d'interrogatoire ; nous avons examiné les appuis de votre confiance, et nous les avons trouvés tous sans solidité. Maintenant, nous allons à notre tour comparaître devant votre tribunal ; nous subirons votre interrogatoire ; vous examinerez les appuis de notre assurance — et c'est vous qui jugerez si elle repose, comme la vôtre, sur le sable, ou si elle se fonde sur le rocher des siècles.

Vous nous demanderez d'abord si nous trouvons dans notre conduite cette conformité à la loi de Dieu que nous vous avons démontré n'être pas dans la vôtre. Non : nous avons transgressé la loi comme vous, plus que vous peut-être, et chacun de nous se regarde comme « le premier des pécheurs.⁴⁸ »

Est-ce donc que nous espérons pour nous-mêmes dans la loi ces adoucissements que nous vous avons démontré encore que vous ne sauriez attendre pour vous ? Non : quand nous aurions lieu de les espérer nous n'en serions pas plus tranquilles ; mais nous avons horreur de cette espérance, et nous croyons que la loi de Dieu ne peut être adoucie pour personne.

Mais alors, qu'est-ce donc qui vous rassure ? et quelle différence y a-t-il entre votre condition et la nôtre ? — Reportez-vous au commencement de ce discours. Nous sommes partis de cette pensée, que ceux à qui nous nous adressions appuyaient leur tranquillité sur leur conduite, et qu'ils disaient, ce que disent en effet l'immense majorité des hommes : Nous pouvons mourir tranquilles, parce que notre conduite n'est pas telle que nous ayons mérité la condamnation de Dieu. C'est à ce point de départ que s'est rapporté tout notre discours, et c'est par cet endroit que nous avons constamment attaqué et détruit votre tranquillité : soit quand nous vous avons montré que votre conduite n'a pas été en harmonie avec la loi ; soit quand nous vous avons fait voir que la loi ne peut être accommodée à votre conduite ; soit enfin quand nous vous avons prouvé que, le fût-elle, vous ne pourriez jamais vous assurer que vous possédez même ce

48 - 1 Tim. 1.15.

degré de moralité que la loi mitigée exigerait dans votre conduite. Votre conduite, toujours votre conduite, c'est le côté ruineux de votre tranquillité. Eh bien! c'est ici la différence qui est entre votre condition et la nôtre: nous ne nous appuyons pas sur notre conduite; et ainsi aucun des coups qui viennent d'être portés à votre tranquillité n'a touché à la nôtre, qui a un tout autre fondement. Ce fondement, nous ne le cherchons pas en nous-mêmes, mais dans un autre, selon ce qui est écrit: «Il y a un Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme.⁴⁹» C'est sur Jésus-Christ que nous appuyons notre espérance; c'est à cause de ce qu'il a fait que nous pouvons mourir tranquilles.⁵⁰ Développons notre pensée.

Nous avons appris de la Bible, qui est la parole inspirée de Dieu, et dont le témoignage est autant au-dessus de tous les raisonnements humains que l'autorité divine est au-dessus de l'autorité humaine, que Dieu, voyant que tous les hommes étaient sous la condamnation par leurs œuvres, et qu'aucun d'entre eux, «non pas même un seul,» ne pouvait comparaître devant lui sans être inévitablement foudroyé par sa loi sainte, a conçu pour justifier l'homme devant son propre tribunal un plan où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de l'ineffable miséricorde ou de la profonde sagesse qu'il y fait éclater. Il a établi un Médiateur entre lui et l'homme. Il a envoyé son Fils, né d'une femme et assujetti à la loi⁵¹. Ce Fils de Dieu, qui par un incompréhensible mystère est aussi Fils de l'homme, est celui que Dieu a chargé du soin de réconcilier avec lui l'homme coupable et condamné. Unissant en lui la nature divine et la nature humaine, ayant à la fois les perfections de la première et les infirmités innocentes de la seconde; éternel comme Dieu, naissant et mourant comme l'homme; puissant comme Dieu, sujet à la fatigue et à la souffrance comme l'homme; saint comme Dieu, tenté comme l'homme; en un mot, «Emmanuel,» c'est-à-dire «Dieu avec nous,» — il s'est placé entre Dieu et nous pour être condamné à notre place et pour mériter ainsi notre absolution. Il a commencé par vivre comme un homme au milieu des hommes, mais sans péché, accomplissant la loi comme il eût fallu que nous l'accomplissions pour mériter par nos œuvres la vie éternelle. Puis, il s'est mis entre Dieu et nous sur la croix. Là, il prend sur lui nos péchés; c'est sur lui que la loi frappe le coup que nos péchés avaient rendu inévitable; et tout à la fois notre conduite est condamnée, la loi est satis-

49 - 1 Tim. 2.5.

50 - Voyez la note 3.

51 - Gal. 4.4.

faite, et pourtant, ô prodige ! nous sommes acquittés. Car le Médiateur ne reste pas dans le tombeau : il en sort le troisième jour, par où Dieu déclare qu'il le reconnaît pour son Fils et qu'il accepte son sacrifice en expiation de nos péchés. Enfin, il monte au ciel, il s'assied à la droite de Dieu, et garde par son intercession ceux qu'il a rachetés par sa mort. Voilà l'œuvre que Jésus-Christ homme a accomplie, comme Médiateur entre Dieu et les hommes, selon ce qui est écrit : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi, ne leur imputant point leur péchés... Car, celui qui n'avait point connu le péché, il l'a fait être péché pour nous, afin que nous fussions justice de Dieu en lui.⁵² »

Toutefois, cette médiation n'absout pas tous les hommes. Qui sont donc ceux qu'elle absout ? Ce sont, nous dit encore la Bible, ceux qui y participent par la foi, ceux qui croient en Jésus-Christ⁵³, c'est-à-dire, ceux qui, se sentant perdus et incapables à tout jamais de se sauver eux-mêmes, se reposent de leur salut sur Jésus-Christ seul, et le mettent entre eux et Dieu comme leur unique espérance. Par cette foi, il se forme entre Jésus et le croyant une union intime et indéfinissable. Celui qui croit s'associe et s'unit à Jésus ; il devient un sarment de la vigne dont Jésus est le cep⁵⁴, un membre du corps dont il est la tête, os de ses os, chair de sa chair⁵⁵ ; un avec lui, comme lui est un avec le Père⁵⁶ ; si bien que cette expression, « croire en Jésus-Christ, » et celles-ci, « être en Jésus-Christ, demeurer en Jésus-Christ, avoir Jésus-Christ demeurant en soi, être de Jésus-Christ, » ont la même signification dans le langage des apôtres. Alors, comme rien n'arrive à la tête que tout le corps ne s'en ressente, et que la tête ne peut être dans aucun endroit que tous les membres ne l'y suivent, le croyant entre aussi en partage de l'œuvre de Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne fait rien que le croyant ne fasse à sa manière. S'il meurt, nous mourons ; s'il ressuscite, nous ressuscitons ; s'il monte au ciel, nous y montons aussi ; s'il jouit de la vie éternelle, nous en jouissons avec lui. Ainsi s'accomplit un mystérieux échange, par lequel nos péchés viennent sur Jésus-Christ et sa justice vient sur nous. Par la foi, sa médiation nous est appropriée, ou, selon une énergique expression de saint Paul, la parole du salut est « mêlée avec nous⁵⁷, » et Jésus-Christ n'est plus seulement

52 - 2 Cor. 5.19,21.

53 - Act. 16.31.

54 - Jean 15.5.

55 - Éph. 5.30.

56 - Jean 17.21,22.

57 - Hébr. 4.2.

pour nous le Sauveur, mais notre Sauveur, selon ce qui est écrit : « Celui qui croit en lui ne sera point condamné ; celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui croit ne viendra point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie⁵⁸ ; » et encore : « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ⁵⁹. »

Après les explications que nous venons de vous donner, vous devez comprendre le secret de notre tranquillité : nous pouvons mourir tranquilles parce que nous croyons en Jésus-Christ. — Nous croyons en Jésus-Christ, ai-je dit ; mais en sommes-nous bien assurés ? Ô vous, qui invoquez avec moi le nom de Jésus-Christ, c'est ici que nous devons faire un sérieux retour sur nous mêmes ! Avant de nous présenter à l'interrogatoire que nous allons subir, nous sommes nous bien interrogés nous-mêmes devant Dieu pour voir si nous sommes dans la foi⁶⁰, je dis dans la foi qui sauve ? Il y a, vous le savez, une foi vivante et une foi morte ; et la foi qui justifie, c'est la foi vivante ; la foi morte ne justifie personne, elle provoque au contraire une condamnation plus terrible⁶¹. Avons-nous cette foi vivante, qui se montre par le renouvellement du cœur et par la sainteté de la vie ? Car, « à ceci nous savons que nous l'avons connu, si nous gardons ses commandements⁶² ; » que si nous demeurons dans le péché tout en invoquant le nom de Jésus-Christ, « nous nous séduisons nous-mêmes, » nous n'avons point de part avec lui⁶³. Préservons-nous de la plus funeste des illusions, ou plutôt supplions Dieu de nous en préserver ; ne disons pas légèrement foi, foi, où il n'y a point de foi, de peur que nous ne soyons trouvés aussi disant « paix, paix, où il n'y a point de paix⁶⁴. » Veillons donc, examinons-nous. Mais n'allons point aussi nous condamner par une humilité mal entendue à une incertitude perpétuelle, comme s'il n'y avait aucun moyen assuré de savoir si nous avons la foi qui sauve. La paix, cet heureux état d'une âme qui sait qu'elle est réconciliée avec Dieu, nous est promise et recommandée dans l'Écriture. Témoin ce vœu par lequel les apôtres ont coutume de commencer leurs épîtres : « Que la grâce et la paix vous soient

58 - Jean 3.18,36 ; 5.24.

59 - Rom. 8.1.

60 - 2 Cor. 13.5.

61 - Luc 12.47.

62 - 1 Jean 2.3.

63 - Voyez la note 4.

64 - Jér. 6.14.

données;» témoin cette promesses que Jésus-Christ laisse en mourant à ses disciples: «Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix⁶⁵;» témoin aussi ce tendre souhait avec lequel il les aborde par deux fois le jour de sa résurrection: «La paix soit avec vous⁶⁶!» et encore huit jours après: «La paix soit avec vous⁶⁷!» Si saint Jean écrit à ceux qui ne croient point, «afin qu'ils croient que Jésus est le Christ et qu'ils aient la vie par son nom⁶⁸,» il écrit ailleurs «à ceux qui croient au nom du Fils de Dieu, afin qu'ils sachent qu'ils ont la vie éternelle⁶⁹.» Il y a pour une âme humble et sincère des marques certaines et clairement révélées, auxquelles elle peut reconnaître qu'elle est dans la foi, dans la foi qui sauve.

Quand vous aurez reconnu que vous avez mis toute votre espérance en Jésus-Christ seul; quand vous aurez reconnu qu'un cœur nouveau et un esprit nouveau vous a été donné; quand vous aurez reconnu que vous avez commencé d'aimer le Seigneur et son peuple⁷⁰; quand vous aurez reconnu, je ne dis pas que vous êtes sans péché, mais qu'au lieu d'ignorer votre péché comme autrefois, vous le discernez, qu'au lieu de l'aimer, vous le haïssez, qu'au lieu de la tolérer, vous le combattez, et qu'au lieu d'en être vaincu, vous en êtes vainqueur; quand vous aurez reconnu enfin, que Dieu a envoyé au dedans de vous cet Esprit d'adoption qui vous dit: «Mon enfant, va en paix, tes péchés te sont pardonnés⁷¹;» oui, quand vous sentirez ce témoignage intérieur du Saint-Esprit qui donne à une âme une si forte assurance de l'amour de Dieu, que l'on persuaderait plutôt à une mère caressant son enfant sur ses genoux que l'amour maternel n'est qu'une illusion et qu'au fond cet enfant ne lui est pas plus qu'un autre, qu'on ne nous persuaderait à nous, ô mon Dieu! que tu n'es pas notre Père, que nous ne sommes pas tes enfants, que tu ne nous as pas reçus en grâce, que tu n'entends pas nos prières; en un mot, quand après avoir fait un fidèle usage de tous ces moyens de vous éclairer, dont après tout vous devez compte à Dieu plus qu'aux hommes, vous vous serez assuré que vous êtes dans la foi, dans la foi qui sauve, vous ne devez pas

65 - Jean 14.27.

66 - Jean 20.19,21.

67 - Jean 20.26.

68 - Jean 20.31.

69 - 1 Jean 5.13.

70 - 1 Jean 3.14.

71 - Matth. 9.2; Luc 7.50.

craindre de vous dire à vous-même, et de dire aussi aux hommes, ce qu'un saint apôtre a dit avant vous : « Je sais en qui j'ai cru⁷², » pourvu que vous en donniez toute la gloire au Seigneur; à lui, qui s'appelle lui-même « le commencement et la fin; » à lui, « de qui, par qui et pour qui sont toutes choses, et auquel soit gloire aux siècles des siècles. Amen⁷³! » Venez maintenant, vous qui voulez sonder le fondement de notre tranquillité dans la mort. Nous vous l'avons fait connaître : c'est Jésus-Christ, Médiateur entre Dieu et nous. Interrogez-nous, et jugez vous-mêmes si avec un tel appui nous avons sujet de mourir tranquilles.

Nous demanderez-vous comment nous pouvons mourir tranquilles, nous qui n'avons pas accompli la loi? Cela est vrai, nous n'avons pas accompli la loi, et c'en serait assez pour nous jeter dans le désespoir, si c'était notre propre justice que nous eussions à opposer aux coups de la loi. Mais nous avons un Médiateur. C'est sa justice que nous opposons aux coups de la loi; c'est lui qui « nous a été fait justice de la part de Dieu⁷⁴; » c'est lui « en qui nous avons été faits justice de Dieu⁷⁵; » c'est lui « par l'obéissance duquel plusieurs sont rendus justes⁷⁶. » Pour que nous puissions mourir tranquilles, il n'est pas nécessaire que nous trouvions en nous-mêmes le parfait accomplissement de la loi, il suffit que nous le trouvions dans la personne du Médiateur. Jésus a-t-il parfaitement accompli la loi? voilà la question. Si vous pouvez nous prouver qu'il a manqué quelque chose à l'obéissance de Jésus-Christ, si vous pouvez nous prouver (pardonne, ô mon Sauveur! une supposition qui t'outrage, mais à laquelle je ne consens que pour rehausser la gloire de ta sainteté!) si vous pouvez nous prouver qu'il y a eu dans tout le cours de sa vie un acte, une parole, une pensée qui ne fût pas la sainteté même, toute notre espérance s'écroule. Mais c'est là ce que vous ne nous prouverez jamais. Car il est écrit qu'il a été « le Saint et le Juste⁷⁷; que nous avons en lui « un souverain sacrificateur saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs⁷⁸; » qu'il « n'a point commis de péché et qu'il ne s'est point

72 - 2 Tim. 1.12.

73 - Rom. 11.36.

74 - 1 Cor. 1.30.

75 - 2 Cor 5.21.

76 - Rom. 5.19.

77 - Act. 3.14.

78 - Hébr. 7.26.

trouvé de fraude dans sa bouche⁷⁹; » qu'il a pu dire à tout son peuple : « Je fais toujours les choses qui plaisent au Père⁸⁰, » et encore : « Qui de vous me convaincra de péché⁸¹ ? » qu'il est « la splendeur de la gloire de Dieu et l'image empreinte de sa personne⁸², » et qu'enfin « celui qui l'a vu a vu son Père⁸³. » Après cela, « il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ⁸⁴; » et nous pouvons mourir aussi tranquilles que si nous avions accompli toute la loi

Nous demanderez-vous comment nous pouvons mourir tranquilles, nous qui avons mérité par nos œuvres la condamnation de la loi⁸⁵ ? Cela est vrai, nous avons mérité la condamnation, et c'en serait assez pour nous jeter dans le désespoir, s'il nous la fallait subir nous-mêmes. Mais nous avons un Médiateur. C'est lui qui « a porté nos péchés en son corps sur le bois; » c'est lui qui « a été navré pour nos forfaits et froissé pour « nos iniquités⁸⁶. » Pour que nous puissions mourir tranquilles, il n'est pas nécessaire que nous ayons souffert nous-mêmes la peine de nos péchés, il suffit que le Médiateur l'ait soufferte. Jésus a-t-il porté le châtement de nos crimes ? l'a-t-il porté tout entier ? voilà la question. Si vous pouvez nous prouver que Jésus-Christ n'a pas porté la peine de nos péchés, ou que sa souffrance n'a pas été assez grande et son sang assez précieux devant Dieu pour les expier tous, toute notre espérance s'écroule. Mais c'est là ce que vous ne nous prouverez jamais. Car il est écrit que « le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché⁸⁷; qu'il est la victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés, mais encore pour ceux de tout le monde⁸⁸; que nos péchés fussent-ils comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige, et fussent-ils rouges comme le vermillon, ils deviendront comme la laine⁸⁹; que l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous

79 - 1 Pierre 2.22.

80 - Jean 8.29.

81 - Jean 8.46.

82 - Hébr. 1.3.

83 - Jean 14.9.

84 - Rom 8.1.

85 - Voyez la note 5.

86 - 1 Pierre 2.24; Es. 53.5.

87 - 1 Jean 1.7.

88 - 1 Jean 2.2.

89 - Ésaïe 1,18.

tous, et que le châtement qui est tombé sur lui nous procure la paix⁹⁰.» Après cela, «il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ;» et nous pouvons mourir aussi tranquilles que si nous avions déjà subi toute la peine méritée par nos péchés.

Nous demanderez-vous encore comment nous pouvons mourir tranquilles, puisqu'enfin notre acquittement n'est point encore prononcé, qu'il ne doit l'être qu'au jour du jugement, et que notre espérance ne saurait être changée en certitude que lorsque Dieu lui-même nous aura affranchis de la condamnation? Cela est vrai, notre acquittement n'est point encore prononcé, et c'en serait assez pour nous tenir au moins dans une inquiétude insupportable, si nous ne pouvions connaître la sentence qui nous est réservée qu'au jour du jugement. Mais nous avons un Médiateur. C'est lui qui a été «frappé pour nous,» et qui pour nous «a été retiré de l'angoisse et de la condamnation⁹¹.» Pour que nous puissions mourir tranquilles, il n'est pas nécessaire que notre délivrance ait été déjà proclamée, il suffit que celle du Médiateur l'ait été. Jésus a-t-il été affranchi de la condamnation? voilà la question.

Si vous pouvez nous prouver que Jésus-Christ n'a pas été délivré de la condamnation qu'il a subie pour nous; si vous pouvez nous prouver qu'il est encore sous la malédiction de la croix et dans les humiliations du tombeau, toute notre espérance s'écroule. Mais c'est là ce que vous ne nous prouverez jamais. Car il est écrit qu'après avoir été «livré pour nos offenses, il est ressuscité pour notre justification⁹²; qu'il a été déclaré Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection d'entre les morts⁹³; qu'il est sorti du tombeau le troisième jour, qu'il a été vu des douze et de plus de cinq cents disciples à la fois⁹⁴, et que les apôtres rendaient témoignage avec une grande force à la résurrection du Seigneur Jésus⁹⁵.» Après cela, «il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ;» et nous pouvons mourir aussi tranquilles que si nous avions déjà comparu au tribunal et entendu prononcer notre acquittement.

Nous demanderez-vous enfin comment nous pouvons mourir tranquilles, dirai-je? ou vivre tranquilles, nous, faibles, impuissants, infi-

90 - Ésaïe 53.5,6.

91 - Ésaïe 53.4,8.

92 - Rom 4.25.

93 - Rom 1.4.

94 - 1 Cor 15.4,6.

95 - Act 4.33.

dèles, et qui, croyant aujourd'hui, pouvons nous détourner de la foi demain? Cela est vrai, nous sommes faibles, impuissants, infidèles, plus encore que vous ne pensez, et c'en serait assez pour nous tenir dans de continuelles angoisses, si nous n'avions de secours qu'en nous-mêmes. Mais nous avons un Médiateur. C'est lui qui «accomplit tout pour nous⁹⁶.» Pour que nous puissions vivre et mourir tranquilles, il n'est pas nécessaire que nous puissions nous maintenir nous-mêmes dans la foi, il suffit que le Médiateur puisse et veuille nous y maintenir. Jésus peut-il, et veut-il, nous maintenir dans la foi? voilà la question. Si vous pouvez nous prouver que Jésus-Christ soit faible, imparfait, infidèle comme nous, ou qu'après avoir opéré notre rédemption il nous abandonne à nous-mêmes, toute notre espérance s'écroule. Mais c'est là ce que vous ne nous prouverez jamais. Car il est écrit qu'après être ressuscité des morts, Jésus «a été élevé au ciel, qu'il s'est assis à la droite de Dieu⁹⁷, et que là il prie pour nous⁹⁸; que si étant ennemis nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt étant déjà réconciliés serons-nous sauvés par sa vie⁹⁹; que Dieu est fidèle, qui ne permettra point que nous soyons tentés au delà de nos forces¹⁰⁰, et que celui qui a commencé en nous cette bonne œuvre l'achèvera jusqu'à la journée de Christ¹⁰¹.» Après cela, «il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ;» et nous pouvons mourir aussi tranquilles que si nous possédions par nous-mêmes la force de persévérer jusqu'à la fin.

Eh bien! que dites-vous du fondement de notre tranquillité? Le trouvez-vous croulant au premier choc, comme celui sur lequel vous vous appuyez? Ne le trouvez-vous pas, au contraire, ferme, inébranlable? et n'avons-nous pas sujet de dire en le comparant avec le vôtre: «Leur rocher n'est pas comme notre rocher, et nos ennemis eux-mêmes en seront juges¹⁰²?» Ah! si vous nous disiez qu'appuyés que nous sommes sur un fondement si solide, nous ne nous montrons pas aussi assurés que nous devrions l'être; si vous nous disiez qu'avec une espérance si bien établie, il est étrange que nous

96 - Psaume 57.3.

97 - Marc 16.19.

98 - Rom 8.33.

99 - Rom 5.10.

100 - 1 Cor 10.12.

101 - Phil 1.6.

102 - Deuté 32.31.

ne jouissons pas d'une paix plus consolante et plus profonde, et que nous ne portions pas une âme toujours contente sous un visage toujours serein, — cette fois, nous n'aurons rien à répondre, nous nous humilierons jusqu'en terre, et nous confesserons que vous avez raison et que nous avons tort. Oui, notre assurance est loin d'être aussi constante, aussi profonde qu'elle devrait l'être. Nous sommes loin, dans la pratique, de la théorie sublime que nous venons de vous exposer et qui est la vérité même.

Trop souvent encore l'inquiétude, la tristesse, le doute agite ces cœurs où devrait « régner la paix¹⁰³, » et nous avons sujet de crier à Dieu dans notre détresse: « Rends-moi la joie de ton salut¹⁰⁴. » Nous ne faisons pas difficulté de l'avouer devant vous, pourvu que vous compreniez bien que cet aveu, tout en humiliant nos personnes, relève la gloire de notre doctrine. Car pourquoi sommes-nous ainsi troublés? c'est que nous manquons de foi au Médiateur; c'est qu'en disant: « Je crois, Seigneur, » nous sommes contraints d'ajouter: « Subviens à mon incréduité¹⁰⁵! » Aussi n'est-ce pas quand notre foi est ferme que nous sommes ouverts à ces tristes pensées: c'est, au contraire, quand elle est faible et chancelante. Par la foi, la paix; peu de foi, peu de paix; beaucoup de foi, beaucoup de paix. Quoi qu'il en soit, plus vous vous appuyez sur votre conduite, plus vous devez être troublés, et plus nous nous appuyons sur Jésus, plus nous pouvons être tranquilles; parce que vous, plus vous examinez votre conduite, plus vous la trouvez défectueuse, et nous, plus nous contemplons Jésus, plus nous le trouvons parfait, saint, puissant, fidèle, selon cette parole excellente: « L'œuvre du rocher est parfaite¹⁰⁶. » Le rocher! ah! si vous saviez combien ce nom nous est précieux!

Avec Jésus, je descends au plus profond de l'enfer, et ne vois dans le formidable accusateur des enfants de Dieu qu'un ennemi vaincu et hors d'état de me nuire! Avec Jésus, je parcours la terre d'un bout à l'autre, et je marche en vainqueur « sur le lion et sur l'aspic¹⁰⁷, » et sur toutes les forces de l'ennemi! Avec Jésus, je monte au plus haut des cieux, et dans mon Juge je reconnais mon Sauveur! Quoi qu'il en soit, Jésus, Jésus, c'est le seul nom que nous opposons à toutes les inquiétudes et à toutes les frayeurs: aux angoisses de la mort, Jésus;

103 - Col 3.15.

104 - Psaume 51.12.

105 - Marc 9.24.

106 - Deuté 32.4.

107 - Psaume 91.13.

aux terreurs du jugement, Jésus; aux souffrances de la chair, Jésus; aux défaillances de la foi, Jésus; aux accusations de la conscience, Jésus; aux tentations du démon, Jésus; et à toutes vos questions, Jésus, Jésus!

Il est «notre bouclier, notre espérance, notre vie, notre forteresse, notre paix, notre haute retraite;» et non pas à nous seulement, mais à tous ceux qui ont cru sincèrement en son nom, depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à la fin, et aux siècles des siècles! Car ce n'est point ici une doctrine nouvelle: ce sont les saints apôtres de Jésus-Christ qui nous ont appris cette glorieuse et ferme assurance, que nous venons de justifier trop faiblement devant vous; et sans parler de saint Pierre et de saint Jean et de tous les autres¹⁰⁸, qu'ai-je fait, dans tout ce que je viens de dire, que développer ce que saint Paul a dit en quelques mots dans son VIII^e chapitre aux Romains? et comment pourrais-je mieux conclure et tout ensemble confirmer tout ce qui précède, que par ce cantique triomphant où la foi de son âme éclate tout entière: «Que dirons-nous donc à ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui? Qui intentera accusation contre les élus de Dieu? Dieu est celui qui justifie. Qui condamnera? Christ est celui qui est mort, et qui plus est qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, et qui même prie pour nous. Qui nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce l'oppression, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? . . . Au contraire, en toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni puissances, ni choses présentes, ni choses à venir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.»

Et maintenant que nous avons exposé et justifié devant vous, mes chers frères, le fondement de notre assurance, est-il quelqu'un de vous qui voulût renouveler contre la glorieuse tranquillité de ceux qui s'appuient sur Jésus, cette accusation banale de présomption et de folie qui vous échappait peut-être au premier instant?

Pourriez-vous voir dans cette assurance de la présomption, et accuser d'orgueil ceux qui la possèdent? Mais vous n'auriez donc pas compris, quoique nous l'ayons dit et redit tant de fois, que nous appuyons cette espérance, non sur nos œuvres, que nous croyons

108 - 1 Jean 4.17,18; 2Pierre 1.11, etc.

mauvaises, condamnables, condamnées, dignes du feu éternel, mais sur la seule grâce, sur la grâce toute gratuite de Dieu? Vous n'auriez donc pas compris que dans cette dispensation merveilleuse de la miséricorde divine, le salut tout entier vient de Dieu et non de l'homme, qu'il est donné et non acheté, et que si nous en parlons devant vous, c'est pour donner gloire à Dieu, et pour vous porter à chercher à votre tour la même paix, qui est pour vous comme pour nous? Quoi! le pauvre enfant prodigue, le cœur encore tout palpitant du bonheur nouveau qu'il a trouvé dans la maison de son père, ne pourra pas courir vers d'autres enfants prodigues, ses anciens compagnons de misère, pour leur dire: Si vous saviez ce que m'a fait mon père! à la place de cette fortune que j'ai dissipée, il m'en a donné une seconde plus belle que la première; à la place des haillons dont j'étais couvert, des vêtements magnifiques; à la place de cette nourriture que je partageais avec les vils pourceaux, les aliments de sa propre table; à la place de cette société corrompue, sa société, son doux entretien; il m'environne, il me comble, il m'accable de son amour; ne voulez-vous pas aussi retourner à lui? — il ne pourra pas parler ainsi sans qu'on lui dise: Orgueilleux, de quel droit viens-tu te vanter à nous des bontés de ton père?

Et nous, «délivrés de cette crainte de la mort qui nous tenait esclaves toute notre vie¹⁰⁹,» il ne nous sera pas permis de venir à vous qui êtes encore dans cet esclavage, de vous peindre notre bonheur et de vous presser de croire comme nous, pour être heureux comme nous? Mais enfin, pensez de nous ce que vous voudrez, «nous ne pouvons pas ne pas rendre témoignage de ce que nous avons vu et entendu;» entendu de la Parole de Dieu, vu dans l'expérience de la vie chrétienne. Nous ne pouvons pas ne pas vous supplier de recevoir «cette parole de vie, afin que vous ayez communion avec nous, dont la communion est avec le Père et avec Jésus-Christ son fils; et nous vous annonçons ces choses afin que votre joie soit parfaite¹¹⁰.» Ah! mes frères, si vous saviez ce que c'est que de ne pas craindre la mort! Si vous saviez de quelle paix jouit, au sein même des agitations de la vie, une âme qui a jeté l'ancre sur le rocher des siècles! Si vous saviez combien il vaut mieux s'appuyer sur le Seigneur que sur soi-même, combien il vaut mieux se reposer sur lui que sur les meilleurs d'entre les hommes¹¹¹!

109 - Héb 2.15.

110 - 1 Jean 1.3,4.

111 - Psaume 98.8,9.

Ou bien, pourriez-vous taxer notre assurance de folie, et accuser ceux qui la possèdent de vaines imaginations? Mais vous n'auriez donc pas compris sur quelle autorité repose notre espérance? Vous n'auriez donc pas compris que c'est à la Parole de Dieu toute seule que nous en appelons, à cette Parole qui est appelée «un argent affiné, épuré au fourneau de terre par sept fois¹¹²,» et dans laquelle nous avons plus que les raisonnements les mieux déduits, puisque nous y avons le témoignage de Dieu même. Quoi qu'il en soit, et dussiez-vous voir une folie de plus dans cette confiance sans bornes au témoignage du livre des livres, si vous tenez notre espérance pour insensée, ah! sachez du moins (souffrez la hardiesse de notre langage), sachez du moins que la compassion que peut vous inspirer notre folie n'égale pas celle que nous inspire votre sagesse, et que les prières que vous pouvez présenter à Dieu pour que nous devenions sages à votre manière, ne sauraient jamais égaler en ferveur celles que nous lui présentons pour que vous deveniez fous à la nôtre. Oui, donne-leur, ô mon Dieu, donne-leur cette sainte et bienheureuse folie! la folie de te croire, la folie de t'obéir, la folie de t'aimer, la folie de se sauver, la folie d'être heureux, la folie d'être sages!

Mais que dis-je? Sommes-nous seuls à présenter à Dieu cette prière pour vous? Ne la lui présentez-vous pas vous-mêmes pour vous-mêmes? Ah! sans doute, quand je vous mettais encore dans la bouche les accusations que le monde a coutume de faire contre l'assurance des chrétiens, je vous faisais injure: d'autres sentiments vous animent en ce moment. Vous soupirez au contraire après cette sainte et bienheureuse assurance, et vous dites dans votre cœur: Et moi aussi je veux croire en Jésus-Christ. Eh bien! croyez, croyez maintenant. Un pas encore, et vous êtes dans le port de la foi. N'attendez pas que les séductions du péché, les tentations de l'incrédulité les railleries d'un monde profane aient glacé votre espérance nouvelle. Ne remettez pas à demain: demain peut-être vous ne voudrez plus; demain peut-être vous ne pourrez plus; demain peut-être vous serez mort. Non pas demain, mais aujourd'hui: «C'est ici le temps favorable; c'est ici le jour du salut¹¹³.» Laissez-là tous vos doutes, jetez-vous aux pieds de Jésus, donnez-lui votre cœur; et que les anges du ciel qui vous ont vu entrer ici peut-être «sans espérance et sans Dieu au monde¹¹⁴,» vous en voient sortir chantant, avec le pieux Siméon,

112 - Psaume 12.7.

113 - 2 Cor 6.2.

114 - Eph 2.12.

le cantique de ceux qui peuvent mourir tranquilles: «Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut¹¹⁵!» Amen.

115 - Luc 2.29,30.

Êtes-vous un meurtrier?

Lyon - 1830

Tu ne tueras point. (Ex. XX, 13.)

Le choix de ce texte vous surprend. Il vous semble qu'un tel sujet conviendrait mieux dans une forêt mal famée et devant une troupe de brigands, que dans une maison de prières et devant une assemblée qui se compose de ce qu'il y a de plus décent et de plus honnête dans la société. Et comment croire que parmi les personnes assises devant moi, il y en ait qui soient capables de transgresser ce commandement: «Tu ne tueras point?»

Je conçois cette surprise. Toutefois ne précipitez rien. Bien des choses invraisemblables se trouvent pourtant vraies quand on les examine attentivement. Examinons donc. Vous serez, au reste, vos propres juges. Pour moi, je ne jugerai personne, je ne prononcerai sur personne. Je me bornerai à vous proposer des questions, et laisserai à chacun le soin de répondre pour lui-même, dans sa conscience et devant Dieu.

Remarquons d'abord qu'il y a deux manières de transgresser le sixième commandement. On peut le transgresser d'après son acception littérale et matérielle, on peut aussi le transgresser d'après une acception plus spirituelle et plus étendue; deux transgressions fort différentes devant les hommes, qui voient la première et ne voient pas la seconde, mais également condamnables devant Dieu, qui connaît aussi bien le dedans que le dehors. Ce principe a été établi par Jésus-Christ à l'occasion d'un commandement particulier; d'où il est facile d'étendre sa pensée à tous les autres: «Celui qui regarde une femme

avec des yeux de convoitise a déjà commis adultère avec elle dans a son cœur.¹¹⁶ Il y a l'idolâtrie des genoux et il y a l'idolâtrie du coeur; Il y a mentir des lèvres et il y a mentir du cœur. Il y a aussi tuer selon la lettre, et tuer selon l'esprit.

C'est pourquoi la question générale que nous nous sommes proposée dans ce discours: Avez-vous violé le sixième commandement? se divise en ces deux questions particulières: Avez-vous violé la lettre du sixième commandement? Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Nous allons les examiner successivement.

Avez-vous violé la lettre du sixième commandement?

Avez-vous tué? Et d'abord, quelqu'un ici présent a-t-il tué un homme de sa main? Il n'est pas absolument impossible qu'il se trouve ici un homme à qui cela soit arrivé; non sans doute de cette maniera que le monde réproouve et dont les lois humaines font justice, mais de cette autre maniera qui échappe aux lois et que le monde tolère, quand il ne l'approuve pas — en duel; Un tel homme serait-il, selon vous, un meurtrier? Il ne serait pas un assassin, sans doute, puisqu'il aurait attaqué en face un ennemi prévenu et armé; mais serait-il un meurtrier? Un homme est un homme, et tuer est-ce tuer?

Direz-vous que le plus souvent on ne tue pas en duel? Il est vrai; mais on risque de tuer; et quand on ne tue pas, que fait-on? on verse le sang. N'est-ce pas la moitié d'un meurtre? n'est-il pas écrit: «Le sang, c'est la vie?» et dans quelle langue répandre le sang n'est-il pas synonyme de tuer? Si cela ne nous suffit pas, je vous renvoie à vos philosophes, et pour en citer un, à Jeans-Jacques Rousseau, répondant au duelliste qui s'excuse en disant qu'il ne se bat qu'au premier sang: «Au premier sang! et qu'en veux-tu faire, de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire?»

Que si vous ne vous êtes jamais battu, en quoi il y a peut-être plus de bonheur que de volonté, ou si vous appartenez à un sexe qui ne se bat pas, avez-vous approuvé ceux qui le font? L'Esprit de Dieu nous enseigne, dans le premier chapitre de l'épître aux Romains, qu'approuver le mal est pire que de le commettre; pensée reproduite en d'autres termes par une femme d'esprit qui disait a qu'elle haïssait les mauvaises maximes plus encore que les mauvaises actions¹¹⁷; » pourquoi? parce qu'une mauvaise action peut s'expliquer par un entraînement passager? tandis qu'une mauvaise maxime suppose la corrup-

116 - Matth. V, 28.

117 - Madame Necker.

tion enracinée dans le coeur. Avez-vous approuvé le duel? L'avez-vous toléré? Avez-vous pensé qu'il est certaines circonstances, certaines professions où il n'est point criminel? Avez-vous manqué au devoir de protester contre toutes les applications, contre toutes les formes d'un usage, mélange hideux autant que bizarre de faiblesse et de courage, de barbarie et de politesse, qui, pour un mot, pour un geste, plonge, avec bonne grâce et comme en se jouant, une femme dans le deuil, une famille dans le désespoir, et qui, lorsqu'il ne porte pas ces fruits de sang, du moins et comme pour se dédommager de ce qu'ils lui échappent, témoigne et se vante en lettres de sang qu'il aurait pu les porter? Enfin, une société dans laquelle le duel a pu pénétrer, s'établir, demeurer, forcer les lois, forcer la civilisation, forcer le bon sens, forcer les affections naturelles, et passer à la fin pour nécessité, pour honneur, pour vertu, cette société tout entière a-t-elle violé la lettre du sixième commandement? Mais laissons le duel et passons à des applications plus communes.

Avez-vous tué? Tuer, ce n'est pas seulement causer la mort d'un homme sur le coup; c'est aussi la causer après une semaine, après une année, plus tard encore; ce n'est pas seulement ôter la vie, c'est l'abréger. Avez-vous abrégé les jours de quelqu'un? Avez-vous, dans la chaleur d'une querelle, dans l'empchement de la colère, porté à une femme, à un enfant, à un domestique, à un ouvrier, de ces coups furieux, ou lui avez-vous fait souffrir de sang-froid de ces mauvais traitements prolongés, qui défigurent le corps, en dérangeant l'équilibre, en détruisent la vigueur? Avez-vous, dans vos manufactures, abusé des besoins du pauvre et de la faiblesse de l'enfance pour les charger d'un travail excessif, qui les fait végéter, languir, pâlir et mourir lentement, au profit de votre bien-être et de votre orgueil? Avez-vous, par votre avarice, par votre dureté, par votre injustice, opprimé un inférieur, découragé une industrie, traversé la carrière d'une famille, ôté à un père son travail, à une mère son sommeil, à des enfants leur pain? Avez-vous entraîné un compagnon, un ami, — un ami! — dans les excès du manger et du boire, ou dans les convoitises de la chair, qui ont altéré, ruiné peut-être tout jamais sa santé? Avez-vous, en déchirant une réputation, en troublant un ménage, en brisant une âme tendre par vos froideurs, en payant les bienfaits par l'ingratitude, déposé dans le sein de quelque personne, peut-être d'un mari ou d'une femme, que saie-je? d'un père ou d'une mère, une de ces douleurs profondes, incurables, qui bouleversent l'existence, brisent jusqu'aux forces du corps et font descendre au

sépulcre avant le temps?

Je pourrais pousser plus loin ces questions. Et n'est-ce pas une manière de tuer que de laisser mourir? N'est-ce pas une manière d'abréger les jours d'un homme que de ne pas les prolonger quand on le pourrait? Avez-vous, par vos refus, par vos négligences, par votre parcimonie, laissé périr à votre porte, de maladie ou de misère, des Lazares que les miettes tombées de votre table auraient suffi pour soulager? Avez-vous dissipé en plaisirs, sinon criminels, du moins frivoles, des biens qui pouvaient libérer un prisonnier, guérir un malade, repaître un affamé, dont les cris de détresse montaient au ciel en même temps que le bruit de vos danses et de vos concerts?

Avez-vous tué? Tuer, ce n'est pas seulement tuer autrui; c'est aussi se tuer soi-même. Avez-vous abrégé vos propres jours? Avez-vous dissipé le trésor de votre santé et de vos forces dans l'impureté, dans l'intempérance, dans la mollesse, dans la poursuite immodérée de quelque entreprise, ou seulement dans quelque excès de travail inspiré par la volonté propre et non commandé par le devoir?

Je ne finirais pas, si je voulais entrer dans le détail de toutes les manières dont on peut violer la lettre du sixième commandement. Considérez celles que je viens d'indiquer, ajoutez-en bien d'autres semblables que je vous laisse à trouver vous-mêmes; puis pesez cette question :

Avez-vous violé la lettre du sixième commandement? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait violé la lettre du sixième commandement? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait pas violé la lettre du sixième commandement? Je ne juge point, Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement?

Je pourrais vous dire d'abord que vous avez violé l'esprit du sixième commandement, si vous avez violé de propos délibéré, quelque autre commandement que ce soit, même le plus étranger au sixième, par exemple celui qui défend de convoiter. Cette assertion vous étonne? Hélas! la parole de Dieu vous étonne toujours! «Quiconque aura observé toute la loi,» dit saint Jacques, «s'il a vient à pécher en un seul article, il est coupable sur tous¹¹⁸.» Quel paradoxe! pensez-vous. Continuez; ce paradoxe va vous être expliqué par une considération très simple et tout ensemble très profonde. «Car celui qui a dit: Tu ne commettras point adultère, a dit aussi: Tu ne tueras point. Si donc tu ne commets point adultère, mais que tu tues,

tu es transgresseur de la loi.»

Comprenez la pensée de l'apôtre par une comparaison familière. Un père dit à son fils: Mon fils, tu feras aujourd'hui deux choses pour moi: tu iras travailler à ma vigne, et tu feras pour moi un message. Le fils lui répond: Mon père, je ne veux pas faire votre message, mais je veux bien aller travailler à votre vigne; et il y va. Là-dessus, je vous propose cette question: en travaillant dans la vigne, le fils obéit-il au commandement de son père? Selon la lettre, oui; mais selon l'esprit? Il obéit des mains, mais obéit-il du cœur? Il fait ce que son père lui a commandé, mais le fait-il parce que son père l'a commandé? Non, car alors il ferait aussi bien la seconde chose que son père lui a également commandée. Pourquoi donc obéit-il cette fois? Évidemment, parce que le commandement de son père se trouve conforme à sa propre volonté. S'il eût éprouvé quelque répugnance à le suivre, il s'y fût refusé comme à l'autre; et s'il vient plus tard à ne pas goûter le travail de la vigne, il le refusera à son tour. Dès à présent donc il le refuse en esprit. Il n'obéit qu'à lui-même, et il désobéit à son père tout en ayant l'air de lui obéir. En rejetant un de ses commandements, il rejette l'autorité paternelle; et en rejetant l'autorité paternelle, il rejette l'esprit de tous les commandements de son père, même de ceux dont il observe la lettre.

Maintenant, vous pouvez comprendre la pensée que j'ai empruntée à saint Jacques. Vous avez violé l'esprit du sixième commandement si vous avez violé de propos délibéré tel autre commandement que ce soit, par exemple, si vous avez convoité. Car pourquoi n'avez-vous pas tué? Est-ce parce que Dieu l'a défendu? Non, car alors vous vous seriez également abstenu de la convoitise, que Dieu a également défendue. Pourquoi donc n'avez-vous pas tué? parce que le meurtre est repoussé par les lois, ou par votre intérêt, ou par l'opinion, ou par votre conscience. Vous obéissez donc aux lois, à votre intérêt, à l'opinion, à votre conscience, et non pas à Dieu. Vous lui désobéissez tout en ayant l'air de lui obéir. En rejetant un seul commandement de Dieu, vous rejetez l'autorité de Dieu; et en rejetant l'autorité de Dieu, vous rejetez l'esprit de tous ses commandements, même de ceux dont vous observez la lettre.

D'après cela, pour savoir si vous avez violé l'esprit du sixième commandement, nous n'aurions qu'à rechercher si vous avez violé de propos délibéré quelque autre commandement, si vous avez convoité, si vous avez dérobé, si vous avez médit, si vous avez menti.

Mais passons à une question plus précise. Avez-vous violé selon l'esprit le sixième commandement, je ne dis plus indirectement et en en violant un autre, mais directement et en lui-même? Vous avez violé l'esprit du sixième commandement, si vous avez haï, ou si vous avez nourri dans votre mur quelque disposition analogue, la vengeance, la jalousie, la colère. C'est le Saint-Esprit qui le déclare par la bouche de saint Jean: «Celui qui hait son frère est un meurtrier¹¹⁹.» Mais avant de vous faire l'application de ce principe sévère, assurons-nous que vous le compreniez bien, et justifions-le par le raisonnement même, comme nous avons fait tantôt celui de saint Jacques.

Celui qui hait son frère est un meurtrier devant Dieu, parce que le sentiment auquel il s'abandonne peut, si rien n'en gêne l'action, le conduire, de degré en degré, à lever son bras sur son frère, comme Caïn fit sur Abel. Le meurtre est à la haine ce que le fruit est à la semence; il en est le développement, l'achèvement, le dernier mot.

«C'est du coeur, dit le Seigneur, que sortent a les larcins, les adultères, les mauvaises pratiques, les meurtres¹²⁰.» Prenez un de ces infortunés qui ont porté sur leur prochain une main homicide, et faites-lui raconter sa déplorable histoire, Il n'en est pas venu tout d'un coup à cette épouvantable extrémité, et il peut se rappeler un temps de sa vie où la seule pensée du meurtre lui eût inspiré autant d'horreur qu'elle vous en inspire aujourd'hui. Essayez de remonter par les degrés qu'il a franchis l'un après l'autre, jusqu'à la première origine de son crime. C'était, il y a peu de jours, un conspirateur farouche qui roulait sans cesse dans son esprit le projet de frapper l'objet de sa haine, mais qui avait les mains encore nettes de son sang. C'était, avant que cet affreux projet fût arrêté dans sa pensée, un ennemi mortel souhaitant en secret la mort de son ennemi, mais ne songeant point encore à satisfaire son inimitié par un crime. C'était enfin, avant qu'il s'avouât cette inimitié elle-même, un coeur livré à ses passions, à la jalousie, à la vengeance, à la colère, mais à des passions encore vagues et ignorantes du terme où elles devaient aboutir.

Eh bien, je vous le demande, ce meurtrier dont voilà l'histoire, et qui a été conduit ainsi de la colère à l'inimitié, de l'inimitié au complot, et du complot à l'exécution, depuis quand est-il meurtrier? Au jugement de l'homme, qui a «regarde à ce qui est devant les yeux,» il ne l'est que depuis qu'il a commis son meurtre; mais au jugement de Dieu,

119 - Jean III, 16.

120 - Matth. XV, 19.

«qui regarde au coeur¹²¹,» l'était-il avant qu'il l'eût commis? Était-il meurtrier, quand, une heure avant son meurtre, posté sur le chemin de sa victime, L'œil au guet, l'oreille tendue, l'arme prête, il épiait le moment fatal? Était-il meurtrier, quand son esprit aborda pour la première fois la pensée du meurtre, confuse encore et incertaine? Était-il meurtrier, quand il souhaitait en secret la mort de son ennemi, et qu'il le regardait avec des yeux de meurtre? Était-il meurtrier, quand il nourrissait contre lui un sentiment vague de jalousie ou de colère, qui l'engageait peu à peu dans une route dont il ne voyait pas lui-même l'issue? Et si la mort, si quelque obstacle imprévu l'eût arrêté quand il en était encore au complot, ou à l'inimitié, ou à la colère, n'était-il pas déjà alors devant Dieu ce qu'il devait devenir plus tard devant les hommes s'il eut vécu et s'il eût pu? Oui, selon une saine philosophie, comme selon la Parole de Dieu, cet homme était meurtrier du jour qu'il avait commencé de haïr son prochain; et quiconque hait son prochain est meurtrier comme lui, aux yeux de Dieu qui «aperçoit de loin nos pensées.» Il l'est dès à présent en esprit; et il peut le devenir en action, si les circonstances secondent sa haine et en favorisent le développement. Tel peut devenir un assassin, qui aujourd'hui est un honnête homme et que cette seule perspective fait frissonner. Je parle chez un peuple qui a fourni plus de motifs qu'aucun autre à cette sinistre prévision; chez un peuple qui a fait naguère la terrible expérience de ce que peuvent enfanter les passions les plus communes, quand le frein des lois et de l'opinion est ôté; chez un peuple qui passe à juste titre pour l'un des plus policés de l'univers, et qui toutefois a vu, en des temps de désordre et de renversement, sortir par centaines de son sein épouvanté des hommes de sang, autrefois modérés, humains, vertueux peut-être selon le monde.

Reconnaissons-le donc avec saint Jean: «Quiconque hait son frère est un meurtrier;» et comprenons cette parole profonde du Seigneur: «Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens: «Tu ne tueras point, et qui tuera sera punissable par le jugement. Mais moi, je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sans cause sera punissable par le jugement; et a celui qui dira à son frère, racha, sera punissable par le conseil; et celui qui lui dira, fou, a sera punissable par la géhenne du feu.»

Suivant ce principe, pour savoir si vous avez violé l'esprit du sixième commandement, il suffit d'examiner cette question: Avez-vous haï? Je ne l'adresse pas seulement à ces furieux qui portent dans leur air

121 - 1Sam. XVI, 7.

et dans leur discours les marques visibles de la vengeance et de la haine; je l'adresse à tous : Avez-vous haï?

Haïr! moi! dites-vous, peut-on le demander? Ne voit-on pas à mon langage et à ma conduite que je suis rempli de tendresse pour mes amis et de bienveillance pour tous? — Je voudrais de tout mon cœur pouvoir souscrire au témoignage que vous rendez de vous-meme. Mais, fidèle à la marche de ce discours, il faut examiner, il faut vous interroger: Haïssez-vous?

Je suppose que vous tenez l'Écriture sainte pour la parole de Dieu, et que par conséquent vous croyez vrai ce qu'elle dit, non-seulement s'il est conforme à votre sentiment personnel, mais encore s'il lui est contraire, parce qu'on ne saurait douter qui des deux est dans l'erreur, de Dieu ou de vous. Je demande donc: l'Écriture sainte déclare-t-elle que vous haïssez? C'est là une question de fait, facile à résoudre. Ouvrez la Bible. Dans le tableau qu'elle trace de la nature humaine, au chapitre premier de l'épître aux Romains, tableau qu'elle applique aux païens, aux juifs, à tous les hommes, trouvez-vous, oui ou non, les traits suivants: «Remplis de méchanceté, de malignité, d'envie, de meurtre, de dispute; rapporteurs, médisants, inventeurs de maux, désobéissants à a leurs parents, sans affection naturelle, sans miséricorde, inexorables?» Et dans cet autre tableau qu'elle trace des hommes irrégénérés, au troisième chapitre de l'épître à Tite, les peint-elle, oui ou non, «insensés, rebelles, abusés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, dignes d'être hais,» et, pour dernier trait, «se haïssant les uns les autres?»

Ces mots vous étonnent, vous scandalisent peut-être; mais placez-vous au point de vue élevé de la morale évangélique, et vous en jugerez autrement. Vous reconnaîtrez d'abord que tout égoïsme cache un principe de haine: l'égoïste hait les autres, dans ce sens qu'il s'aime lui-même plus qu'eux, et que placé dans l'alternative de sacrifier leur avantage ou le sien, c'est au sien qu'il fait tout céder. Reste à savoir si l'égoïsme règne dans le monde, s'il règne dans votre cœur. Dans le sentiment que vous portez, je ne dis pas à un ennemi, ni à un rival, ni à un indifférent, mais à un ami, êtes-vous égoïste? L'aimez-vous pour vous plus que pour lui? Votre affection se refroidit-elle quand les soins qu'elle vous impose viennent à se trouver en collision avec vos goûts ou avec vos intérêts? Vous voit-on devenir, par un changement de position, ou de fortune, ou de parti politique, l'ennemi de votre ami? Que dis-je? vous voit-on devenir sévère, si ce n'est hostile, envers un ami, une femme, un enfant, parce qu'il a cru en

Jésus-Christ et renoncé au monde, auquel vous êtes encore attaché? Aimez-vous enfin du sentiment que le vulgaire appelle amour, mais que la philosophie appelle égoïsme, et que Dieu appelle haine? Voilà des questions pour ceux que vous aimez. Et ceux que vous n'aimez pas, les indifférents, les rivaux, les ennemis, les haïssez-vous? Y a-t-il de la haine dans votre indifférence? y en a-t-il dans vos rivalités? y en a-t-il dans vos animosités?

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Avez-vous haï? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait haï son prochain? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait point haï son prochain? Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Jetés déjà par ce qui précède dans la surprise et dans le trouble; confondus que j'aie pu chercher sérieusement si vous êtes ou non coupables de meurtre, qu'allez-vous penser quand, poursuivant le développement de mon texte, je vais vous demander si vous n'êtes pas coupables d'une autre violation du sixième commandement plus funeste que le meurtre même?

Vous ne nierez pas, je pense, les principes suivants. Des deux parties dont l'homme se compose, le corps est moins précieux que l'âme, parce que le corps doit rentrer dans la poudre, d'où «il a été tiré,» tandis que l'âme doit «retourner à Dieu qui l'a donnée¹²²,» et comparaître en jugement. La mort du corps, passage à une autre existence, est moins redoutable que la mort de l'âme, condamnation éternelle. Tuer le corps, c'est donc faire à un homme un moindre mal que de tuer son âme. Eh bien, ce meurtre de l'âme, ce meurtre spirituel, l'avez-vous commis?

Tuer une âme, qu'est-ce? Apprenez-le de Satan qui fut meurtrier dès le commencement, non-seulement du corps, mais de l'âme. Dieu avait dit à Adam et à Ève: «Si vous mangez, vous a mourrez;» Satan vient et leur dit: «Vous ne a mourrez nullement.» Ils mangent et sont condamnés à la mort, temporelle et éternelle. Satan a tué leur âme en les faisant tomber dans le péché qui produit la mort.» Que si Dieu a ensuite préparé des moyens de délivrance pour l'homme condamné, en sorte que son âme ne meure pas s'il croit, Satan n'en reste pas moins meurtrier de son âme; car il est l'auteur de la condamnation et ne l'est pas de la délivrance. Tuer l'âme d'une personne, c'est faire à son égard ce que fit Satan à l'égard d'Adam et d'Ève: c'est la faire tomber dans le péché qui produit la mort.

Avez-vous tué une âme? Avez-vous fait tomber quelqu'un dans le péché? L'y avez-vous, sinon encouragé par vos conseils, du moins entraîné par votre exemple? Avez-vous par vos flatteries nourri son orgueil, par votre complaisance enhardi ses mauvais désirs, par votre emportement allumé sa colère, par vos injustices irrité sa vengeance, par votre licence triomphé de ses scrupules, par vos discours malhonnêtes souillé ses pensées, par vos doutes ébranlé sa foi, par vos railleries comprimé sa piété naissante? Avez-vous enfin scandalisé, en quoi que ce soit, qui que ce soit?

Je poursuis. Avez-vous scandalisé de la manière la plus criminelle? Avez-vous scandalisé ceux-là mêmes dont Dieu vous a confié l'âme comme un dépôt sacré dont il doit un jour vous demander compte, vos inférieures, vos domestiques, vos familles? et pour m'arrêter à la plus grave de toutes les questions, avez-vous scandalisé vos enfants? Les avez-vous livrés à des amitiés dangereuses? Avez-vous mis ou laissé mettre dans leurs mains des livres corrupteurs, et sous leurs yeux des spectacles de péché? Leur avez-vous appris, par votre indifférence ou par votre légèreté, à oublier le Seigneur, à négliger son service, à s'éloigner de sa Parole, à délaisser son culte? Les avez-vous instruits à chercher la fortune, l'approbation des hommes, les succès du monde, plus que le pardon de Dieu et la vie éternelle, hélas! aux dépens mêmes de ce pardon et de cette vie? Les avez-vous, directement ou indirectement, en paroles ou en œuvres, détournés de donner leur cœur à Dieu, et vous êtes-vous joints à un monde moqueur et profane pour les retenir dans l'incrédulité, c'est-à-dire dans le chemin de la perte? Avez-vous aigri leur humeur par votre impatience, enflé leur amour-propre par d'imprudentes louanges, toléré leurs penchants coupables, flatté leur sensualité, nourri leur paresse, souri à leurs mensonges, plaisanté de leur malice? Le monde demande en badinant, et d'un ton qui montre qu'il n'y pensera plus le moment d'après; Pères et mères, gâtez-vous¹²³ vos enfants? mais Dieu demande avec la gravité majestueuse et terrible du Saint des saints, et d'une voix qui fait pressentir qu'il s'en souviendra éternellement: Pères et mères, tuez-vous l'âme de vos enfants?

Tuer une âme, ce n'est pas seulement tuer l'âme d'autrui, c'est encore tuer la sienne propre; ce n'est pas seulement faire ce que fit Satan contre Adam, c'est encore faire ce que fit Adam contre lui-même. Avez-vous tué votre âme? Avez-vous suivi Adam dans sa désobéissance? Avez-vous pratiqué ces œuvres dont « le salaire est

123 - NdE: Au sens de les pourrissez-vous?, les corrompez-vous?

la mort?¹²⁴ » Avez-vous attiré sur vous la malédiction dénoncée contre a quiconque ne persévère pas dans toutes « les choses écrites au livre de la loi?¹²⁵ »

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Avez-vous commis le meurtre de l'âme? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait commis le meurtre de l'âme? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait pas commis le meurtre de l'âme? Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Dans cet interrogatoire successif sur toutes les applications diverses du sixième commandement, graduant les termes à mesure que j'arrive d'une violation du commandement à une autre violation plus grave, à quels termes recourir pour monter d'un degré de plus? Et pourtant il en reste un. Il reste contre ce commandement un crime possible, plus détestable que tous ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent; il reste donc aussi une question à vous adresser.

Tous les péchés que nous avons énumérés jusqu'à présent se rapportent à l'homme. Mais tuer un enfant des hommes est un moindre crime que de tuer — qui? le Fils de Dieu, Jésus-Christ. L'énormité de ce meurtre serait aussi impossible à dépeindre que la grandeur de la victime. Jésus-Christ, si vous croyez les Écritures, est le Fils de Dieu, qui a revêtu notre nature pour retirer les pécheurs de l'enfer, en souffrant un enfer pour eux. Il est « la parole de Dieu, qui était au commencement avec Dieu, et qui était Dieu. » Il est l'image de Dieu, la gloire de Dieu, la sagesse de Dieu, la justice de Dieu. Il est la lumière, la porte, le chemin, la vérité, la vie. Il est le Père d'éternité, le Prince de paix, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, le Créateur des cieux et de la terre, l'Éternel notre justice, Dieu avec nous. Le tuer, que serait-ce? Si quelqu'un a des paroles pour ce crime, qu'il les propose; moi, je n'en ai point. Voici donc ma dernière question; je ne la fais qu'en frémissant: Avez-vous tué le Fils de Dieu? Ne criez point à l'exagération, à l'outrage; ce crime est possible, puisqu'il a été commis; possible à des hommes, puisqu'il a été commis par des hommes.

Vous rappelez-vous ce que le Fils de Dieu a souffert de la part des hommes? A peine né, sa vie est menacée par Hérode, qui, pour le tuer plus sûrement, massacre tous les petits enfants d'une ville entière. Il vit dans l'abandon et dans la pauvreté; n'ayant pas un lieu

124 - Rom. VI, 93.

125 - Gal. III, 10.

où reposer sa tête. Il est méprisé, rejeté, insulté, calomnié. Il est appelé nazaréen, samaritain, galiléen, pécheur, violateur du sabbat, mangeur et buveur, trompeur, menteur, blasphémateur, fou, démon. Le voici abandonné à son angoisse en Gethsémané par ses trois disciples favoris, trahi par Judas, renié par Pierre, délaissé de tous, livré sans défense à de faux témoins. On lui préfère un meurtrier. On lui crache au visage. On le soufflette. On lui bande les yeux. On le lie. On le fouette. On le revêt d'un manteau d'écarlate. On le couronne d'épines, qu'on enfonce à coups de verge dans son front ensanglanté. On le conduit au supplice, succombant sous le poids de sa croix. Il meurt enfin, crucifié entre deux brigands; il meurt, raillé des Juifs et des Romains; raille jusqu'au bout, raille dans sa soif desséchante, raillé dans le cri de son angoisse, raillé dans ses dernières prières. Voilà comment le Fils de Dieu a été tué; tué, je ne dis pas au jour de sa mort, mais tous les jours, mais du commencement à la fin de son ministère; tué selon la lettre et selon l'esprit, persécuté, tourmenté, meurtri, haï, tenté, scandalisé, crucifié; — par qui? par des hommes; par quels hommes? serait-ce par vous?

Ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, ce ne sont pas seulement ces soldats romains qui l'ont attaché à la croix, et qui ont enfoncé les clous dans ses mains et dans ses pieds. Ce ne sont pas seulement non plus ces pharisiens qui l'ont traîné devant Pilate, ou ce peuple qui a crié: «ôte, ôte; crucifie, crucifie!» Voilà ceux qui l'ont crucifié selon la lettre: mais ceux qui l'ont crucifié selon l'esprit, qui sont-ils? tous ceux qui par leurs péchés ont causé sa mort. C'est la doctrine de saint Paul. Car, par où expliquer autrement que quiconque «retombe,» après avoir connu l'Évangile, «crucifie de nouveau le Fils de Dieu et l'expose à a l'ignominie?» Comment le crucifie-t-il? ce n'est pas par ses mains, c'est par ses péchés; c'est qu'il s'associe en esprit avec ses meurtriers, comme s'il voulait renouveler leur œuvre de sang. Cette pensée vous paraît-elle étrange? J'en appelle encore ici à une comparaison. Je suppose que vous avez commis un de ces crimes que la justice humaine punit de mort; qu'au moment où vous allez subir le dernier supplice, un généreux ami se présente et s'offre à le souffrir à votre place; que son sacrifice soit accepté, qu'il meure pour vous et que vous soyez rendu à la vie. Je vous le demande: êtes-vous étranger à la mort de cet homme? et son sang qui coule ne dit-il rien à votre conscience? Eh bien, je vous le demande maintenant aussi: êtes-vous étranger à la mort de Jésus-Christ, si vous êtes de ceux pour qui son sang a coulé? Au pied de la croix du Seigneur, les soldats romains se

partagent ses vêtements et jettent le sort sur sa robe.

Au pied de cette même croix, je vous propose aujourd'hui un autre partage. Ces péchés qui sont en ce moment accumulés sur le Fils de Dieu; ces péchés qui courbent sa tête auguste et sainte sous le poids de la malédiction du Père; ces péchés — qui le contraignent à s'écrier: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» ces péchés enfin qui le crucifient, à qui sont-ils? À qui ces mensonges? À qui ces fraudes? À qui ces larcins? À qui ces ressentiments? À qui ces calomnies? À qui ces médisances? À qui ces murmures? À qui ces sarcasmes? À qui ces souillures? Venez, et que chacun de vous reconnaisse ce qui lui appartient dans cette humiliante et douloureuse répartition. Qu'en dites-vous? y trouvez-vous, vous aussi, votre part à réclamer? Avez-vous, vous aussi, «quelque chose à démêler avec le sang de ce juste?» fites-vous, vous aussi, de ces ennemis qu'il est venu réconcilier avec son Père au prix de sa vie? Appartenez-vous, vous aussi, à cette race maudite au nom de laquelle un prophète a dit: «Il a été navré pour nos forfaits, et froissé a pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte a la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison?»¹²⁶»

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Avez-vous crucifié le Fils de Dieu? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait crucifié le Fils de Dieu? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait pas crucifié le Fils de Dieu? Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Reste-t-il quelque nouvelle application à faire du sixième commandement, et quelque nouvelle question à vous adresser? Non. Ce trait est le dernier. Et en restât-il quelque autre, je n'aurais pas le courage de poursuivre. Je ne saurais aller plus loin. La pensée, le sentiment, le langage, tout me manquerait à la fois. Je me résume et je finis.

Tout ce discours se réduit à cette question:

Avez-vous violé le sixième commandement? Premièrement: Avez-vous violé la lettre du sixième commandement? avez-vous tranché ou abrégé les jours de quelqu'un? Secondement: Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? et d'abord, avez-vous violé l'esprit du sixième commandement en nourrissant quelqu'un des sentiments qui peuvent conduire au meurtre, et en particulier la haine? puis, avez-vous violé l'esprit du sixième commandement en tuant une âme, c'est-à-dire en la portant à pécher? et, pour dernier trait, avez-vous violé l'esprit du sixième commandement en crucifiant le Fils de Dieu?

126 - Ésaïe LIII, 5.

À toutes ces questions j'ignore quelle sera votre réponse: voici la mienne. À la première question, oui; à la seconde question, oui; à toutes les questions suivantes, et même à la dernière, oui. Oui, ô mon Sauveur, je suis de cette race impie qui a porté sur toi une main homicide; et quand mon salut était ton ouvrage, tes souffrances étaient le mien. Je suis devant Dieu un meurtrier. J'ai mérité pour mon partage «l'étang ardent de feu et a de soufre» réservé pour les meurtriers.

Un mot encore. Je pourrais prendre l'un après l'autre les dix commandements de la loi de Dieu, et vous interroger sur chacun d'eux, comme je l'ai fait sur le sixième, que je n'ai choisi que parce que c'est celui dont la violation est le plus ignorée. Je vous demanderais: Avez-vous eu d'autres dieux devant la face du vrai Dieu? c'est-à-dire, avez-vous été infidèle à son service? Avez-vous eu des idoles? c'est-à-dire, avez-vous aimé la créature plus que le Créateur? Avez-vous pris le nom de Dieu en vain? c'est-à-dire, l'avez-vous prononcé sans respect? Avez-vous profané le sabbat? c'est-à-dire, avez-vous mal gardé le jour du repos? Avez-vous négligé d'honorer votre père et votre mère? C'est-à-dire, avez-vous manqué pour eux de soumission ou d'amour? Avez-vous commis adultère? c'est-à-dire, portez-vous un cœur impur et charnel? Avez-vous dérobé? c'est-à-dire, portez-vous un cœur égoïste et injuste? Avez-vous été faux témoin? c'est-à-dire, avez-vous calomnié, médit, menti, abusé de la parole? Avez-vous convoité? c'est-à-dire, portez-vous un coeur envieux et jaloux?

À toutes ces questions, j'ignore encore quelle serait votre réponse: voici la mienne. À la première question, oui; à la seconde question, oui; à la troisième, oui; et jusqu'à la dernière, oui. J'ai violé tous les commandements de mon Dieu, depuis le premier jusqu'au dernier; plusieurs, selon la lettre; tous, selon l'esprit. Je ne suis pas meilleur que Job, qui s'écriait: «De mille articles, je ne saurais répondre sur un seul.» J'ai mérité tous les châtiments dénoncés contre la violation de tous les commandements. J'ai mérité, dans ce monde, mille morts; et, dans le monde à venir, j'ai mérité ce qui est plus que mille morts, la mort; cette mort, qui ne peut ni se diviser, ni se multiplier; cette mort, une, seule, infinie, éternelle. L'enfer n'a pas de supplices trop douloureux ni trop longs pour punir mes péchés. J'y ai été condamné; j'en connais le chemin; je l'ai suivi longtemps.

Si vous ne pouvez pas vous joindre à mes réponses; si la vôtre à toutes ces questions est non; si vous avez gardé les commandements de Dieu, et selon la lettre et selon l'esprit; si vous n'êtes ni meurtrier, ni idolâtre, ni violateur du sabbat, ni charnel, ni rien enfin de tout ce

que je suis, ce n'est pas pour vous que je prêche. Vous n'avez pas besoin de moi. Vous n'avez pas besoin non plus ni de la Bible ni de Jésus-Christ. Vous vous croyez juste, saint, exempt de péril, digne du ciel : que peut-on vous dire ?

Mais s'il y a ici quelqu'un qui me ressemble ; s'il y a ici quelqu'un qui se reconnaisse, fût-ce pour la première fois de sa vie, mauvais, condamné, perdu, maudit de Dieu, qu'il se réjouisse. C'est pour lui proprement qu'est sortie du ciel cette voix, qui sort encore de toutes les pages de la Bible : Grâce ! grâce ! Grâce, mais pour le criminel ; salut, mais pour celui qui est perdu ; vie éternelle, royaume de Jésus-Christ, mais pour celui qui est sur le chemin de la mort éternelle et dans le royaume de Satan. Grâce, grâce ! Non pas une grâce à mériter, mais une grâce toute gratuite ; non pas une grâce à venir, mais une grâce préparée avant la fondation du monde ; non pas une grâce qui soit une œuvre, mais une grâce qui est une grâce : « le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché¹²⁷. » Venez donc, ô mon pauvre compagnon de péché et de misère, allons nous plonger ensemble dans cette « source ouverte en Jérusalem pour le péché et pour la souillure¹²⁸. » Là, a quand nos péchés seraient comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront comme la laine.¹²⁹ » Je pourrais vous en dire davantage ; mais celui qui se croit perdu, trouve aussitôt un meilleur docteur. Ce n'est plus à moi à lui faire des questions ; c'est à lui à faire cette question à la Parole de Dieu : « Que dois-je faire pour être sauvé ?¹³⁰ » question qui obtient toujours, que dis-je ? qui porte en elle sa réponse : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

Pasteur des âmes, je t'adresse cette âme travaillée et chargée ! Donne-lui la paix, Seigneur ! — tu lui donneras la paix : ses angoisses et ses terreurs me tranquillisent pour elle. Si elle est convaincue de péché et de perte, c'est que ton Esprit a commencé de lui parler ; et si ton Esprit lui parle, à qui la conduira-t-il qu'à toi ? À toi, « le Christ, le Fils du Dieu vivant ; » à toi, « qui as les paroles de la vie éternelle ; » à toi, « Agneau de Dieu, qui ôtes le péché du monde¹³¹ ; » à toi, que nous embrassons ici par la foi comme l'unique espérance de notre vie, pour te trouver au ciel comme l'unique joie de notre éternité ! Amen.

127 - 1Jean I, 7.

128 - Zach. XIII, 1.

129 - Es. I, 18.

130 - Actes XVI, 31.

131 - Jean VI, 68, 69 ; I, 29.

Hérode et Jean-Baptiste

Premier sermon sur la mort de Jean-Baptiste

En ce temps-là, Hérode le tétrarque apprit ce qu'on publiait de Jésus; et il dit à ses serviteurs: C'est Jean-Baptiste; il est ressuscité des morts; c'est pour cela que la vertu des miracles agit en lui. Car Hérode, s'étant saisi de Jean, l'avait fait lier et mettre en prison, à cause d'Hérodiad, femme de Philippe son frère; car Jean lui disait: Il ne t'est pas permis de l'avoir. Et il eût bien voulu le faire mourir; mais il craignait le peuple, parce qu'on tenait Jean pour un prophète. Or, comme on célébrait le jour de la naissance d'Hérode, la fille d'Hérodiad dansa en pleine salle, et plut à Hérode. C'est pourquoi il lui promit avec serment de lui donner tout ce qu'elle demanderait. Elle donc, étant poussée par sa mère, dit: Donne-moi ici dans un plat la tête de Jean-Baptiste. Et le roi en fut attristé; mais à cause de ses serments et de ceux qui étaient à table avec lui, il commanda qu'on la lui donnât; et il envoya décapiter Jean dans la prison. Et sa tête fut apportée dans un plat, et donnée à la jeune fille, qui la présenta à sa mère. Puis ses disciples vinrent et emportèrent son corps, et l'ensevelirent; et ils allèrent l'annoncer à Jésus.» (Matth. XIV. 1-19.)



Deux choses me frappent dans le récit que nous venons de lire : le martyre de Jean-Baptiste, décapité par Hérode, et la danse de la fille d'Hérodiad, qui détermine Hérode à ce crime. Méditons aujourd'hui sur l'histoire de ce martyre, pour y étudier la position du serviteur de Dieu en présence d'un monde « plongé dans le mal; » et une autre fois, s'il plaît à Dieu, nous méditerons sur les suites de cette danse, pour y étudier le secret caractère des dissipations mondaines.

Avez-vous remarqué le verset dans lequel la mort de Jean-Baptiste est rapportée: «Et il envoya décapiter Jean dans, la prison?» Quelle simplicité! quelle brièveté! Reconnaissez ici le langage de la Bible, ce langage qui, sortant du ciel, est élevé au-dessus des agitations et des passions de la terre. Mettez à la place de l'évangéliste un historien ordinaire, et surtout un historien aussi attaché que l'était saint Matthieu à la mémoire de Jean-Baptiste et à la cause pour laquelle il était mort: que de réflexions sur la fidélité du prophète, sur la malice de ses meurtriers, sur la douleur de ses disciples, sur l'indignation du peuple! Ici, rien de tout cela. Les actions les plus barbares des ennemis de Dieu et les actions les plus sublimes de ses serviteurs sont racontées avec une égale simplicité, parce qu'elles le sont par le Saint-Esprit, que rien n'étonne ni dans la malice des uns ni dans la fidélité des autres, et qui, également incapable de trouble et d'enthousiasme, rapporte les choses tout naturellement comme elles sont.

Mais que de sens dans ce petit verset: «Et il envoya décapiter Jean dans la prison!» Il peint d'un trait l'histoire de tous les serviteurs de Dieu persécutés par ceux qui ne veulent pas recevoir sa parole. Ce spectacle est aussi ancien que le monde: Abel a ouvert la marche aux persécutés, Caïn aux persécuteurs, et le premier témoin de la foi en a été le premier martyr. Au surplus, *martyr* n'est que le nom grec d'un témoin, tant cette alliance est étroite. Le Nouveau Testament débute comme l'Ancien: ses deux premiers témoins, Jean-Baptiste et le Seigneur, périssent, l'un décapité par Hérode, l'autre livré par Pilate. Avez-vous jamais réfléchi aux singuliers rapports de ces deux martyrs entre eux? Jean sortait de la même famille que le Seigneur, et il est mort par des causes pareilles, quelques mois avant lui, au même âge, après avoir exercé son ministère durant le même nombre d'années. Hérode et Pilate étaient tous deux des gouverneurs qui abusèrent, pour opprimer la justice et la vérité, de cette puissance que Dieu leur avait confiée pour les défendre. Tous deux l'ont fait en un temps de grâce: l'un décapite Jean-Baptiste dans une fête de famille, que les princes avaient coutume de marquer par quelque pardon; l'autre livre Jésus dans une fête religieuse, où il était d'usage de relâcher un prisonnier.

Tous deux se sont portés à leur crime sans préméditation, sans passion, sans inimitié personnelle, et en obéissant aux haines d'autrui. Hérode est «très attristé,» et fait décapiter Jean-Baptiste en gémissant; Pilate tente un mol effort pour sauver Jésus, et le livre «en se lavant les mains.» L'un est mû par la fausse honte, et sacrifie Jean-

Baptiste à l'honneur de son engagement téméraire ; l'autre est mû par la peur, et sacrifie Jésus aux inquiétudes de son ambition. Hérode est poussé par sa femme et retenu par le peuple ; Pilate est poussé par le peuple et retenu par sa femme. L'action du premier est un crime domestique, celle du second un crime politique. Mais qu'importent ces différences ? L'un et l'autre cèdent à cette « crainte de l'homme » que l'Esprit de Dieu a si justement appelé « un piège ; » l'un et l'autre fournissent une preuve nouvelle que la faiblesse peut égaler la malice en iniquité ; enfin l'un et l'autre reçoivent dans cette vie un commencement de peine, et d'une manière semblable. Hérode est relégué à Lyon et puis en Espagne, avec cette même Hérodiad dont il avait servi la vengeance ; Pilate perd cette place qu'il avait payée du sang du Fils de Dieu, et va mourir à Vienne dans l'exil ; en attendant, ô mon Dieu, « que les trônes soient dressés, que les livres soient ouverts et que les morts soient jugés selon leurs oeuvres ! » Là comparaitront persécutés et persécuteurs en présence de Jésus, siégeant sur son tribunal « pour rendre à l'affliction à ceux qui ont affligé son peuple et donner du relâche à ceux qui ont été affligés. »¹³²

Hérode appartenait à une famille de princes dont le nom est devenu tristement fameux par leurs entreprises contre le Seigneur et contre son règne. Il y a eu quatre Hérodes. Le premier, *Hérode-le-Grand*¹³³, fit massacrer les petits enfants de Bethléhem pour étouffer Jésus au berceau.¹³⁴ Le second, *Hérode-Antipas*¹³⁵, est celui dont il est parlé dans notre texte, et qui plus tard renvoya Jésus à Pilate après l'avoir indignement outragé.¹³⁶ Le troisième, *Hérode-Agrippa*,¹³⁷ fit trancher la tête à l'apôtre saint Jacques, frère de saint Jean, l'évangéliste, et il ne tint pas à lui que saint Pierre ne subît le même supplice. Enfin le quatrième, Hérode-Agrippa, nommé dans le Nouveau Testament *Agrippa*,¹³⁸ ne versa pas le sang des serviteurs de Dieu comme les trois autres ; mais il montra devant saint Paul le même esprit qu'Hé-

132 - 2 Thess. 1, 6, 7.

133 - Roi des Juifs durant trente-sept années, qui finissent à la naissance de Jésus-Christ.

134 - Matth. II.

135 - Fils du précédent, tétrarque de Galilée et de Pérée durant les quarante premières années de notre ère. On t'appelait *roi* par compliment.

136 - Luc XXIII, 11.

137 - Neveu du précédent et frère d'Hérodiad, roi de la Palestine entre l'an 48 et l'an 60. Il mourut rongé des vers, peu après le martyre de saint Jacques. (Act. XII.)

138 - Fils du précédent, auquel il succéda, après un intervalle de quelques années.

rode Antipas devant Jean-Baptiste, et cette espèce d'émotions religieuses qui semble caractériser plus spécialement les grands de ce monde.¹³⁹

Hérode-Antipas était un de ces princes qui, sans être très méchants par inclination, font a beaucoup de choses méchantes, »¹⁴⁰ par l'entraînement des mauvaises convoitises et des mauvais conseils. Les traits distinctifs de son caractère paraissent avoir été l'asservissement aux passions charnelles, un mélange de perfidie et de lâcheté, qui lui a mérité de la part du Seigneur le nom de « renard, » et surtout un esprit faible et flottant, ouvert à toutes les impressions, sans volonté ni conviction propre.

Il avait épousé la fille du roi Arétas ;¹⁴¹ mais, consumé d'une flamme adultère pour Hérodiad, femme de son frère Philippe,¹⁴² il s'unit à elle secrètement ; et la princesse arabe étant allée cacher sa honte chez son père, Hérodiad prit ouvertement sa place. Cette femme ambitieuse échangeait ainsi la vie privée, dans laquelle Philippe avait été relégué par Hérode-le-Grand, contre les honneurs de la souveraineté, et contentait sa propre vanité en même temps que la concupiscence d'Hérode. Pour lui, sans parler de son injustice envers son frère et envers sa première femme, il se rendait coupable d'inceste, d'après la loi de Moïse, qui défendait au frère de s'unir à la femme de son frère.¹⁴³ Hérode eût violé cette loi en épousant Hérodiad, alors même qu'elle eût été veuve ; combien la foulait-il donc aux pieds, en l'enlevant tandis que son mari vivait encore !

Hérode espérait peut-être que son titre de tétrarque le préserverait d'une censure importune ; mais il ne connaissait pas Jean-Baptiste.

139 - « On voit ici, dit Gerlach dans son commentaire sur le Nouveau Testament (Marc VI, 5), un exemple remarquable d'un genre d'impression que la parole du salut fait surtout sur l'esprit des puissants de la terre. Une certaine crainte de Dieu, accompagné d'émotions passagères dont on se plaît même à provoquer le retour, est plus commune chez les personnes haut placés que chez d'autres ; mais c'est chez ces mêmes personnes qu'on rencontre le moins souvent la religion pratique, le renoncement à soi et l'amour de Dieu et du prochain. »

140 - Luc III, 19.

141 - Roi d'une partie de l'Arabie, le même qui persécuta saint Paul. (2Cor. XI, 32.) Il remporta une victoire éclatante sur Hérode. Les méchants servent de verge dans la main de Dieu les uns contre les autres.

142 - [Flavius] Josèphe [historien juif du premier siècle] nous peint Philippe comme un homme d'un esprit fort doux. Il vivait en simple particulier. Hérodiad, qu'il avait épousé, était sa nièce, fille de son frère Aristobule.

143 - Excepté quand ce dernier était mort sans laisser d'enfants. (Levit. XVIII, 16 ; Deut. XXV, 5.)

Ce fidèle serviteur de Dieu se présente devant le voluptueux tétrarque, lui reproche librement ses crimes et surtout l'enlèvement d'Hérodiad, ¹⁴⁴ et lui dit : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. »

Vraisemblablement, mes chers auditeurs, il ne manqua pas à Jean-Baptiste des amis, et même des amis bien intentionnés, qui combattirent son dessein par les conseils d'une prudence tout humaine. — Qu'allez-vous faire ? Que pouvez-vous dire à Hérode que sa conscience ne lui ait dit avant vous ? Que gagnerez-vous sur l'esprit d'un prince faible, retenu à la fois par la convoitise et par la honte d'une rétractation ? Et cette censure infructueuse, à quoi ne vous expose-t-elle pas ? Craignez tout de l'orgueil d'Hérode, et surtout du ressentiment d'Hérodiad. Conservez-vous pour votre famille, pour vos disciples, pour votre ministère ; et sans aller chercher la persécution, renfermez-vous en paix dans une mission où vous avez fait et où vous pouvez faire encore tant de bien. — « Arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ! Car tu ne songes pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. ¹⁴⁵ » Cette réponse du Seigneur à Pierre peut nous faire juger comment saint Jean aurait répondu à qui l'eût voulu détourner de reprendre Hérode. Son ministère, c'est de presser les pécheurs, grands et petits, de « fuir la colère à venir ¹⁴⁶. » S'il en est à qui personne n'ose parler, c'est une raison de plus pour ne pas leur refuser le seul avertissement peut-être qui puisse se faire jour jusqu'à eux. Et qui sait si Hérode ne l'écouterait point ? La conversion dépend-elle de nos calculs ? et Dieu ne peut-il pas donner à des méchants « la repentance afin qu'ils se réveillent des pièges du Diable, par lequel ils ont été pris pour faire sa volonté ? » Quoi qu'il en soit, « soit qu'ils écoutent ou qu'ils n'en aient fait rien, ils sauront pourtant qu'il y a eu un prophète parmi eux. ¹⁴⁷ »

Voilà comprendre le ministère de la parole, mes chers frères. Convaincre le monde de péché, c'est l'œuvre du Saint-Esprit, et c'est par là qu'il annonce sa présence. ¹⁴⁸ C'est l'œuvre du Fils de Dieu, qui n'a pas été moins imprudent avec les pharisiens que Jean-Baptiste l'a été avec Hérode. C'est l'œuvre des serviteurs de Dieu, et le Seigneur dit à Ésaïe : « Crie à plein gosier, ne t'épargne point ; déclare à mon peuple son iniquité, et la maison de Jacob ses péchés. » Que ce soit donc aussi notre œuvre, ministres de Jésus-Christ. Soyons

144 - Luc III, 19.

145 - Matth. XVI, 23.

146 - Matth. III, 7.

147 - Ézéchi. II, 5.

148 - Jean XVI, 8.

prudents, sans doute ; mais avant tout soyons fidèles. Et qu'on ne dise pas que cette exhortation est hors de propos dans un temps où nous n'avons ni redouter ni la prison ni l'épée. Hélas ! il n'en faut pas tant pour troubler notre faible cœur. Quand il n'y a pas la peur de la prison et de l'épée, il y a la peur de la famille, la peur des amis, la peur du monde ; et que de fois quelqu'une de ces peurs ne nous a-telle pas retenus, ô Dieu « qui sondes les cœurs et les reins ! » Ah ! parlons, parlons avec « l'esprit et la vertu de Jean-Baptiste, comme il a parlé lui-même avec l'esprit et la vertu d'Élie.¹⁴⁹ » S'il y a quelqu'un près de nous qui vive dans le péché et qui ne sente pas que nous le croyons dans une voie de perdition, nous ne sommes donc pas fidèles, nous ne lui avons donc jamais dit : « Cela a ne t'est pas permis, » Il faut que tout en nous prêche tellement la vérité qu'on ne puisse nous approcher sans l'entendre.

Mais s'il dépend de Jean-Baptiste d'avertir Hérode, il n'est pas en son pouvoir de le rendre docile. On peut appliquer à la Parole de Dieu ce qui est écrit du Fils de Dieu : « Elle est une occasion de relèvement à pour les uns et de chute pour les autres. » David, repris par Nathan, répond : « J'ai péché contre l'Éternel ; » Ézéchias, menacé des châtements de Dieu par Ésaïe, se soumet et dit : La parole de l'Éternel est « bonne ; » mais Hérode s'irrite contre Jean-Baptiste et l'enferme dans le château de Machéronte¹⁵⁰ soit pour châtier son audace, soit pour le réduire au silence. Ainsi Jérémie est retenu en prison par Sédécias, pour avoir dénoncé les jugements de Dieu contre lui et contre son peuple.

Au surplus, on reconnaît ici le caractère faible et irrésolu d'Hérode-Antipas. Selon le récit de saint Matthieu, il semble avoir jeté Jean en prison pour satisfaire sa propre vengeance ; selon celui de saint Marc,¹⁵¹ il semble l'avoir fait « garder soigneusement »¹⁵² contre les entreprises d'Hérodias qui « cherchait sa vie. » D'après saint Matthieu, Hérode aurait souhaité de faire mourir Jean, mais il craignait le peuple qui le tenait pour un prophète ; d'après saint Marc, il le tenait lui-même pour un prophète, l'écoutait volontiers, et a fait beaucoup de choses après l'avoir entendu. Étrange contradiction ! Mais cette

149 - Luc I, 17.

150 - Au témoignage de [Flavius] Josèphe.

151 - Marc VI, 90.

152 - La plupart des traducteurs rendent par *considérer* le terme grec que nous rendons par *garder soigneusement* ; mais cette première interprétation ne peut soutenir l'examen.

contradiction est tout entière dans le cœur d'Hérode. Il croyait, et ne croyait pas; il voulait, et ne voulait pas; il haïssait, et il respectait; il formait des projets de meurtre, et il prévenait l'exécution de ceux d'Hérodias; il jetait le prophète en prison, et il faisait beaucoup de choses d'après ses conseils. Beaucoup de choses, mais non pas toutes; voilà le mal, voilà la différence entre l'homme «droit de coeur,» qui n'a qu'une règle, la volonté de Dieu, et l'homme «double cle coeur,» qui se consume en efforts pour suivre la volonté de Dieu sans abandonner la volonté propre.¹⁵³ «L'homme double de coeur est inconstant dans toutes ses voies.» Les mêmes fluctuations que les apôtres nous montrent ici dans l'âme d'Hérode, Jérémie nous fait lire avec une admirable vérité dans celle de Sédécias, qui tantôt emprisonne le prophète et tantôt le consulte en secret, tantôt le livre à toute la cruauté de ses courtisans et tantôt prend des mesures pour le préserver de leur fureur.¹⁵⁴ Que deux historiens eussent raconté cette même histoire en montrant, l'un, Sédécias qui opprimait Jérémie, l'autre, ce même Sédécias qui protégeait ce même Jérémie, ces historiens n'eussent manqué d'accord entre eux que parce que Sédécias n'était pas d'accord, avec Sédécias. Plus d'une contradiction que l'on croit apercevoir dans les Écritures prend sa source dans l'esprit de l'homme, et ne se reproduit dans le livre qu'à cause de la fidélité avec laquelle il peint notre coeur.

Hérode retient Jean-Baptiste en prison et interrompt le cours de son ministère. Chose terrible que d'arrêter un messager de Dieu dans sa marche! Voici un prophète, et un prophète qu'aucun autre n'a surpassé;¹⁵⁵ voici un homme que Dieu envoie «pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé,» et pour rendre témoignage à «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde;»¹⁵⁶ voici un homme sur les pas duquel se presse une foule immense,¹⁵⁷ parmi laquelle il sème à pleines mains la vie éternelle: et vous osez l'enlever à sa mission sainte, et renvoyer à vide tout un peuple, affame de l'entendre! Ne voyez-vous pas que vous servez les intérêts de Satan? Ne craignez-vous pas que Dieu ne vous reproche au dernier jour d'avoir traversé

153 - L'un veut, l'autre voudrait. L'histoire de Balaam nous peint le caractère, la conduite et la fin de l'homme à double coeur, qui souhaite de servir Dieu, mais sans préjudice de ses intérêts temporels.

154 - Jér. XXXVII, 3.

155 - XXXVIII, 46.

156 - Matth. XI, 11.

157 - Matth III, 5.

ses desseins, et les hommes de leur avoir fermé la voie du salut? Eh!qu'importe à Hérode? Qu'y a-t-il entre cet homme charnel et la parole de vérité? Pourvu qu'il ait son Hérodias, qu'il soit assis à la table du festin, qu'il contemple une danse exécutée avec grâce, qu'il ne voie point de soulèvement à craindre, et qu'il puisse encore prêter l'oreille, quand il lui plaît, aux conseils du prophète, et les suivre autant qu'il lui plaît, cela ne lui suffit-il pas?

Mais on espère en vain enchaîner la parole de Dieu avec son serviteur. Jean-Baptiste peut dire avec saint Paul: «Je souffre beaucoup de maux, jusqu'à être mis dans les chaînes comme un malfaiteur; mais la parole de Dieu n'est point liée.¹⁵⁸» Veuillez-le, ne le veuillez pas, Jean-Baptiste exercera jusqu'à la fin le ministère qu'il a reçu du Seigneur. Que ce soit dans les plaines du Jourdain ou dans le cachot de Machéronte, la position que Dieu lui a faite est la meilleure qu'il eût pu choisir lui-même, et il ne songera qu'à en tirer avantage pour entrer dans les vues de son maître. Il continuera de parler à Hérode avec cette hardiesse qui lui a coûté la liberté, et qui va bientôt lui coûter la vie. Il parlera à ses gardiens, et trouvera peut-être parmi eux quelque geôlier de Philippes, qui n'eût pas eu l'occasion d'entendre l'évangile si le prophète n'eût été confié à sa garde. Il parlera à ses disciples, puisqu'on leur permet la consolation de le visiter;¹⁵⁹ il leur donnera des soins plus assidus qu'il ne l'a pu faire quand il avait tout un peuple à instruire; et si par moment il les voit ébranlés, que sais-je? s'il est peut-être troublé lui-même par sa mystérieuse épreuve, il les enverra demander à Jésus: «Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre?»

Que dis-je? Il parlera jusque dans son silence. Du sein de sa prison, la parole que Dieu lui a mise dans la bouche poursuivra ses persécuteurs. Transportez-vous par la pensée au milieu de la fête qui se célèbre dans le palais d'Hérode. On mange, on boit, on s'enivre, on danse, on s'écrie; mais ne discernerez-vous pas dans ce tumulte une voix muette qui domine toutes les autres? Et si on ne l'entendait pas, pourquoi cette impatience de l'étouffer? Jean-Baptiste emprisonné remplit la fête de sa présence importune, et tient comme enchaînés ceux qui l'ont jeté dans les fers. Ô puissance de la parole de Dieu! Ô liberté sainte de ses serviteurs opprimés!

Que si la captivité de Jean-Baptiste lui fournit de nouvelles occasions de prêcher aux autres, ne doutez pas qu'elle ne lui donne aussi

158 - 2 Tim. II, 9.

159 - Matth. XI, 2.

de salutaires leçons pour lui-même. Un ministère aussi actif que le sien pouvait le distraire : le voici laissé seul avec Dieu, et libre d'appliquer à son propre cœur cette parole qu'il avait prêchée aux autres.¹⁶⁰ Les grâces qui lui avaient été départies, les succès qu'il avait obtenus pouvaient l'enfler (notre cœur est misérable ! et un prophète, un apôtre est un homme comme les autres) : le voici mis à l'écart, et instruit que le Seigneur peut faire sans lui cette oeuvre qu'il a daigné faire quelque temps par lui. Précieuse retraite, où le prophète est changé en humble disciple et où le Seigneur parle tout seul ! Ainsi Jérémie dans sa prison, ainsi saint Paul à Césaré, ainsi saint Jean dans l'île de Patmos, ainsi Luther dans le château de la Warburg, croissaient à l'ombre sous les regards du Seigneur. « Il me retirera dans sa tente au mauvais jour ; il me tiendra caché dans le secret de son tabernacle ; il m'élèvera sur un rocher. »¹⁶¹ Remarquez le lien de ces pensées : « Il me tiendra caché, » et c'est alors « qu'il m'élèvera sur « un rocher. »

Serviteurs de Dieu, recevons instruction. Quoi qu'on entreprenne contre nos personnes, maintenons la parole de Dieu libre et indomptable. Alors rien ne pourra dire ni à notre oeuvre ni à nous-mêmes, et nous verrons tout conspirer pour servir le Seigneur, et pour servir ceux qui le servent.

Ce n'est pas là ce que s'étaient proposé les ennemis de Jean-Baptiste. On ne peut étouffer sa voix importune ; il faut l'éteindre. Ils saisissent une occasion favorable ; Hérode, circonvenu par de plus méchants que lui, succombe à un faux point d'honneur, et, tout en se condamnant lui-même, n'envoie décapiter Jean « dans la prison. »

Décapiter Jean ! Nous disions tantôt que c'est prendre sur soi une responsabilité épouvantable que d'interrompre la carrière d'un prophète ; que dirons-nous donc de le décapiter ? Du moins, quand Hérode enfermait Jean, il laissait une porte ouverte au repentir, il avait dit au fidèle messenger de Dieu : « Pour maintenant, va-t-en ; » mais il pouvait ajouter : « Une autre fois je te rappellerai. » Il ne fallait qu'un moment de réflexion pour qu'Hérode détachât les liens de Jean-Baptiste et le rendît à son ministère. Maintenant, tout est fini : « Les morts ne loueront point l'Éternel. » Hérode se défait de lui-même sans doute ; il s'est précautionné à tout jamais contre la tentation d'une bonne pensée. Désormais, voulût-il même rappeler Jean-Baptiste, il ne le pourra plus. Jean-Baptiste « est couché, il se repose, il dort, là où les méchants ne tourmentent plus et où les prisonniers n'entendent

160 - 1 Cor. IX, 97.

161 - Ps. XXVII, 5.

plus la voix de l'exacteur;» il dort avec les Abel, les Naboth, les saint Jacques, en attendant que tu ailles dormir à ton tour avec les Caïn, les Achab, les Hérode-Agrippa; il dort, et ne se relèvera plus, et ne sera plus réveillé de son sommeil.» Je me trompe, Hérode! Jean-Baptiste ressuscitera. Il ressuscitera d'abord dans ton imagination, pour te tourmenter dès cette vie. Au premier bruit des miracles de Jésus, tu diras: «C'est Jean que n j'ai fait décapiter; il est ressuscité des morts.»¹⁶² Et , puis, il ressuscitera au grand jour que «la mer, la mort et l'enfer rendront leurs morts,» et que «les morts, «grands et petits, se tiendront devant Dieu, pour être jugés par la parole du Seigneur; l'entends-tu, Hérode? par la parole sortie de la bouche de ta victime!

Mais détournons nos yeux de cette effroyable perspective, et visitons Jean-Baptiste dans sa prison une dernière fois. On frappe ii sa porte; il faut mourir, mourir à l'instant même, seul avec ses bourreaux; l'ordre du roi est pressant, les convives attendent, le fer est prêt; et ton âme, «ô prophète du souverain,» est-elle prête aussi? Ah! comment celui pour qui tu es dans les chaînes et pour qui tu vas mourir, t'aurait-il oublié? Si l'heure de ta sentence te surprend, elle le trouve toujours vigilant et «ne sommeillant point.» Que dis-je? et n'est-ce pas lui qui l'a choisie? Ne crains rien; tu n'es pas seul: le Seigneur est avec toi; «il te gardera de tout mal; il gardera ton âme.» Celui qui doit bientôt envoyer son ange pour ouvrir à Pierre les portes de la prison où le retiendra Hérode-Agrippa, est aussi celui qui t'envoie ce garde pour t'ouvrir les portes de la prison où te retient Hérode-Antipas. Pierre sortira pour continuer de «porter en son corps la mort du Seigneur Jésus;» mais toi ,tu vas sortir pour voir tout «ce qu'il y a de mortel en toi englouti par la vie.»¹⁶³ Heureux de mourir au Seigneur! car il est écrit: «Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur! Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux; et leurs œuvres les suivent.» Doublement heureux de mourir décapité pour le Seigneur! car il est encore écrit: «Je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu; et ils vécurent et régnèrent avec Christ les mille ans; c'est la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection!»¹⁶⁴

Ô mes frères, a bienheureux le serviteur que son maître en arrivant

162 - Marc VI, 16. Ce mot d'Hérode est d'autant plus remarquable que Jean n'avait point fait de miracles.

163 - 2Cor. IV, 10; V, 4.

164 - Apoc. XX, 4-6.

trouvera veillant!» Seigneur Jésus, qui inclines à ton gré les cœurs comme des courants d'eaux,» tiens-nous prêts! et alors, viens quand tu voudras et comme tu voudras, dusses-tu nous appeler, comme Jean-Baptiste, «sur le minuit,» et sans nous donner une heure de préparation!

Mais l'œuvre de Jean-Baptiste, que va-t-elle devenir? Que les voies de la Providence sont incompréhensibles! Dieu fait annoncer la naissance de son prophète par des anges, en termes qui font attendre pour lui une vaste carrière; et puis à peine l'a-t-il montré aux hommes qu'il le fait passer de la scène du monde dans un cachot, et de ce cachot à la mort! Et tout cela est si rapide que saint Luc nous montre l'emprisonnement de Jean-Baptiste aussitôt après le commencement de ses prédications¹⁶⁵, et qu'il donne une moindre place au récit de la vie et de la mort de ce grand prophète qu'à la seule histoire de sa naissance. Son ministère, qui n'a duré que trois ans, dont la moitié a été passée en prison, a-t-il eu le temps de porter les fruits admirables prédits par Gabriel à Zacharie? Et ses disciples, mal affermis encore, pourront-ils résister au coup terrible que sa mort va leur porter? Voici la réponse de l'Esprit de Dieu: «Je veux que vous sachiez,» dit .saint Paul dans une occasion semblable, que ce qui m'est arrivé a plutôt tourné à l'avancement de l'Évangile.¹⁶⁶ Le Seigneur a d'autres pensées que nous, et nous pouvons sans inquiétude lui laisser faire les plans de sa sainte guerre. Soit qu'il permette à ses serviteurs de fournir une longue carrière, soit qu'il les retire aussitôt à lui ou les enlève à leurs travaux, encore une fois, laissez-le faire: il sait bien ce qu'il fait. Le ministère de Jean-Baptiste a été court, mais il a été bien rempli; et la suite fera voir qu'il ne s'en est point allé sans avoir préparé au Seigneur «un peuple bien disposé.»¹⁶⁷ Et pour ce qui est de ses disciples, sa mort achève en eux ce que sa vie avait commencé. Tant qu'ils l'ont eu près d'eux, ils sont demeurés incertains, vacillants. À peine deux ou trois d'entre eux ont-ils compris leur maître, et, sur la foi de ses discours, quitté son service pour celui du Seigneur.¹⁶⁸ La plupart entrent si peu dans son esprit qu'ils se montrent jaloux pour

165 - Luc III, 19.

166 - Phil. I, 12,

167 - Au dix-neuvième des *Actes des Apôtres*, nous trouvons jusque dans Éphèse des disciples de Jean-Baptiste, que le baptême de Jean avait préparés pour recevoir l'Évangile.

168 - Jean 1, 38-37.

lui des progrès de Jésus¹⁶⁹, et qu'on les voit se joindre aux pharisiens pour lui proposer leurs objections et leurs doutes. Plus tard encore, quand Jean-Baptiste est emprisonné, ils sont prêts à se scandaliser en Jésus-Christ et à douter s'il est le Messie. Mais leur maître mort, à qui vont-ils ? à Jésus¹⁷⁰. Leurs préventions tombent, leurs yeux s'ouvrent. Leur angoisse, leur isolement les instruisent à dire à leur tour : « Seigneur, à qui irions-nous qu'à toi ? » Ils ont perdu un prophète, mais ils ont trouvé le Seigneur. Tant il est vrai, ô mon Dieu, que « toutes choses te servent ! » Ne permets donc pas que nous soyons troublés par les afflictions de ton peuple, ni par les complots des méchants, ni par la persécution, ni par l'épée, ni par la mort, ni par aucune de ces choses que ta main et ton esprit « ont d'avance déterminées devoir être faites ; » car certainement « la colère de l'adversaire tournera à ta louange ! »

Dans l'histoire que nous venons de méditer, le monde voit Hérode jugeant Jean-Baptiste ; mais la foi y voit au contraire Jean-Baptiste jugeant Hérode. Car non-seulement la parole du prophète doit juger son meurtrier au dernier jour, mais dès à présent elle le lie et le tient asservi. Telle est la gloire promise aux dépositaires de la parole du Seigneur. « Les louanges du Dieu fort seront dans leur bouche, et des épées affilées à deux tranchants dans leur main, pour se venger des nations et pour châtier les peuples, pour lier leurs rois de chaînes et les plus honorables d'entre eux de ceps de fer, pour exercer sur eux le jugement qui est écrit. »¹⁷¹ C'est par un jugement de cette parole qu'Hérode est livré à un esprit d'aveuglement et de terreur. Il n'a pas voulu croire la vérité de Dieu ; eh bien, Dieu le fera croire aux plus étranges superstitions. C'est encore par un jugement de cette parole qu'il est tellement abandonné à son endurcissement, que d'une impiété flottante il passera à une impiété arrêtée, et qu'après avoir été d'abord troublé par la renommée de Jésus, il n'aura pour lui, quand il le verra, que des moqueries et des insultes. Ainsi règne en tout temps la parole de Dieu. Selon le monde, c'est l'apôtre Paul qui comparait devant Filix, Festus, Agrippa ; mais selon la foi, ce sont Félix, Titus, Agrippa, qui comparaissent devant l'apôtre Paul, pour entendre cette parole qui doit remettre leurs péchés ou les retenir. Selon le monde, c'est le moine de Wittemberg qui comparait à

169 - Jean III, 96-30.

170 - Matth. XIV, 12.

171 - Ps. CXLIX. 6-9.

Worms devant l'empereur, les princes et les prélats de l'Allemagne ; mais selon la foi, ce sont l'empereur, les princes, les prélats, qui comparaissent devant le moine de Wittemberg, pour entendre cette parole qui doit les juger au dernier jour. La parole règne et règne seule ; tout le reste n'a que de fugitives apparences. « Ô Éternel, ta parole subsiste à toujours ! » Qui s'attache à elle subsistera avec elle, qui s'attache à elle sera confus. « Le ciel et la terre passeront, mais tes paroles ne passeront point ! » Amen.

Trop tard ou Dieu fidèle en ses menaces

«Or, dans ce même temps, quelques-uns de ceux qui se trouvaient là lui parlèrent des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices. Et Jésus répondant leur dit: Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de telles choses? Non, vous dis-je, mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous également. Ou pensez-vous que ces dix-huit sur qui est tombée la tour de Siloé et qu'elle a tués, fussent plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem? Non, vous dis-je, mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous semblablement.» (LUC XIII. 1-5.)

Mes Frères, L'histoire ne nous apprend rien ni de ces Galiléens, que Pilate, magistrat sévère jusqu'à la cruauté, paraît avoir fait égorger pendant qu'ils célébraient un sacrifice; ni de cette tour construite dans Jérusalem près des eaux de Siloé, qui était tombée en écrasant dix-huit personnes sous ses débris: mais peu importe à l'objet que Jésus se proposait auprès de ses auditeurs, et que je me propose auprès de vous. Dans cette destruction soudaine qui était venue, là par la décision du pouvoir, ici par un accident naturel, surprendre quelques pécheurs dans leur sécurité, Jésus veut qu'on voie des jugements destinés à avertir tous les hommes dans la personne d'un petit nombre de victimes, Dieu ménageant les coups de sa justice, tout en la mettant au service de sa miséricorde. Loin de se croire meilleurs que ceux qu'une catastrophe soudaine vient d'enlever, ceux qui y ont échappé doivent apprendre qu'un sort semblable leur est réservé, s'ils ne se convertissent pas.

Ainsi expliquée, la menace de Jésus ne s'adresse pas moins à nous qu'à ses contemporains. Que dis-je? ne s'adresse-t-elle pas à nous plus spécialement, plus énergiquement qu'à tous les autres? Eh ! que voyons nous de toutes parts autour de nous que Galiléens égorgés et que tours de Siloé qui s'écroulent, avec cette seule différence que si

les Juifs comptaient leurs victimes par dix-huit, nous comptons les nôtres par centaines ou par milliers? Quand la terre fut-elle plus remuée, le ciel plus sévère, la colère de Dieu plus déclarée, la vie plus sérieuse et plus incertaine? «L'Europe,» disait naguère une feuille étrangère qui s'est placée au premier rang dans les influences morales de l'époque, «l'Europe a ressenti depuis quelques années des commotions telles que le monde n'en a point éprouvé depuis la chute de l'empire romain.» Hélas! et à compter les nuages qui s'amoncellent aujourd'hui sur notre horizon, on se demande si tout ce qui a précédé serait autre chose qu'un «commencement de douleurs...» Grand Dieu, Dieu de justice, Dieu de miséricorde, épargne-nous! Mais, soit que tu épargnes, soit que tu frappes, fais-nous recevoir instruction, pour que nous nous convertissions et que nous ne périssons point!

À faire un discours complet sur la matière qui nous occupe, il faudrait commencer par définir nettement les deux termes périr et se convertir. Mais pressé d'en venir à l'application pratique, je vous laisse à vous-mêmes le soin de cette double définition, et m'en rapporte là-dessus à votre bon jugement et à votre bonne foi. Deux mots seulement. — Bien qu'en prononçant les paroles de mon texte, Jésus ait eu sans doute devant les yeux la destruction imminente de Jérusalem, sa pensée ne s'arrête pas là, vous en convenez tous: le châtiment qu'il dénonce contre les impénitents est avant tout le jugement à venir, la perte de l'âme. Cette perte, en quoi consiste-t-elle? qu'est-ce que périr? Périr, selon les Écritures, c'est-à-dire selon Dieu, c'est demeurer sous «la malédiction de Dieu;» «c'est aller au feu éternel préparé au diable et à ses anges;» c'est être livré «au feu qui ne s'éteint point, et au ver qui ne meurt point;» c'est souhaiter «de n'être jamais né;» c'est s'écrier: «Collines, tombez sur nous, et nous cachez de devant la colère de l'Agneau;» c'est hériter, au lieu de la vie éternelle, «la colère à venir.»

Sur le sens de ces déclarations, mon cher auditeur, plus spécialement sur la durée des peines futures, pas de commentaires, pas de discussion contradictoire: là-dessus je m'en rapporte à vous. Si les peines éternelles ne sont pas dans les Écritures, je ne veux pas que vous les y voyiez; et si elles y sont, je veux que vous les y voyiez par vos yeux, non par les miens. Une simple question adressée à votre sens droit: dans ce langage, qui n'est pas de moi, mais des prophètes, des apôtres, de Jésus Christ, et que je vous laisse encore une fois le soin d'interpréter vous-même pour vous-même, il s'agit en tout cas, n'est-il pas vrai? de quelque chose d'épouvantable, auprès de quoi

toutes les calamités de la vie présente ne méritent pas d'être nommées? Eh bien! cela suffit à mon dessein présent. — Je ne m'étends pas davantage, et je m'en rapporte également à vous, sur ce que c'est que se convertir: vous le savez assez; ce n'est pas la lumière qui vous manque. La conversion est un changement intérieur et profond, qui a pour auteur l'Esprit de Dieu, pour principe la foi en « Jésus-Christ et lui crucifié, » pour fruit une vie nouvelle, et par lequel on devient, en deux mots, un vrai croyant et un vrai saint. Ce changement, plusieurs de vous, beaucoup de vous, j'aime à le croire, l'ont éprouvé, ce qu'ils ne doivent se faire aucun scrupule de reconnaître, pourvu qu'ils en donnent toute la gloire à Dieu seul. Mais il y en a d'autres, n'est-il pas vrai, qui, à les en croire eux-mêmes, n'ont rien éprouvé de semblable. C'est à eux, c'est à vous, c'est à toi, qui ne te juges pas converti, que je m'adresse aujourd'hui, pour vous demander une fois, bien sérieusement, ce que vous faites de la menace de mon texte. Vous entendez Jésus-Christ vous disant: « Si vous ne vous convertissez, vous périrez; » vous n'êtes pas converti, selon vous; vous êtes exposé à mourir tous les jours — et pourtant vous vivez tranquille: comment cela?

À cette question, il n'y a qu'une réponse possible: vous ne prenez pas la menace de Jésus-Christ au sérieux. Ce n'est pas que vous rejetiez la vérité de l'Écriture, ou l'autorité de Jésus-Christ: non, vous n'êtes pas impie; je ne vous suppose pas même incrédule. Seulement, par une contradiction que je n'ai point à expliquer, vous êtes incroyant sur un point: les promesses de l'Évangile, soit; ses doctrines, passe encore; mais ses menaces, mais surtout cette menace terrible qui porte sur un mystérieux avenir, non, vous n'y sauriez souscrire sans réserve; et la réserve, une fois mise à l'usage du pécheur inconverti, s'étend, avec une complaisante élasticité, autant que l'exige son repos. La colère de Dieu, c'est une figure; Dieu est trop bon pour traiter ses créatures avec tant de rigueur; l'homme est trop faible pour être jugé si coupable; peut-on se perdre en faisant comme tout le monde, et le salut serait-il l'exception? dépend-il de nous d'ailleurs de croire et de nous convertir?... N'est-ce pas là, mon cher auditeur, le fond de votre pensée?

Je pourrais vous répondre par des raisons, par les raisons les plus fortes. Si Dieu est bon, il est saint aussi: sa sainteté réclame une sanction pour sa loi; et ce serait se moquer que d'abandonner cette sanction au jugement intéressé du pécheur. Puis, si une partie de l'Écriture est contestable, le reste le sera aussi, et chacun pourra finir par n'en

retenir que ce qui con vient à ses idées, à ses goûts ou à ses besoins. Enfin, c'est Jésus-Christ qui parle, lui, la vérité, la sainteté, la charité même: qui croirez-vous si vous ne le croyez? Mais j'ai une réponse plus courte et plus péremptoire: celle des faits. Si vous ne voulez pas juger de ce que Dieu fera dans l'avenir par les avertissements qu'il vous donne, jugez-en du moins par ce qu'il a déjà fait dans le passé; car il serait trop vain de soutenir que Dieu ne puisse pas faire ce qu'il est constant qu'il a fait. Dieu a plus d'une fois, dans le cours des siècles, fait aux hommes des menaces analogues à celle qui nous occupe en ce moment, avec cette différence qu'elles — se rapportaient à la vie présente, ce qui permet d'en suivre l'accomplissement. La plupart n'y ont point cru: il n'y a qu'à voir si leur espérance, fondée sur des raisons semblables aux vôtres, a été réalisée ou déçue. C'est une question d'histoire, et la réponse est dans les événements. Cette réponse, la voici en deux mots: Dieu avertit les hommes d'autrefois, comme il vous avertit; les hommes d'autrefois doutent de la menace qui les concerne, comme vous doutez de celle qui vous concerne; et l'expérience donne raison à la Parole de Dieu contre eux, quand il est trop tard pour se mettre en garde, comme elle lui donnera raison contre vous...

Il ne faut pas m'opposer que les châtiments passés dont Dieu a visité l'incrédulité humaine diffèrent trop d'avec les châtiments à venir qu'il a dénoncés contre l'impénitence finale, pour que l'on puisse conclure de la réalité des premiers à celle des seconds. Cette objection serait fondée, si je prêchais sur la justice ou sur l'opportunité de ces châtiments à venir: autre est un châtiment temporel, autre un châtiment spirituel; autre surtout est un châtiment temporaire, autre un châtiment éternel. Mais je prêche sur la *fidélité de Dieu dans ses menaces*; et je conclus de ce que l'événement a toujours vérifié les menaces qu'il avait faites pour le passé, quelles qu'elles aient été, qu'il vérifiera également les menaces qu'il a faites pour l'avenir, quelles qu'elles soient; je dis, quelles qu'elles soient d'après vous-même. Cette conclusion-là est parfaitement légitime, et d'autant plus conforme à l'esprit des Écritures, qu'elles nous représentent ces expériences visibles et passagères auxquelles j'en veux appeler aujourd'hui, comme destinées, dans le plan divin, à servir de type et de gage aux choses invisibles et éternelles, où tout vient aboutir. À ce point de vue, c'est plus que des exemples que je vais citer: ce sont des arguments, et des arguments ménagés tout exprès de Dieu.

Mais comprenez-vous bien le sentiment dans lequel je vous

présente ces effrayantes images? C'est presque sortir des habitudes de ma prédication, peu remplie de cette matière, vous le savez — peut-être trop peu — peut-être moins que celle de Jésus-Christ et de ses apôtres... Serait-ce aussi de ma part un levain de doute et de concession à la mollesse du siècle?... Quoi qu'il en soit, ce sont là des sujets que je ne traite qu'en me faisant violence, et comme contraint par l'intérêt de votre salut. Je parle plus volontiers de grâce et de pardon; mais un serviteur fidèle de Jésus-Christ doit faire l'un, sans négliger l'autre. Peut-être même la prédication de la loi et du jugement est-elle plus nécessaire que de coutume dans un temps où toutes les idées fortes s'effacent, où les sentiments et les caractères vont se ramollissant, et où tout accueil serait assuré à la miséricorde de Dieu, pourvu qu'elle fût séparée d'avec sa sainteté. Erreur capitale, qui ne compromet pas moins la miséricorde que la sainteté: car la miséricorde suppose et mesure la sainteté, comme la délivrance le péril. Quoi qu'il en soit, Dieu, non plus que Jésus-Christ, «ne saurait être partagé¹⁷²:» il faut ou se passer de lui, ou le prendre tel qu'il est.

Premier exemple. Il ne tarde guère à se présenter. Le monde ne faisait que de naître. Dieu avait placé l'homme dans Éden, en lui disant: «Tu mangeras librement de tout arbre du jardin; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point; car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.¹⁷³» Cette menace n'avait pas pour Adam le sens précis qu'elle a pour nous: qu'est-ce que la mort pour qui n'a connu que la vie? Néanmoins il dut au moins comprendre que le châtement dont il était menacé n'était rien moins que la destruction soudaine de toute la félicité dont il jouissait. C'en était assez pour le retenir, s'il avait cru, simplement et naturellement, à la menace de ce Dieu qui l'avait comblé de tant de biens.

Mais voici une voix inconnue (hélas! trop connue depuis!) qui lui souffle à l'oreille cette séduisante espérance: «Vous ne mourrez nullement; mais Dieu sait qu'au jour que vous mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le «bien et le mal¹⁷⁴.» Et véritablement, dans l'ordre des réflexions qui vous rassurent aujourd'hui vous-mêmes, il y avait beaucoup à dire contre l'accomplissement de la menace divine, même sans recourir à l'hypothèse impie par laquelle le serpent l'expliquait. Quelle que pût être cette mort qui lui était prédite, quel rapport rationnel Adam pouvait-

172 - 1 Cor. I, 13.

173 - Gen. II. 16, 17. 28

174 - Gen. III, 4, 5.

il concevoir entre elle et l'u sage d'un fruit, seul défendu entre mille autres per mis : comment ce qui partout ailleurs nourrissait l'homme, pouvait-il ici le priver de la vie ? Puis, quelle proportion reconnaître entre la perte non-seulement de tous les dons de Dieu, mais de la vie elle-même, et une seule désobéissance, petite et insignifiante entre toutes : où est le Père qui « châtie son enfant jusqu'à le faire mourir¹⁷⁵ ? » Quelle apparence enfin que Dieu eût créé l'homme pour le détruire : ne se fût-il pas abstenu de le former, ou tout au moins de le former libre, plutôt que de le livrer, presque sans défense, par les penchants mêmes dont il l'avait pourvu, à une tentation aussi entraînant que les suites en devaient être terribles ? La sagesse de Dieu, la justice de Dieu, la bonté de Dieu, tout défendait de presser rigoureusement sa menace ; sans parler de l'équité due aussi à son contradicteur, qui n'avait pas d'intérêt apparent à tromper l'homme, et dont le commentaire semblait confirmé par le nom même que Dieu avait donné à l'arbre fatal.

Ce fut remplie de toutes ces pensées, dont vous devez reconnaître l'analogie avec les vôtres, que la première femme, « voyant que le fruit était bon à manger, beau à voir, et désirable pour donner de la science, » y porta la main - écoutez le silence qui se fait dans toute la création, suspendue dans l'attente d'une expérience terrible... C'en est fait, l'expérience est tentée, Ève a mangé et Adam avec elle, leur curiosité est satisfaite, leurs yeux sont ouverts. Eh bien ! à ces yeux ouverts, comment apparaît la menace de Dieu ? Était-elle vraie, ou ne l'était-elle point ? Allez le demander à Adam agenouillé à côté du cadavre d'Abel égorgé par Caïn — l'appelant, point de réponse — le secouant, point de réveil — et se persuadant par degrés que c'est là sans doute cette mort que Dieu lui avait annoncée pour prix de son péché. Cette mort, non-seulement elle était réelle, puisqu'elle était venue : mais elle était plus affreuse que toutes les idées qu'il avait pu s'en faire. Cette mort, elle n'était pas pour lui seulement, mais pour toute sa race : et ses fils y participaient après lui, que dis-je ? avant lui ! Cette mort, ce n'était pas seulement la mort physique, c'était aussi la mort morale : et la perte d'un des frères était le crime de l'autre ! Cette mort, ce n'était pas seulement une mort future, c'était une mort présente : Adam voyait, tout vivant, en face de la porte d'Éden fermée, celle de toutes les douleurs ouverte pour cette vie — sans parler de ce qu'il en entrevoyait de réservées à celle qui est à venir. Il n'a pas voulu croire avant de voir, il s'est instruit par la vue,

mais instruit trop tard, et lorsqu'aucune puissance au monde ne saurait recommencer l'épreuve...

Eh bien! si vous demandiez à Adam, tandis que le tentateur, désormais démasqué, lui redit avec un ricanement amer: «Vous ne mourrez nullement» — si vous lui demandiez ce que vous devez faire devant la menace qui vous est adressée à vous, et qui n'est qu'une autre forme de la même épreuve, que vous dirait-il, que pourrait-il vous dire, à moins qu'il ne fût devenu un démon lui-même, sinon que vous devez croire sans hésitation ni réserve? Hélas! s'il eût fait ainsi lui-même Abel ne serait pas mort, ni Caïn meurtrier!

Second exemple. Seize cents ans ont passé sur la création. Dieu dit à Noé: «Je ferai venir un déluge «d'eaux sur la terre, pour détruire toute chair en la «quelle il y a esprit de vie sous les cieux; tout ce qui «est sur la terre expirera. Mais j'établirai mon alliance «avec toi, et tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, et ta femme, et les femmes de tes fils avec toi¹⁷⁶.» Noé, «prédicateur de la justice,» bâtit l'arche et annonce à ses contemporains le jugement à venir, plus encore par ses oeuvres que par ses discours, «tandis que la patience de Dieu les attendait¹⁷⁷.» Ainsi s'écoulaient, avant le temps assigné à la justice, cent vingt ans de miséricorde, dont l'invincible incrédulité des contemporains de Noé fait cent vingt ans d'endurcissement. «On mangeait et on buvait, on bâtissait et on plantait, «on prenait et on donnait en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche»,» et en referma la porte sur lui.

Ici encore, les raisons de douter ne manquaient pas. D'abord, la corruption des hommes ne paraissait pas telle que voulait bien le dire Noé. «Que la malice «des hommes soit très grande,» à la bonne heure; mais que «toute l'imagination des pensées de leur coeur «ne soit que mal en tout temps,» c'est une exagération manifeste. Et puis, s'il est vrai que cette corruption soit universelle, cela même est une sorte d'excuse: il faut qu'elle soit naturelle et inévitable, pour être commune à toute la race sans exception. — Qu'est-ce d'ailleurs que ce déluge dont on nous fait peur? Que Dieu vienne submerger l'espèce humaine à peine créée, quand cela serait croyable, cela est-il seulement possible? Dieu peut tout, d'accord; mais il en faut toutefois excepter ce qui est contradictoire en soi. A-t-on jamais vu que les eaux, qui cherchent toujours le niveau le plus bas, se soient élevées par-dessus toute la terre, sans laisser même à ses habitants les

176 - Gen. VI, 17, 18.

177 - 1 Pierre III, 20.

montagnes pour refuge? Cela n'est-il pas contraire aux lois de la nature les plus connues, au bon sens d'un enfant? — Et puis, comment savons-nous que c'est Dieu qui a dit cela à Noé? Noé est un homme de bien, soit: mais est-il donc infaillible? En tout cas, la charité et l'humilité ne sont pas au nombre de ses vertus, à lui qui damne toute l'espèce humaine, excepté lui et les siens bien entendu, et qui nous donne tout cela pour des inspirations de Dieu! De Dieu? et quel Dieu nous fait-on? Un Dieu sans dignité, qui est capable de déplaisir et de vengeance; un Dieu sans prévoyance, qui ne savait pas, en faisant l'homme, qu'il se repentirait après quelques siècles de l'avoir formé; un Dieu sans pitié, qui brise de ses mains l'ouvrage de ses mains, et qui, insensible aux souffrances physiques, aux tortures morales de milliers et de milliers de ses créatures, anéantit d'un seul coup toutes les familles de la terre, à part ses huit privilégiés! Et ce serait là le Dieu qui nous a créés! le Dieu qu'invoquait Adam! le Dieu qu'adorait Abel! le Dieu devant qui marchait Hénoc!

Fort bien raisonné, tout aussi bien que vous raisonnez sur la menace de mon texte; mais, tandis qu'on raisonne de la sorte, le déluge vient, et emporte le raisonnement avec les raisonneurs. Ou, si quelques-uns parviennent à gagner le sommet des montagnes, l'eau y monte après eux, comme si elle était douée de vie pour les poursuivre; et quand le dernier homme, demeuré seul de la dernière famille, sent se dérober sous lui son dernier refuge, en laissant tomber, mais trop tard, un regard d'envie sur l'asile flottant des huit croyants, portés par ce même élément qui efface tout le reste de dessous les cieux — hâtez-vous d'aller lui demander, avant qu'il expire, qui avait raison, ou du prophète de Dieu qui disait: «Tout ce qui est sur «la terre mourra,» ou de la logique, et du sentiment, et de la conscience, et de tout ce à quoi le serpent ancien avait donné une voix pour dire encore: «Vous ne mourrez nullement!»

Troisième exemple. Quatre siècles après le déluge, deux anges dirent à Lot dans Sodome: «Qui as-tu «encore ici qui t'appartienne, soit gendre, soit fils ou «fille, ou quelque autre qui t'appartienne en la ville? «Fais-les sortir de ce lieu: car nous allons détruire ce lieu, parce que leur crime est devenu grand devant l'Éternel, et il nous a envoyés pour le détruire. Lot sortit donc, et parla à ses gendres qui devaient prendre ses filles, et leur dit: Levez-vous, sortez de ce lieu; car l'Éternel va détruire la ville¹⁷⁸.»

Cette fois, la menace avait quelque chose de plus admissible. Il ne

s'agissait que d'une ville au lieu d'un monde, et d'une ville si corrompue qu'aucun châtement ne devait paraître au-dessus de ses crimes. Les anges d'ailleurs avaient légitimé leur mission par le prodige qu'ils avaient déjà accompli sur les détestables habitants de Sodome. Que de raisons de croire! Oui, mais pensez-vous que les raisons pour douter manquaient aux gendres de Lot? Apprenez qu'elles ne manquent jamais à qui en a besoin et les cherche.

Avant tout, il y a toujours un abri pour tout le monde sous le manteau commode et spacieux de ce grand mot, de ce mot magique, si cher à la création tout entière, si l'homme n'en avait tant abusé, la bonté de Dieu; Dieu, que la multitude a ses raisons intéressées pour appeler *le bon Dieu*, est trop bon, non-seulement pour détruire un monde, mais encore pour détruire une ville; aussi bien pour moi, habitant de cette ville, elle est mon monde; j'en dirais autant de ma maison. Si Dieu peut détruire une maison, pourquoi pas dix, pourquoi pas une ville, pourquoi pas un pays, pourquoi pas un monde? — La corruption de la ville, pensez-vous, lui ôte le bénéfice de cette bonté? Pourquoi cela encore? Une fois qu'un certain degré de péché peut s'assurer de l'impunité, pourquoi pas un degré plus grand? Marquez donc, je vous prie, la limite précise où finit la corruption qui peut compter sur l'indulgence de Dieu, et où commence celle qui doit ne s'attendre qu'à sa justice? — Et puis, c'est vous qui trouvez si méchants les gens de Sodome: mais eux, ils n'ont garde de se juger si rigoureusement. Clairvoyant pour les défauts d'autrui, aveugle pour les siens, voilà l'homme naturel dans tous les temps.

Pensez-vous que les gens de Sodome fussent indifférents aux péchés des hommes qui avaient péri par le déluge? Non, non; mais les confondre avec ces gens-là, quelle injustice criante! Il en coûte peu de s'indigner, quand c'est contre les autres, ou de se repentir, quand c'est pour le compte du prochain. Mais toi, toi proprement, «tu es cet homme-là,» voilà ce qui révolte, voilà ce qu'on ne saurait reconnaître sans un coup de la grâce, tel que celui qui éclaira David devant Nathan¹⁷⁹. — Il y avait même des considérations à demi saintes qui pouvaient rassurer les gendres de Lot et leurs concitoyens: n'étaient-ils pas les bons amis d'Abraham qui avait naguère armé sa maison pour les délivrer, avec leur roi, des mains de Kédor-Lahomer? et qui sait si le saint patriarche, que Dieu a jusqu'ici toujours exaucé, ne se tient pas sur la montagne, priant pour Sodome en ce moment de péril? — Et que serait-ce si on leur eût dit comment elle devait être

détruite: une pluie de feu et de soufre, qu'entend-on par là? Un déluge, cela se conçoit, il y a de l'eau sur la terre en abondance; mais une pluie de feu et de soufre, où en prendre les éléments dans les airs, à moins que Dieu ne veuille créer un agent nouveau tout exprès pour en faire l'instrument de sa colère, comme si les forces ordinaires de la nature ne lui suffisaient plus contre la pauvre Sodome?—J'omets bien d'autres raisons de sécurité que leur pouvait fournir le ciel, la terre—ou l'enfer. Aussi, chose incroyable! tandis que la seule famille juste qui soit dans Sodome, la seule que le Seigneur a promis d'épargner, est aussi la seule qui tremble devant ses jugements; tandis que Lot ne se donne point de repos que l'ange exterminateur n'ait promis d'épargner Tsohar; tous les autres, à commencer par ses propres gendres, croient qu'il se moque d'eux, et se moquent eux-mêmes de lui, «mangeant et buvant, achetant et vendant, plantant et bâtissant¹⁸⁰.»

Eh bien, oui, malheureux, moquez-vous! prouvez que la menace est vaine! «mangez et buvez!» mais quel est ce nuage sombre qui s'étend sur votre ville et sur la plaine qui l'entourne? D'où vient-elle, cette pluie nouvelle, mêlée d'un feu qui vous consume et d'un soufre qui éteint votre voix? Suspendez un moment vos démonstrations, pendant que Dieu fait la sienne... Ah! quand «un feu éternel vous aura engloutis,» et mis pour servir d'exemple au reste des Cananéens, s'ils avaient des yeux pour voir¹⁸¹; quand il se sera trouvé assez de feu et de soufre dans les airs et assez de bitume dans la terre pour renouveler la face de votre contrée tout entière; quand au lieu d'une ville menacée, il en aura péri quatre, avec toute la campagne qui les séparerait; quand cette campagne fertile aura fait place à une immense plaine d'eau, que la postérité appellera tantôt le lac Asphaltite, à cause du bitume dont son onde sera trouvée saturée, tantôt la mer Morte, parce qu'elle ne pourra garder aucune créature vivante; quand votre sol sera devenu l'effroi du monde physique, vos crimes l'effroi du monde moral, et votre nom même le type de l'opprobre et de l'infamie — alors, *trop tard* pour vous-mêmes, puisse du moins votre folie apprendre aux générations futures si la menace était illusoire, et d'où sortait cette voix qui vous disait: «Vous ne «mourrez nullement!» de peur que le sort de Sodome et de Gomorrhe ne devienne digne d'envie pour Chorazin et Bethsaïda, je veux dire pour Bordeaux, pour Marseille, pour Lyon, ou pour Paris!

Voulez-vous un quatrième exemple? J'en ai déjà montré trois sans

180 - Luc XVII, 28.

181 - Jude 7.

sortir de la Genèse, que je suis loin d'avoir épuisée. Dieu avertissant, l'homme se rassurant, l'événement vérifiant, dépassant la menace, et convainquant trop tard ceux qui n'avaient voulu se rendre qu'à l'expérience, au lieu de marcher par la foi — voilà, à part la différence des temps, des lieux et des circonstances, l'histoire constante de l'humanité irrégénérée. C'est plus spécialement l'histoire constante de ce peuple à part, qui semble avoir été proposé à tous les autres comme un exemple vivant de l'incrédulité humaine défaisant l'ouvrage de la fi délitée divine. Les Israélites du désert, avertis qu'ils seront privés du repos de Canaan s'ils continuent de « tenter Dieu, » le tentant une dernière fois au moment de franchir la frontière de la terre promise, et puis rejetés en arrière dans le désert jusqu'à ce que toute la génération sortie d'Égypte y ait péri dans un exil de quarante années, à l'exception de deux hommes trouvés seuls fidèles de tout un peuple ; les Israélites de la conquête, avertis que le repos de Canaan sera changé en calamité perpétuelle s'ils s'allient avec ses anciens habitants, s'alliant avec eux dès les premiers jours de leur nouvel établissement, et puis devenant du peuple favori de Dieu le peuple le plus malheureux de la terre, qui ne fait que changer de maître et de joug durant quatre cents années ; les israélites de la royauté, avertis que Jérusalem sera prise et le temple brûlé s'ils persévèrent dans leur idolâtrie, persévérant dans leur idolâtrie, remplissant Jérusalem de dieux étrangers, et puis surpris un jour par le Babylonien qui prend leur ville, brûle leur temple et les emmène captifs pour soixante-dix années : je laisse tout cela, pour arriver à un exemple pris dans les temps du Nouveau Testament, et dans les discours de Jésus-Christ.

Quand la seconde Jérusalem, fière de son second temple, a fait succéder à la grossière superstition des temps passés, la superstition plus subtile, mais non moins funeste, des pharisiens ; quand elle a levé la main contre le fidèle Jean-Baptiste, et contre le Fils de Dieu lui-même, Jésus prononce cette prédiction contre elle, et la prononce en pleurant (ah ! que ne savons-nous, comme lui, mettre dans nos avertissements le poids de nos larmes !) : « Les jours viendront sur « toi que tes ennemis t'environneront de tranchées ; « ils t'enfermeront, et t'ensermeront de toutes parts, et te détruiront, toi et tes enfants au dedans de toi, et ils ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce « que tu n'as point connu le temps de ta visitation... « Or, quand vous verrez Jérusalem investie par des armées, sachez alors que sa désolation est proche. « Alors, que ceux qui sont en Judée fuient vers les « montagnes ; et que ceux qui sont dans la ville s'en « retirent, et que ceux qui sont

aux champs n'y entrent point. Car ce seront là les jours de la vengeance, afin que s'accomplisse tout ce qui est écrit... «Il y aura une grande calamité sur la terre, et une «grande colère contre ce peuple; et ils tomberont par «le tranchant de l'épée, et seront menés captifs parmi «toutes les nations; et Jérusalem sera foulée aux pieds «par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils «soient accomplis¹⁸².» — Qui croit à cette menace? qui la peut croire? Comment tomberait au pouvoir de l'ennemi une ville enfermée dans une triple enceinte de fortifications, et défendue par une population non seulement vaillante, mais furieuse et désespérée?

Comment le Seigneur livrerait-il aux Gentils le peuple qu'il s'est réservé pour son partage, la cité qu'il a choisie pour «le lieu de son trône,» la maison dont il a dit: «Mon coeur et mes yeux seront là,» la terre que la prophétie assigne pour théâtre à son bienheureux empire? Comment, et selon quelles lois nouvelles de l'histoire, les Juifs seraient-ils dispersés parmi toutes les nations de la terre sans perdre leur nationalité, «errant,» dit le prophète, «parmi tous les peuples, «comme le froment dans le crible, sans qu'il en tombe «un seul grain en terre¹⁸³?» Comment... hélas! multipliez les comment tant que vous voudrez: mais toutes ces menaces irréalisables, les voici qui se réalisent trait pour trait. Voici la ville imprenable prise, par un ennemi si étonné de sa propre victoire, qu'il ne sait l'expliquer que par l'intervention de quelque Dieu vengeur. Voici le Seigneur rejetant son peuple, le temple réduit en cendres, Jérusalem foulée aux pieds, et la terre d'Israël dévastée par les Gentils. Voici les Juifs dispersés parmi tous les peuples, et promenant sous tous les climats ce sang innocent qu'ils ont appelé sur leur propre tête: «Que son sang soit «sur nous et sur nos enfants;» et toutefois, les voici partout distincts d'avec le reste des hommes, conservant leur langage, leur accent, leurs moeurs, leur physionomie, leur caractère ineffaçable, et toujours prêts à se rassembler au premier signal, pour vérifier les promesses de la prophétie aussi exactement qu'ils en ont vérifié les menaces. Allez demander au premier Juif venu si Dieu est fidèle dans ses menaces... Ou si un voile étendu sur ses yeux l'empêche encore de discerner le crime qui a pu attirer sur la seconde Jérusalem une captivité datant déjà de dix-huit siècles sans avoir atteint son terme, quand l'idolâtrie elle-même n'avait attiré sur la première qu'une captivité de soixante-dix années — eh bien! ne l'interrogez pas, regardez-le seulement, et sur son front,

182 - Luc XIX, 43, 44; XXI, 20-24.

183 - Amos IX, 9.

à la fois superbe et humilié, lisez la réponse que vous cherchez. En chaque Juif qui se montre à vos yeux, voyez vivre et marcher une preuve certaine que la voix qui a dit : « Vous ne mourrez nullement » est une voix menteuse, et qu'il suffit que Jésus-Christ ait dit : « Si vous ne vous convertissez, vous périrez, » pour que vous péririez infailliblement, si vous ne vous convertissez pas !

Aussi, mon cinquième et dernier exemple, c'est vous qui me l'allez fournir. Dans tous ceux que nous venons de rappeler, et auxquels il ne serait que trop facile d'en ajouter de nouveaux, nous avons trouvé une marche si constante et si uniforme, qu'on n'eût pas risqué de se tromper en pressentant l'événement par la prédiction. Eh bien ! comme j'aurais pu sans crainte raconter la prise de Jérusalem avant l'événement, sur le seul témoignage de la prophétie de Jésus-Christ, je puis aussi, sur le seul témoignage de la menace de Jésus-Christ, raconter aujourd'hui votre histoire future. Je me place donc, par la pensée, au lendemain du jugement, et je raconte ce qui vous sera arrivé, à vous qui entendez aujourd'hui la menace de mon texte, et qui vous flattez d'une vague espérance qu'elle ne sera point exécutée. Du temps que l'épreuve de la race humaine durait encore (je parle après le jugement), il y avait, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, sur le petit globe de la terre, dans une ville du nom de Paris, des hommes qui se glorifiaient, comme chrétiens, de posséder la parole du Seigneur, et, comme protestants, de la garder dans toute sa pureté. Ils lurent dans le Livre divin : « Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez ; » mais leurs yeux étaient comme retenus. Plus d'un serviteur de Jésus-Christ les pressa d'écouter ce sérieux appel ; mais leur parole se perdit dans les airs. L'un d'eux, en particulier, le quinzième jour du mois de janvier de l'année mil-huit-cent-cinquante quatre de Jésus-Christ¹⁸⁴, les conjura de s'y rendre attentifs — mais en vain. Comme Adam, comme les contemporains de Noé, comme les concitoyens de Lot, comme les Juifs de Jérusalem, ils prêtaient plus volontiers l'oreille à la voix perfide qui redisait de siècle en siècle : « Vous ne mourrez nullement. » Le prédicateur leur disait : Dieu l'a dit ; mais ils répondaient en eux-mêmes : à la bonne heure, mais dans quel sens l'a-t-il dit ? Le prédicateur leur disait : Rien de plus clair que sa menace ; mais ils répondaient en eux-mêmes : Une prédiction est toujours obscure. Le prédicateur leur disait : Voyez ce qui est arrivé à Adam, aux contemporains de Noé, aux concitoyens de Lot, aux Juifs

184 - C'est le jour que ce discours a été prononcé, à Paris, dans le temple de l'Oratoire...

de Jérusalem; mais ils répondaient en eux-mêmes: Les choses sont bien différentes! Le prédicateur fit ce qu'il put; mais ils s'en allèrent en disant, les uns: Cet homme a bien parlé; les autres: Ceci est sérieux, il faudra y repenser; et ils demeurèrent tels qu'ils étaient, jusqu'à ce que la mort vint les surprendre dans leur impénitence... et maintenant les voilà « dans ce lieu de tourment. »

Ce riche, qui avait amassé pour lui-même et qui n'était point riche en Dieu, qui jugeait la société en assez bon ordre pourvu qu'il y conservât ses avantages, qui « se traitait splendidement » comme celui de la parabole, qui se croyait irréprochable pour n'avoir pas acquis sa fortune par l'iniquité, mais qui ne connut ni la repentance, ni la foi, ni la charité, ni la vie de renoncement et de sacrifice, le voilà qui souffre et qui crie à Abraham: « Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, « pour mouiller dans l'eau le bout de son doigt et venir rafraîchir ma langue, car je suis grièvement tourmenté dans cette flamme¹⁸⁵ » — mais maintenant il est *trop tard*.

Ce pauvre, qui, tout absorbé dans les épreuves de la vie, ferma obstinément l'oreille à cette voix si tendre: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et vous trouverez du repos pour vos âmes; » qui, au lieu d'entrer dans les vues de Dieu qui le visitait, murmurait contre Dieu et contre les hommes, et rêvait le bouleversement de la société pour y avoir une place meilleure, le voilà qui a échangé une vie misérable contre une éternité plus misérable encore. Il comprend aujourd'hui cette parole de l'Apôtre: « Ne regardez point aux choses visibles, « mais aux invisibles¹⁸⁶, » et souhaiterait avec ardeur de pouvoir recommencer l'épreuve de la vie — mais maintenant il est *trop tard*. Cette femme mondaine, dont le coeur, dont la conscience, lui a dit plus d'une fois avec l'Évangile: Tu as besoin de te convertir, mais qui n'a pu se décider à rompre avec un monde qui l'encensait, ni avec une société dont elle était l'idole, la voilà, dans quel monde et avec quelle société, vous le voyez!

Oh! que ne donnerait-elle pas aujourd'hui pour se retrouver au jour où ce ministre de Dieu la conjurait de « fuir la colère à venir! » Ce jour-là, il était temps encore — mais maintenant il est *trop tard*. *Trop tard*: mot amer, mot infernal, mot qui est l'enfer! *Trop tard*: c'est-à-dire le ciel devenu d'airain, et tombant sur nous de tout son poids! *Trop tard*: c'est-à-dire le feu brûlant qui brûle, brûle encore et ne s'éteint point, le ver rongeur qui ronge, ronge encore, et lui seul ne périt point! *Trop*

185 - Luc XVI, 24.

186 - 2 Cor. IV, 18.

tard: c'est-à-dire la miséricorde de Dieu épuisée par sa justice, liée par sa fidélité, et ne pouvant plus se faire jour d'aucun côté sans déchirer quelqu'une de ses perfections! *Trop tard*: c'est-à-dire le désespoir du *Je ne puis*, avec l'amertume du *J'ai pu et je n'ai pas voulu*! *Trop tard...* Mais il n'est pas *trop tard*, pour vous qui m'écoutez! Ce n'est pas de l'histoire que je viens de faire dans mon dernier exemple! C'est de la prophétie! Démontez-la, comme les Ninivites celle de Jonas: vous le pouvez! Pour vous, le jour dure encore; pour vous, Dieu parle encore; pour vous, la grâce est accessible encore; que dis-je? pour vous, les bras de votre Sauveur sont ouverts encore, et semblent ne s'étendre sur sa croix que pour vous recevoir.

Ah! si vous avez pu douter ailleurs, ne doutez plus devant cette croix: malheur à qui pourrait discuter froidement la valeur d'une menace que la vérité arrache à un Sauveur crucifié! Prenez-la, par la foi, sur le seul témoignage de Dieu, et sans attendre celui de l'expérience — qu'on n'a jamais attendu que pour se perdre. Prenez-la, telle quelle, sans vos commentaires, sans les miens, terrible qu'elle est, mais vraie qu'elle est, mais miséricordieuse qu'elle est, et qui ne vous trouble que pour vous sauver! Prenez-la, tout simplement, tout naturellement, comme un enfant, craignant moins de l'exagérer que de l'atténuer, et vous méfiant de tout ce qui ressemble, même de loin, au sifflement incessant de l'ancien serpent: «Vous «ne mourrez nullement!» Prenez-la, sans vous tourmenter des moyens à employer pour vous convertir: si votre coeur est droit, vous les trouverez; allez seulement, Dieu vous conduira. Prenez-la surtout, ah! prenez-la, sur la parole du Dieu «qui est amour,» non pas comme une menace de sa colère, mais comme un avertissement de son amour, mais comme un cri de son coeur paternel, qui vous présage tout ce que vous puiserez de secours et de délivrance dans l'inépuisable trésor de ses compassions: «Je suis vivant, «dit le Seigneur l'Éternel, que je ne prends point «plaisir en la mort du méchant, mais plutôt en ce «que le méchant se détourne de sa voie, et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison «d'Israël¹⁸⁷?» — «Aujourd'hui même, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos coeurs.» Aujourd'hui, tandis que Dieu vous parle, Dieu dis-je, et non pas moi, qui ne vous ai rien dit que je n'aie tiré de sa Parole. Aujourd'hui, tandis que vous vivez, tandis que vous pouvez, tandis que vous voulez. Aujourd'hui, et non pas demain. Faut-il vous dire toute ma pensée? Selon toutes les vraisemblances,

187 - Ézéchi. XXXIII, 11.

aujourd'hui — ou jamais!...

Combien y en aura-t-il dans cette assemblée qui profiteront de ce discours? Je ne sais— Dieu le sait: qu'il y en ait un du moins — et que ce soit vous!

Amen.

La peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens

(Lyon, 1830)

*« Le pharisien, se tenant à l'écart, priait en lui-même en ces termes : Ô Dieu ! je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, ravisseurs, injustes, adultères, ni même comme ce péager; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. »
(Luc XVIII, 11, 12)*

La prière de ce pharisien nous fait connaître qu'il était satisfait de lui-même; et cette satisfaction tenait à l'opinion qu'il avait tant de ses péchés que de ses vertus. Des péchés, il n'en découvre dans sa vie que de pardonnables, et il se félicite d'être exempt des grands désordres qui ont cours dans le monde : « Je ne suis point comme le reste des hommes, injustes, ravisseurs, adultères, ni même comme ce péager. » Mais ses vertus sont des plus agréables à Dieu et des plus utiles au prochain : « Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. » Avec de si petits péchés et de si grandes vertus, il est moins digne, pense-t-il, de châtement que de récompense, et n'a rien à redouter de la justice divine.

Le monde, l'Église, ce temple peut-être, sont remplis de gens qui jugent d'eux-mêmes exactement comme le pharisien de la parabole, et c'est surtout à cette cause qu'il faut attribuer la stérilité de notre

ministère. Quand nous déclarons à des hommes de ce caractère qu'ils sont « injustes, plongés dans le mal, haïssables, ennemis de Dieu. » ils nous taxent d'exagération. De telles accusations ne sauraient s'appliquer à eux, et ne leur paraissent méritées que de ces membres tarés de la société qui s'abandonnent sans frein à leurs mauvaises convoitises, des libertins, des voleurs, des faussaires. Quand nous leur déclarons encore « qu'il n'habite en eux aucun bien, qu'il n'y a pas un article entre mille sur lequel ils puissent répondre, qu'il n'y a point de juste, qu'il n'y a personne qui fasse le bien, non, pas même un seul, » nouvelle exagération, à leur avis. Ils ne sont pas parfaits à la vérité, mais ils possèdent pourtant des vertus réelles et estimables que la justice de Dieu ne lui permet pas de méconnaître. Dès lors, ne croyant pas l'Écriture sur la condamnation qu'ils ont encourue, comment la croiraient-ils sur la grâce qui leur est proposée en Jésus-Christ? Il faut se voir perdu pour vouloir être sauvé. Nous avons beau parler, presser, conjurer, effrayer: on n'a point d'oreilles pour nous entendre.

Il nous serait permis peut-être de contester la vérité matérielle du témoignage que se rendent à eux-mêmes les honnêtes gens du monde; car la propre justice va jusqu'à fermer les yeux à l'évidence: on est avare, et l'on se croit généreux; faux, et l'on se croit sincère; esclave d'une flamme impure, et l'on se croit homme de bonnes mœurs; plein de mauvaises pratiques, et l'on se croit un modèle de probité. Mais enfin je veux supposer que vous êtes tels que vous pensez être. Seulement, puisque c'est Dieu qui vous jugera et non pas le monde, sachons ce que valent aux yeux de Dieu vos petits péchés et vos grandes vertus: c'est tout l'objet de ce discours.

Nous voulons savoir quel jugement Dieu portera au dernier jour sur ces petits péchés qui vous semblent à peine mériter qu'il les recherche. Il suffirait d'en appeler à ce que nous annonce là-dessus cette Parole qui doit nous juger au dernier jour¹⁸⁸. Mais, pour rendre les choses plus palpables, j'en veux appeler aujourd'hui à un fait historique. Nous pouvons pressentir le jugement futur de Dieu par un jugement déjà prononcé: rappelons-nous comment il rechercha le péché que commit Adam dans le jardin d'Eden en portant la main sur le fruit défendu. Je suppose que vous avez assez de foi pour ne pas rejeter jusqu'aux récits de l'Écriture sainte. Que si ce que vous trouvez d'étrange dans l'histoire d'Adam vous empêchait de la croire, vous n'échapperiez à une difficulté que pour tomber dans une plus grande, puisqu'à l'explication biblique de l'entrée du mal dans le monde il faudrait en substi-

tuer une autre, et vous charger d'une tâche sous laquelle les plus grands philosophes ont succombé.

Le péché d'Adam n'était pas de ceux que l'on appelle graves dans le monde, et dont le pharisien se félicitait d'être exempt. Ce n'était ni un meurtre, ni un larcin, ni un adultère. À regarder l'objet de la désobéissance d'Adam, il ne s'agissait que de cueillir un fruit et de le manger. À regarder le sentiment qui l'y porta, c'était seulement un mouvement d'orgueil, de convoitise, ou de curiosité : d'orgueil, s'il voulait s'élever à des lumières surhumaines; de convoitise, s'il voulait contenter un appétit sensuel; de curiosité, s'il ne voulait que connaître les propriétés de ce fruit mystérieux. Ou plutôt, ce n'était tout cela que pour Ève, qui avait péché la première; pour Adam, qui la suivit dans sa désobéissance, c'était moins encore, à juger comme vous faites : c'était une condescendance poussée trop loin pour les sollicitations de sa femme, que sais-je ? une faiblesse aimable, intéressante peut-être, Adam n'ayant pas voulu séparer sa destinée de celle de sa compagne, et préférant succomber avec elle à triompher seul de la tentation.

Que penserait-on dans le monde d'un péché de cette nature ? N'est-il pas de ceux qui fourmillent dans la vie humaine et que les plus honnêtes se permettent sans scrupule ? de ceux qui, pour adopter les idées reçues, ne supposent pas un mauvais cœur, ne donnent point de scandale, ne font de tort à personne, ne perdent pas la réputation d'un homme et ne valent pas les honneurs d'un remords ? Quel est l'homme qui n'ait jamais senti son cœur enflé par une pensée d'orgueil, qui n'ait jamais cédé à quelque attrait des sens ou qui n'ait jamais donné carrière à une curiosité indiscrete ? Quel est celui qui n'ait jamais eu à se reprocher (s'il ne s'en est pas applaudi peut-être, au lieu de se reprocher) d'avoir failli par déférence pour une femme, pour une mère, pour un ami ? De telles actions, toutes contraires qu'elles sont à des commandements de Dieu, ne reçoivent pas même dans le langage du monde un nom aussi sérieux que celui de péché. Ce sont des fautes de tous les jours, des infirmités inhérentes à la condition de l'homme, des peccadilles, passez-moi ce terme familier, mais exact; je tiens avant tout à être bien compris. Or, cette peccadille d'Adam, de quel œil le Seigneur l'a-t-il regardée ? Mesurons le délit par la peine, et voyons si le châtement que Dieu attache à l'action d'Adam est aussi léger que celui qu'elle mérite dans l'opinion du monde. C'est une question d'histoire, et que les suites du péché d'Adam vont éclaircir.

Une première suite du péché d'Adam, c'est un changement complet

s'opérant dans tout ce qui l'entoure. Banni de ce jardin délicieux que Dieu avait planté de ses mains, et dans lequel « il avait fait germer tout arbre beau à voir et bon à manger, » il est jeté au-dehors sur la face de la terre, et tristement abandonné à cette liberté qui l'a séduit. Cette terre, maudite à cause de lui, ne lui enfantera plus naturellement que des épines et des chardons, et ne lui donnera désormais son pain quotidien qu'en échange d'un pénible travail. Les animaux, que Dieu avait fait venir humblement à ses pieds pour qu'il leur donnât des noms en souverain maître, secouent son empire comme il a secoué celui de son Créateur; et la nature entière semble se soulever contre lui pour se venger de ce qu'elle a été assujettie par sa faute à la vanité et à un soupir universel: « La création est sujette à la vanité, non de sa volonté, mais à cause de celui qui l'y a assujettie; car nous savons que toute la création soupire et qu'elle est en travail jusqu'à maintenant.¹⁸⁹ » Ce châtement vous semble-t-il léger?

Mais approchons-nous pour voir ce qui se passe dans Adam lui-même, et toutes les morts renfermées dans cette mort à laquelle il s'est livré en aveugle, sur la foi du serpent.

La seconde suite du péché d'Adam, c'est la mort physique: « Tu es poudre et tu retourneras en poudre; » la mort, la plus grande peine que la justice humaine ait su trouver pour les plus grands criminels; la mort, avec tout ce qui la précède et avec tout ce qui la suit. Avant la mort, cet affaiblissement graduel qui la prépare, ces maladies qui la précipitent, ces déclins qui l'annoncent, ces angoisses qui l'accompagnent. Après la mort, cette dissolution effrayante qui nous oblige à éloigner de nous ce que nous entourions naguère de l'affection la plus tendre, et à dire comme Abraham de sa chère Sara: « Que j'enterre mon mort et que je l'ôte de devant moi¹⁹⁰. Mais par-dessus tout la mort en soi, le passage, le moment; ce moment terrible, mystérieux, indivisible, où le cœur cesse de battre, le sang de couler, l'œil de regarder; ce moment, avant lequel on était homme et après lequel on est cadavre, en attendant qu'on ne soit plus rien pour la vue, et qu'on aille se con fondre avec cette vile poussière qui va nourrir les générations suivantes. Ce châtement vous semble-t-il léger?

La troisième suite du péché d'Adam, c'est la mort spirituelle; j'appelle de ce nom l'asservissement au péché. Dieu punit le péché par le péché même, en abandonnant le pécheur à sa propre volonté pervertie; et c'est le plus redoutable de ses jugements: « Car, comme

189 - Rom. VIII, 19-21.

190 - Gen XXIII, 4.

ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, aussi Dieu les a livrés à un esprit dépourvu de jugement, pour commettre des choses qui ne sont point convenables.¹⁹¹ À peine Adam a-t-il cédé à la tentation, que le péché se fait jour de toutes parts dans son âme. On le voyait jusqu'ici paré de son innocence; et le voici découvrant en lui-même je ne sais quoi de honteux qui le contraint de se couvrir. Il marchait devant Dieu la tête levée, le visage serein, le cœur libre; et le voici troublé à la voix de son Créateur, et se cachant en criminel parmi les arbres du jardin. Mais que Dieu lui fasse rendre compte de sa désobéissance, et vous allez suivre dans sa réponse le progrès rapide du péché. Se condamne-t-il? tombe-t-il à genoux? demande-t-il pardon à son Juge? Certes, c'était la seule justice dont il fût encore capable; mais cette même chute qui devait tant l'humilier l'a livré à l'orgueil, et le voici rejetant sa faute sur Ève, comme Ève rejette la sienne sur le serpent: «La femme que tu as mise avec moi m'adonné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé¹⁹².» Voyez-vous bien tout ce que signifie cette réponse? «La femme m'en a donné:» cette femme, «cet aide semblable à lui,» cet autre lui-même, «os de ses os et chair de sa chair,» il l'accuse et la présente en sa place aux coups de la vengeance divine; tant l'égoïsme étouffe déjà la charité dans son cœur! Mais l'accusation d'Adam porte plus haut. «La femme que tu as mise avec moi:» c'est toi qui me l'as donnée; si tu ne me l'eusses point donnée, tout ce mal ne serait point arrivé. Malheureux Adam! ainsi l'impiété achève le désordre de ton cœur. Ah! qu'importe que le péché soit entré chez toi par une petite porte ou par une grande? Quoi qu'il en soit, cette ouverture lui a suffi pour pénétrer, pour s'étendre et pour envahir tout ton être. Pureté, paix, humilité, vérité, charité, piété, tout s'éteint. Ce châtiment vous semble-t-il léger?

La quatrième suite du péché d'Adam, c'est la mort éternelle; cette mort, cachée comme dans le fond de cette menace mystérieuse: «Tu mourras de mort;» cette mort, dont la mort physique n'est que l'image, et la mort spirituelle le prélude; cette mort, si épouvantable que le monde n'y peut pas croire, et que les plus croyants se surprennent parfois à tâcher d'en douter; mais cette mort, si clairement et si naturellement prédite par la Parole de Dieu, qu'il faut fermer les yeux pour ne l'y pas voir. Car nous lisons, d'une part: «Quiconque ne fait pas tout ce qui est écrit dans «le livre de la loi est maudit¹⁹³;»

191 - Rom. I,88

192 - Gen. III,12.

193 - Gal. III,10.

et de l'autre: «Allez, maudits, au feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges¹⁹⁴,» et encore: «Leur ver ne meurt point, et leur feu ne s'éteint point¹⁹⁵.» Ce feu qui ne s'éteint point, ce ver qui ne meurt point, cette colère qui de meure, cet abîme que rien ne peut combler, — hélas! ce châtement vous semble-t-il léger?

Enfin , la cinquième et dernière suite du péché d'Adam, c'est que cette quadruple malédiction que nous venons de voir tomber sur sa tête, croissant et se multipliant avec la race qui doit sortir de lui, va se transmettre à ses enfants avec la lumière du jour, de telle sorte qu'il sera aussi impossible de trouver jamais, ni dans un coin si reculé de la terre ni dans un enfoncement si lointain de l'avenir, un homme à qui cet héritage d'amertume ne parvienne pas¹⁹⁶, qu'il est impossible de trouver dans le lit d'un fleuve une retraite que ne visitent ses eaux. Adam, dont le nom signifie en hébreu l'homme, tombe à la tête d'un monde, qui le suit dans sa chute comme un seul homme. Ses enfants, «formés dans l'iniquité et conçus dans le péché¹⁹⁷,» demeurent comme lui bannis d'Eden et errants sur la terre, comme lui assujettis à la mort, comme lui livrés au péché, comme lui condamnés à une misère sans fin. Ce châtement encore vous semble-t-il léger?

Que dis-je? et quel mal y a-t-il au monde dont ce premier péché ne soit, je ne dis pas la cause unique, mais la cause originelle? Quelle calamité, quel désordre, quel crime nommer où l'on n'aperçoive la main de Dieu poursuivant après soixante siècles la peccadille d'Adam? Si l'on vous demande ce qui fait que vous luttez incessamment contre la faim et la soif, que vous êtes comme en guerre avec lesolde la terre, avec les pierres des champs et avec les bêtes sa vages, et qu'il faut conquérir votre pain à la sueur de votre front, répondez: C'est la peccadille d'Adam.

Si l'on vous demande ce qui fait que vous souffrez, que vous pleurez, que vous passez des jours dans l'angoisse et des nuits sans sommeil, que vous mourez, que vous voyez mourir, que vous menez

194 - Matth. XXV, 41.

195 - Marc IX,44,46.

196 - NdÉ: Dans son œuvre autobiographique, *Triste Tropiques*, l'anthropologue français renommé, Claude Lévi-Strauss, fut forcé de faire un constat semblable (1955: 417):

Aucune société n'est foncièrement bonne, mais aucune n'est absolument mauvaise; toutes offrent certains avantages à leurs membres, compte tenu d'un résidu d'iniquité dont l'importance paraît approximativement constante...

197 - Ps.LI, 7.

une vie toujours mourante, où vous n'avez pu entrer qu'en risquant d'ôter le jour à celle qui vous le donnait, répondez: C'est la peccadille d'Adam. Si l'on vous demande ce qui fait que vous êtes charnels, vendus à l'iniquité, que vous faites non le bien que vous voulez, mais le mal que vous ne voulez pas, que vos petits enfants produisent déjà les fruits amers du péché et qu'ils en portent le germe dès leur naissance, répondez: C'est la peccadille d'Adam. Si l'on vous demande ce qui fait que vous êtes « par nature enfants de colère, enfants de malédiction, enfants du démon¹⁹⁸, » réservés à son affreuse société, et qu'à moins d'un miracle de la grâce vous allez devenir un sujet éternel de joie pour l'éternel ennemi de tout bien, répondez: C'est la peccadille d'Adam. Si l'on vous demande enfin ce qui fait que le monde entier est plongé dans le mal, que la perdition est la pente naturelle du cœur et la voie de la multitude, que Satan est devenu le Prince de ce monde, que Dieu se repent d'avoir formé l'homme, et qu'au lieu que le ciel n'a pas cessé de présenter à la terre le magnifique spectacle de ses jours resplendissants et de ses nuits étincelantes, la terre ne présente plus au ciel qu'une vaste scène de désordres, de querelles, de guerres, de rapines, de meurtres, de souillures, de crimes du jour et de crimes de la nuit, répondez: C'est la peccadille d'Adam.

Ah! si vous pouviez douter encore de l'énormité du péché d'Adam, je sais un homme qui n'en doutait pas, et que je voudrais pouvoir vous faire entendre ici à ma place: cet homme, c'est Adam lui-même. Nous avons sur lui le triste avantage de voir le ruisseau auquel il venait d'ouvrir un passage changé en un fleuve immense, qui couvre de son débordement la terre entière; mais il avait sur nous l'avantage plus triste encore de l'avoir vu naître et commencer à couler. Seul entre tous les hommes, Adam a pu comparer le second état de sa race avec le premier. Pour nous, qui naissons dans le péché, le péché est devenu comme une seconde nature, et nous pouvons à peine concevoir la condition humaine séparée de ce désordre; mais lui, auteur de ce premier péché qui avait bouleversé l'ouvrage de Dieu, — de ce premier péché! — il pouvait sans doute retrouver encore au fond de son âme un souvenir amer de son innocence primitive. Quel changement, ô mon Dieu, quel changement! Quand, fatigué du poids du jour, Adam venait s'asseoir aux portes d'Eden, et raconter à ses enfants comment elles s'étaient fermées et pour lui et pour eux; quand, appelant le cadavre d'Abel et s'étonnant de ce sommeil qu'il ne pouvait troubler, il se demandait si ce ne serait pas là cette mort

198 - Eph. II, 2; 2 Pierre II, 14; 1 Jean III, 10.

que Dieu lui avait prédite; quand, après avoir accompli ses neuf cent trente années, et touchant presque à la naissance de Noé, il voyait l'iniquité de Caïn, surpassée par ses descendants, se communiquer à la race sortie de Seth; quand il se disait enfin que la ruine universelle du genre humain s'était consommée dans sa personne, sous l'arbre de la science du bien et du mal,— oh! alors, qu'eût-il pensé d'un homme qui, jugeant ainsi que vous jugez, serait venu lui dire que le péché qu'il avait commis dans Eden était petit devant Dieu?

Mais, au reste, qui pourrait mieux nous instruire du jugement de Dieu que Dieu lui-même Écoutez-le: «Par un seul homme le péché est entré au monde, et par le péché la mort; et ainsi la mort est parvenue sur tous les hommes, parce que tous ont péché;» et encore: «Par un seul péché les hommes sont assujettis à la condamnation¹⁹⁹.»

C'est, que «l'Éternel regarde au cœur, tandis que l'homme regarde à ce qui est devant les yeux²⁰⁰.» Vous, considérez le fait matériel et vous dites: Adam n'a fait que manger d'un fruit, qu'est-ce que cela? Ou peut-être, vous pénétrez quelque peu sous la surface, et cherchant les causes immédiates du péché d'Adam, vous dites: Un mouvement d'orgueil, de convoitise ou de curiosité, qu'est-ce que cela encore? Mais Dieu entre plus avant, et il trouve dans Adam un cœur qui lui désobéit, le sachant et le voulant. Manger d'un fruit, quand Dieu a dit: Tu n'en mangeras point, ce que c'est que cela? C'est transgresser une défense de Dieu, c'est-à-dire la jeter à terre et la fouler aux pieds; c'est rejeter, dans ce seul commandement, l'autorité du législateur, et avec cette autorité la loi tout entière. Manger d'un fruit, quand Dieu a dit: Tu n'en mangeras point, c'est se révolter contre Dieu; c'est dire: «Nous ne voulons point que celui-ci règne sur nous²⁰¹;» c'est lever la main sur son trône pour l'en faire tomber, si l'on pouvait, pour y monter, dirai-je? ou pour y faire monter le tentateur en sa place. Manger d'un fruit, quand Dieu a dit: Tu n'en mangeras point, c'est pécher, et en péchant ouvrir la porte à tous les péchés; c'est faire, en principe et comme en germe, ce que fit Caïn en tuant Abel, Lémec en se livrant à la convoitise et à la vengeance, les tyrans en opprimant les peuples, Cam en se moquant de son père, Taré en servant les faux dieux, et tout le genre' humain en corrompant sa voie. Que dis-je, manger d'un fruit défendu? l'acte extérieur n'est pas même nécessaire; les mains et la bouche ne sont ici pour rien, et devant Dieu le péché est déjà tout

199 - Rom.V, 12,16.

200 - ISam. XVI,7.

201 - Luc XIX,14.

entier dans la seule pensée du péché: «Celui qui regarde «une femme avec des yeux de convoitise a déjà commis adultère avec elle dans son cœur²⁰², et «celui qui hait «son frère est un meurtrier²⁰³.»

Sans doute il y a des degrés dans l'offense; mais l'offense, comme offense, mais le péché, comme péché, est toujours infiniment grave devant Dieu, et il le serait à nos propres yeux s'il ne nous avait tellement enveloppés qu'il nous éblouit et nous aveugle. Un petit péché, c'est une contradiction dans les termes; c'est comme si l'on parlait d'une énormité légère ou d'un attentat insignifiant. Aussi est-il écrit: «Le salaire du péché, c'est la «mort²⁰⁴;» il n'est pas dit, le salaire d'un certain nombre de péchés, mais le salaire du péché, n'y en eût-il qu'un seul d'accompli; il n'est pas dit non plus, le salaire de tel ou de tel péché, mais le salaire du péché, fût-il de ceux que vous jugez les moins graves. Le péché est péché, cela suffit. Comme il ne faut à un homme qui traverse un torrent sur un pont étroit qu'un faux pas, qu'un petit faux pas, pour tomber et périr, il ne faut aussi pour perdre une âme, pour ruiner un monde, qu'un péché, qu'un petit péché; il ne faut que manger d'un fruit défendu, que prononcer une parole coupable, que nourrir une pensée criminelle, que faire une de ces choses que vous avez faites tous les jours de votre vie.

Car, n'essayez pas de vous tranquilliser en séparant votre condition de celle d'Adam. Cela pourrait vous réussir devant votre conscience égarée, mais non pas devant Dieu. L'épître aux Romains, dans laquelle nous lisons ces paroles que nous venons de rappeler: «Le «salaire du péché, c'est la mort,» n'a pas été écrite pour Adam, mais pour nous. Ne dites pas que vous n'avez pas péché, comme Adam, contre une loi expresse du Seigneur. Cela n'est pas vrai. Quelle loi plus expresse voulez-vous que celle-ci: «Parlez en vérité à votre «prochain?» et vous avez menti; ou celle-ci: «Ne «médisiez point les uns des autres?» et vous avez me dit; ou celle-ci: «Soyez doux?» et vous vous êtes mis en colère; ou celle-ci: «Honore ton père et ta mère?» et vous avez manqué à vos parents; et combien d'autres commandements exprès n'avez-vous pas transgressés! Ne dites pas non plus que vous ne vous êtes pas trouvé dans la condition où était Adam lors de son épreuve, n'ayant jamais été sans péché. Cela est vrai. Mais n'avez-vous jamais fait une chose que vous saviez être mauvaise, et que vous auriez pu ne pas faire? Eh bien, quand vous

202 - Matth. V,28.

203 - 1Jean III,15.

204 - Rom. VI,23.

avez fait cela, vous avez fait ce qu'a fait Adam, et vous ne sauriez vous plaindre de voir votre conduite assimilée à la sienne. Ne dites pas enfin que le péché a tant d'empire sur vous que vous n'y pouvez résister. Eh quoi! c'est là ce qui vous rassure? C'est bien plutôt ce qui doit vous faire trembler; ou bien vous n'auriez qu'à vous engager plus avant dans l'iniquité pour devenir plus excusable encore, et si vous pouviez atteindre à la corruption absolue du démon, vous seriez exempt de tout châtement! Non, ne dites rien pour atténuer votre culpabilité ou pour vous dissimuler votre péril; mais mesurez-vous à la mesure dont Dieu s'est servi avec Adam, et voyez-vous tel que vous êtes.

Que si le seul péché d'Adam a été jugé digne d'un châtement si épouvantable, apprenez de là, honnêtes gens du monde, ce que pèse devant le même Dieu la masse de ces péchés que vous appelez petits et qui rem lissent votre vie. Prenez-en un, un seul, un mensonge, par exemple, et l'envisagez en face. Tirez-en des conséquences pareilles à celles que vous venez de voir résulter du péché d'Adam, et faites cette réflexion: Si j'eusse été dans Eden à la place d'Adam, et que j'y eusse commis ce péché à la place du sien, j'aurais fait autant de mal qu'en a fait le premier homme. Puis, prenez tous les petits péchés que vous commettez dans une journée, et calculez, si vous le pouvez, tout ce qu'ils renferment de criminel aux yeux de Dieu, et tout ce qu'ils méritent de châtement. Puis enfin, rassemblez tous les petits péchés de votre vie entière, sans parler des grands, pour en faire l'objet d'un calcul semblable... ou plutôt, laissez là tous ces calculs, qui ne vous donnent qu'une mesure d'homme pour des jugements de Dieu. Rapportez-vous-en à Dieu lui-même; écoutez «le témoin fidèle et véritable.» Mettez dans vos cœurs ces paroles: «Il y aura tribulation et angoisse pour toute âme d'homme qui fait le mal²⁰⁵; les yeux de Dieu sont trop purs pour voir le mal²⁰⁶; l'âme qui pèche mourra²⁰⁷; notre Dieu «est un feu consumant²⁰⁸» et tant d'autres semblables. Voyez enfin vos péchés comme les voit celui qui doit vous juger. Alors, au lieu de penser dorénavant qu'ils ne soient pas de nature à l'offenser et à troubler votre paix, vous les trouverez au contraire si graves, si nombreux, si accablants, que vous succomberez sous votre fardeau, et que la seule question qui vous restera sera de savoir s'il y a bien

205 - Rom. I,9.

206 - Hab. I,13

207 - Ezéch. XVIII, 4,20.

208 - Hébr. XII,29.

quelque salut possible pour un pécheur aussi criminel que vous l'êtes!

Vous venez d'apprendre à contempler vos péchés sous un nouveau jour. Mais, quoi qu'il en soit, vous pensez avoir aussi quelques vertus : qu'en ferons-nous ? Si Dieu est juste pour punir les premiers, le sera-t-il moins pour récompenser les secondes ? Après tout, qu'un bon fils, un bon mari, un bon père de famille, un homme probe, moral, bien-faisant, soit réputé devant Dieu dépourvu de tout bien et digne seulement de condamnation, cela vous paraît inadmissible, cela blesse votre raison et votre conscience elle-même. Mais n'y aurait-il pas ici une seconde illusion ? Les vertus qui vous flattent sont-elles aussi réelles aux yeux de Dieu qu'aux vôtres ? Nous disons, aux yeux de Dieu : car nous n'avons garde de contester la valeur, l'utilité, la beauté de la vertu humaine, même séparée de la foi, pour l'ordre de la vie présente ; mais nous l'envisageons ici dans la lumière de Dieu, et comme moyen de justification devant lui.

Commençons par poser un principe que personne de vous ne contestera, et qui, une fois reconnu, nous permettra de résoudre cette question, comme nous avons résolu la première, par des faits : toute vertu qui s'allie avec l'habitude du crime ou du vice est fautive et n'a que des apparences trompeuses. Expliquons-nous par un exemple. Un homme est cité comme un modèle de respect et de tendresse pour sa mère. Si je viens à découvrir que cet homme vit dans la pratique du vol et qu'il subvient aux besoins de sa mère avec le fruit de sa criminelle industrie, je conclus de là que sa piété filiale n'est pas pure ni même réelle, et qu'elle ne mérite pas le nom de vertu au jugement de celui qui connaît toutes choses. Pourquoi ? parce que, selon cette parole de l'Écriture que nous avons déjà citée, « Dieu regarde au cœur, » et qu'il n'y a pour lui de vertu véritable que celle qui procède d'un cœur attaché au bien. Telle n'est pas la piété filiale de ce voleur ; car s'il prenait soin de sa mère par amour du bien, le même amour du bien l'empêcherait également de dérober. La tendresse qu'il lui porte n'est donc qu'une tendresse de tempérament et d'instinct, qui n'a rien de vertueux pour « le Dieu qui sonde les cœurs et les reins²⁰⁹. » Mais une fois que vous admettez qu'une vertu alliée à l'habitude du crime ou du vice n'a que des apparences trompeuses, il faut convenir que les vertus de l'honnête homme selon le monde ne doivent pas le rassurer, parce qu'il n'en est aucune qu'on ne voie associée quelquefois avec les plus mauvaises convoitises. Sans chercher trop curieusement dans votre propre vie si les vertus que vous vous attribuez ne

209 - Ps. VII, 9.

s'y trouveraient pas réunies à des pratiques immorales; sans parler de ces fameux scélérats qui ont poussé fort loin certaines vertus sociales ou domestiques, ni de ces esclaves des passions charnelles qui sont capables de généreux sacrifices, bornons-nous à un exemple tiré de la mieux avérée de toutes les histoires, celle de la Bible. Que diriez-vous si je vous faisais voir que des hommes qui se sont livrés pendant une longue suite d'années à l'injustice et à l'oppression la plus odieuse qui fut jamais, et qui ont fini par commettre le plus grand de tous les crimes, ont possédé plusieurs des vertus dont vous vous vantez et par les quelles vous pensez vous justifier devant Dieu?

La terre vit-elle jamais un forfait plus noir que le crucifement du Seigneur? À le considérer comme un supplice atroce infligé à un innocent, c'est une injustice horrible. À le considérer comme un supplice atroce infligé au premier bienfaiteur de l'humanité, c'est une ingratitude révoltante. À le considérer comme un supplice atroce infligé au plus grand prophète du Seigneur, c'est une impiété détestable. Mais de quel nom l'appeler, quand on le considère comme un supplice atroce infligé au Fils de Dieu, descendu du ciel en terre, pour sauver l'homme perdu?

Et qui sont les auteurs de ce forfait? Je ne dis pas les exécuteurs, ce sont les Romains; mais les véritables auteurs, les instigateurs du crime, qui sont-ils? Ce sont les sacrificateurs, les scribes et surtout les pharisiens. C'est eux qui s'opposèrent dès le commencement à Jésus, parce qu'il blessait leur orgueil, démasquait leur hypocrisie et ruinait leur crédit; c'est eux qui lui présentèrent à plusieurs reprises des questions captieuses, «pour le surprendre en paroles» et «pour avoir de quoi l'accuser²¹⁰»; c'est eux qui plus d'une fois envoyèrent des messagers pour se saisir de lui et le traduire devant le Sanhédrin; c'est eux qui, exaspérés par le miracle qu'il venait d'accomplir sur Lazare, «délibérèrent de ne plus laisser faire cet «homme, et depuis ce jour-là se consultèrent ensemble «pour le faire mourir²¹¹»; c'est eux qui achetèrent sa tête pour trente pièces d'argent; c'est eux qui le firent arrêter en Gethsémané, et traîner de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et encore d'Hérode à Pilate; c'est eux qui excitèrent la multitude à crier: «Crucifie! crucifie!» et qui effrayèrent Pilate en le menaçant de l'accuser devant César, s'il ne leur livrait celui qu'on appelait le «roi des Juifs;» c'est eux encore qui l'insultèrent jusque dans son agonie en disant: «Il a sauvé les autres, et il ne peut se

210 - Mattti. XXII, 15; Luc VI, 7

211 - Jean XI, 53.

sauver lui-même! Qu'il descende maintenant de la croix, et « nous croirons en lui^{212!}»

Eh bien, ces meurtriers de Jésus-Christ, ces pharisiens, c'étaient, en partie du moins, c'étaient peut-être en général d'honnêtes gens selon le monde. Il ne faut pas se figurer en effet que les pharisiens fussent tous des barbares, des libertins, des spoliateurs, des impies. Il pouvait y en avoir de ce caractère; mais ce n'est pas l'idée que le Nouveau Testament nous donne du plus grand nombre. Tels qu'il nous les fait connaître, beaucoup d'entre eux passeraient dans le monde pour d'honnêtes gens, si ce n'est pour des hommes vertueux. Il est vrai que nos saints livres nous montrent en même temps de mauvaises convoitises, des vices régnant chez eux; mais tel est dans tous les temps la contradiction de l'honnête homme du monde avec lui-même.

La réputation de haute sainteté que les pharisiens avaient usurpée auprès du peuple, et qui faisait dire au Seigneur: «Vous vous justifiez vous-mêmes devant les hommes²¹³,» serait bien difficile à expliquer s'ils n'eussent possédé quelques vertus humaines, et sur tout de celles qui sont les plus utiles à la société. Ils tenaient à la religion; et en opposition aux saducéens, qui étaient les matérialistes de l'époque, ils faisaient hautement profession de croire à l'immortalité de l'âme et à la résurrection. Leur zèle pour l'accomplissement des devoirs extérieurs du culte avait passé en proverbe, et le Seigneur rend témoignage à l'exactitude avec laquelle ils payaient les dîmes, tout en leur reprochant de négliger les préceptes plus spirituels et plus importants de la loi²¹⁴.

Leurs vertus se mêlent à leurs vices mêmes, et paraissent jusque dans le temps qu'ils persécutaient le Seigneur et se préparaient à le crucifier. Cet argent qu'ils ont donné à Judas pour prix de sa trahison, et que Judas jette dans le temple, qu'en font-ils? Ils répugnent à le mettre dans le trésor, «parce que c'est le prix du sang:» quelle délicatesse! Et puis ils l'emploient à «acheter le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers:» quelle charité!

Saint Paul, qui avait appartenu aux pharisiens jus qu'à sa conversion, s'exprime partout sur le caractère moral de cette secte en termes qui confirment le jugement que nous venons d'en porter. En se défendant contre ses accusateurs, il s'honore d'avoir «vécu pharisien, selon la secte la plus exacte de la religion des «Juifs,» et il veut

212 - Matth. XXVII, 42.

213 - Luc XVI, 15.

214 - Matth. XXIII, 27.

que sa nation et ses adversaires eux-mêmes trouvent dans ce fait une garantie de «la vie irréprochable qu'il a menée dès sa jeunesse²¹⁵.»

Enfin, et surtout, la parabole d'où notre texte est tiré, et dans laquelle le Seigneur a voulu nous mettre devant les yeux un pharisien qui fût comme le type du pharisaïsme, nous représente un homme qui, tout éloigné qu'il est d'être justifié devant Dieu, n'en a pas moins de grandes vertus devant le monde et devant sa propre conscience. Jugez-en par sa prière; car outre que rien ne donne à entendre que sa conduite extérieure ne soit pas telle qu'il la dépeint, il prononce cette prière «à l'écart et en lui-même,» et l'on n'a pas intérêt à mentir dans une prière particulière. «Il n'est pas comme le reste des hommes:» il a donc les dehors d'une vertu singulière. «Il n'est pas ravisseur ni injuste:» c'est donc un homme probe dans les affaires. «Il n'est point adultère:» ses mœurs sont donc pures. Mais il y a plus: «Il jeûne deux fois la semaine:» voilà les habitudes de la dévotion portées jusqu'aux privations et aux pénitences. «Il donne la «dîme de tout ce qu'il possède:» voilà de grands sacrifices qui supposent une bienfaisance et une piété rares; y en a-t-il beaucoup d'entre vous qui réservent aux pauvres ou aux œuvres religieuses un dixième de leur revenu? Enfin il reconnaît dans ses vertus un don de Dieu, car il lui en rend grâces: «Je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes.»

Qui ne verrait là un homme estimable, vertueux, religieux, selon le monde? Ce n'est pourtant, je le répète, qu'un pharisien, qu'un type de pharisaïsme.

Mais si l'honnête homme n'a point de vertus qu'il ne partage avec le pharisien, comment ces vertus pourraient-elles le rassurer contre le jugement de Dieu? Avec toutes ces vertus, vous pouvez donc porter un cœur rempli des sentiments qui déplaisent le plus au Seigneur. Avec toutes ces vertus, vous pouvez être au fond un ennemi de Dieu, de la vérité et des gens de bien. Avec toutes ces vertus, vous auriez pu, si vous aviez été contemporain de Jésus-Christ, être trouvé, non parmi ses disciples, mais parmi ses meurtriers.

Cette pensée vous révolte, et voué croyez que j'exagère; mais prenez garde, on se connaît si mal soi-même! Le cœur irrégénéré renferme des germes secrets dont il est bien loin de prévoir les développements futurs. Quand les élèves du collège de Nantes, invités par leurs maîtres à décerner à l'un d'entre eux le prix de vertu, couronnaient, après sept ans d'épreuve, le jeune Robespierre, savait-

215 - Act. XXVI,4,5.

on ce qu'il ferait un jour? Le savait-il lui-même? Mais voici un exemple qui se rapporte plus directement à notre sujet. Les pharisiens disaient aussi: «Si nous avions été du temps de nos pères, nous n'aurions pas participé au «meurtre des prophètes²¹⁶» et à quelques jours de là ils crucifiaient le prophète des prophètes, le Fils de Dieu!

Ce sont là des faits, mes chers frères; et l'on ne peut pas rejeter des faits. Mais le résultat auquel nous venons d'arriver vous étonne à tel point que vous avez peine à en croire vos yeux. Qu'y a-t-il donc dans les vertus de l'honnête homme selon le monde, qu'y a-t-il dans les vôtres qui les rende capables de s'allier au péché, au vice, au crime, et qui leur ôte tout mérite devant Dieu? Le voici, mes chers frères, et je réclame ici toute votre attention: c'est que l'amour de Dieu n'est pas le principe et l'âme de ces vertus. Nous disions tantôt que la seule vertu véritable est celle qui procède d'un cœur bon; faisons un pas de plus, et reconnaissons qu'il n'y a de cœur vraiment bon que ce lui qui aime Dieu; or on ne l'aime que lorsqu'on a cru en Jésus-Christ. Celui qui fait le bien pour le monde a droit aux applaudissements du monde; celui qui le fait pour la conscience a droit à l'approbation de sa conscience; mais celui-là seul qui le fait pour Dieu a droit à la faveur de Dieu. Voilà ce que l'honnête homme ne comprend pas, et c'est ce qui corrompt à leur source toutes ses vertus. En oubliant d'aimer Dieu, il a oublié non-seulement «le premier et le «plus grand commandement,» mais encore celui «d quel dépendent toute la loi et les prophètes²¹⁷» et sans l'observation duquel tout le reste n'est que comme un corps sans âme. Car Dieu étant notre Créateur, et le principe de toutes les relations que nous soutenons avec les créatures, ainsi que de toutes les obligations qui en résultent, lui ôter la première place, c'est tout confondre, tout bouleverser. Sans l'amour de Dieu dans le cœur, les plus belles vertus ressemblent à ces fruits parés de belles couleurs, mais dont un petit ver dévore l'intérieur.

Fidèle à l'esprit de ce discours, où je voudrais vous montrer la vérité comme à l'œil plutôt que la prouver par de longs raisonnements, j'en appelle à une comparaison, ou, si vous voulez, à une parabole. Celui qui remplit les devoirs de la vie, sans mettre Dieu au centre de tout, ressemble à un homme dont je vais vous raconter l'histoire. Uni à une femme qu'il a rendue mère, mais lassé de son amour et consumé d'une flamme adultère, il fuit loin de sa famille avec la complice de son crime, et va cacher sous un ciel étranger sa honte avec ses plai-

216 - Matth. XXIII, 30.

217 - Matth. XXII,40.

sirs. Là, il comble cette femme coupable des marques de son attachement, et prodigue les plus tendres soins aux enfants qu'elle lui a donnés. Ses nouveaux amis, qui n'ont pas connu son histoire, le citent comme le modèle des maris et des pères. Mais vous qui la connaissez, que pensez-vous de cette affection conjugale et de cette affection paternelle qui laissent languir dans l'abandon sa femme et ses enfants légitimes? N'est-elle pas vicieuse dans son principe? et n'est-il pas vrai qu'il ne faut, pour mettre à néant toutes les vertus de ce chef de famille, que produire l'acte qui révèle son premier, son véritable engagement? Eh bien, voilà votre honteuse image à vous qui dites: Je remplis mes devoirs de fils, de père, de citoyen, sans songer à votre premier devoir de chrétien, pour ne pas dire de créature; et pour mettre à néant toutes vos vertus, pour les convaincre de vanité et de mensonge, il ne faut que montrer ce commandement du Dieu qui a fait le ciel et la terre: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée; voilà le premier et le plus grand commandement.».

Que si, non content de vous arrêter à cette vertu sans vie et sans réalité, vous osez vous en faire un titre pour vous justifier devant Dieu; si vous dites, ce qu'on entend dire sans cesse: Je n'ai pas à redouter la condamnation de Dieu, parce que je suis un honnête homme, qui satisfait à toutes ses obligations et qui ne fait de tort à personne,— oh! Alors ce n'est pas assez de dire que cette vertu est nulle: elle devient ce que l'Écriture appelle «la justice propre,» qui est le pire de tous les péchés. Il n'y a pas, aux yeux de Dieu, de plus détestable péché que l'orgueil, ni d'orgueil plus insupportable que celui d'une créature pécheresse qui pense trouver en elle-même de quoi lui mériter la faveur de Dieu. Honnêtes gens du monde qui vous complaisez en vous-mêmes, je n'hésite pas à vous le déclarer: la condition d'une pauvre Marie-Magdeleine qui pleure aux pieds du Seigneur, ou d'un pauvre, brigand crucifié qui dit: «Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras en ton règne,» vaut mieux que la vôtre. Il y a plus de ressource, il y a plus de lumière, il y a plus de vertu véritable chez cette femme enveloppée de honte et chez ce meurtrier couvert de sang, mais qui ont appris du moins à se connaître et à s'écrier: «Mon Dieu, sois apaisé envers moi pécheur!» que chez vous, qui passez aux yeux du monde et aux vôtres pour un homme sans reproche, peut-être pour un homme vertueux, mais qui ne comprenez ni la volonté de Dieu ni l'état de votre cœur, et qui venez étaler avec complaisance devant nos regards les haillons im purs de votre propre justice. La

pécheresse et le meurtrier pénitents rendent du moins hommage à la sainte loi de Dieu, par l'amertume de leur repentir et par leur résolution arrêtée d'entrer dans une voie nouvelle; mais vous, qui ne songez ni à déplorer le passé ni à rien changer pour l'avenir, vous méconnaissiez cette loi, vous la traitez comme si elle n'était pas, vous la foulez aux pieds. Ah! ce n'est pas moi qui vous condamne, c'est Jésus-Christ; Jésus-Christ, qui disait aux pharisiens, à ces honnêtes gens de Jérusalem: «Vous vous justifiez vous-mêmes devant les hommes, «mais Dieu connaît vos cœurs; car ce qui est grand «devant les hommes est une abomination devant Dieu²¹⁸;» Jésus-Christ, qui nous montre l'humble publicain de notre parabole justifié préférablement au pharisien superbe, et qui élève la pécheresse pleurant à ses pieds au-dessus de l'irréprochable Simon; Jésus-Christ, qui déclare «qu'il est venu pour des écheurs, non pour des justes,» et «qu'il y a plus de «joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent que «pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin «de repentance²¹⁹;» Jésus-Christ enfin, qui accueille avec une compassion si tendre «les péagers et les pécheurs» altérés de pardon et de grâce, et qui ne s'écarte de sa douceur ordinaire que pour foudroyer l'orgueil des pharisiens. Eh! quels autres a-t-il jamais appelés «hypocrites, sépulcres blanchis, fous et aveugles, race de vipères, serpents, fils de la géhenne,» qui semblent ne pouvoir «échapper à la colère à venir?»

Mais ce n'est pas pour vous troubler que je suis monté dans cette chaire, c'est pour vous sauver. Ah! si vous avez commencé d'apercevoir, et le crime de vos péchés, et le crime plus grand de votre justice propre, n'endurcissez point vos cœurs! Non, n'endurcissez point vos cœurs! Si un pauvre pécheur comme moi a pu vous faire entrevoir les terreurs du jugement à venir, que sera-ce quand vous comparâtes devant ce Dieu «dont les yeux sont trop purs pour voir le mal?» Que ferez-vous quand celui qui sonde les cœurs fouillera dans les replis du vôtre, et recherchera le fond de vos péchés et de vos vertus, à la lumière de sa sainte et redoutable loi? Que ferez-vous alors? mais plutôt que voulez-vous faire aujourd'hui? car alors il sera trop tard; mais aujourd'hui vous avez un Sauveur.

Oui, un Sauveur! et un Sauveur qui sauve en vérité quiconque ne veut être sauvé que par lui seul! Non pas un Sauveur qui nous apporte une doctrine de salut, et qui la confirme par son martyre, mais un Sauveur qui est lui-même «notre propitiation,» et qui «nous purifie de

218 - Luc XVI, 15.

219 - Luc XV, 7.

tout péché²²⁰ ; » non pas un Sauveur qui achève de conduire au ciel ceux qui ont fait la moitié du chemin sans lui, mais un Sauveur qui a tout souffert et tout accompli pour nous, et qui nous a « préconus, prédestinés, appelés, justifiés, glorifiés²²¹ ; » non pas un Sauveur qui nous laisse toute notre vie incertains de ce qui doit suivre la mort, mais un Sauveur qui nous garde, qui prie pour nous, qui accomplit tout en tous, « de qui, par qui et pour qui « sont toutes choses²²² ! ». Et quel autre Sauveur pourrait suffire à des misérables tels que nous ? Quel titre pour rions-nous présenter hors de lui ? quelle condition remplir ? quelle faveur mériter ? et que nous reste-t-il enfin que d'être blanchis dans ton sang, enveloppés dans ta justice, scellés de ton Esprit, marqués de ton nom, trouvés en loi, « Agneau de Dieu qui ôtes le péché du monde ? » Ne voulez-vous pas venir à lui pour avoir la vie ? Ne voulez-vous pas ouvrir à celui qui vous dit avec tant de douceur : « Je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend m a voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi²²³ » Ne voulez-vous pas échanger votre espérance illusoire contre la promesse du Dieu qui ne peut mentir, « les linges souillés de votre justice » contre la justice du « Saint des saints, » votre vie de péché contre le service glorieux de Jésus-Christ, et la colère à venir contre les plaisirs éternels ? Ne voulez-vous pas vous séparer de la prière présomptueuse du pharisien : « Je te rends grâces de ce que je ne suis pas « comme le reste des hommes, ni même aussi comme « ce péager, » et vous aller mettre à genoux à côté du pauvre péager pour vous associer à son humble, à sa bienheureuse prière : « Mon Dieu, sois apaisé envers « moi pécheur ? »

Anges du ciel, qui assistez à notre culte et qui en portez les nouvelles à l'Église d'en haut, que lui direz-vous de notre réunion de ce jour ? Pourrez-vous dire qu'elle a fait passer une âme « de la mort à la vie et de la puissance de Satan à Dieu ? » Oui, Dieu, votre Dieu et notre Dieu, est fidèle ! il a donné gloire à sa parole ! Cherchez, et vous trouverez dans quelque coin de cette assemblée un pécheur qui s'humilie, qui pleure et qui prie. Portez une de ses larmes au ciel, et chantez sur lui les cantiques de l'enfant prodigue : « Il était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé, » tandis que nous vous répondrons sur la terre par le cantique que vous nous apprîtes au-dessus des plaines de

220 - 1Jean I,7.

221 - Rom. VIII,28,29.

222 - Rom. XI,36.

223 - Apoc. III.20.

Bethléhem: «Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux! Paix sur la terre! bonne volonté envers les hommes!»

Amen.

La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti

1866

«Dis-leur: je suis vivant, dit le Seigneur l'Éternel, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël?» (Ezéchiel XXXIII, 11)

Pour bien entrer dans l'esprit de ces paroles, il est nécessaire de connaître le caractère des hommes auxquels elles sont adressées. Ceux à qui elles étaient premièrement destinées et qui les ont entendues de leurs oreilles, c'étaient des Israélites inconvertis; des Israélites, puisque le Seigneur les appelle «la maison d'Israël;» mais des Israélites inconvertis puisqu'il les exhorte à «se détourner de leur méchante voie.»

Ils étaient Israélites: issus de cette race élue avec laquelle Dieu avait fait alliance, et qui annonçait le Messie au monde en attendant qu'elle le lui donnât, ils étaient à portée d'entendre, depuis leur naissance, la bonne nouvelle de la rémission des péchés; ils avaient reçu, dès le huitième jour de leur vie, la circoncision, ce «sceau de la justice de la foi;» ils célébraient, chaque année, cette Pâque de l'Éternel qui préfigurait le grand sacrifice de la croix; ils lisaient la parole du salut dans le livre de la loi, ils l'entendaient de la bouche

des prophètes ; naissance, éducation, culte, prédication, sacrements, rien ne leur manquait au-dehors.

Mais au-dedans, ils portaient un coeur inconverti : ils n'étaient point entrés dans l'esprit de cette alliance ; ils n'avaient point pressenti dans ce Messie l'Agneau de Dieu ; ils n'avaient point répondu à ces appels de la grâce ; ils n'avaient point cru à cette « justice de la foi ; » ils n'avaient point renoncé à leurs péchés ; ils n'étaient point devenus des hommes nouveaux ; et s'ils différaient des païens par leurs privilèges, ils ne différaient pas moins des Israélites pieux par leur impénitence.

C'étaient là les premiers objets de l'apostrophe de Dieu dans notre texte ; mais ce n'étaient pas les seuls. Dieu, qui parle pour les siècles, avait en vue, outre les Israélites inconvertis, les hommes qui, dans d'autres temps et sous une autre économie, présenteraient le même caractère et allieraient comme eux la profession de la vérité avec l'inconversion du coeur : ces hommes qui invoquent le nom de Jésus-Christ ; qui ont été baptisés, dès leur entrée dans le monde, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ;

- qui prennent part à la sainte Cène en mémoire de Jésus-Christ crucifié pour nos péchés ;
- qui lisent la Parole de Dieu, et qui fréquentent assidûment la prédication de l'Évangile ;
- mais qui n'ont pas reçu un coeur nouveau et un esprit nouveau ;
- qui n'ont pas une foi vivante et agissante par les bonnes oeuvres ;
- et qui, s'ils diffèrent des incrédules par leur profession, ne diffèrent pas moins des enfants de Dieu par leurs dispositions et par leur vie ;
- membres de l'Église de Jésus-Christ, mais non de son corps ; baptisés d'eau, mais non du Saint-Esprit ; chrétiens, mais chrétiens inconvertis.

Ces hommes, vous les voyez partout : ils abondent dans toutes les communions chrétiennes ; ils peuplent nos villes et nos campagnes ; ils remplissent nos églises, et forment vraisemblablement la plus grande partie de l'assemblée qui est devant mes yeux.

C'est à eux aussi que s'adressent, et c'est à eux spécialement que j'applique aujourd'hui ces paroles sorties de la bouche de Dieu : « Je suis vivant, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie ; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël ? »

Quelles paroles ! Je ne sais, mes frères, si elles vous saisissent comme moi : mais cet endroit de l'Écriture est parmi ceux qui parlent

le plus vivement à mon coeur. Le caractère qui le distingue, l'esprit qui le pénètre de part en part, c'est la compassion de Dieu pour les membres inconvertis de l'Église.

Ailleurs, on le voit accablant de tels hommes du double poids de son mépris et de sa colère; tantôt les comparant à une eau tiède qu'un homme vomit de sa bouche, ou à de vils animaux qui se vautrent dans la fange; tantôt, ouvrant l'enfer sous leurs pieds, et leur y montrant les supplices les plus rigoureux choisis pour ceux qui, « ayant connu la voie de la justice, se sont détournés du saint commandement qui leur avait été donné²²⁴ »

C'est pour eux qu'il réserve tout ce que la langue énergique des prophètes a d'indignation plus vigoureuse et de reproches plus atterrants: « Écoutez, cieux; et toi, terre, prête l'oreille! Car l'Éternel parle: J'ai nourri des enfants; je les ai élevés; mais ils se sont rebellés contre moi. Le boeuf connaît son possesseur, et l'âne, la crèche de son maître; mais Israël est sans connaissance; mon peuple est sans intelligence...

Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices? Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles; elles me sont fâcheuses, je suis las de les supporter...²²⁵ »

Mais ici c'est un tout autre langage: la compassion de Dieu y paraît toute seule. Sa loi violée, sa majesté outragée, l'énormité du péché, ce n'est pas ce qui l'occupe: ce qui l'occupe, ce qui absorbe toute son attention, c'est la misère des membres inconvertis de l'Église. Il n'en peut soutenir la vue; ses entrailles s'émeuvent au-dedans de lui: il s'écrie, il descend de son trône, il se tient devant le pécheur, il le prend à témoin de la sollicitude de son Dieu, il le conjure d'avoir aussi pitié de lui-même et de se convertir: « Je suis vivant, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël? »

Mais contemplons de plus près cette compassion de Dieu, et les avertissements qu'elle nous donne. La compassion de Dieu, si tendrement exprimée dans mon texte, renferme deux instructions également salutaires pour le chrétien inconverti: car elle lui donne à connaître premièrement, combien il est misérable aux yeux de Dieu; et secondement, combien Dieu est favorable à sa conversion; et par là elle ôte les deux plus formidables obstacles que l'ennemi de notre salut

224 - 2 Pierre II, 21.

225 - Esaïe I, 2-14.

oppose à notre conversion, en cherchant à nous persuader d'abord que nous ne sommes pas aussi misérables qu'on nous le dit, et ensuite que nous ne pouvons pas être assurés que Dieu veuille notre conversion. Ces deux instructions feront le sujet de deux discours.

PREMIER SERMON

La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti nous révèle combien un tel homme est misérable. Car Dieu ne ressemble point dans ses compassions à l'homme, dont les sentiments peuvent être faux ou du moins exagérés: Dieu est parfaitement vrai, et parfaitement exact dans tout ce qu'il éprouve; il ne s'émeut que quand il y a sujet de s'émouvoir, et il ne s'émeut aussi que précisément jusqu'au degré qu'il y a sujet de s'émouvoir.

Cessez donc, ô membres inconvertis de l'Église, de vous flatter de la pensée que l'on vous connaît mal, que l'on rêve pour vous des maux imaginaires ou qu'on exagère vos maux réels. Celui qui vous crie: «Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie, et pourquoi mourriez-vous?» ce n'est pas un homme, c'est Dieu.

Sa compassion vous est une marque certaine que vous êtes misérables; et, en même temps, le degré de sa compassion vous est une mesure exacte de votre misère.

Mesurez donc, si vous le pouvez, ce qu'il y a de compassion dans les paroles de mon texte, et vous connaîtrez ce qu'il y a en vous de misère; ou, si vous êtes contraints de reconnaître que la compassion ici exprimée est infinie et sans mesure, reconnaissez aussi que votre misère, est infinie et sans mesure.

Mais qu'y a-t-il donc en vous qui inspire à Dieu une compassion si profonde? C'est encore Dieu qui vous en instruira. Sa Parole développe ailleurs la déclaration générale qu'elle fait ici de votre misère, et vous en expose les traits les plus saillants.

Et d'abord, le premier trait, le fond et la cause de toute votre misère, c'est le péché; vous êtes misérables, parce que vous êtes pécheurs. Vous êtes pécheurs, et vous en convenez: il y aurait folie à le nier. Mais vous en convenez en termes et d'un ton qui font voir que vous en prenez votre parti, comme d'une faiblesse inhérente à la nature humaine. Nous ne sommes pas exempts de péché, sans doute; personne n'est exempt de péché; hommes, nous participons aux

faiblesses de l'humanité.

À ce langage, on reconnaît facilement que vous n'avez jamais considéré le péché sous son vrai jour, et que vous n'en avez connu, ni toute l'énormité, ni ce que je veux surtout rappeler ici, toute l'amertume.

Savez-vous ce que c'est que le péché?

Pensez-y: entrez dans cette question, et allez jusqu'au fond. Le péché, cette disposition qui vous est si familière que vous en parlez comme d'un trait de votre nature; le péché, dans lequel vous vivez, vous vous mouvez, vous respirez, savez-vous bien ce que c'est?

Dieu va vous le dire. L'Écriture le définit ainsi: «Le péché est la transgression de la loi²²⁶.»

Transgression de la loi, quelle lumière dans ce seul mot!

Transgression, ce n'est pas faiblesse, c'est révolte; c'est le renversement de la loi, qui est l'ordre et la règle; c'est le dérèglement et le désordre. Puis donc qu'il y a péché en vous, il y a désordre dans votre coeur; et là où il y a désordre, comment n'y aurait-il pas misère?

Mais encore, le péché est la transgression de la loi, de qui? de la loi de Dieu, créateur et roi de toutes choses; de la loi qui domine souverainement sur toutes les parties de cet univers; de la loi qui commande à la mer de se renfermer dans ses limites, au soleil de donner sa lumière, aux mondes de garder chacun sa place, et à l'homme d'aimer Dieu et de lui rendre grâce et gloire; de la loi souveraine et universelle.

Telle loi, telle transgression; tel ordre, tel désordre.

Qui transgresse une loi quelconque, compromet l'ordre de tout le domaine sur lequel cette loi étend son empire.

Qui transgresse la loi de la famille, compromet l'ordre de la famille;

- qui transgresse la loi d'un peuple, compromet l'ordre de ce peuple;

- qui transgresse la loi de la terre, compromet l'ordre de la terre;

- et qui transgresse la loi de l'univers, qui pêche, compromet l'ordre de l'univers.

Éclaircissons cette pensée par un exemple. Un membre d'une famille transgresse la loi de la famille; ainsi, un mari trahit la foi conjugale: je dis qu'il compromet l'ordre de la famille. Car, si le principe qu'il met en pratique était mis en pratique par tout le reste de la famille, par la femme envers son mari, par les parents envers leurs enfants et par les enfants envers leurs parents, par les maîtres envers leurs serviteurs et par les serviteurs envers leurs maîtres, tous les liens de devoir, d'autorité, de confiance, d'affection, qui unissent entre eux

les membres de cette famille, seraient rompus, et cette maison entière serait en désordre; et lors même que la transgression d'un membre n'est pas imitée par les autres, il est coupable, quant à lui, comme si tous faisaient ce qu'il fait, et responsable pour sa part du désordre de la famille entière.

Semblablement, celui qui pêche compromet l'ordre de tout l'univers; et il est autant dans le désordre, quant à lui, que si toutes les créatures se révoltaient comme lui contre la loi de Dieu.

Si la mer franchissait ses limites, si le soleil refusait sa lumière, si les mondes se déplaçaient et s'égarait au hasard dans l'espace, cette révolte universelle dont la seule pensée trouble notre imagination, que serait-elle?

Rien que l'extension du péché; rien que la mer, le soleil, les astres péchant; rien que toutes les créatures faisant ce que vous faites. Et bien que cela n'arrive point en effet et que les autres créatures ne suivent point l'exemple que vous leur donnez, cependant, en transgressant, vous, la loi de Dieu, vous apportez toute la part que vous pouvez à sa transgression universelle; et si, de votre propre main, vous chassiez la mer par-dessus ses rivages, vous éteigniez le soleil, vous déplaciez les mondes, si vous pouviez faire cela et si vous le faisiez, ô homme qui péchez, vous ne seriez que conséquent avec vous-même, et vous ne seriez pas plus dans le désordre, quant à vous, que vous n'y êtes en faisant ce que vous faites tous les jours.

Mais il y a plus encore. Le péché est la transgression de la loi de Dieu: mais de quelle loi de Dieu? Car il y a deux lois de Dieu: il y a sa loi matérielle qui régit le monde visible, auquel appartiennent la mer, le soleil, les astres; et il y a sa loi spirituelle qui régit le monde invisible, auquel appartient l'âme de l'homme.

La loi que le péché transgresse, c'est la seconde, la loi spirituelle qui régit le monde invisible. L'homme pêche, et l'harmonie du monde invisible est troublée; mais l'homme pêche, et la mer respecte ses rivages, et le soleil continue de nous éclairer, et les astres gardent leur place.

C'est pour cela que le désordre du péché nous frappe moins, charnels que nous sommes et asservis aux choses visibles; mais c'est pour cela précisément qu'il devrait nous frapper, nous étonner, nous épouvanter davantage. Car lequel de ces deux mondes est le plus grand et le plus glorieux, l'esprit de l'homme fait à l'image de Dieu, destiné à durer éternellement comme Dieu, capable de jouir d'une félicité infinie avec Dieu; ou la mer, le soleil, les astres, faits de

poudre, destinés à retourner en poudre, et qui doivent être la proie des flammes dans ce jour terrible où « la terre et le ciel s'enfuiront et où il ne se trouvera plus de lieu pour eux ? »

Que celui qui porte un cœur d'homme et qui sent la dignité de sa nature, réponde. Qu'il dise que le monde invisible est le monde éternel, et le monde visible, le monde périssable ; le premier, le monde maître, et le second, le monde serviteur ; le premier, le monde réel, et le second, le monde type.

Qu'il dise que la nature, dans sa gloire la plus éblouissante, n'est qu'un pâle reflet des gloires invisibles des esprits qui demeurent fidèles à Dieu et qui partagent sa fidélité ; et que la transgression des lois par lesquelles Dieu conduit le monde visible, n'est aussi qu'une pâle image de la transgression de la loi par laquelle il régit le monde des esprits.

Sortez donc, ô hommes ! du cercle étroit de ce que vos yeux peuvent voir et vos mains toucher ; placez-vous devant le « Père des esprits, » et comprenez, si vous le pouvez, quel est le désordre qu'enfante le péché.

Quand la mer franchirait ses limites et couvrirait la terre d'un nouveau déluge ; quand ses ondes furieuses arracheraient tout, renverseraient tout sur leur passage ; quand elles rouleraient avec fracas les rochers détachés des monts, les arbres déracinés, les cadavres des animaux et ceux des hommes, et ne feraient de notre globe qu'un immense désert d'eau, le désordre qui serait ainsi produit ne mériterait pas d'être nommé auprès de celui que produirait le péché de l'homme.

Quand le soleil, sortant de son lieu, s'éloignerait et se rapprocherait de notre globe au gré d'un mouvement sans but et sans règle ; quand tour à tour il le livrerait à un hiver destructeur et le consumerait par des ardeurs insupportables ; quand il ferait tout mourir dans ce monde qu'il avait mission de réjouir par sa lumière et de vivifier par sa chaleur, le désordre qui serait ainsi produit ne mériterait pas d'être nommé auprès de celui que produirait le péché de l'homme.

Et quand le monde chancelerait sur sa base antique et croulerait sur ses fondements ; quand les astres et leurs systèmes se rencontreraient, se heurteraient et se briseraient les uns sur les autres ; quand l'univers rentrerait dans un plus effroyable chaos que celui d'où Dieu l'a tiré au commencement, ce désordre, ce bouleversement de l'univers ne mériterait pas d'être nommé auprès du désordre que produirait le péché de l'homme.

Tout cela serait arrivé, que si le coeur de l'homme était encore dans l'ordre et dans la règle, l'harmonie du monde invisible demeurerait intacte, inaltérable, pleine de gloire, sur les ruines de toutes les choses visibles. Mais quand l'homme, créé à l'image de Dieu, est sorti de cet ordre spirituel auquel tout est subordonné dans la création, quand il s'est révolté contre Dieu, quand il a péché, — alors, le désordre est au coeur du royaume; alors, les réalités éternelles sont en péril; alors, le but du Créateur faillirait, s'il pouvait faillir; alors, une main sacrilège a été levée contre le Roi des rois et a tenté de le renverser de dessus le trône du monde.

Cette main, à qui est-elle? c'est la vôtre, c'est la mienne, c'est celle de quiconque a péché. Voilà, voilà le désordre du péché! Et par une suite nécessaire, puisque le foyer de ce désordre est dans le coeur du pécheur, voilà la misère du pécheur; voilà votre misère à vous, à chacun de vous; et voilà pourquoi le Dieu des miséricordes s'émeut, vous conjure et s'écrie: «Je suis vivant, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël?»

Que si vous êtes tellement accoutumés à ce désordre, qu'il ne vous épouvante plus; si vous en êtes venus au point de dire au péché, «tu es mon frère,» et à la confusion. «tu es ma soeur,» sachez que votre misère a un autre côté par lequel elle vous demeurera éternellement sensible, sans qu'aucune puissance de l'habitude vous la puisse rendre supportable. Le péché ne vous jette pas seulement dans le désordre, il vous expose encore au châtement de Dieu; et si vous pouvez corrompre votre coeur pour qu'il consente au désordre, vous ne pouvez pas corrompre Dieu pour qu'il vous exempte du châtement.

En vain espérez-vous vous persuader que le péché ne mérite point de châtement en vous parce que vous l'apportez en naissant, et que ce n'est que dans le premier homme qu'il pourrait être justement recherché. Car, sans remonter à Adam, et sans entrer ici dans de longs raisonnements pour justifier la transmission de ce triste héritage du père aux enfants, je viens droit à vous, et je vous adresse deux questions qui vous concernent personnellement.

Premièrement, ne vous est-il jamais arrivé de faire une chose que vous saviez être mauvaise et que vous auriez pu ne pas faire?

Secondement, si cela vous est arrivé, n'en avez-vous pas été repris par votre conscience?

À la première question, je réponds pour vous et pour tout homme :

Oui, cela m'est arrivé; et à la seconde question, je réponds pour vous et pour tout homme: Oui, ma conscience m'en a repris.

Eh bien! quand vous avez fait une chose que vous saviez être mauvaise et que vous auriez pu ne pas faire, vous avez fait en votre place ce qu'Adam a fait en la sienne, et vous avez participé en esprit à la chute de toute votre race et quand votre conscience vous en a repris, vous avez rendu témoignage contre vous-même que vous avez mérité un châtement.

Mais quel est le châtement que Dieu réserve au péché?

Si vous n'avez vu jusqu'à présent dans le péché qu'un entraînement de la nature où il entre plus de faiblesse que de perversité, il est vraisemblable que vous n'attendez aussi qu'un châtement modéré, tel que celui qu'un père indulgent inflige à son enfant indocile.

Mais si les réflexions que nous vous avons présentées vous ont donné des vues nouvelles sur la gravité du péché, vous serez ouverts aussi à de nouvelles pensées concernant le châtement qu'il mérite.

Voulez-vous savoir ce que révèle sur ce point la Parole de Dieu, cette Parole qui nomme chaque chose de son vrai nom et qui ne peut pas plus exagérer que mentir?

J'ose à peine vous le dire; mais il faut que vous connaissiez toute votre misère: car si vous ne la connaissez pas, vous y demeurerez et vous périrez; mais si vous la connaissez, il vous reste une délivrance. C'est la compassion de Dieu qui le porte à vous révéler votre état, et c'est la charité qui nous commande de vous répéter ce qu'il en a dit: je vous le répète en tremblant, et comme à genoux devant vous. Ouvrez la Bible, épître aux Galates, chapitre III, verset 10, et lisez: «Quiconque ne fait pas tout ce qui est écrit au livre de la loi, quiconque pèche, est maudit.»

Le châtement du péché, c'est la malédiction de Dieu; le châtement encouru par tout pécheur, par vous, par vous-même, c'est la malédiction de Dieu; vous êtes sous la malédiction de Dieu... ne fermez pas le livre, ne détournez pas les yeux, ne cherchez point à vous distraire; non! mais demeurez, écoutez, et connaissez votre condition telle qu'elle est.

Malédiction, — ce mot seul a quelque chose qui fait frémir la nature. Vous l'entendez prononcer, et sans que vous ayez eu le temps de vous rendre compte de ce qu'il signifie, un saisissement involontaire, instinctif, s'empare de vous. Mais examinez ce qu'il signifie, et cette horreur augmentera.

Maudire, c'est dire à quelqu'un: Je souhaite que mal te soit. Il

semble si conforme à la nature de fixer sur une créature vivante, fût-elle même étrangère à notre espèce, un regard d'intérêt, de lui vouloir du bien dans notre coeur et d'exprimer ce sentiment par un souhait charitable; le langage des hommes est si rempli de souhaits de ce genre, même sans amour dans le coeur et jusqu'à l'égard de leurs ennemis, que si l'on entend un homme parler à un autre et commencer ainsi: Je souhaite..., on s'attend nécessairement à quelque bonne parole qui va suivre. Mais quand on entend au contraire cette suite: Je souhaite que mal te soit, il semble que tout l'ordre de la nature est renversé, et que quelque chose de mystérieux, d'épouvantable, d'inferral a dû se passer entre celui qui donne la malédiction et celui qui la reçoit.

Si un scélérat, le rebut de la terre, près de recevoir le juste salaire de ses crimes et marchant vers l'échafaud; si un scélérat me maudissait, un frisson involontaire contracterait mes membres et ferait battre mon coeur, et ces mots: Je te maudis — résonneraient encore à mon oreille longtemps après que la voix impure qui les prononça se serait éteinte sous le glaive de la justice.

Et si un homme de bien, accoutumé à ne faire entendre que des paroles de sagesse, et dont je n'aurais reçu moi-même que des témoignages de bienveillance; si un homme de bien me maudissait, sa malédiction jetterait dans mon âme un trouble d'autant plus grand que je lui devrais plus et l'estimerais davantage, et y laisserait une impression profonde, ineffaçable.

Et si mon père, un père vénérable, un père tendre, un père chéri; si mon père, dans son lit de mort; si mon père me maudissait, — n'est-il pas vrai que cette malédiction s'attacherait à mon coeur comme une flèche qui l'aurait transpercé? et qui peut dire tout ce qu'elle y répandrait d'angoisse et d'amertume?

Cependant la malédiction d'un homme, quel qu'il soit, peut être injuste. Ce scélérat ne me maudit peut-être que pour avoir réprimé sa méchanceté; il se peut que cet homme de bien soit injuste à mon égard; mon père même n'est point infallible; un faux rapport, une irritation soudaine peut lui arracher une malédiction que je n'ai point méritée; et selon ce qui est écrit: «Comme l'oiseau est prompt à voler et l'hirondelle à courir ça et là, la malédiction donnée sans sujet n'arrivera point²²⁷;» si j'ai l'approbation de Dieu et de mon propre coeur, je pourrai me réfugier dans le sanctuaire de ma conscience où l'homme ne peut m'atteindre, lever en paix les yeux

vers le ciel et dire à Dieu : « Ils maudiront, mais tu béniras²²⁸. »

Et encore, fût-elle méritée, la malédiction d'un homme, quel qu'il soit, est sans puissance par elle-même. Ni ce scélérat, ni cet homme de bien, ni mon père n'est l'arbitre de mon sort ; il ne commande ni à la nature, ni aux événements, ni à mon corps, ni à mon âme ; l'homme maudit et meurt, et sa malédiction que deviendra-t-elle, si un plus puissant que lui ne se charge de l'accomplir ?

Mais si Dieu me maudissait ; Dieu, qui « est juste quand il parle et pur quand il juge²²⁹, » qui ne frappe que le coupable et qui ne le frappe que du nombre de coups qu'il a mérités, pas un de plus, pas un de moins ; Dieu, qui « est bon envers tous, dont la compassion est sur toutes ses oeuvres²³⁰, » et qui n'inflige aucun châtement, que la sainteté de sa loi, le besoin de son gouvernement et l'énormité du crime ne le lui arrachent comme maigre lui ;

- Dieu, qui ne parle point en vain, qui « dit et la chose a son être, » qui « commande et elle comparait²³¹, » et dont la parole, soit qu'elle promette ou qu'elle menace, soit qu'elle bénisse ou qu'elle maudisse, est encore cette même parole qui dit au commencement : « Que la lumière soit, et la lumière fut²³² ; »

- Dieu, que « toutes choses servent²³³, » et dont la volonté souveraine contraint toutes ses créatures à travailler ensemble, d'un bout de l'univers à l'autre, à l'accomplissement de ses desseins de miséricorde ou de vengeance ; qui bénit, et toutes les créatures bénissent, qui maudit, et toutes les créatures maudissent ;

- Dieu enfin, qui me possède tout entier, corps et âme, qui me tient serré par devant et par derrière et dont la main est partout sur moi, qui m'enveloppe et qui tout ensemble me pénètre de toutes parts, qui se fait obéir en maître par chaque fibre de mon cerveau, par chaque battement de mon coeur, par chaque mouvement de ma pensée ;

- si ce Dieu tout juste, tout bon, tout-puissant, me maudissait ; si j'étais de ceux sur lesquels il prononce ces paroles : « Puisqu'il a aimé la malédiction, que la malédiction tombe sur lui ! et puisqu'il n'a point pris plaisir à la bénédiction, que la bénédiction s'éloigne de lui ! qu'il soit revêtu de la malédiction comme d'une robe ! qu'elle entre dans

228 - Ps. CIX, 28.

229 - Ps. LI, 4.

230 - Ps. CXLV, 9.

231 - Ps. XXXIII, 9.

232 - Gen. I, 3.

233 - Ps. CXIX, 91.

son corps comme de l'eau, et dans ses os comme de l'huile! qu'elle lui soit comme un vêtement dont il se couvre, et comme une ceinture dont il se ceigne continuellement²³⁴!»

Que serait cette malédiction, sinon toutes les perfections divines rangées en bataille contre moi; la justice de Dieu me poursuivant, sa puissance m'accablant, et, ce qu'il y a de plus terrible, sa bonté relevant l'horreur de ses jugements et de mes remords, et faisant elle-même mon plus cruel tourment?

Que serait cette malédiction, sinon toutes les créatures conspirant à mon supplice, chacune d'elles apportant à son tour sa part de coopération pour accroître ma misère, et chaque fibre de mon cerveau, chaque battement de mon coeur, chaque mouvement de ma pensée, se soulevant contre moi pour me déchirer?

Que serait cette malédiction, sinon le monde entier, au dehors et au de dans, devenu pour moi sans amour, la nature sans charmes, la terre sans fruit, le ciel sans sourire, l'existence sans joie, la dernière goutte de félicité tarie dans le dernier repli de mon coeur, et tout mon être séché jusque dans la racine, comme ce malheureux figuier que la voix du Seigneur avait maudit et dont un apôtre disait le lendemain: «Seigneur, le figuier que tu as maudit est tout sec²³⁵»

Que serait enfin cette malédiction, sinon mon âme enveloppée et pénétrée d'une misère immense, infinie, et ne trouvant plus dans tous les êtres qu'un enfer universel, un enfer au dedans de soi, un enfer dans les créatures, un enfer en Dieu même?

Mais que fais-je? où vont toutes ces descriptions également cruelles et impuissantes? C'est trop pour le coeur, c'est trop peu pour la vérité; et tout cela est autant au-dessous de la réalité, que la puissance de la parole de l'homme est au-dessous de la puissance de la parole de Dieu...

Membres inconvertis de cet auditoire, ne vous rassurez pas par la pensée que vous n'éprouvez rien qui réponde à de si effrayantes déclarations, et ne raisonnez point ainsi en vous-mêmes: Non, je ne me sens point maudit de Dieu.

Que vous vous sentiez maudit ou non, vous l'êtes, puisque Dieu le dit.

Si vous ne le sentez point, sachez que cette insensibilité est la marque d'un coeur endurci et un premier fruit de cette malédiction même.

234 - Ps. CIX, 17-19.

235 - Marc XI, 12-14.

Si vous ne le sentez point, sachez que vous le sentirez un jour, quand auront péri les choses visibles à la faveur desquelles vous réussissez aujourd'hui à vous déguiser votre état.

Si vous ne le sentez point, sachez que Dieu le sent pour vous, Dieu, qui vous crie dans mon texte: «Je suis vivant, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais à ce qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël?»

Comme un homme qui monte sur une haute montagne, dont le sol se développe en collines échelonnées les unes au-dessus des autres depuis la plaine jusqu'à son sommet, à chaque fois qu'il arrive au pied d'une colline nouvelle et qu'il commence à la gravir, ne voit rien au-delà et se flatte que c'est ici la dernière et qu'il touche au terme de sa course, mais n'en a pas plutôt atteint la cime qu'il en découvre d'autres qu'il faut gravir encore, et marche ainsi de surprise en surprise et de fatigue en fatigue; ainsi moi, en exposant devant vos yeux la misère du chrétien inconverti, telle qu'elle se développe en ses redoutables degrés, à chaque fois que j'aborde quelque nouveau développement et que je commence d'y entrer, je me persuade qu'il ne saurait y en avoir de plus terrible et je me flatte que celui-ci est le dernier et que je touche au terme de ma pénible tâche, mais je ne l'ai pas plutôt achevé que j'en découvre d'autres qu'il faut vous exposer encore, et je marche d'étonnement en étonnement et d'épouvante en épouvante.

Quand nous avons sondé le désordre du péché et que nous l'avons trouvé plus effroyable que ne serait le bouleversement de l'univers, que pouvait-il rester à dire encore? Il restait la malédiction de Dieu.

Et maintenant que nous avons ouvert cette malédiction et que nous l'avons trouvée renfermant un enfer universel, peut-il y avoir un nouveau trait qui ajoute à l'horreur d'une telle condition?

Oui, il y en a un; et tel, qu'il double, qu'il triple, qu'il multiplie à l'infini la force de tout ce qui a été dit précédemment. C'est que cette malédiction est éternelle, en sorte que si vous venez à comparaître au tribunal de Jésus-Christ sans avoir été converti, le supplice auquel vous y serez condamné n'aura jamais de fin. Car il est écrit: «Maudits, retirez-vous de moi, et allez au feu éternel, qui est préparé au Diable et à ses anges,» et encore: «Et ceux-ci s'en iront aux peines éternelles²³⁶.»

Des peines éternelles!... Quelle que dût être votre misère, si elle devait avoir une fin, elle serait en quelque sorte supportable. L'esprit

236 - Matth. XXV, 41, 46.

de l'homme, étant immortel, est ainsi fait que ce qui doit finir ne peut lui paraître long.

Un enfant qui avait entendu dire que le séjour des méchants dans l'enfer devait durer mille années et qu'après cela ils en sortiraient, étant un jour menacé de l'enfer pour sa mauvaise conduite, répondit : « Que m'importe d'aller en enfer ? on n'y restera « que mille ans. »

Ce mot était aussi profond qu'il était naïf, et par la bouche de ce petit enfant tout le genre humain parlait. Ce qu'il disait de mille ans, l'homme le dira également de cent mille ans, et d'un milliard d'années, et d'un milliard de siècles, et d'une durée quelconque à laquelle il doit enfin voir un terme.

Les yeux toujours fixés sur cet horizon, quelque éloigné qu'il soit, l'homme pourra attendre d'y être parvenu ; et parce qu'il est immortel, ces milliards de siècles qu'il devra passer dans la souffrance, une fois écoulés, ne lui sembleront rien dans l'éternité de félicité qui doit suivre.

Mais, être livré à des peines éternelles ; souffrir, et se dire : Je souffre pour toujours ; être dans la société des démons, et se dire : Je suis ici pour toujours ; être banni de la présence de Dieu et de son royaume, et se dire : J'en suis banni pour toujours ; regarder sous ses pieds, et voir un abîme de douleur qui n'a point de fond ; regarder sur sa tête, et voir un ciel de colère qui n'a point d'horizon ; jeter les yeux à droite, à gauche, devant, derrière, et ne découvrir de tous côtés qu'une éternité sans rivage ; essayer d'espérer, et ne le pouvoir point ; s'efforcer de croire, et ne trouver dans son coeur que la foi des démons (Jacq. II, 19) ; crier à Dieu, et n'en être plus écouté²³⁷ ; se consumer en imaginations de toute sorte pour se délivrer, et après d'infructueux efforts, retomber toujours sur soi-même, se retrouver à la même place, se voir fixé sans retour dans l'éternelle immobilité de la malédiction divine ; et au plus fort de ses angoisses, entendre sortir de la conscience cette voix : C'est toi qui t'es perdu, et du ciel cette voix : J'ai voulu te sauver, et de l'enfer cette voix : Il est trop tard ; - c'est une situation dont la seule pensée trouble l'esprit, bouleverse le coeur, confond l'imagination, et ôte jusqu'à la force d'en sonder et d'en développer toute l'horreur

Mais aussi ce développement n'est pas nécessaire : vous ne niez pas l'horreur de cette position ; vous en convenez, vous en êtes accablés, et vous n'avez d'autre manière de vous rassurer contre l'effroi qu'elle vous inspire, que de vous persuader que cela ne vous arrivera point, que cela n'arrivera à personne, qu'il n'y a point de peines éter-

nelles. Voilà l'espérance qui vous reste — et que je vais m'efforcer de vous ôter.

Quelle cruauté est la vôtre, me direz-vous, et que voulez-vous donc? Ce que je veux? je veux sauver vos âmes; et pour les sauver, je veux vous arracher une espérance que le Diable n'a mise en vous que pour vous empêcher de vous convertir.

Il devrait suffire de rapporter le témoignage de la Parole de Dieu pour vous fermer la bouche, à vous qui vous élevez contre cette doctrine terrible; et, quant à moi, je ne chercherais jamais d'autre témoignage dans une matière qui, étant complètement en dehors de l'expérience humaine, ne saurait être connue de nous que par révélation.

Mais, puisque vous opposez aux déclarations de cette Parole ces arguments rebattus que l'incrédulité emprunte de tout temps à la raison humaine, il faut bien vous y suivre un moment, pour vous en faire voir une fois la faiblesse, dirai-je? ou la folie.

Je pourrais répondre d'abord à tous ces arguments à la fois, qu'ils n'ont et ne peuvent avoir aucun fondement solide parce qu'ils ne s'appuient que sur des conjectures, puisque l'homme est réduit à conjecturer toutes les fois qu'il s'agit de ce qui doit suivre la mort. La mort doit apporter à la condition de l'homme un changement essentiel et profond. Mais quelle est la nature de ce changement? vous l'ignorez absolument; et quelque théorie que vous imaginiez pour l'état futur de l'humanité, vous n'avez aucun moyen de vous assurer que vous ne transportiez pas dans l'enfer les idées de la terre, semblables à ces Sadducéens qui se figuraient que le mariage devait subsister dans la vie éternelle, et que le Seigneur reprit en leur disant: «Vous errez, ne connaissant pas les Écritures et la puissance de Dieu²³⁸.» C'en est assez pour frapper d'avance de nullité tous vos arguments. Mais considérons-les de plus près, et nous les trouverons sans aucune force, même aux yeux de la raison humaine.

On dit que l'homme n'a pas mérité une peine éternelle; qu'il n'y aurait nulle proportion entre des péchés renfermés dans une durée finie et aussi courte que l'est la vie humaine, et un châtement dont la durée serait infinie. Mais véritablement que vaut, que signifie cette objection?

L'homme n'a pas mérité une peine éternelle! Mais qui dit cela? Est-ce celui qui a fait la loi? est-ce celui qui a fait le cœur de l'homme? Non, c'est l'homme lui-même.

Mais devant quel tribunal laisse-t-on au coupable le soin de

238 - Matth. XXII, 29.

mesurer la peine due à ses crimes? Selon quelle justice nouvelle convient-il de faire l'homme juge dans sa propre cause, lui, si rempli de passions et de préjugés qu'il n'est pas même capable de juger sûrement celle d'autrui?

L'homme n'a pas mérité une peine éternelle! Mais qu'a-t-il donc mérité? Puisque vous affirmez avec tant d'assurance qu'une peine éternelle dépasse la mesure exacte de la culpabilité de l'homme, vous l'avez donc cette mesure exacte?

Montrez, et dites-nous combien de temps l'homme a mérité de souffrir. Est-ce dix mille ans? est-ce mille ans? est-ce cent ans? ou combien est-ce enfin?

L'homme n'a pas mérité une peine éternelle! Mais comment prouvez-vous qu'il a mérité une peine finie, quelle qu'elle soit? Je veux que vous ayez déterminé le nombre des années qu'il a mérité de souffrir: ce sera, par exemple, dix mille ans. Que répondrez-vous à un homme qui vous dira: Non; le péché est digne d'un châtiment sévère, sans doute, mais il ne l'est pas de la peine que vous proposez; mille ans, c'est la juste proportion qu'il faut assigner à son supplice. Et que répondra celui-là à un troisième qui dira: Y songez-vous? mille ans, pour des péchés renfermés dans un espace de cent ans pour les plus vieux! cent ans sont une peine au moins suffisante. Et enfin, que répondront-ils tous à un autre qui viendra dire à son tour: Je ne sais où vous prenez tous les idées sombres que vous vous faites du péché; il est blâmable sans doute et mérite une peine; mais n'est-il pas assez puni par les misères de cette triste vie, sans aller encore le rechercher au-delà du tombeau? Il n'y a point de peine après la mort.

Dites, dites, que répondrez-vous? Quelle règle précise, quelle mesure exacte produirez-vous? Vous avez beau chercher, vous n'en trouvez point. Mais si vous n'avez point de mesure, pourquoi mesurez-vous? et si vous ne savez pas, pourquoi affirmez-vous?

Ah! nous n'envions pas vos lumières flottantes, et nous laissons vos conjectures se disputer contre les conjectures des autres. Pour nous, nous avons une mesure, c'est la Parole de Dieu; « nous affirmons ce que nous savons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu²³⁹, » vu dans la Parole de Dieu.

Cette Parole déclare que ce que le péché mérite, c'est une peine éternelle: et nous croyons que le péché mérite une peine éternelle.

On insiste encore, et l'on dit que, l'homme eût-il mérité une peine éternelle, Dieu est trop bon pour la lui infliger jamais. Cet argument,

ou pour parler plus exactement, cette exclamation a quelque chose qui séduit, quand on ne réfléchit pas ; mais réfléchissez, et vous reconnaîtrez qu'elle procède de notions fausses, injurieuses même, de la bonté de Dieu.

Dieu est bon sans doute, bon au-delà de toute expression : mais conclure de là qu'il n'aura pas le courage d'infliger au pécheur une peine éternelle, si d'ailleurs cette peine est méritée, c'est dénaturer sa bonté, c'est l'outrager par une louange perfide qui ne peut être suggérée que par son mortel ennemi.

Il me semble entendre un scélérat envieux, cherchant à entraîner un jeune homme non encore endurci au crime et qui recule à la pensée des châtimens de la loi, et lui parlant ainsi : Ne crains pas les juges ; ils sont trop bons pour te condamner.

Des juges trop bons pour condamner, quel effroyable abus de langage ! trop bons pour réprimer les méchants, trop bons pour répondre à la confiance du pays ou au choix du souverain, trop bons pour s'acquitter fidèlement des devoirs de leur sainte charge, trop bons pour être justes et fidèles ! Que mériteraient des juges qui seraient bons de cette manière, sinon qu'on les chassât ignominieusement de leur tribunal, comme indignes de leur noble ministère et assez lâches pour sacrifier le repos de tout un peuple à la tranquillité individuelle des méchants ? et que verrait-on dans le pays qui aurait le malheur d'être administré avec une bonté de cette nature, sinon les méchants invités au crime par l'appât de l'impunité, les gens de bien sans défense, les lois sans force et un désordre croissant, prélude d'une complète ruine ? Chacun sent qu'appeler cela de la bonté, c'est profaner ce saint nom et renverser toutes les notions de la bonté véritable.

La vraie bonté s'allie dans un juge avec la justice, et ne saurait jamais l'empêcher d'infliger aux coupables les châtimens qu'ils ont mérités. Parce qu'il est bon, il gémit des crimes du coupable ; il gémit de la peine qui doit les suivre ; il gémit de la nécessité où il se trouve de prononcer la sentence.

Mais parce qu'il est juste, ses sentimens personnels ne sauraient entraver l'exercice de son ministère : avant tout il faut que la loi règne et que la justice ait son cours ; il condamnera en pleurant peut-être, mais il condamnera cependant celui qui a mérité d'être condamné, et à la peine qu'il a méritée.

Faible image du juge de toute la terre, en qui l'éternelle et inaltérable bonté s'allie avec l'éternelle et inflexible justice, et dont la bonté

ne peut pas plus l'empêcher d'être juste que sa justice ne peut l'empêcher d'être bon.

Parce qu'il est bon, il ne prend point plaisir à la mort du pécheur ; mais parce qu'il est juste, il faut que sa loi règne et que chacun reçoive selon ses oeuvres ; et si, selon la loi, le péché mérite une peine éternelle, il faut de toute nécessité qu'il frappe d'une peine éternelle le pécheur impénitent.

S'il agissait autrement, s'il le dispensait du châtement ou d'une partie du châtement, il ne ferait pas régner la loi ; il ne consacrerait pas l'ordre, mais le désordre ; il ne serait pas digne de gouverner le monde, il ne serait pas juste, il ne serait pas Dieu.

C'est ce que ne comprennent peut-être pas les savants et les philosophes ; mais c'est ce que le bon sens révèle à une âme simple, et ce qu'exprimait naguère une pauvre paysanne, dans une parole qui résume à elle seule tout ce que nous venons de dire. Elle croyait toucher à son heure dernière, et soupirait après le pardon de ses péchés qui se présentaient à elle dans toute leur difformité. Je l'exhortais à croire à la grâce de Dieu en Jésus-Christ ; mais elle me répondait qu'elle était trop coupable pour qu'une telle grâce pût la concerner.

- « Ne croyez-vous pas, lui dis-je alors, que Dieu est bon ?

- Oui, Monsieur.

- Serait-il bon si, vous voyant travaillée de vos péchés et désirant avec ardeur son pardon, il « vous le refusait ?

- Oui, Monsieur, il serait encore bon, puisque j'ai mérité la condamnation. »

Cette pauvre femme ne comprenait pas encore ce sacrifice ineffable par lequel Dieu s'est montré tout à la fois « juste, et justifiant celui qui croit en Jésus ; » mais elle comprenait qu'une bonté dans laquelle la justice serait absorbée serait indigne de Dieu.

Comprenez-le comme elle, vous qui n'avez pas cherché votre refuge sous la croix, et ne vous flattez pas de la vaine espérance que la bonté de Dieu puisse empêcher votre condamnation, si elle est méritée.

Le péché mérite-t-il Une peine éternelle ? Voilà la question. Cette question décidée, si le péché mérite en effet une peine éternelle, la justice de Dieu l'infligera infailliblement sans que sa bonté le retienne. Or, cette question qui la pourra décider que Dieu seul ? et d'où connaissons-nous sa décision que par sa Parole, qui déclare que le péché mérite en effet une peine éternelle ?

On pourrait faire des réponses semblables à toutes les autres objections de la sagesse humaine contre l'éternité des peines. C'est un sujet où Dieu seul possède la vérité et où la Bible seule peut nous la faire connaître; et par quelque côté qu'on l'envisage, il faut toujours conclure ainsi: Nous ne savons pas; rapportons-nous-en à la Parole de Dieu.

Vous le sentez vous-mêmes, j'en suis assuré, mes frères; vous sentez qu'il n'y a rien à opposer aux peines éternelles si la Parole de Dieu les établit expressément, et que la seule manière solide dont on pourrait combattre cette doctrine, ce serait de la combattre par les Écritures et de montrer qu'elle n'y est point enseignée. Et c'est peut-être ce que vous espérez encore pouvoir faire.

Peut-être, malgré les déclarations, que nous vous en avons citées, décidés à ne pas croire à ce trait, le plus affreux de votre affreuse condition, et après avoir vainement essayé tous les autres moyens d'en contester la vérité, vous revenez à l'Écriture; et vous pensez qu'en l'examinant de plus près, vous trouverez quelque moyen de lui faire dire que les peines ne seront pas éternelles. Mais vous n'y réussirez point.

Je m'explique.

Si vous n'êtes pas sincères avec la Parole de Dieu, si vous êtes résolus de vous séduire, si vous prenez la Bible pour y mettre, non pour y chercher une doctrine, vous réussirez, pour votre malheur et pour votre endurcissement. Oui, vous trouverez dans la Bible, non pas une seule déclaration, formelle qu'il n'y aura point de peines éternelles (vous vous consumeriez vainement à la chercher d'un bout de la Bible à l'autre), mais vous y trouverez tel principe dont vous croirez pouvoir déduire qu'il n'y aura point de peines éternelles; telle proposition qui, séparée de ce qui la précède, de ce qui la suit et de tout l'ensemble de la Bible, vous paraîtra impliquer qu'il n'y aura point de peines éternelles, que sais-je? quelque chose de plus incertain encore, tel esprit, telle vue, tel sentiment qui vous paraîtra ne pouvoir s'accorder avec les peines éternelles.

Mais si vous êtes simples, si vous êtes sincères, vous reconnaîtrez que ce sont là les subtilités d'un esprit résolu de se donner le change à lui-même, et que le sens palpable des Écritures, le sens populaire, le sens du petit enfant, c'est que les peines seront éternelles.

Écoutez-moi, mes chers amis: je vous parlerai d'expérience. Le désir de trouver dans les Écritures que les peines ne seront pas éternelles, je l'ai éprouvé comme vous. Il y a eu un temps où je ne voulais

pas absolument croire aux peines éternelles, ni pour aucun homme ni même pour le Diable, et où j'écrivais (je m'en souviens, et que Dieu me le pardonne!) ces paroles insensées: «Si une seule des créatures de Dieu doit être éternellement malheureuse, il n'y a point de bonheur possible pour moi.»

Mais, comme je croyais en même temps que la Bible est la Parole de Dieu, et qu'en conséquence je ne pouvais rejeter tranquillement l'éternité des peines aussi longtemps que je la trouvais enseignée dans la Bible, je m'appliquai à me persuader qu'elle n'y était point enseignée.

Avec cette intention, j'ai lu, j'ai médité, j'ai commencé; atténuant les endroits qui paraissaient favorables à cette doctrine; recherchant, exagérant, forçant ceux que j'espérais de lui trouver contraires; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne pas trouver les peines éternelles dans la Parole de Dieu, — mais je n'y ai pas réussi: j'ai été vaincu par l'évidence irrésistible du témoignage des Écritures. Quand j'ai entendu Jésus-Christ me déclarer que «les méchants iront aux peines éternelles et les justes à la vie éternelle²⁴⁰,» et qu'ainsi les peines des uns seront éternelles dans le même sens que la félicité des autres; quand je l'ai entendu aller au-devant de mes doutes et couper court à toutes mes objections, en me déclarant que «leur feu», quel qu'il soit, ne s'éteindra point,» que «leur ver,» quel qu'il soit, «ne mourra point²⁴¹;» quand je l'ai enfin entendu se prononcer expressément contre l'espérance que je voulais entretenir d'une délivrance finale pour les damnés, et me déclarer qu'il y a entre l'enfer et le ciel «un abîme affermi, afin que ceux qui veulent passer de l'un à l'autre ne le puissent point²⁴².»

Alors, enfin, j'ai cédé, j'ai courbé la tête, j'ai mis la main sur ma bouche, et j'ai cru aux peines éternelles avec cette conviction que vous me voyez aujourd'hui, qui est d'autant plus profonde que je l'ai plus longtemps combattue, et qui me contraint à vous prêcher cette doctrine comme une doctrine de Dieu, comme une doctrine sainte et salutaire, terrible à croire, mais plus terrible à rejeter.

Et ce que j'ai éprouvé, tous les esprits soumis à l'Évangile l'ont aussi éprouvé; les peuples l'ont éprouvé, et la doctrine des peines éternelles a été constamment une doctrine populaire chez les nations chrétiennes; que dis-je? vous l'éprouvez vous-mêmes, et vous sentez

240 - Matth. XXV, 46.

241 - Marc IX, 44.

242 - Luc XVI, 26.

que vous ne pouvez rejeter les peines éternelles qu'en faisant violence au texte des Écritures, ce dont Dieu veuille vous garder!

Ah! laissez, laissez vos chimériques, vos périlleuses espérances. Connaissez combien votre affreux état de malédiction est rendu mille fois plus affreux par ce trait dont la force est inexprimable en langage d'homme, l'éternité de cette malédiction; et comprenez quel avenir Dieu voit devant vous quand il vous crie: «Je suis vivant, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt à ce que le méchant se détourne de sa voix et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël?»

Est-ce assez? avons-nous tout dit? et la description de la misère du chrétien inconverti est-elle enfin épuisée?

Déjà maudit, déjà maudit éternellement, vous semble-t-il possible qu'il reste un dernier trait qui relève encore l'angoisse de son supplice? Oui, ce trait reste.

Ceux qui précèdent le concernent comme inconverti, et lui sont communs avec tous les pécheurs inconvertis; celui qui reste le concerne comme chrétien, lui appartient en propre et le réduit à porter envie à d'autres qui, eux aussi, sont maudits, maudits éternellement.

C'est qu'il y a plusieurs places dans l'enfer, et que la plus mauvaise est celle du chrétien inconverti. Il y a quelque chose d'étrange et d'horrible à parler de places différentes dans l'enfer, et il semble que le plus et le moins ne se puissent concevoir dans un malheur éternel. Mais, parce qu'il y a pourtant des degrés d'énormité dans l'injustice des pécheurs, il y a aussi des degrés correspondants dans leur condamnation et des places différentes dans l'enfer; comme il y a des degrés dans la félicité éternelle des élus et des places différentes dans le ciel. Cette gradation est déclarée dans les images sous lesquelles l'Écriture peint l'une et l'autre éternité: comme il y a, d'un côté, la «récompense du juste» et la «récompense du prophète,» le juste devant «reuire comme la splendeur du firmament» et «celui qui en a amené plusieurs à la justice «comme les étoiles,» dont l'éclat ressort sur la splendeur du firmament²⁴³; il y a aussi, de l'autre, le châtiment «de Tyr et de Sidon» et le châtiment de «Chorazin et de Bethsaïda,» la sentence «de «Sodome» et la sentence «de Capernaüm;» et la différence qui est entre ces diverses peines est assez considérable pour que la Parole de Dieu ajoute que les unes seront «plus supportables» que les autres. C'est pourquoi, comme il se trouve au

243 - Matth. X, 41; Dan. XII, 2.

fond d'un précipice énorme des cavités nouvelles qui pénètrent plus profondément encore dans les entrailles de la terre, et qui sont comme un abîme dans l'abîme, ainsi, dans l'horrible condition de quiconque sera livré au « feu éternel²⁴⁴, » il y aura un surcroît d'horreur pour ceux qui seront réservés aux derniers supplices.

Et ces derniers supplices, pour qui seront-ils? Pour le chrétien inconverti. En effet, c'est une règle nettement établie dans les Écritures et dont le bon sens ne peut contester la justice, que « plus un homme aura reçu, plus il lui sera redemandé; » que « celui qui a violé la volonté de son maître l'ayant connue, sera battu de plus de coups que celui qui l'a violée sans l'avoir connue²⁴⁵; » et que, toutes choses égales d'ailleurs, le châtement de chacun sera aggravé en raison des facilités qu'il aura eues pour se convertir.

Et selon cette règle, à qui seront réservées les dernières places, sinon à vous, chrétiens inconvertis? Qui, d'entre tous les hommes, a eu plus de facilités pour se convertir que ceux qui sont nés dans une Église chrétienne, qui invoquent le nom de Jésus-Christ, qui entendent la prédication de l'Évangile, qui ont en main la Parole de Dieu?

Qui a plus reçu, vous, ou ces malheureux païens qui s'agenouillent devant des dieux de bois et de pierre, qui mangent la chair de leurs ennemis et qui vivent comme les brutes qui périssent? Si c'est vous, sachez que votre place dans l'enfer sera plus insupportable que celle de ces païens.

Qui a plus reçu, vous, ou ces incrédules déclarés qui blasphèment le nom de Dieu, qui foulent aux pieds les choses saintes, et que la Parole de Dieu compare à des chiens profanes et à des porceux immondes? Si c'est vous, sachez que votre place dans l'enfer sera plus insupportable que celle de ces incrédules.

Qui a plus reçu, vous, ou ces scélérats qui volent et qui tuent sur les grands chemins, et auxquels la société humaine est contrainte de donner la chasse comme à des bêtes féroces? Si c'est vous, sachez que votre place dans l'enfer sera plus insupportable que celle de ces voleurs et de ces meurtriers.

Et s'il n'est point d'hommes sur la terre qui aient autant reçu que vous, sachez qu'il n'en est point aussi qui ne puissent espérer dans l'enfer une place plus supportable que la vôtre. Croyez-en le Seigneur lui-même dans ces paroles terribles qu'il a prononcées contre les Israélites inconvertis de son temps: « Malheur à toi,

244 - Matth. XXV, 41.

245 - Luc XII, 47, 48.

Chorazin! malheur à toi, Bethsaïda! Car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties en prenant le sac et la cendre. C'est pourquoi je vous dis que Tyr et Sidon seront traitées plus supportablement que vous au jour du jugement. Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusque dans l'enfer. Car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi eussent été faits dans Sodome, elle subsisterait encore. C'est pourquoi je vous dis que Sodome sera traitée plus supportablement que toi au jour du «jugement»²⁴⁶.

Ce qui signifie, quand nous appliquons cette solennelle sentence à nous-mêmes : Malheur à toi, Europe! malheur à toi, France! Car si les témoignages qui ont été rendus au milieu de vous à la vérité de l'Évangile eussent été produits dans la Perse ou dans la Chine, il y a longtemps qu'un peuple nombreux s'y serait converti en confessant ses péchés et en croyant au Seigneur Jésus. C'est pourquoi je vous dis qu'au jour du jugement la Perse et la Chine seront traitées plus supportablement que vous.

Et toi, Église de Mens, qui es célèbre entre nos Églises pour les bénédictions signalées que tu as reçues, tu ne seras pas moins célèbre un jour pour les jugements qui fondront sur toi si tu ne réponds point à tant de grâces. Car si l'Évangile eût été publié au milieu des Cafres ou des Tartares comme il l'a été au milieu de toi, il y a longtemps qu'il serait sorti de leur sein un grand peuple d'adorateurs de Dieu «en esprit et en vérité.» C'est pourquoi je vous dis qu'au jour du jugement les Cafres et les Tartares seront traités plus supportablement que toi.

Oui, malheur à vous! La mesure de vos privilèges sera la mesure de votre condamnation. Chaque grâce nouvelle que vous recevez sera un poids de plus jeté dans la balance de votre supplice éternel. De tous les hommes, ceux qui seront traités le plus insupportablement; — ceux que l'on montrera dans l'enfer comme les monuments les plus éclatants et les plus déplorables de la justice divine; - ceux dont un damné dira à un autre damné: Que nous sommes heureux de n'être pas cet homme-là! — ceux qui formeront comme un enfer à part dans l'enfer; — ceux qui seront maudits entre les maudits et damnés entre les damnés, qui seront-ils?... nommez-les vous-mêmes!

Je succombe sous le poids de mon sujet. Je n'ai pas le courage, je n'ai pas la force de m'arrêter plus longtemps sur la description d'une telle misère. Certainement cette description est trop faible, trop

246 - Matth. XI, 21-24.

incomplète, au prix de la terrible réalité : mais, telle qu'elle est, je n'ai pas le courage, je n'ai pas la force de la soutenir.

Le désordre du péché, la malédiction de Dieu, cette malédiction fixée dans l'éternité, et dans cet affreux partage la place réservée aux plus malheureux, — quand je rassemble ces traits isolés de misère ; quand j'en fais dans mon imagination une seule misère qui les réunit tous ; quand j'applique par la pensée cette misère à une âme d'homme, quelle qu'elle soit ; quand je me dis enfin qu'il faut chercher cet homme, — où ? au bout de la terre ? non ; mais près de nous, — mais dans ces contrées, — mais dans ce peuple, — mais dans ce temple, — mais parmi ceux que je vois là devant moi, qui entendent maintenant ma voix, dont les regards rencontrent maintenant mes regards, — un frisson court dans mes veines, le cœur me manque, il me semble que la voix va m'échapper, et tout ce que je puis vous dire encore, c'est que de tous les spectacles de douleur que j'ai contemplés dans ma vie, le plus triste que j'aie jamais eu sous les yeux, c'est vous, qui que vous soyez qui êtes dans cette condition ; et qu'aucune misère dont j'aie été témoin, aucune misère dont j'aie entendu parler, aucune misère que je puisse imaginer, ne me fait éprouver une compassion qui approche de celle que je ressens pour vous.

Si je vous voyais pauvre, manquant de tout, ayant faim, ayant soif, ayant froid, j'aurais compassion de vous sans doute ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois.

Si je vous voyais malade, en proie aux douleurs les plus aiguës, n'ayant de repos ni jour ni nuit, et près de rendre l'âme d'angoisse, j'aurais compassion de vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois.

Si je vous voyais en deuil, pleurant près du corps inanimé d'une femme, d'un mari, d'un père, d'un enfant bien-aimé, j'aurais compassion de vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois.

Si je vous voyais rejeté par les hommes, abandonné de votre père et de votre mère, trahi par la femme qui dort dans votre sein, maltraité par vos propres enfants, j'aurais compassion de vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois.

Et si je vous voyais accablé à la fois de toutes ces peines et de toutes les autres peines de cette vie qui se peuvent imaginer, et rassemblant en vous seul tous les maux de tous les malheureux,

j'aurais compassion de vous, une tendre et vive compassion; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois.

La compassion que vous m'inspirez est autant au-dessus de toutes celles que pourraient mériter tous les maux de cette vie, que l'éternité est au-dessus du temps et l'infini du fini. Cette compassion, rien de terrestre, rien d'humain, ne peut ni l'égaliser ni l'exprimer; et quelque grande qu'elle soit, elle devrait l'être davantage encore; et si j'avais plus de charité, elle éclaterait devant vos yeux en un torrent de larmes...

Mais que parlé-je de mes compassions? et pourquoi affaiblir mon sujet en laissant échapper l'expression de mes sentiments personnels? Arrière les froides compassions de l'homme! Elles sont trop indignes de la misère que nous déplorons. Il en est un autre qui à compassion de vous, c'est Dieu! une compassion divine; une compassion haute comme le ciel, profonde comme l'enfer; une compassion telle que vous la révèlent les paroles qu'il vous adresse aujourd'hui: «Je suis vivant, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël?»

Grand Dieu, Père des miséricordes! fais pénétrer au fond de leur coeur ce cri d'alarme que tu as jeté toi-même sur eux! Fais qu'ils ne puissent supporter plus longtemps leur condition, et qu'ils n'aient de force, qu'ils n'aient de voix, qu'ils n'aient de volonté, qu'ils n'aient de vie, que pour «fuir la colère à venir» et pour «saisir la vie éternelle!»

Amen.

Êtes-vous chrétien ?

1841

Examinez-vous vous-mêmes, pour voir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes: ne reconnaissez-vous pas en vous-mêmes que Jésus-Christ est en vous? - à moins que peut-être vous ne soyez réprouvés.» (2 Cor. XIII, 5.)



Êtes-vous dans la foi?

Telle est la question que je viens examiner avec vous: entrez dans cet examen, chacun pour lui-même, et comme s'il était seul au monde.

Faut-il rappeler combien cette question est sérieuse? Il y va de votre éternité. Car il est écrit: «Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; celui qui ne croit point au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui²⁴⁷.» Mais ne vous paraîtra-t-elle pas superflue? Demander si nous sommes dans la foi, c'est demander si nous sommes chrétiens. Eh! sans doute, ou que sommes-nous donc? — Mes frères, les Corinthiens étaient aussi des chrétiens, et vraisemblablement, à tout prendre, de meilleurs chrétiens que nous; et pourtant, saint Paul n'a pas jugés inutile de leur écrire: «Examinez-vous pour voir si vous êtes dans la foi.» C'est qu'on peut être chrétien par la profession, sans l'être par le cœur. Vous êtes chrétien, soit, mon cher auditeur: reste à savoir si vous êtes un vrai chrétien.

Que si vous vous croyez si assuré de vous-même que vous n'ayez

pas besoin de vous sonder là-dessus, cela prouve seulement que vous en avez plus besoin qu'un autre. Si quelqu'un pouvait s'en passer, c'est celui qui dit en son cœur : Voilà un sujet pour moi ! quand saurais-je bien à quoi m'en tenir sur l'état de mon âme ? Comment me persuader que je sois un vrai chrétien, moi si indigne, moi si incrédule, moi si infidèle ? Ainsi se défiaient d'eux-mêmes les apôtres, quand leur Maître leur eut dit : « L'un de vous me trahira ; » car « ils commencèrent à s'attrister, et ils lui dirent un à un : Est-ce moi ? et un autre : Est-ce moi ?²⁴⁸ » « Bienheureux l'homme qui se donne frayeur continuellement ! mais celui qui endure son cœur tombera dans la calamité. » « N'endurcissons donc pas notre cœur : prêtons-nous avec frayeur à l'examen proposé par saint Paul, dans une matière où l'illusion est si redoutable à la fois, et si facile. Cette frayeur salutaire, que je partage avec vous comme chrétien, je la ressens aussi comme prédicateur : pas de discours, causons tout naturellement devant Dieu. Et toi « qui connais les cœurs, » montre-nous à nous-mêmes, non pas tels que nous souhaitons de nous voir, mais tels que nous sommes !

Le premier examen que provoque cette question : « Êtes-vous dans la foi ? » porte sur la doctrine à croire ; aussi bien, nul ne peut être sauvé que par « la vérité²⁴⁹ » Cette vérité, la recevez-vous ? avez-vous la foi en Jésus-Christ ? Le témoignage que l'Écriture rend de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a rendu de lui-même, le croyez-vous tout simplement, tel qu'il est, sans l'effacer par vos explications, en prenant le salut pour un salut et la grâce pour une grâce ?

Croyez-vous que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, et le seul médiateur entre Dieu et nous : « Je suis le chemin, la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par moi²⁵⁰ ? »

Croyez-vous que Jésus-Christ est véritablement le Sauveur du monde, venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu, à commencer par vous-même : « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier²⁵¹. »

Croyez-vous que « Jésus-Christ a souffert pour nous, lui juste pour nous injustes, » pour un Zachée, pour une Marie-Magdeleine, pour un malfaiteur crucifié, pour vous et moi : « Étant justifiés gratuitement, par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ²⁵² ? »

248 - Marc XIV, 19.

249 - Tite 1, 1 ; Jean XVII, 17.

250 - Jean XIV, 6.

251 - 1 Tim. I, 15.

252 - Rom. III, 23.

Croyez-vous que hors de Jésus-Christ, vous étiez livré, sans ressource et sans retour, à une condamnation méritée par vos œuvres mauvaises : « Nous étions par nature des enfants de colère, comme les autres²⁵³ ? »

Croyez-vous qu'en Jésus-Christ, vous recevez le germe d'une vie nouvelle, sainte, divine, qui est le principe de toute œuvre bonne devant Dieu : « Nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres²⁵⁴ ? »

Croyez-vous enfin que rédemption, justification, sanctification, consolation, et s'il y a quelque autre délivrance requise pour notre âme, elle se trouve tout entière en Jésus-Christ et en lui crucifié : « A qui irions-nous, Seigneur ? tu as les paroles de la vie éternelle ? » Avez-vous cette foi ? ai-je dit ; mais il fallait dire avec saint Paul : « Êtes-vous dans cette foi ? » expression pleine de sens, et qui suffit pour écarter un christianisme de profession, de culte ou de sacrement.

La foi que demande l'Apôtre est une foi de cœur, qu'on possède moins qu'on n'est possédé par elle ; une foi dans laquelle on « est établi²⁵⁵, » dans laquelle on a « la vie, le mouvement et l'être²⁵⁶. »

Voyez, examinez-vous ; car si telle n'est pas votre foi, vous n'êtes donc pas dans la foi ; et si vous n'êtes pas dans la foi, vous n'avez pas la vie éternelle. Mais ne nous arrêtons pas là ; saint Paul lui-même ne s'y arrête pas. Toute forte qu'est cette première question, elle ne lui suffit pas ; tant il redoute notre habileté à « nous séduire nous-mêmes par de vains raisonnements. » La doctrine, la doctrine même la plus ferme, la plus irréprochable, va trop souvent sans la vie, surtout dans des jours tels que les nôtres, où cette doctrine, à peine réveillée comme d'un long sommeil, peut devenir l'objet d'une préoccupation trop exclusive. C'est moins un examen de doctrine que propose l'Apôtre, qu'un examen de vie intérieure.

Aussi se hâte-t-il d'éclaircir sa pensée, en substituant à sa première question une autre question plus vive, disons mieux, plus vivante : « Ne reconnaissez-vous pas en vous-mêmes que Jésus-Christ est en vous ? » Comme s'il disait : Prenez garde de vous donner le change ; revenez-y encore ; éprouvez-vous bien ; et pour qu'il ne puisse vous rester aucune incertitude, sachez enfin si Jésus-Christ, Jésus-Christ lui-même, est en vous, ou non. Voilà le point sur lequel il concentre

253 - Eph. II, 3.

254 - Eph. II, 10.

255 - 1 Pierre V, 9.

256 - Act. XVII, 28.

toute son attention, et sur lequel nous allons concentrer toute la nôtre.

Jésus-Christ en nous : étrange pensée ! Étrange pour nous, « gens de petite foi ; » mais non pas étrange pour saint Paul, qui en parle comme d'une chose si simple que chacun de ses lecteurs aurait pu devancer sa question : « Ne le reconnaissez-vous pas en vous-mêmes ? »

Jésus-Christ en nous : ne faut-il voir dans ce langage qu'une métaphore ? Non, non ; loin de nous ces interprétations scolastiques et rapetissantes, qui ne savent voir que des métaphores dans la parole du Saint-Esprit ! Qu'on nous laisse écouter Dieu, non en philosophes, mais en petits enfants !

Jésus-Christ en nous, c'est une vérité ; une vérité invisible ; parce qu'elle est spirituelle, mais une vérité qui n'en est pas moins réelle et vivante ; que dis-je ? elle l'en est davantage. Les choses invisibles sont les seules éternelles, tandis « que les choses visibles, image mobile des premières, ne sont que pour un temps²⁵⁷, et n'offrent qu'une ombre fugitive des choses, non leur essence intime et profonde²⁵⁸. « Que Dieu, écrit saint Paul aux Éphésiens, vous donne d'être puissamment. fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur, tellement *que Christ habite dans vos cœurs* par la foi²⁵⁹ » Par le Saint-Esprit, oui ; dans l'homme intérieur, oui encore ; mais pourtant véritablement et sans figure : l'homme intérieur n'est pas l'imagination, et le Saint-Esprit n'est pas l'enthousiasme. Écoutez encore ce même saint Paul : « Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à lui ; mais si Christ est en vous, le corps est mort par le péché, mais l'Esprit est vie par la justice²⁶⁰ » Écoutez le seigneur lui-même, dans ces derniers discours où « il ne parle plus en figure²⁶¹, » exhortant ainsi ses disciples : « Demeurez en moi, *et moi en vous*²⁶². » Que si vous osiez obscurcir ces paroles par les téméraires éclaircissements de la sagesse humaines, du moins craindriez-vous de toucher à cette prière que le Fils présente au Père : « Que tous soient un, ainsi que toi, Père, est en moi et moi en toi ! afin qu'eux aussi soient un en nous... *moi en eux* et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité²⁶³ » après

257 - 2 Cor. IV, 18.

258 - Hébr. X, 1.

259 - Eph. III, 16, 17.

260 - Rom. VIII, 9, 10.

261 - Jean XVI, 29.

262 - Jean XV, 4.

263 - Jean XVII, 21, 23.

quoi il faudrait douter que Dieu soit en Jésus-Christ, pour douter que Jésus-Christ soit dans les siens.

Mes frères, prenez de plus hautes pensées de la foi chrétienne : cette foi nous associe tellement à Jésus-Christ, qu'elle nous fait tenir à lui comme les membres du corps à la tête, comme les sarments. au cep²⁶⁴. Ce sont là des images, j'en conviens, les choses visibles étant les types des invisibles ; mais ce ne sont pas les images d'une image, ce sont les images d'une réalité vivante. Et n'est-ce pas par cette union réelle avec Jésus-Christ que nous sommes sauvés ?

Certes, ce qui nous sauve, ce n'est pas une notion de notre esprit, ni même un sentiment de notre cœur ; c'est Jésus-Christ ; venant en nous, de telle sorte que nous puissions dire avec l'Apôtre : « Je vis, non plus moi, mais Christ en moi²⁶⁵. »

Voulez-vous donc savoir si vous êtes dans la foi ? Cherchez si Jésus-Christ habite en vous par son Esprit. Ainsi posée, la question exclut par elle-même bien des chrétiens de profession, pour lesquels on ne saurait demander si Jésus-Christ est en eux sans profaner son nom.

Eh quoi ! si Jésus-Christ est dans ce jeune homme, chrétien de nom, mais livré aux maximes relâchées du siècle et aux convoitises de la chair ? Si Jésus-Christ est dans cet homme, chrétien de nom, mais ne vivant que pour accroître sa fortune, et dont le contentement s'élève et s'abaisse avec son trésor ? Si Jésus-Christ est dans cette femme, chrétienne de nom, mais courant après les futiles plaisirs du monde, et mendiant sa honteuse idolâtrie ? Restent les gens religieux, au moins dans les apparences, pour lesquels seuls il est permis de faire la question, et avec lesquels il est temps de l'examiner, d'après les signes que l'Écriture elle-même va nous fournir.

Si Jésus-Christ est en vous, *il y vivra* et le premier signe auquel vous pouvez reconnaître que vous êtes dans la foi, c'est *la vie de Jésus-Christ* communiquée à votre âme. « En lui est la vie²⁶⁶ ; » son nom est « le Prince de la vie²⁶⁷ ; » « qui a le Fils à la vie²⁶⁸ ; » c'est le Fils lui-même qui est « notre vie²⁶⁹ ; » et le Dieu qu'il nous révèle, auquel il nous unit, n'est pas seulement « le vrai Dieu, » il est aussi « le Dieu

264 - Jean XV, 1 ; Éph. IV, 15, 16 ; V, 28.

265 - Gal. II, 20.

266 - Jean I, 4.

267 - Act. III, 15.

268 - 1 Jean V, 12.

269 - Col. III, 4.

vivant²⁷⁰, » vivant dans le monde, mais vivant surtout dans le cœur de ses enfants.

Cette vie de Jésus-Christ en nous, quelle est-elle? N'espérons pas en donner jamais une définition précise: la vie se sent, elle ne se définit pas. Au reste, nous ne saurions mieux nous rendre compte de la vie de Jésus-Christ en nous, qu'en suivant l'image cachée dans le nom même dont le Saint-Esprit l'a nommée. S'il appelle vie l'état d'une âme où Jésus-Christ habite, c'est que cet état offre certains traits de ressemblance avec cette vie du corps, que «Dieu souffla» dans les organes de la respiration du premier homme, et par laquelle il convertit une poussière organisée en une «âme vivante²⁷¹».

Vous chargeriez-vous d'expliquer ce qu'est la vie du corps? Essayez de définir la vie autrement que par la mort, ou la mort autrement que par la vie: vous ne sortirez jamais de ce cercle, et vous ne réussirez enfin à faire comprendre la vie, tant bien que mal, qu'en mettant un homme vivant à côté d'un homme mort.

Que de ressemblances entre ces deux hommes, et pourtant quelle différence! Qu'est-ce donc qui les sépare? C'est l'âme, c'est-à-dire le souffle, ce souffle invisible, à la vérité, mais qui, pour être invisible, n'en est pas moins l'appui, le lien nécessaire, sans lequel le corps ne tarde pas à se dissoudre et à perdre jusqu'à sa forme extérieure; s'il pouvait se rencontrer un homme qui se refusât à reconnaître cette différence, sous prétexte que l'homme mort a des yeux, des mains, des pieds aussi bien que l'homme vivant, que lui répondre?

Un tel langage prouverait seulement que celui qui le tien n'a pas l'instinct de la vie, auquel toutes les explications du monde seraient incapables de suppléer. Juste image de la vie spirituelle que l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire le *souffle* de Dieu, communique à une âme où Jésus-Christ habite. Mettez à côté l'un de l'autre deux hommes dont l'un à la vie de Jésus-Christ, et l'autre ne l'a pas: que de ressemblances entre eux, et pourtant quelle différence! Ils ont en commun la vie physique, et chacun des deux mange et boit, dort et se réveille, parle et se remue;

- la vie intellectuelle, et chacun des deux réfléchit, observe, raisonne, tire des conclusions;

- la vie des affections, et chacun des deux a une femme, des enfants, des parents, des amis qu'il aime du plus tendre amour;

- la vie morale, et, chacun des deux a au-dedans de lui une

270 - 1 Thess. I, 9.

271 - Gen. II, 7.

conscience qui lui rend témoignage, et « des pensées qui l'accusent ou qui l'excusent²⁷²; »

- une vie religieuse même, et chacun des deux peut avoir certaines habitudes de piété, lire l'Écriture, prier matin et soir, assister aux exercices du culte.

Qu'y a-t-il donc qui les sépare? Rien, que le souffle de Dieu, dont l'un est animé, l'autre dépourvu;

- rien, que le regard de l'âme tourné, chez l'un, vers le ciel et l'éternité, chez l'autre, vers la terre et le temps;

- rien, que la grâce substituée à la colère, la vie éternelle à la mort éternelle, l'empire de l'esprit à la tyrannie de la chair, les consolations de Dieu aux étourdissements du monde;

- rien, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ici présents, là manquants;

- rien, du tout!

L'homme irrégénéré, n'ayant pas l'instinct de la vie, méconnaît ce contraste intérieur, parce qu'il est invisible — et pourtant le monde même, tout le monde qu'il est, est contraint parfois de le sentir et de le confesser à sa manière²⁷³.

Mais l'homme spirituel, instruit par le Saint-Esprit et par sa Parole²⁷⁴, reconnaît au croyant une vie qui lui est propre; une vie si nouvelle, qu'il n'y a pu entrer que par une nouvelle naissance, plus encore, par une nouvelle création: « Si quelqu'un est en Jésus-Christ, c'est une nouvelle création; » il « est passé de la mort à la vie²⁷⁵. » Au reste, le croyant sent en lui-même, bien mieux que ne sauraient l'observer les autres, le changement radical qui s'est opéré dans son cœur; et, il en rend témoignage, en empruntant tour à tour le langage de l'aveuglé: « J'étais aveugle, mais je vois²⁷⁶, » et celui du Sauveur ressuscité: « J'ai été mort, mais je vis²⁷⁷ » Eh bien! mes chers auditeurs, cette nouvelle naissance, l'avez-vous éprouvée?

Cette vie de Jésus-Christ, la sentez-vous en vous-mêmes? Cette nouvelle naissance, l'avez-vous éprouvée? Avez-vous conscience d'un changement intérieur qui a fait de vous un autre homme, avec d'autres maximes, d'autres sentiments, d'autres goûts, un autre

272 - Rom. II, 15.

273 - Jean XVII, 21, 23.

274 - 1 Cor. II, 14.

275 - 2 Cor. V, 17; 1 Jean III, 14.

276 - Jean IX, 25.

277 - Apoc. I, 18.

langage, un autre cœur, une autre existence morale tout entière, et qui vous a, selon l'énergique expression de l'Apôtre, «converti des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu²⁷⁸?»

Toutefois, cette nouvelle naissance peut avoir eu lieu sans être clairement aperçue, surtout si elle a été cachée dans le développement général de l'enfance ou de la jeunesse; venons donc à la question capitale: cette nouvelle vie, la sentez-vous en vous-même? Votre repentance est-elle vivante? Avez-vous appris à vous frapper la poitrine devant la croix de Jésus-Christ, et à lui dire: «J'ai péché contre toi, contre toi proprement²⁷⁹;» c'est pour moi, pour moi proprement que tu es mort? Votre foi est-elle vivante?

La Parole de Dieu, reçue comme de la bouche de Jésus-Christ, et «mêlée avec vous par cette foi²⁸⁰,» est-elle tombée en vous comme une semence de vie céleste²⁸¹, qui «vous a rendu participant de la nature divine²⁸².» Vos prières sont-elles vivantes?

L'Esprit de Jésus-Christ «prie-t-il lui-même pour vous» et en vous, tantôt par ces paroles puissantes qui triomphent du Dieu fort²⁸³, tantôt «par ces soupirs inexprimables», compris de lui seul, et qui pénètrent doucement jusqu'au fond de son cœur paternel²⁸⁴? Votre charité est-elle vivante? tout en aimant votre prochain comme vous-même, savez-vous faire une place à part à cet amour fraternel, la charité de la charité, qui unit un croyant à un autre croyant, parce que Jésus-Christ dans le cœur de l'un répond à Jésus-Christ dans le cœur de l'autre²⁸⁵? Vos affections sont-elles vivantes? pour vous, comme pour Jésus-Christ; au sein de sa famille²⁸⁶, la vie éternelle est-elle votre première sollicitude pour ceux que Dieu vous a unis par les liens du sang ou de l'amitié²⁸⁷?

278 - Act. XXVI, 18.

279 - Ps. LI, 4.

280 - Hébr. IV, 2. Version littéraire.

281 - 1 Pierre I, 23.

282 - 2 Pierre I, 5.

283 - Gen. XXXII, 28.

284 - Rom. VIII, 25.

285 - 1 Jean III, 14.

286 - Jean VII, 3-7; Act. I, 14.

287 - 1 Tim. V, 8.

Que dirai-je encore? Votre joie²⁸⁸, vos consolations²⁸⁹, vos conversations²⁹⁰, votre vie entière est-elle vivante? et, en réponse à Jésus-Christ vous disant: «Parce que je vis, vous vivrez²⁹¹,» avez-vous été instruit à dire avec saint Paul: «Pour moi, vivre c'est Christ²⁹²?»

Voyez, examinez. Si vous n'avez pas la vie de Jésus-Christ, vous n'avez donc pas Jésus-Christ en vous; et si vous n'avez pas Jésus-Christ en vous, vous n'êtes pas dans la foi, vous n'avez pas la vie éternelle. La vie se révèle par des actes, dont le plus immédiat est la parole. Si Jésus-Christ est en vous, *il y parlera*; et le second signe auquel vous pouvez reconnaître que vous êtes dans la foi, *c'est le témoignage de Jésus-Christ* assurant votre cœur que vous lui appartenez. Ce langage vous surprend peut-être; vous y trouvez je ne sais quel air de mysticisme. Mais prenez-y garde:

- «Ne dites pas conjuration, toutes les fois que ce peuple dit conjuration²⁹³;
- Ne dites pas non plus *mysticisme*, toutes les fois que la multitude dit mysticisme.

Un sentiment n'est pas mystique pour être caché dans le cœur, et dès lors impossible à définir; il ne mérite ce nom que s'il est dépourvu de motif appréciable et solide. L'amour qu'une mère porte à son enfant n'a rien de mystique, parce qu'il repose sur un attachement naturel et qui vient de Dieu; le remord qui poursuit un criminel n'a rien de mystique, parce qu'il repose sur la conscience et sur les lois du monde moral; le sentiment religieux n'aura rien de mystique non plus, quand il reposera sur la Parole de Dieu: l'autorité de cette parole infaillible, voilà le vrai caractère qui sépare, dans les choses spirituelles, la vérité d'avec le mysticisme.

À ce point de vue, beaucoup de choses que le monde appelle *mystiques* sont très solidement démontrées, tandis qu'il en en d'autres qui lui semblent incontestables, et auxquelles le nom de *mystiques* conviendrait bien mieux. Ce témoignage intérieur de Jésus-Christ à l'âme fidèle, la Parole de Dieu le reconnaît-elle? voilà tout ce que nous avons besoin de savoir. Eh bien! elle le reconnaît formellement:

288 - Jean XV, 21.

289 - 2Cor. I, 3, 4.

290 - Col. IV, 5.

291 - Jean XIV, 19.

292 - Phil. I, 21. Version littérale: «Pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir, c'est un gain».

293 - Esaïe VIII, 12.

«Celui qui garde les commandements de Dieu demeure en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en lui; et par ceci nous connaissons qu'il demeure en nous, par l'Esprit qu'il nous a donné²⁹⁴;» car en cet Esprit *rend témoignage à notre esprit* que nous sommes enfants de Dieu²⁹⁵».

Aussi l'expérience des croyants de tous les siècles vient-elle à l'appui de ce que je viens de dire. Ce bienheureux témoignage a été entendu dans tous les âges de l'Église; il l'a même été des saints de l'Ancien Testament, selon la mesure de leur lumière. C'est ce témoignage qui a de tout temps réjoui, soutenu, fortifié le peuple de Dieu; c'est ce témoignage qui a enfanté tout ce qui s'est tait de grand dans le royaume de Dieu, au sein d'un monde ennemi de Dieu.

Abraham le possédait au-dedans de lui-même, lorsqu'il « a vu le jour de Christ et qu'il en a tressailli²⁹⁶;» Jacob, lorsque bénissant ses fils par l'esprit de prophétie, il s'interrompt un moment comme contraint par la voix intérieure: Ô Éternel! j'ai attendu ton salut²⁹⁷;» Job, lorsqu'il confesse son Rédempteur: «Je sais que mon rédempteur est vivant... je le verrai moi-même, mes yeux le verront et non un autre! mes reins se consomment dans mon sein²⁹⁸;» David, lorsqu'il oppose à ses ennemis acharnés cette affirmation d'un cœur en prière: «Je sais que Dieu est pour moi tu as délivré mon âme de la mort, et mes pieds de chute²⁹⁹;» Néhémie, lorsqu'il suspend de temps en temps son récit pour s'épancher dans le sein de Dieu: «Mon Dieu! mon Dieu! souviens-toi de moi en bien³⁰⁰;» Le vieux Siméon, quand répondant au vieux Jacob, après dix-huit siècles écoulés, il contemple avant de mourir ce que le patriarche mourant avait attendu: «Tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut³⁰¹;»

Étienne, lorsque «rempli du Saint-Esprit,» il voit «les cieux ouverts et le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu³⁰²; Paul, quand il écrit à Timothée; «Je connais celui en qui j'ai cru, et qu'il est puissant

294 - 1 Jean III, 24.

295 - Rom. VIII, 16.

296 - Jean VIII, 36.

297 - Gen XLIX, 18.

298 - Job XIX, 25, 27.

299 - Ps. LVI, 10, 14.

300 - Néh. XIII, 31.

301 - Luc II, 29, 30.

302 - Act. VII, 56.

pour garder mon dépôt³⁰³;» Luther, près de comparaître à Worms, quand il prie ainsi dans son angoisse: «Seigneur, cette cause est tienne, tiens-toi près de moi... mon âme est à toi!»

Mais que parlé-je de tous ces grands serviteurs de Dieu? le chrétien le plus humble et le plus ignoré a aussi bien qu'eux «le témoignage de Dieu en lui-même³⁰⁴.» il voit son Sauveur des yeux de l'esprit, il l'entend des oreilles de l'âme. Non, il n'y a pas de puissance sur la terre, il n'y a pas de démon dans l'enfer, qui soit capable de nous persuader que tu n'es pas en nous, Seigneur Jésus, que tu ne nous entends pas, que tu ne nous parles pas, que tu ne nous aimes pas, que tu ne t'es pas donné pour nous!

Et vous, mon cher auditeur, le possédez-vous ce témoignage de Jésus-Christ? Entendez-vous en vous-même votre Sauveur, qui vous assure de son pardon: «Tu es à moi, je t'ai racheté, tes péchés te sont remis, va en paix³⁰⁵?» L'entendez-vous qui vous appelle, et pouvez-vous, en vous mettant à genoux, lui dire avec David: «Mon cœur me dit de ta part de chercher ta face; je chercherai ta face, Ô Éternel³⁰⁶?»

L'entendez-vous qui vous répond, et pouvez-vous dire, avec ce même David, en vous relevant de votre prière: «J'ai crié de ma voix à l'Éternel, et il m'a répondu de la montagne de sa sainteté³⁰⁷?» L'entendez-vous qui vous parle, et pouvez-vous, en interrogeant les Écritures divines, lui dire avec Samuel: «Parle, Seigneur, ton serviteur écoute³⁰⁸?» L'entendez-vous qui vous écoute, et connaissez-vous en votre cœur que «le cri que vous avez jeté devant lui est parvenu à ses oreilles,» sans s'égarer en chemin³⁰⁹?

L'entendez-vous qui vous marque le chemin, à qui vous dites: «Enseigne-moi le chemin où je dois marcher³¹⁰,» et qui vous dit à son tour: «Je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher³¹¹?» L'entendez-vous qui vous console, qui vous rassure, qui vous avertit, qui vous

303 - 2Tim. I, 12.

304 - Jean V, 10.

305 - Esaïe XLIII, 1; Matt. IX, 2; Luc VII, 50.

306 - Ps. XXVII, 8.

307 - Ps. III, 5.

308 - 1 Sam. III, 10.

309 - Ps. XVIII, 7.

310 - Ps. CXLIII, 10.

311 - Ps. XXXII, 8.

reprend, qui vous fortifie³¹² ?

Si vous n'avez jamais rien ressenti de tout cela, si « vous n'avez jamais ni entendu sa voix, ni vu sa face³¹³, » si vous ne possédez pas, si vous ne connaissez pas même le témoignage de Jésus-Christ, Jésus-Christ n'est donc pas en vous ; et si Jésus-Christ n'est pas en vous, vous n'êtes pas dans la foi, vous n'avez pas la vie éternelle.

Mais venons enfin à la marque la plus palpable et tout ensemble la plus sûre de la vie, l'action. Si Jésus-Christ est en vous, il y agira ; et le dernier signe auquel vous pouvez reconnaître que vous êtes dans la foi, c'est l'*œuvre de Jésus-Christ* devenue vôtre.

Jésus-Christ ne saurait demeurer nulle part « oisif ni stérile³¹⁴, » comme « le Père agit de tout temps, le Fils agit aussi³¹⁵, » et il déploie en ceux qui croient « l'énergie du pouvoir de sa force³¹⁶. » C'est pourquoi « celui qui croit en Jésus, fera les œuvres que Jésus a faites³¹⁷ » ; « celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit vivre comme Jésus-Christ lui-même a vécu³¹⁸. » Je disais tantôt, mes chers frères : Prenez de plus hautes pensées de la foi chrétienne ; je dis maintenant : Prenez de plus hautes pensées de la vie chrétienne. Il n'y a pas d'autre vie chrétienne que la vie de Christ dans le chrétien ; et il n'y a de vrai chrétien que celui qui vit en représentant de Jésus-Christ, continuant sur la terre l'œuvre que Jésus-Christ y a commencée. Il faut qu'on le contemple vivant en nous ; et comme il a pu dire : « Celui qui m'a vu, a vu mon Père³¹⁹, » il faut que chacun de nous puisse dire aussi : Celui qui m'a vu a vu mon Maître. Quelle vocation, mes chers frères ! si glorieuse véritablement et si difficile, qu'on a peine à y croire...

Mais celui qui nous a donné ce commandement : « Qu'il y ait en vous les mêmes, sentiments qui étaient en Jésus-Christ³²⁰, » est aussi celui qui nous rendra capables de l'accomplir ; disons plus, c'est moins nous qui devons l'accomplir que le Seigneur qui doit l'accomplir en

312 - Ps. LXXXVI, 11 ; XCIV, 12 ; CXXXVIII, 3, etc.

313 - Jean V, 37.

314 - 2 Pierre I, 8.

315 - Jean V, 17.

316 - Éph. I, 19.

317 - Jean XIV, 12.

318 - Jean II, 6 ; IV, 17.

319 - Jean XIV, 9.

320 - Phil. II, 8.

nous³²¹ ; Pour l'œuvre de Christ nous avons la force de Christ, parce que nous avons Christ lui-même, si toutefois « nous l'avons reçu, » et « si nous marchons en lui³²². »

Ne me dites pas que cette pensée vous accable, et que vous aimez mieux reposer vos regards sur les exemples des grande serviteurs de Jésus-Christ que sur celui de Jésus-Christ lui-même, parce qu'il se trouve chez ces serviteurs, tout grands qu'ils sont, des infirmités et des chutes qui les rapprochent de nous : cette raison est peu digne d'un chrétien. C'est précisément parce que Jésus-Christ nous a seul offert un exemple parfait, c'est parce qu'il est la loi de Dieu vivante, que vous devez le choisir de préférence à tout autre pour objet de votre imitation. Aussi bien, c'est ce qu'ont fait les saints dont vous parlez, ou plutôt c'est ce qui les a faits : ils ont pris exemple du Maître, non d'aucun homme, « quel qu'il fût³²³. » Que cela, est sensible chez l'Apôtre auquel j'emprunte mon texte, et auquel on en revient toujours quand on veut prendre sur le fait la foi chrétienne ou la vie chrétienne !

Comment s'est formé ce disciple, qui « a travaillé plus que tous les autres³²⁴, » et qui n'a pas craint de dire, tout humble qu'il était ; « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Christ³²⁵ ? »

C'est en se modelant sur Jésus-Christ avec un soin si jaloux, qu'il semble s'appliquer à confondre en quelque sorte sa personne et son histoire avec la personne et l'histoire de son divin Maître, jusque dans les œuvres les plus exclusivement réservées au Seigneur. Si « la nourriture de Jésus-Christ est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé et d'accomplir son œuvre³²⁶, » voici Paul qui « ne fait cas de rien, et à qui sa vie même n'est point précieuse, pourvu qu'il achève avec joie sa course et le ministère qu'il a reçu du Seigneur Jésus³²⁷ » Si Jésus-Christ peut dire en finissant : « j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire³²⁸, » voici Paul qui dit à la veille de son martyre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi ; du

321 - 1 Thess. V, 24.

322 - Col. II, 6.

323 - Gal. II, 6.

324 - 1 Cor. XV, 10.

325 - 1 Cor. XI, 1.

326 - Jean IV, 34.

327 - Act. XX, 24.

328 - Jean XVII, 4.

reste, la couronne de justice m'est réservée³²⁹.»

Que dis-je? Si Jésus-Christ «a été fait malédiction pour nous³³⁰;» voici Paul qui «souhaiterait d'être fait anathème — loin de Christ pour ses frères, qui sont ses parents selon la chair³³¹;» et si «Jésus-Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois³³²,» voici Paul qui s'ehardit jusqu'à écrire ces étonnantes paroles: «Je me réjouis donc maintenant en mes souffrances pour vous, et j'accomplis le reste des afflictions de Christ en ma chair, pour son corps qui est l'Église³³³...»

N'expliquons pas ces sublimes hyperboles de la charité, sentons-les plutôt: la tâche de Paul, telle quelle est aussi votre tâche, si le Christ de Paul est aussi votre Christ; celui qu'on retrouve partout vivant dans la vie de Paul, il faut qu'on le retrouve aussi vivant dans la vôtre.

Examinez-vous donc, mes chers auditeurs, pour voir si vous faites l'œuvre de Jésus-Christ. Je ne demande pas si vous la faites sans mélange et sans infidélité: hélas! qui pourrait se ranger alors au nombre de ses imitateurs? Mais du moins, vos œuvres sont-elles empreintes de l'Esprit de Jésus-Christ? Et reconnaît-on votre Maître dans le fond de votre vie? Reconnaît-on, dans votre travail, celui qui, après une journée employée à «aller de lieu en lieu faisant le bien³³⁴,» «se retire sur la montagne pour prier, et passe toute la nuit à prier Dieu³³⁵?» Reconnaît-on, dans vos plaisirs, celui dont la présence répand sur la noce de Cana une joie douce autant que pure, et à qui une fête de famille fournit plus d'une instruction salutaire³³⁶?

Reconnaît-on, dans vos douleurs, celui qui a pleuré sur la ruine prochaine de Jérusalem, ou celui qui a supporté tout le poids de la malédiction divine, pour épargner aux pécheurs une autre ruine plus redoutable encore? Reconnaît-on, dans vos lectures, celui qui «prend son plaisir dans la loi de l'Éternel, qui médite dans cette loi jour et nuit³³⁷,» et qui ne demande qu'à elle seule des armes contre la triple

329 - 2 Tim. IV, 7, 8.

330 - Gal. III, 13.

331 - Rom. IX, 3.

332 - 1 Pierre II, 24.

333 - Col. I, 24.

334 - Act. X, 38.

335 - Luc VI, 12.

336 - Jean II, 1-11.

337 - Ps. I, 2.

tentation du désert³³⁸ ? Reconnaît-on, dans vos discours, celui dont la bouche ne s'ouvre que pour « communiquer la grâce à ceux qui l'écoutent³³⁹, » et qui ne rencontre ni objet dans la nature, ni événement dans la vie, auquel il n'arrache quelque leçon de vie éternelle ? Reconnaît-on, dans votre action et dans votre repos, dans votre veiller et dans votre dormir, dans « votre entrer et dans votre sortir, » celui qui « fait toujours les choses qui sont agréables au Père³⁴⁰ ? »

Hélas ! que n'y reconnaît-on, pas plutôt que lui : votre éducation, votre tempérament, votre entourage, votre intérêt, votre égoïsme, votre convoitise !... Mais je m'oublie : ce n'est qu'à vous-même de vous juger. Voyez, examinez, sondez-vous bien. Si vous êtes étranger à l'oeuvre de Jésus-Christ, vous n'avez donc pas Jésus-Christ en vous ; et si vous n'avez pas Jésus-Christ en vous, vous n'êtes pas dans la foi, vous n'avez pas la vie éternelle.

Voilà trois signes auxquels vous pouvez discerner si Jésus est en vous : sa vie, son témoignage, son oeuvre. Quand vous seriez en danger de vous tromper sur l'un des trois, vous ne le seriez pas de vous tromper sur tous : réunis ; ils vous feront apprécier sûrement l'état de votre âme devant Dieu. L'illusion après tout ; pour être facile, n'est pas inévitable ; et quand nous ne demandons qu'à nous juger nous-mêmes³⁴¹, Dieu ne saurait nous refuser sa lumière pour un examen auquel il nous convie tout le premier. Suivez donc, suivez cet examen salutaire, et ne vous arrêtez point que vous ne sachiez enfin si vous êtes en Christ — ou hors de Christ.

Vous avez dans cet examen deux écueils à éviter. Avant tout, gardez-vous de vous séduire « en disant : Paix, paix, où il n'y a point de paix³⁴² ; » mais aussi ne soyez pas plus sévères que ne l'est le Seigneur. Il y a des âmes défiantes et timides, qui, tout en rassurant sur leur compte tous les autres, ne sauraient jamais se rassurer elles-mêmes. Je ne voudrais pas décourager ces âmes-là, car je sais que mon Maître et le leur ne les décourage point ; mais je leur dirai : Soyez plus simples, chers amis.

La question n'est pas de savoir si vous trouvez en vous la vie, le témoignage, l'oeuvre de Jésus-Christ, dans son intégrité : elle est de

338 - Math. IV, 1-11.

339 - Eph. IV, 29.

340 - Jean VIII, 29.

341 - 1 Cor. XI, 31.

342 - Jér. VI, 14.

savoir si vous y trouvez quelque chose de sa vie, de son témoignage, de son œuvre; ce n'est pas au degré ou à la mesure que la promesse est faite, c'est à la substance et à la présence.

Le Seigneur a-t-il commencé en vous son œuvre de grâce? Eh bien! ne craignez point de le confesser à sa gloire, et d'entrer dans l'humble, mais ferme assurance de l'Apôtre: «Je suis assuré que ni vie ni mort, ni hauteur ni profondeur, ni principauté ni puissance, ni choses présentes ni choses à venir, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur³⁴³»

Si tel est le résultat de l'examen auquel je viens de vous inviter, s'il vous conduit à reconnaître que Jésus-Christ habite en vous — oh! alors, sentez votre bonheur! Mesurez vos obligations par vos privilèges! Ne vivant que par lui, ne vivez aussi que pour lui!

«Au reste, mes frères,» poursuit l'Apôtre, «réjouissez-vous, tendez à la perfection, soyez consolés, soyez tous d'accord, vivez en paix, et le Dieu de charité et de paix sera avec vous³⁴⁴.» Que si cet examen devait avoir un résultat contraire; s'il devait vous convaincre que vous n'avez connu jusqu'ici qu'une foi morte et que vous avez vécu loin de Christ — que leur dirai-je? les flatterai-je dans leur voie? leur cacherai-je le péril au-devant duquel ils courent se jeter?...

Ah! mes amis, ce serait être infidèle à mon texte, qui vous fait entendre en terminant quel est le partage de ceux qui ne sont point dans la foi: «Ne reconnaissez-vous point en vous-mêmes que Jésus-Christ est en vous, à moins que peut-être vous ne soyez réprouvés?»

Réprouvé, mot affreux! Réprouvé, mis au rebut comme un vaisseau qu'on a essayé et qu'on a trouvé sans usage³⁴⁵! Réprouvé, traité comme ces branches stériles qu'on retranche, qu'on amasse, qu'on jette au feu et qui brûlent³⁴⁶! Ne me dites pas que c'est manquer à la charité que de vous présenter de si effrayantes images.

Mes frères, il faut s'entendre sur la charité: il y a deux charités. Il y a la charité de Dieu, et il y a la charité du Diable; la charité de Dieu qui dit: «Au jour que tu mangeras, tu mourras,» et la charité du Diable qui dit: «Vous ne mourrez nullement.» Celle-là vous déclare perdu, mais pour vous sauver; celle-ci vous déclare sauvé, mais pour vous perdre... Je viens à vous avec la charité de Dieu dans le cœur, et je n'en connais point d'autre! Je ne viens pas rassurer les consciences,

343 - Rom. VIII, 37, 38.

344 - 2 Cor. XIII, 11.

345 - Ps. XXXI, 18.

346 - Jean XV, 6.

je viens les troubler à salut! Je ne viens pas canoniser ceux qui meurent, je viens sauver ceux qui vivent! Heureux, oh! heureux, si je pouvais vous enlever tous, comme un seul homme, dans mes bras et sur mon cœur, pour vous déposer entre des bras plus sûrs et sur un cœur plus fidèle!

Je sais que je vous annonce la vérité de Dieu; je sais que Dieu est stable dans ses menaces, comme dans ses promesses: si vous vous obstinez à fermer les yeux aujourd'hui, vous serez contraints de les ouvrir — alors qu'il ne sera plus temps.

Mais je ne veux pas que vous attendiez qu'il ne soit plus temps: voici le jour, l'heure, le moment. Reconnaissez-vous, réveillez-vous, arrêtez-vous, décidez-vous, sauvez-vous, «séparez-vous de la génération perverse;» et dites au Seigneur avec Jacob: «Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni³⁴⁷»

Amen.

347 - Gen. XXXII, 6.

La misère de l'homme et la miséricorde de Dieu.

*Premier sermon la misère de l'homme.
(1827)*

«Dieu les a tous renfermés dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous.» (Rom. XI, 32.)



Qui entendrait bien ce seul verset de la Bible aurait la clef de la Bible entière. La doctrine de la Bible a deux articles fondamentaux : la misère de l'homme, et la miséricorde de Dieu ; mon texte les énonce tous deux et les met en regard. « Dieu les a tous renfermés dans la désobéissance : » voilà la misère de l'homme ; « pour faire miséricorde à tous : » voilà la miséricorde de Dieu.

Je me propose de développer ces deux déclarations dans deux discours. Je vous montrerai aujourd'hui la misère de l'homme, remettant à dimanche prochain de vous montrer le remède à cette misère dans la miséricorde de Dieu.

Le texte de mon premier discours est le premier paragraphe du texte entier : « Dieu les a tous renfermés dans la désobéissance. » Ce texte a besoin de quelques éclaircissements. Et d'abord, en le rapprochant du reste du chapitre, où l'Apôtre a divisé le genre humain en deux peuples, les Juifs et les Gentils, on voit que sa pensée complète est celle-ci : « Dieu les a tous renfermés, » tant Juifs que Gentils, « dans la désobéissance. »

Il ne faut pas croire que la sentence de saint Paul doive être restreinte aux Juifs et aux Gentils ses contemporains : elle embrasse tous les hommes de tous les temps. Cela est mis hors de doute par un autre endroit où il énonce le même jugement, en l'étendant à tous les

hommes: «L'Écriture a tout renfermé sous le péché³⁴⁸» Nous pouvons donc laisser de côté la distinction des Juifs et des Gentils qui n'appartient point à notre sujet, et ne considérer que l'idée générale du texte: «Dieu a renfermé tous les hommes dans la désobéissance.»

Le mot «désobéissance» peut être remplacé par le mot synonyme «péché», qui est plus communément employé dans l'Écriture, et dont saint Paul se sert dans le passage parallèle de l'épître aux Galates que nous venons de rappeler. Quant à cette expression: «Dieu a renfermé les hommes dans le péché,» il serait aussi superflu que facile de prouver par toute l'Écriture qu'elle ne signifie pas que Dieu ait contraint les hommes au péché, mais que Dieu les a déclarés pécheurs. Enfin, l'homme dont il est ici question, c'est «l'homme naturel³⁴⁹,» c'est-à-dire l'homme tel qu'il est «par nature³⁵⁰» et tant qu'il n'a pas subi un changement radical, que l'Écriture appelle «conversion.»

Ainsi éclaircie, voici la doctrine de mon texte: *Dieu a déclaré que tout homme, dans son état naturel, est pécheur.* C'est là ce que je souhaite de vous persuader aujourd'hui.

Ce souhait vous semblerait-il contraire à la charité? et quelqu'un se plaindrait-il de ce que, parmi tant de réflexions que j'aurais pu porter dans cette chaire, j'en ai choisi une si dure? Je lui répondrai par une comparaison. Un homme est attaqué d'une maladie grave, incurable si elle est négligée, guérissable si elle est prise à temps. Deux amis le visitent, dont l'un lui dit: Vous vous portez bien; et l'autre: Vous êtes malade, et en péril de la vie si vous ne recourez au médecin. La charité du premier n'est-elle pas cruelle? et la cruauté du second n'est-elle pas charitable? Je fais aujourd'hui auprès de vous l'office du second ami; et Dieu me préserve de faire jamais auprès de personne celui du premier! Je ne serai pas doux à la manière du monde, qui vous déguise la maladie de votre âme pour que vous y demeuriez et que vous mouriez; mais je serai dur à la manière de saint Paul, à la manière de saint Jean, à la manière de Jésus-Christ, à la manière de

348 - Gal. III, 22

349 - 1 Cor. II, 14. C'est ainsi que je traduis, avec les versions anglaise et allemande, le terme grec qui est traduit moins clairement dans nos versions par «l'homme animal.» L'étymologie de ce terme (*l'homme psychique, de psyché, l'âme ou le souffle de la vie*) et la comparaison de 1 Cor. XV, 44-49 avec Gen. II, 7, font voir que l'homme dont parle saint Paul, c'est l'homme en tant qu'ayant le souffle de la vie, descendant d'Adam et semblable à lui, appartenant à la terre et à ce monde. Le mot psychique se trouve encore Jacq. III, 15 et Jud. 19, où nos versions le rendent par *sensuel*: là aussi je le rendrais par *naturel*; au reste, il ne faut pas confondre l'état naturel (actuel) de l'homme, avec son état normal (primitif).

350 - Eph. II, 3.

Dieu, qui accuse votre mal pour que vous en cherchiez la guérison et que vous viviez ; et je demande à Dieu la grâce de vous convaincre de péché, avec force, avec autorité, mais surtout avec amour.

Avant tout, comprenez bien ce que j'entends en disant que nous sommes tous pécheurs. Le mot *péché* est mal compris du plus grand nombre; de là vient l'objection qu'on a coutume de faire contre la vérité de mon texte. L'Évangile, dit-on, en nous enveloppant tous dans une accusation commune de péché, exagère; c'est parler contre l'expérience. Qu'on regarde ma vie, on verra que je ne suis pas un pécheur : je ne suis ni avare, ni méchant, ni intempérant, ni mauvais ami, ni fils ingrat, ni époux infidèle; et quand je le serais, j'en connais d'autres qui assurément ne le sont pas. Ceux qui parlent ainsi confondent deux choses fort différentes, le péché et *le vice*. Je ne dis pas que tous les hommes soient vicieux. Si je le disais, non-seulement j'exagérerais, mais je me contredirais dans les termes. Car le vice est une habitude immorale qui attire sur celui qui s'y livre le blâme des autres hommes; c'est une distinction honteuse; cela est si vrai que dans la plus philosophique des langues modernes, le mot vice a été primitivement synonyme du mot honte³⁵¹. Dès lors, de même qu'en disant qu'un homme est d'une constitution faible, on reconnaît tacitement que d'autres hommes ont une constitution plus robuste, ainsi en disant qu'un homme est vicieux, on reconnaît aussi tacitement qu'il existe des hommes qui ne le sont pas. L'avarice est un vice, il est donc des hommes généreux. L'intempérance est un vice, il est donc des hommes sobres. La méchanceté est un vice, il est donc des hommes doux. Tous les hommes ne sont pas vicieux; mais tous sont pécheurs, ce qui est fort différent.

Je ne puis vous donner de notion plus précise de ce que signifie le mot *péché*, qu'en vous rappelant la signification première de ce mot dans la langue où le Nouveau Testament a été écrit. Le mot grec que nous traduisons en français par péché signifie *manquer le but*, et de là *s'égarer*. Le pécheur est un égaré : c'est un voyageur qui, ayant une destination déterminée, s'est fourvoyé dans une route qui n'y conduit pas; ou, mettant à la place de cette image ce qu'elle représente, le pécheur est un être qui doit suivre une certaine direction morale, et qui suit une direction opposée. Ayant ainsi expliqué ce que c'est qu'un pécheur, je vais vous faire voir que tels nous sommes tous de notre nature; parce que nous devons aimer Dieu par-dessus tout, et que

351 - Le mot allemand *Laster*; voir le Dictionnaire d'Adelung à ce mot.

nous aimons tous, dans notre état naturel, autre chose plus que Dieu.

Si, pour établir ces deux points, je voulais m'appuyer uniquement de l'autorité de l'Écriture, j'aurais tout dit en peu de mots. Car je ne crains pas d'affirmer que dans aucun livre on ne trouve rien ni de plus clairement établi, ni surtout de plus constamment supposé, que le sont dans l'Écriture ces deux assertions, que l'homme doit aimer Dieu par-dessus tout, et que de sa nature il aime autre chose plus que Dieu.

Pour ce qui est de la première, l'un des caractères distinctifs de l'Écriture est de mettre partout Dieu sur le premier plan, et de réclamer hautement pour lui notre première attention et notre premier amour. Aimer Dieu par-dessus tout, c'était déjà l'esprit et le résumé de l'ancienne loi. Le premier précepte du Décalogue est celui-ci : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face³⁵² ; » ce qui ne signifie pas seulement : Tu réserveras à Dieu ton culte extérieur, à l'exclusion de tout autre être qu'on appelle Dieu ; mais encore : Tu réserveras à Dieu ton culte intérieur, ton amour, à la préférence de tout autre objet. Ainsi est commenté ce précepte par les prophètes et par Moïse lui-même, qui l'énonce ailleurs en termes plus clairs : « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de toutes tes forces³⁵³. » La nouvelle loi, qui est « la loi parfaite³⁵⁴ » tout en abrogeant une partie de l'ancienne, maintient, développe et met dans tout son jour le précepte fondamental d'aimer Dieu par-dessus tout ; et Jésus-Christ répond à cette question d'un docteur : « Quel est le grand commandement de la loi ? » en reprenant le commandement de Moïse : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de toute ta pensée : c'est là le premier et le grand commandement³⁵⁵. » Il est vrai qu'à ce commandement il en joint un autre : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. « Mais il donne à entendre, par les épithètes dont il l'accompagne, celles de « second » et de « semblable au premier, » et il fait voir ailleurs, aussi bien que ses apôtres, qu'il prescrit l'amour du prochain comme subordonné à l'amour de Dieu, et comme en découlant par une conséquence nécessaire ; en sorte que c'est moins comme un second précepte fondamental qu'il le recommande que comme une suite et un symptôme de l'observation du premier, selon ce que dit saint Jean : « Nous avons reçu de lui ce commandement,

352 - Exod. XX, 3.

353 - Deut. VI, 5.

354 - Jacq. I, 25.

355 - Matth. XXII, 36, 37.

que celui qui aime Dieu doit aimer aussi son frère³⁵⁶. Qu'on ne pense pas combattre cette réflexion en rappelant que l'Évangile met plus d'une fois la charité en tête des préceptes de la loi³⁵⁷. Car le mot charité a un sens plus étendu dans le langage original du Nouveau Testament que dans le nôtre: il signifie l'amour en général, l'amour chrétien, l'affection pure et désintéressée, appliquée soit au créateur, soit à la créature; aussi a-t-il été traduit dans plusieurs langues par le mot *amour*. Au reste, pour ne laisser aucun doute que l'amour de Dieu ne doive dominer et régler tout autre amour, Jésus-Christ choisit, entre toutes nos affections, la plus obligatoire, l'amour du prochain, et entre tous les exercices de cet amour, le plus indispensable, la piété filiale; et puis il déclare que la piété filiale elle-même doit être constamment subordonnée à la piété envers Dieu: «Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il ne peut être mon disciple³⁵⁸.» Tant il veut fortement, avec toute l'Écriture, que l'homme aime Dieu par-dessus tout.

L'Écriture ne se prononce pas moins clairement sur la seconde proposition, que tel n'est pas l'homme dans son état de nature, qu'il aime autre chose plus que Dieu. Il me serait facile de citer des textes où ce désordre est affirmé: «Nous avons tous été errants comme des brebis,» qui se sont égarées loin de leur pasteur et «détournées chacune dans son propre chemin;» nous avons tous commencé par être «des enfants de rébellion,» éloignés de Dieu, sans amour pour lui, vivant au gré de nos propres désirs, sans nous informer de sa volonté; «nous étions par nature des enfants de colère, aussi bien que le reste des hommes; — le monde entier gît dans le mal; — nous sommes morts par nos fautes et par nos péchés; — si quelqu'un dit qu'il n'a point de péché, la vérité n'est point en lui³⁵⁹.» Mais si je me bornais à ces citations détachées, je pourrais vous donner lieu de croire que l'Écriture n'établit le désordre des affections de l'homme que par des déclarations isolées, que j'aurai peut-être, penserez-vous, rassemblées à grand'peine, et où il faut tenir compte du temps, de l'occasion, et de certaines vivacités de langage; tandis qu'elle s'en explique moins encore par des déclarations isolées, par des allusions indirectes, par sa lettre, que par son esprit, par son ensemble, et dans les endroits où elle expose et développe ses principes le plus complète-

356 - 1 Jean IV, 21.

357 - 1 Cor. XIII.

358 - Matth. X, 37; Luc XIV, 26.

359 - Es. LIII, 6; Ephés. II, 1-3; Coloss. I, 21; 1 Jean I, 8, 10; V, 19; Tite III, 3.

ment. Mais c'est là ce que je ne puis vous faire voir en peu de mots. Je suis contraint de renvoyer chacun de vous, pour éprouver la vérité de cette affirmation, à la lecture de la Bible, dont je ne rappellerai ici qu'un seul endroit que je recommande particulièrement à votre méditation : ce sont les trois premiers chapitres de l'épître aux Romains, à laquelle j'ai emprunté mon texte.

Nul doute que l'objet de cette épître ne soit d'exposer la doctrine chrétienne, puisque saint Paul lui-même, dès le début, annonce son dessein dans ce verset qui est comme le titre de tout l'ouvrage : «L'Évangile est la puissance de Dieu en salut à tout croyant³⁶⁰.» Eh bien! lisez-en les trois premiers chapitres, tout d'une suite et avec cette attention que réclame le langage de saint Paul, souvent confus à une première lecture à force d'ardeur et d'abondance; et vous verrez qu'il appuie toute l'économie du salut sur le désordre des affections de l'homme naturel en termes si fermes et si positifs, qu'il faut avouer après les avoir lus qu'on ne peut pas plus entrer dans la foi chrétienne sans avoir reconnu ce désordre, qu'on ne peut entrer dans une maison sans passer par la porte. Car, voulant amener son lecteur à cette conclusion, qu'il annonce au commencement et qu'il répète à la fin de son raisonnement, que Dieu offre désormais à l'homme «la justification par la foi,» parce que l'homme l'espérer «par les oeuvres,» — ce qui signifie, en expliquant saint Paul par saint Paul, que Dieu offre désormais à l'homme la vie éternelle comme une grâce, parce que l'homme ne peut plus l'espérer à titre de récompense, — il établit que tous, tant Juifs que Gentils, se sont rendus indignes de la récompense et dignes au contraire du châtement, parce que tous sont pécheurs; et il prouve le péché, tant des Juifs que des Gentils, par tout ce que l'histoire rapporte de leur corruption. Que si quelqu'un pense ébranler cette preuve en disant que ces chapitres de saint Paul n'ont été écrits que pour ses contemporains et qu'ils ne nous concernent pas, il abuse étrangement d'un principe dans lequel il y a pourtant quelque vérité. Il est vrai qu'on trouve dans l'Évangile, écrit à une époque spéciale et destiné premièrement aux hommes de cette époque, certains détails qui n'ont d'application directe qu'à cette époque et à ces hommes; des allusions, des exhortations, des reproches, des considérations, en rapport avec les circonstances du temps et avec le caractère ou le génie du siècle.

Il est vrai encore qu'on peut justement appliquer cette observation au commencement de l'épître aux Romains, en disant que les faits

360 - Rom. I, 16.

auxquels en appelle saint Paul pour attester le désordre des affections de l'homme sont tirés de l'histoire de son temps et peuvent ne pas se rapporter tous au nôtre; et surtout que le portrait qu'il trace, étant celui de populations entières embrassées dans une seule vue, est composé de traits divers empruntés à des individus divers, en sorte que tous les désordres qu'il rappelle ne se rencontrent pas dans chaque homme en particulier. Tout cela est vrai.

Mais il n'est pas moins vrai que l'Évangile, quoiqu'il n'ait pas été écrit à tous les hommes, l'a été pour tous les hommes; que cette sagesse éternelle qui l'a dicté, et aux yeux de laquelle «mille ans sont comme un jour et un jour comme mille ans³⁶¹,» avait en vue tous les individus de tous les temps; que saint Paul accuse dans tout homme l'existence de ce même germe mauvais, quoiqu'il ne se déclare pas toujours par les mêmes fruits; et que si, au lieu d'écrire aux Romains du premier siècle il eût écrit aux Français du dix-neuvième, il fût arrivé, quoique par des faits différents en partie, à cette même sentence dont il n'excepte personne: «Toute bouche donc doit être fermée, et tout homme reconnu coupable devant Dieu. Il n'y a point de juste, non, pas même un seul; il n'y a personne qui cherche Dieu; ils se sont tous détournés; ils se sont tous corrompus; il n'y en pas un qui fasse le bien, non,» répète-t-il, «pas mêmes un seul³⁶².» Car, si l'on nie l'universalité de ces déclarations; si l'on fait, dans l'interprétation de l'Évangile, une part plus large à la spécialité de l'époque que celle que nous venons de lui faire; si l'on ose soutenir que non-seulement certaines particularités, mais des enseignements suivis, non-seulement certaines preuves de détail, mais des raisonnements entiers et jusqu'à leurs conclusions, non-seulement certains traits, mais des fragments, des chapitres, peut-être des livres entiers, ne doivent pas être pris en considération parce qu'ils n'ont été écrits que pour les contemporains et ne nous concernent pas, — vous prévoyez la conséquence. Libres de trier l'Évangile, nous n'en croirons plus que ce qui nous plaira, et nous en rejetterons tout ce qui nous déplaira, sous prétexte que cela ne nous concerne pas.

Et comme il est aisé de pressentir que ce qui nous plaira, c'est ce qui sera conforme à nos idées personnelles, et que tout ce qui leur sera contraire nous déplaira, il suit de là que nous n'admettrons plus de l'Évangile que ce que nous croyions déjà avant de le lire, et que nous en élaguerons tout ce qui est contre nos idées, c'est-à-dire

361 - 2Pierre III,8

362 - Rom. III, 9-12.

précisément ce qui pouvait les redresser, ce qui nous était le plus spécialement destiné de Dieu. Après en avoir achevé la dernière ligne, nous en serons à peu près au même point qu'avant d'avoir commencé la première: il n'y aura guère de changé que le nom; le fond des convictions et des sentiments ne le sera pas. Loin de moi ces systèmes humains et ces interprétations forcées, qui, sous prétexte de dépouiller la foi de ce qui n'est pas raisonnable, tombent dans cet abus terrible contre lequel l'ange de l'Apocalypse prit tant de soin de prémunir l'apôtre saint Jean, «ajoutent, retranchent,³⁶³» corrigent, substituent, «tordent les Écritures,³⁶⁴» dit saint Pierre, et, passez-moi ces expressions, désévangélisent l'Évangile et dédivinisent la parole de Dieu! Que cet évangile épuré, que cet évangile des hommes enseigne ce qu'il voudra, je m'en tiens à l'Évangile de Dieu; et selon cet Évangile, l'homme est de sa nature dans un état de péché, d'égarement, de désordre.

Si l'homme n'est pas dans le désordre, il faut effacer de l'Écriture tous les passages que je citais plus haut, et cette foule d'autres que je me suis abstenu de citer, où ce désordre est déclaré. Si l'homme n'est pas dans le désordre, il faut effacer tous les passages où est enseignée la nécessité d'une conversion et d'un rétablissement, puisqu'il n'y a pas lieu à changer de chemin quand on n'est point égaré, ni à rétablir ce qui n'est point renversé. Si l'homme n'est pas dans le désordre, il faut effacer tous les passages où est proclamée cette réconciliation, cette délivrance merveilleuse, cette miséricorde qui surpasse toute connaissance, puisqu'il n'y a point de réconciliation sans inimitié, point de délivrance merveilleuse sans un affreux péril, point de miséricorde infinie sans une misère infinie. Il faut déchirer page après page, discours après discours, livre après livre; et après que vous aurez mis ainsi la Bible en lambeaux, il faudra déchirer ces lambeaux eux-mêmes, ou convenir que, selon la Bible, tout homme dans son état naturel est pécheur.

Quand la Parole de Dieu s'est ainsi expliquée, je n'ai pas besoin, quant à moi, d'autre autorité. Mais, parce que je crains que plusieurs n'aient pas assez de foi dans la Bible pour admettre sans hésiter tout ce qu'elle enseigne, je vais descendre un moment sur leur terrain, et leur faire voir que la raison elle-même, loin de contredire cette doctrine de la Bible, ne peut lui refuser son assentiment, parce qu'elle aussi établit à sa manière ces deux points, que l'homme doit aimer

363 - Apoc. XXII, 18, 19.

364 - 2 Pierre III, 16.

Dieu par-dessus tout, et que dans son état naturel il aime autre chose plus que Dieu.

Établir par le raisonnement que notre premier amour est dû à Dieu, ce n'est pas une chose facile; non que la justesse de cette proposition ne me semble claire, mais au contraire parce qu'elle me semble si claire que la voyant comme par instinct, je suis embarrassé pour la démontrer. Essayons cependant; et faisons voir que Dieu est souverainement digne de notre amour, soit qu'on le considère en lui-même, ou dans ses rapports avec nous.

Quoi de plus aimable, à le considérer en lui-même, que l'être parfait; en qui se trouvent au plus haut degré, tempérées et relevées les unes par les autres, les qualités les plus dignes d'admiration et les plus dignes d'affection; en qui tout est si excellent, que tous les peuples se sont accordés à réserver aux choses qu'ils voulaient louer au-delà de toute expression l'épithète de divines? et combien n'est-il pas évident qu'un tel être est en droit d'attendre de nous, si nous sommes dans l'ordre, toute la vénération, tout le dévouement, tout l'amour dont nous sommes capables?

Mais combien plus ces sentiments lui semblent-ils dus quand nous le considérons non plus seulement en lui-même, mais dans ses rapports avec nous; comme celui sans qui nous n'aurions rien, nous n'espérerions rien, et pour tout dire en un mot, sans qui nous ne serions pas! Arrêtez-vous sur ce dernier rapport, en le considérant à part comme s'il était seul; et pour sentir la nécessité d'aimer Dieu par-dessus tout, réfléchissez seulement qu'il est votre Créateur, et que vous êtes sa créature. Essayez de vous faire quelque idée de ce que c'est que créer: tirer de rien quelque chose, faire que nous qui n'étions pas nous avons été, — vous ne pourrez aller au fond de cette pensée, elle a des abîmes où notre faible intelligence se perd; mais le peu que vous en comprendrez, mais l'impossibilité même d'en comprendre davantage, suffira pour vous faire reconnaître que la relation qui unit le Créateur à la créature est si forte, si intime, si étendue, et si je puis ainsi parler, si unique, que toute autre relation doit lui être subordonnée, tout autre engagement soumis à votre engagement primitif avec Dieu, et tout autre amour précédé, commandé, dominé par l'amour de Dieu.

Il y a plus: non-seulement Dieu est souverainement digne de votre amour, mais il en est digne lui seul. Tout ce qui est aimable vient de Dieu, ou plutôt tout ce qui est aimable est Dieu. La sainteté, la vérité,

la morale, la conscience, la félicité, tous ces noms honorés du respect de tous les peuples et des méditations des plus beaux génies, ces noms qui font vibrer toute âme d'homme d'un saint frémissement, n'ont point d'autorité qu'ils n'empruntent de lui; ce sont comme les fragments de Dieu éparpillé par un esprit trop borné pour le considérer tout d'une vue et dans son ensemble. La sainteté est la volonté de Dieu, la vérité est sa pensée, la félicité est son état, la morale est sa loi, la conscience est son représentant; et si vous remontez aux commencements, vous voyez toutes ces routes diverses que la religion et la saine philosophie ont montrées à l'homme, converger de plus en plus en se rapprochant de leur source, et là aboutir enfin toutes à Dieu, centre commun d'où elles rayonnent sur tout l'univers. Puis donc que Dieu est votre principe, votre centre, votre fin, votre tout, commencez par lui donner votre amour, votre coeur, vous-même tout entier; et il sera temps de voir, ensuite comment vos affections pourront être étendues à d'autres objets, sans rien ôter et en tout subordonnant à ce premier amour. Voilà l'ordre. Sortez-en, cessez d'aimer Dieu par-dessus tout, et vous tomberez dans un désordre d'autant plus grand, que de la relation fondamentale qui vous unit au Créateur dépendent toutes les relations secondaires qui vous unissent aux créatures, en sorte que la première ne peut être rompue que les autres ne le soient aussi par contre-coup.

Rendons cela sensible par une image. Comprenez l'état de l'homme cessant d'aimer Dieu par-dessus tout, par ce qui arriverait à une planète, par exemple à la terre, si, lasse de poursuivre sa marche uniforme au tour du soleil, elle faisait un bond hors de son orbite et se frayait dans l'espace une route libre et indépendante. Par cet égarement, par ce *péché* de la terre, sera rompue la loi fondamentale de son être, et avec elle toutes les autres lois qui en dépendent; en même temps que son rapport avec le soleil, seront troublés aussi ses rapports avec son satellite et avec les autres planètes. Figurez-vous la confusion que ces changements apporteront dans son sein: les temps marqués par ses mouvements, les jours et les nuits, les étés et les hivers, ne se succédant plus; le flux et le reflux des mers privé de règle et de frein; la vie des plantes, des animaux, des hommes, arrêtée dans son cours; et sans multiplier les prévisions, de désordres en dés ordres enfantés les uns par les autres, à la fin un chaos effroyable, où s'il reste comme par hasard à notre globe quelques traces de sa gloire et de sa beauté premières, elles ne serviront qu'à relever la honte de son bouleversement. Tel sera le désordre intérieur de

l'homme, s'il s'écarte du principe de son être et place hors de Dieu son premier amour.

Ainsi la raison donne un plein assentiment à cette assertion de l'Écriture, que l'homme, pour être dans l'ordre, doit aimer Dieu par-dessus tout. Elle donne le même assentiment à cette autre assertion de l'Écriture, que l'homme, dans son état naturel, aime autre chose plus que Dieu.

Car, examinez de bonne foi, vous qui n'avez point subi jusqu'à présent de conversion, et qui par conséquent êtes encore dans votre état naturel, examinez si le sentiment que vous portez à Dieu peut être appelé un amour dominant. L'amour ne se cache pas dans le coeur : il se montre au dehors par certaines marques visibles ; « de l'abondance du coeur la bouche parle, » les yeux regardent, la main travaille, tout l'homme agit. Eh bien ! trouve-t-on dans votre vie les marques d'un amour dominant pour Dieu ? vous en allez juger vous-mêmes. Supposant un moment que cet amour est en ceux qui m'écoutent, je vais faire de leur vie une peinture idéale, que vous n'aurez qu'à comparer avec votre vie réelle pour reconnaître si ma supposition était ou non fondée.

Aimer Dieu par-dessus tout est visiblement la pente naturelle de leur coeur ; et quand je viens de leur dire qu'ils doivent vivre avant tout pour lui, chacun m'a compris, chacun m'avait prévenu. Le matin, sitôt qu'ils s'éveillent, Dieu est leur première pensée ; une pensée qu'ils n'ont pas besoin de chercher, tant elle s'offre à eux d'elle-même ; ils la trouvent partout, au dedans et au dehors, qui les pénètre et qui les environne, dans leur coeur, dans le jour qui les éclaire, dans l'air qu'ils respirent. Le soir, cette même pensée les suit en core jusqu'à la fin, survit dans leur esprit à tous les autres souvenirs, s'éteint la dernière dans le sommeil, et quelquefois occupe encore jusqu'aux songes de la nuit, comme elle occupe dans le jour ces moments d'abandon où l'esprit se laisse entraîner sans dessein à ses mouvements instinctifs. Tout le jour, Dieu est l'âme de tout ce qu'ils font ; leur unique ambition est de l'aimer et de lui obéir. Forcés de se livrer à des occupations matérielles, ils souffriraient de se voir distraits par elles de son service, s'ils ne trouvaient moyen de les y faire rentrer par l'esprit qu'ils y portent. Leur plus dure privation dans ce monde est d'être empêchés par un corps pesant et des facultés bornées, de se livrer avec pleine liberté à la contemplation de ses attributs et de ses bienfaits. Chez eux, les affections du sang et de l'amitié sont comme un reflet de l'amour de Dieu, et quand ils aiment quelque autre que Dieu, c'est encore Dieu qu'ils

aiment en lui. S'ils lisent, Dieu est l'objet favori de leurs lectures : un livre les attache à proportion qu'il les entretient davantage de lui ; mais sa Parole surtout a pour eux un attrait qu'ils ne trouvent point ailleurs, et dans l'étude assidue qu'ils en font le devoir a moins de part que le plaisir. S'ils parlent, Dieu encore est le sujet habituel de leurs discours : son nom vient se placer de lui-même dans toutes les bouches ; sa bonté, les moyens de lui plaire, le malheur de l'offenser, remplissent tous leurs entretiens ; ils n'y font aux soins de la vie et aux intérêts de ce monde que la part indispensable, et si la conversation a été longtemps envahie par des sujets où Dieu n'est pour rien, ils y sentent aussitôt un vide qui les avertit de revenir à lui. Enfin, quoi qu'ils fassent, et jusqu'en mangeant et en buvant, ils le font en vue de Dieu³⁶⁵ ; rien de plus constant, de plus vif, de plus entraînant que le sentiment qu'il leur inspire ; et l'on voit à toute leur vie qu'ils lui ont, sans effort, par penchant, voué leur premier amour.

Mes bien-aimés frères, loin de moi l'ironie. Par ce tableau de ce que serait votre vie si vous aimiez Dieu par-dessus tout, je n'ai voulu que vous faire voir comme à l'oeil combien vous êtes éloignés de l'aimer de la sorte. Chacun de vous a pu faire en lui-même le rapprochement de cette vie imaginée avec sa vie réelle ; et chacun a senti qu'elles diffèrent sur tous les points. Il n'est pas vrai que chacun m'ait compris, que chacun m'eût prévenu, quand j'ai dit que nous devons vivre avant tout pour Dieu : tout au contraire, quand vous rencontrez quelque expression vive d'amour pour Dieu et de dévouement à Dieu, vous êtes tentés d'y voir de la nouveauté, de l'exagération ou du mysticisme. Il n'est pas vrai qu'aimer Dieu soit la pente irrésistible de votre coeur : pour y faire naître cet amour, il faut qu'on vous remue, qu'on vous ébranle ; encore disparaît-il le moment d'après, comme une étincelle qui s'élève dans les airs et qui s'éteint. Il n'est pas vrai que votre plus dure privation soit d'être détournés par ce corps pesant et grossier de contempler Dieu et de le servir : vous ne sentez guère les misères de votre corps que lorsqu'il est affligé par des besoins matériels ou par des douleurs physiques. Il n'est pas vrai que dans ceux que vous aimez ce soit Dieu que vous aimiez : les sentiments du sang et de l'amitié ne sont si vifs que par ce qu'ils ont d'humain ; et si vous y faites entrer Dieu quelquefois, c'est comme le protecteur, non comme le premier objet de vos affections.

Il n'est pas vrai que les lectures qui vous attachent le plus soient celles qui vous occupent de Dieu, et surtout sa Parole : vous faites de

365 - Cor. X, 31.

saintes lectures par devoir, vous lisez la Bible par conscience, c'est une tâche qu'il faut avoir remplie pour s'endormir content de soi ; mais vous réservez votre goût, votre curiosité, votre ardeur, pour des livres remplis des intérêts de ce monde, si ce n'est des convoitises de ce monde. Il n'est pas vrai surtout que Dieu soit le sujet habituel et favori de vos entretiens : hélas ! tout y trouve place excepté lui. Le bonheur et la santé de ceux qui vous appartiennent, les soins de votre carrière, la prospérité de la patrie, la nouvelle du jour, les petits événements de la vie domestique, peut-être les choses les plus in différentes et les plus frivoles, occuperont tour à tour, rempliront, animeront vos entretiens : mais le nom de Dieu n'y paraîtra pas, ou n'y sera mêlé qu'avec une réserve timide, quand ce n'est pas avec une légèreté profane ; s'il vient à la pensée de quelqu'un d'en parler avec quelque animation, je ne sais quelle pudeur de piété le retiendra ; il n'oserait, il semblerait étrange, on dirait qu'il prêche, ce n'est pas le temps, ce n'est pas le lieu, — comme si le véritable amour n'était pas de tous les temps et de tous les lieux ! comme si le véritable amour savait observer si habilement les convenances, et se plier si docilement à toutes les apparences de la froideur ! comme si le véritable amour était celui qu'on quitte et qu'on prend à volonté, qu'on montre ou qu'on cache, selon le jour de la semaine, selon l'heure de la journée, selon le ton d'une maison ! Ah ! il faut dire de votre amour pour Dieu précisément le contraire de ce que nous disions tout à l'heure : rien de vif, rien d'entraînant, rien d'aimant dans cet amour. Le sentiment que vous portez à Dieu (ce que je vais dire n'est point un trait qui m'échappe dans la chaleur du discours, c'est une expression exacte et réfléchie), le sentiment que vous portez à Dieu se trouve n'être, si l'on en juge d'après votre vie, qu'une *estime froide* ; sentiment dont un père, une mère, un frère, un époux, un ami, non-seulement ne se contenteraient pas, mais qu'ils regarderaient comme une injure. Tant il est vrai qu'aux yeux de la raison elle-même, l'homme naturel n'aime pas Dieu par-dessus tout, l'homme naturel est égaré, est pécheur.

Après avoir vu que vous n'aimez pas Dieu d'un amour dominant, examinez encore, et vous trouverez, chacun de vous, quelque autre objet que vous aimez d'un amour dominant, et comme vous devriez aimer Dieu. Cet objet n'est pas le même pour tous ; tous sont pécheurs, mais tous ne le sont pas de la même manière.

L'objet du premier amour du plus grand nombre, et presque de tous les hommes, dans leur état naturel, c'est le monde. J'appelle ainsi les

choses extérieures et visibles qui contribuent à notre bien-être personnel et à notre considération sociale: la fortune, le rang, le crédit, la science, le talent. C'est dans une de ces choses que vous trouverez, la plupart de vous, l'objet de votre premier amour; non d'une estime froide telle que vous l'accordez à Dieu, mais d'un sentiment ardent et passionné. À vous, votre premier amour, c'est la fortune: ce n'est pas une estime froide que vous avez vouée à l'argent et à l'or, c'est une cupidité ardente et passionnée; vous les cherchez comme le bien suprême; vous identifiez leur substance avec, votre substance; vous en faites votre vie, votre sang, votre tout. À vous, votre premier amour, c'est le rang et le crédit: ce n'est pas une estime froide que vous avez vouée aux distinctions du monde, c'est une ambition ardente et passionnée; vous sacrifiez pour vous élever votre temps, votre repos, votre santé, vos goûts, votre fierté. À vous, votre premier amour, c'est la science et le talent: ce n'est pas une estime froide que vous avez vouée aux lumières et au génie, c'est une admiration ardente et passionnée; avec quelle vivacité vous les désirez pour vous-mêmes! avec quel feu vous les exaltez dans les autres! Presque tous, votre premier amour, c'est le monde et les choses du monde. Ces choses remplissent votre coeur; elles préoccupent vos esprits; elles animent vos discours; les pensées qui s'y rapportent vous trouvent toujours vifs et éveillés; vous vous en occupez, vous en parlez, vous en écrivez, vous vous en nourrissez, vous en vivez. Première classe de pécheurs, et la plus nombreuse, ceux qui préfèrent à Dieu le monde: *Les pécheurs mondains.*

Soyons justes cependant; tous n'ont pas cette mondanité de pensées. Quelques-uns ont une âme plus tendre et des attachements plus généreux. Ils ne livrent pas leur coeur aux choses extérieures: ils le donnent à la famille et à l'amitié. Les objets de leur premier amour, c'est un père ou une mère, un mari ou une femme, un enfant, un ami, au bonheur desquels ils rapportent leurs projets, leurs plans, tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ont; pour lesquels ils semblent exister autant et plus encore que pour eux-mêmes, et sans lesquels ils ne se soucient pas de vivre. Je n'ai garde de les confondre avec les pécheurs mondains: ils ont des sentiments autant au-dessus des leurs que l'âme humaine est au-dessus des choses visibles. J'accorderai même qu'il y a dans cette puissance d'affection quelque chose de touchant et de louable. Mais une belle idole n'est après tout qu'une idole: pour avoir placé leur premier amour dans un ordre plus élevé des choses créées, il n'en est pas moins vrai qu'eux aussi préfèrent la créature au

Créateur ; ils détournent sur l'homme ce premier amour qu'ils devaient à Dieu, ils pèchent. Seconde classe de pécheurs, ceux qui préfèrent à Dieu les objets de leurs affections : *Les pécheurs affectueux*.

Enfin il est peut-être des hommes qui ne détournent leur premier amour ni sur le monde, ni sur les affections du coeur, mais sur ce qu'ils acceptent comme le devoir ; réglant leur vie sur leur conscience, sans remonter jusqu'à la volonté de Dieu, et s'appliquant à se perfectionner, moins pour plaire à Dieu que pour être contents d'eux-mêmes. Assurément, de tels hommes sont supérieurs aux pécheurs mondains, et même aux pécheurs affectueux ; et je me réjouirai pour la triste nature humaine qu'elle soit encore capable d'aussi nobles aspirations. Mais, quand nous aurons fait en leur faveur toute la part de l'équité, et celle même du respect, il faudra reconnaître cependant que ces hommes encore ne sont pas dans l'ordre. Ils se servent de Dieu à eux-mêmes. Ils se font un Dieu de leur conscience ; et par là, sans y songer, ils démoralisent la conscience elle-même. Car la conscience se rapporte à Dieu comme la lune au soleil : elle n'a de lumière auxiliaire pour nous, qu'autant que Dieu de sa propre lumière principale. Du moment qu'elle ne dit plus : *Dieu veut*, mais *je veux*, la conscience elle-même est une rebelle, elle pèche ; et il arrive alors à celui qui lui donne son premier amour ce qu'a prédit Jésus-Christ : « Si la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes tes ténèbres ! » C'est pourquoi ces esclaves naturels du devoir, ces adorateurs de la conscience, pourront être des hommes vertueux, mais ne seront pas saints ; ils pourront être exempts de vice, mais ne le seront pas de péché. Troisième classe de pécheurs, ceux qui préfèrent à Dieu leur conscience : *Les pécheurs vertueux*.

Retranchez ces trois classes de pécheurs. Retranchez la multitude des pécheurs mondains. Retranchez la troupe nombreuse des pécheurs affectueux. Retranchez la famille clairsemée des pécheurs vertueux. Que reste-t-il pour ton partage, ô mon Dieu ! ? et combien en est-il qui aient réservé pour toi ce premier amour qui t'est dû par tous ? « pas un, non, pas même un seul ! » Nous avons tous abandonné le Créateur pour la créature, nous sommes tous égarés, tous pécheurs !

Mes frères, si ce discours a trouvé quelque ouverture dans votre âme, s'il y a fait pénétrer quelque conviction, quelque sentiment, quelque soupçon du moins de la misère de votre nature, je vous en conjure, ne repoussez pas cette impression. Vous réussirez à vous étourdir, si vous le voulez. Vous n'avez qu'à dire en sortant de cette église : Cette doctrine est exagérée ; vous ne trouverez que trop d'écho

tout autour de vous ; vous serez persuadés, parce que vous souhaitez de l'être; vous écarterez la vérité importune que j'ai démontrée, — mais pour votre malheur. Parce que vous aurez écarté la vérité, elle n'en sera pas moins la vérité; parce que vous aurez fermé la Bible, elle n'en sera pas moins la Parole de Dieu; parce que vous aurez mis votre main sur votre plaie, elle n'en sera pas moins grave, et vous ne gagnerez à la couvrir que de la déguiser au médecin, jusqu'à ce qu'elle soit peut-être devenue mortelle. Laissez, laissez troubler votre périlleuse sécurité! Que cette première vue qui vient de vous être donnée de votre misère vous fasse chercher dans la Parole de Dieu une autorité plus imposante, à laquelle je n'ai voulu que vous renvoyer, sachant bien que le raisonnement ne peut tout au plus que préparer les coeurs, mais que Dieu a réservé à son Esprit et à sa Parole de les « convaincre de péché³⁶⁶.» Là, cette voix dont vous direz à chaque page: «Voix d'un Dieu et non d'un homme³⁶⁷,» vous révélera peu à peu l'inexprimable désordre de vos affections, et vous apprendra à vous voir vous-mêmes tels que Dieu vous voit. Là, vous découvrirez dans des fautes qui vous semblent aujourd'hui légères, des offenses à la majesté divine que tout votre sang ne peut expier; dans des pensées qui vous semblent aujourd'hui innocentes, des mystères d'iniquité; dans des actions qu'aujourd'hui votre conscience approuve, des péchés déguisés. Là enfin, vous contemplant vous-mêmes non plus dans vos ténèbres naturelles, mais dans la pure lumière de Dieu, loin de douter que vous soyez pécheurs, vous aurez peine à croire qu'il y ait eu un temps de votre vie où vous l'avez ignoré. Ne craignez pas la sévérité avec laquelle l'Évangile vous juge. L'Évangile, en condamnant votre état actuel dont le monde se contente, vous donne à connaître que vous étiez appelés, et qu'il vous peut faire revenir, à une grandeur que le monde ne soupçonne pas. Il ne vous juge si mauvais, que parce qu'il vous veut si saints; il ne vous trouve si pauvres, que parce qu'il a tout à vous donner; et la condamnation qu'il prononce sur vous est un gage de cette délivrance qu'il vous réserve, et sur laquelle on a tout dit en un mot quand on a seulement rappelé ton nom, ô Jésus! c'est-à-dire, ô Sauveur!

Oui, grand Dieu! qui n'abaisse que pour relever, qui n'agites que pour calmer, qui n'ébranles que pour raffermir, nous acceptons la sentence de notre condamnation. Nous l'acceptons avec repentir et avec douleur, mais avec reconnaissance et avec espoir, comme un

366 - Jean XVI, 8.

367 - Act. XII, 22.

gage de notre délivrance. Ne nous cache rien de notre désordre! répands dans nos âmes ta lumière toute vive et tout entière, pour que nous nous voyions tels que nous sommes! Qu'à cette vue il s'élève à la fois de tout cet auditoire un cri de surprise et d'angoisse, qui déchire l'atmosphère d'indifférence où nous sommes enveloppés, qui se lasse jour jusqu'à toi et qui remue tes entrailles paternelles! en sorte que renonçant désormais à toute estime de nous-mêmes, humiliés, et rien qu'humiliés, croyants, et rien que croyants, nous nous abandonnions sans réserve à ton amour, pour sortir de l'abîme de notre misère par celui de ta miséricorde!

Amen.

La misère de l'homme et la miséricorde de Dieu.

*Second sermon
La miséricorde de Dieu.
(1827)*

«Dieu les a tous renfermés dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous. (Rom. XI, 32.)

Ge texte réduit la doctrine de la Bible à ses deux articles fondamentaux : la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu. Dimanche dernier, j'en ai traité la première partie, et j'ai établi la misère de l'homme. Aujourd'hui, j'en traiterai la seconde partie, et je vous montrerai le remède à cette misère dans la miséricorde de Dieu. Pour bien comprendre ce discours, il faut avoir présent à l'esprit le premier auquel il fait suite, et qu'en conséquence je commencerai par résumer. Le texte de ce premier discours était le premier paragraphe du texte entier : «Dieu les a tous renfermés dans la désobéissance.»

J'ai commencé par éclaircir mon texte, et j'ai montré que la pensée qui y est contenue peut être exprimée dans les termes suivants : Dieu a déclaré que toi ! homme, dans son état naturel, est pécheur. Ce n'est pas que tout homme soit vicieux, ce qu'on ne pourrait dire sans une sorte de contradiction dans les termes, parce que le vice est une distinction ; mais c'est que tout homme est dans un état d'égarement, qui consiste en ce qu'il doit aimer Dieu par-dessus tout et qu'il aime

dans son état naturel autre chose plus que Dieu.

J'ai établi ces deux points, en premier lieu, par l'Écriture. Car, d'une part, elle rapporte toute la loi de Dieu au précepte fondamental d'aimer Dieu par-dessus tout, auquel elle subordonne tous les autres devoirs, même l'amour du prochain; d'autre part, elle enseigne que l'homme aime naturellement autre chose plus que Dieu, et cela non-seulement par des déclarations isolées, mais par son ensemble et dans les endroits où elle développe ses principes le plus complètement, en particulier dans les trois premiers chapitres de l'épître aux Romains. En second lieu, par la raison. Car, d'une part, elle montre Dieu à l'homme comme souverainement aimable, soit en lui-même, soit surtout dans les rapports qu'il soutient avec nous, et que j'ai concentrés dans celui de Créateur à créature; rapport tel qu'il doit dominer toute notre existence, et que l'homme ne peut cesser d'aimer Dieu par-dessus tout sans que tout en lui soit bouleversé. D'autre part, il ne faut qu'imaginer ce que serait notre vie si nous aimions Dieu par-dessus tout, pour reconnaître que l'homme naturel ne l'aime pas de la sorte, et qu'il ne lui accorde qu'une estime froide, réservant son premier amour pour quelque autre objet: la plupart pour le monde, les pécheurs mondains; plusieurs pour les affections du cœur, les pécheurs affectueux; quelques-uns pour la conscience séparée de Dieu, et dès lors faussée, les pécheurs vertueux. — Ainsi, au nom de la raison comme au nom de la Bible, nous avons conclu avec saint Paul que l'homme, dans son état naturel, est pécheur. Voilà le triste résultat où nous a conduits mon premier discours.

Vous donc, à qui Dieu m'a fait la grâce de persuader que votre état naturel est un état de péché, et qui, ne vous rappelant à aucune époque de votre vie une conversion, c'est-à-dire un passage d'une première direction à une direction nouvelle, êtes contraints de convenir avec vous-mêmes que vous êtes encore dans votre état naturel, dans votre état de péché, vous ne pouvez pas, si vous êtes sages, avoir un moment de tranquillité que vous n'en soyez sortis. Car cet état est doublement mauvais: c'est un état de condamnation, et c'est un état de misère. C'est un état de condamnation, où vous êtes exposés aux justes châtimens de Dieu, parce que vous êtes coupables: ce que je n'essayerai point d'établir par des raisonnemens, mais que vous sentez si vous avez une conscience et une mémoire. Mais c'est aussi un état de misère, où vous êtes déjà malheureux par votre péché, quand Dieu ne devrait pas vous punir pour votre péché; et où Dieu lui-même ne peut pas vous rendre heureux, parce qu'il ne

peut pas faire qu'une chose soit à la fois et ne soit pas, que vous soyez à la fois pécheurs, et par conséquent opposés à sa volonté, et heureux, c'est-à-dire contents de son administration.

Ainsi, également coupables et misérables, également indignes et incapables d'être heureux, vous avez besoin d'être délivrés et *de la peine du péché*, et *du péché lui-même*: jusque-là, il n'y a point pour vous de bonheur possible, et ce que vous appelez de ce nom n'est qu'étourdissement. Cette double délivrance, la chercherez-vous en vous-mêmes? Vous ne tarderiez pas à reconnaître par l'expérience, ce qu'au reste vous pouvez reconnaître d'avance par la seule réflexion, que vous l'y chercheriez en vain. Vous ne pouvez pas vous délivrer de la peine du péché: car, vous ne pouvez pas effacer le crime de votre désobéissance première par une obéissance tardive, qui, pût-elle même être parfaite, ne pourrait cependant être surrogatoire et fournir du surplus à reverser sur le passé. Vous ne pouvez pas non plus vous délivrer du péché lui-même: car, quelque résolu que vous soyez d'obéir désormais à Dieu, comme une terre imprégnée de sucs malfaisants ne peut pousser des herbes salutaires, ainsi la chair, dit Jésus-Christ, ne peut enfanter que la chair³⁶⁸, c'est-à-dire le péché ne peut pas produire la sainteté, ni votre volonté mauvaise réformer votre volonté mauvaise. En sorte que, n'ayant point d'espoir en vous-mêmes et forcé d'en chercher ailleurs, vous vous écriez avec angoisse: Et qui donc me délivrera?

Dieu. Il n'accuse votre état de péché, que parce qu'il veut vous en délivrer. Il ne vous «a renfermés dans la désobéissance», que «pour vous faire miséricorde.» Ainsi vous assure sa Parole; et voici le plan que sa miséricorde a arrêté pour votre délivrance, tel que nous le révèle cette même Parole. Je dis tel que nous le révèle sa Parole: car je ne veux, dans l'exposé qui va suivre, que vous présenter les pensées de la Bible, sans solliciter l'approbation de la raison humaine; étant trop manifeste que pour délivrer l'homme pécheur Dieu n'aura pas pris conseil de l'homme pécheur, et qu'il sera entré dans «des voies au-dessus de nos voies et dans des pensées au-dessus de nos pensées³⁶⁹.» La raison a pu, quand il s'est agi d'établir notre misère naturelle, être appelée à joindre son faible suffrage à la toute-puissante autorité de Dieu. La raison a sa manière de constater le besoin que nous avons de l'Évangile, et les signes de divinité que cet

368 - Jean III, 6.

369 - Es. LV, 8. Ce verset, que l'on applique invariablement à la doctrine *des afflictions*, se rapporte dans la pensée du prophète à la doctrine *du pardon gratuit*: le contexte ne laisse aucun doute à cet égard.

Évangile porte avec lui. Mais quand elle a fait cela, elle a fait toute son œuvre: son témoignage est épuisé. Qu'elle rentre aujourd'hui dans son silence; qu'elle écoute Dieu qui va parler, et ne prétende pas juger son juge. Et toi, Seigneur, déploie librement aux yeux de cet auditoire «ta folie, plus sage que la sagesse des hommes³⁷⁰» et par laquelle il t'a plu de les sauver!

Et d'abord tous les prophètes de l'Ancien Testament annoncent, et l'Évangile s'ouvre en proclamant, une dispensation de la miséricorde divine, si consolante pour l'homme pécheur et à laquelle il avait si peu droit de s'attendre, qu'elle a donné à l'Évangile son nom qui signifie bonne nouvelle. La première des deux délivrances que vous cherchez vous est acquise: Dieu consent à vous remettre la peine de vos péchés; il vous pardonne.

Ce n'est pas que la condamnation que votre conscience prononce contre vous ne soit juste selon la Bible: loin de l'infirmier, elle la prononce au contraire à son tour avec plus de force encore. Pour n'en citer qu'un seul exemple, dans ce même chapitre de l'épître aux Romains où nous lui avons entendu déclarer, dimanche dernier, que tout homme est pécheur, elle déclare aussi que tout pécheur est «inexcusable³⁷¹,» ce qu'elle démontre par la manière dont s'est développée la corruption des peuples anciens; et cette démonstration, bien qu'elle soit prise dans l'histoire des populations, non des individus, s'applique cependant aussi dans la conclusion de saint Paul à chaque homme en particulier, parce que l'histoire des populations se retrouve en miniature dans l'histoire des individus. Car, de même que la corruption de ces peuples avait commencé parce qu'ils avaient volontairement fermé les yeux à la lumière, telle quelle, que Dieu leur avait accordée, et par là contraint Dieu de leur retirer cette lumière et de les abandonner à leurs ténèbres, qui les livrèrent aux plus effroyables débordements, — ainsi tout homme sincère reconnaîtra qu'il a lui-même nourri le péché dans son cœur, parce qu'il a volontairement repoussé les premières lumières, telles quelles, que Dieu lui avait données, et par là contraint Dieu de lui retirer ces lumières et de l'abandonner à son ignorance, qui l'a livré au péché. C'est pourquoi, selon saint Paul, tout homme est coupable et a perdu irréparablement «la justification par les œuvres,» c'est-à-dire la vie éternelle méritée par une conduite conforme à la loi de Dieu.

370 - 1Cor.1, 25.

371 - Rom. I, 20.

Mais maintenant, ajoute saint Paul, Dieu, voyant que nul homme n'était arrivé ni ne pouvait arriver désormais à l'éternité bienheureuse par cette première voie, en ouvre une autre toute différente, et propose à l'homme « la justification par la foi, » c'est-à-dire, la vie éternelle accordée comme une grâce à un coupable. Pourquoi? par cela seul qu'il est miséricordieux, « gratuitement par grâce » (le pléonasme est de saint Paul³⁷²) non pour aucun mérite ni pour aucune dignité qui soit dans l'homme, mais malgré tout son démerite et toute son indignité. Et comment? par la rédemption qui est en Jésus-Christ. « Christ est l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. — Il est la propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. — Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. Il s'est chargé de nos maladies; il a pris sur lui nos langueurs. Il a été navré pour nos forfaits; il a été froissé pour nos iniquités; par ses meurtrissures nous sommes guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis qui se sont détournées chacune dans son propre chemin; mais l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous, et a fait tomber sur lui le châtiment qui nous apporte la paix³⁷³. » Mes frères, ne tordons point les Écritures: ces déclarations ne peuvent avoir qu'un sens. Jésus-Christ a souffert, en notre place, la mort que nous avons tous méritée, pour que nous puissions recevoir, en faveur de lui, la vie éternelle qu'il a méritée lui seul. Dieu traite son Fils innocent comme s'il était aussi coupable que l'homme, pour pouvoir traiter l'homme coupable comme s'il était aussi innocent que son Fils. Il veut ainsi « éloigner de nous nos péchés autant que l'orient est éloigné de l'occident, les jeter au fond de la mer, ne s'en plus souvenir³⁷⁴, » nous relever de notre état de condamnation.

C'est ici surtout qu'il faut vous souvenir que je n'en appelle qu'à l'autorité de la Bible. Je n'en appelle pas au suffrage de la raison, que peut-être je n'obtiendrais pas, et dont aussi je n'ai pas besoin, parce que j'expose non mes pensées, mais les pensées de Dieu, et les expose revêtues non de mon langage, mais du langage de la Bible; Que si vous me demandez quel rapport lie le pardon de nos péchés avec la mort de Jésus-Christ; par quelle étrange séparation la justice divine se satisfait en punissant le péché, sans punir le pécheur; et Comment Dieu frappe l'innocent en la place du coupable, et pardonne au coupable en faveur de l'innocent, — je n'ai qu'un mot à répondre;

372 - Rom. III, 23.

373 - Jean I, 89; 1 Jean II, 2; 1 Pierre II, 24; Es LIII, 4, 5, 6.

374 - Ps. CIII, 12; Héb. VIII, 12.

Je ne sais pas. Et si vous désiriez de moi un discours où la rédemption fût expliquée, je prendrais exemple de ce philosophe de l'antiquité de qui on avait désiré une définition de Dieu. Je vous demanderais d'abord une semaine pour préparer ce discours ; après cette semaine écoulée, je vous en demanderais une seconde ; après la seconde, une troisième ; et ainsi de suite jusqu'à ce que je vous eusse enfin déclaré que je ne le terminerais jamais. Car plus ce philosophe méditait sur Dieu, moins il pouvait le définir ; et moi, plus je médite sur la rédemption, moins je puis l'expliquer. Mais, quoique je ne puisse pas expliquer la rédemption directement, j'ai une manière indirecte de l'expliquer ; quoique je ne puisse pas la concevoir en elle-même et par ce qui la constitue, je la conçois en quelque sorte parce qui la précède et parce qui la suit : parce qui la précède, je veux dire par le besoin de ma conscience auquel elle répond ; et par ce qui la suit, je veux dire par la paix qu'elle y rétablit.

Quand Dieu sollicité par Moïse « de lui faire voir sa gloire, fit passer devant ses yeux toute sa bonté, » Moïse sut, avant que Dieu eût passé, qu'il allait passer, et après que Dieu eut passé, qu'il avait passé ; mais dans le temps qu'il passait, il ne le vit point, parce que Dieu, dit l'Écriture, « l'avait couvert de sa main³⁷⁵. » De même de la rédemption. Dieu passe devant nous, sacrifiant son Fils pour l'expiation de nos péchés. Dans le temps que le sacrifice s'accomplit, nous ne voyons rien : Dieu a mis sa main sur nos yeux. Mais avant qu'il s'accomplisse, nous le contemplons dans le pressentiment de notre conscience angoissée ; et, après qu'il a été accompli, Dieu ôte sa main, et nous le contemplons dans la paix qu'il nous a rendue. Contentons-nous. Ne soyons pas assez déraisonnables pour nous étonner que Dieu n'ait pas voulu, on n'ait pas pu, dans notre état actuel, nous tout éclaircir. Un jour viendra que « nous connaissons comme nous fûmes connus³⁷⁶ : » en attendant, croyons Dieu sur parole ; acceptons la bonne nouvelle comme une nouvelle. Dieu consent à pardonner tout à tous, en considération de Jésus-Christ qui a souffert tout pour tous.

Mais c'est en vain que le pécheur est délivré de la peine du péché, s'il n'est délivré du péché lui-même : aussi Dieu nous offre-t-il encore cette seconde délivrance. Dans le même temps qu'il nous pardonne, et, ce qui est admirable, par le même moyen, il dépose dans notre âme le germe de la sainteté, selon cette parole profonde du Psaume

375 - Exod. XXXIII, 18-22.

376 - 1 Cor. XIII, 12.

CXXX: « Il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint³⁷⁷ »

La seconde partie du plan de la miséricorde divine, celle qui a pour objet de délivrer l'homme du péché lui-même, en d'autres termes de le ramener à aimer Dieu de son premier amour, est conçue sur un principe divinement simple et fécond, qu'on peut appeler la théorie de la sanctification évangélique: *L'amour ne se commande pas; il naît, sans effort, à la vue de certaines qualités qui l'attirent d'elles-mêmes.* Si un être nous paraît dépourvu de ces qualités, s'il ne nous paraît pas aimable, nous ne pouvons pas l'aimer quoique nous fassions, Si au contraire un être nous paraît doué de ces qualités, s'il nous paraît aimable, non-seulement nous l'aimerons sans effort, mais nous ne pourrions pas ne pas l'aimer. Si donc nous péchons, si nous n'aimons pas Dieu, c'est que Dieu ne nous paraît pas aimable. Mais si Dieu ne nous paraît pas aimable, c'est que nous le connaissons pas. Car si nous le connaissions, nous saurions qu'il possède, au plus haut degré, de toutes les qualités la plus propre à lui attirer notre amour: un grand amour pour nous. « Quiconque pêche, » ou « quiconque n'aime pas, dit saint Jean, « n'a point connu Dieu; car Dieu est amour³⁷⁸. » Il ne faut donc, pour ramener l'homme à aimer Dieu, que lui faire connaître combien Dieu l'aime. Dans ce dessein Dieu, pour manifester aux hommes son vrai nom qui est celui de Père, leur a envoyé son Fils Jésus-Christ, qui seul ayant demeuré de tout temps dans le sein de Dieu, seul a vu Dieu, et seul connaît tout ce qu'il y a en lui de paternel.

Que Jésus-Christ a bien rempli cette mission! et qu'il est impossible de contempler le Fils et de douter de l'amour du Père! Christ est venu; il a parlé de Dieu trois années et demie; et tout ce qu'il en a dit peut se résumer en cette seule parole: Dieu vous aime. Puis, ce qu'il avait proclamé dans sa vie, il l'a montré par sa mort; et il a dit sur la croix non plus seulement: Dieu vous aime, mais: Voyez combien Dieu vous aime!

Car quel amour égale celui que Dieu a fait paraître pour nous dans le sacrifice de son Fils! Quand je veux m'en faire quelque idée, je me figure d'abord un pauvre pécheur tel que moi marchant vers le tribunal de Dieu; repassant dans sa mémoire les péchés de sa vie, et, dans cette petite portion qu'il en a pu retenir, découvrant matière à le condamner mille fois; réfléchissant que, si « son cœur le condamne » ainsi, Dieu « qui est plus grand que son cœur³⁷⁹ » le condamne bien plus

377 - Ps. CXXX, 4.

378 - 1 Jean III, 6; IV, 8.

379 - 1 Jean III, 20.

sévèrement encore, parce qu'il aperçoit en lui tout le mal que lui-même n'y voit pas et se souvient de tout celui que lui-même oublie ; écoutant gronder à son oreille ces avertissements redoutables de l'Écriture, jugements anticipés d'une justice éternelle qui prononce malédiction sur le transgresseur de la loi³⁸⁰ et qui tient pour transgresseur de toute la loi celui qui en a violé un seul commandement³⁸¹ ; enfoncé dans ces réflexions, plein de remords sur le passé, plein d'inquiétude sur l'avenir, et cependant forcé de marcher toujours, dans un désespoir qui croît à chaque pas ; arrivant en présence du Saint des Saints, lui pécheur des pécheurs ; et dans son juge, sur lequel il n'ose lever les yeux, et dont il attend dans un morne silence une sentence atterrante, — trouvant un père qui lui dit : « Mon enfant, va en paix, tes péchés te sont pardonnés. » Si par ce seul mot son existence est changée ; si un poids insupportable tombe de dessus son cœur ; si la paix et l'espérance rentrent, dirai-je ? ou se précipitent dans son âme ; s'il lève sur son juge paternel des yeux où l'on ne sait si la surprise ne l'emporte pas sur la joie, n'est-il pas vrai que la première parole qui sortira de sa bouche sera : Quel amour ! mon Dieu, quel amour ! — Eh bien ! me dis-je alors, l'amour que Dieu m'aurait témoigné dans cette supposition est pâle auprès de celui qu'il m'a témoigné par la mort de son Fils.

Là, tout ce que sa miséricorde a de plus tendre est relevé partout ce que sa sainteté a de plus terrible. Là, en même temps que je suis instruit qu'il me fait grâce, je suis instruit aussi que sa loi est si inflexible et mon péché si énorme, qu'il n'a pas voulu faire grâce sans faire justice, qu'il a fallu que ma dette fût payée, et qu'il a pu seul la payer pour moi. Là, le pardon est un sacrifice, où son amour pour le pécheur, déclaré par l'absolution du coupable, se mesure à son horreur pour le péché, déclarée par le sang versé. Quel amour ! Mon Dieu, quel amour ! — Et quelle est donc la victime qu'il sacrifie ainsi pour moi ? Est-ce un homme ? non, dit l'Écriture. Est-ce un ange ? non, dit l'Écriture. Est-ce une créature ? non, dit l'Écriture. C'est « le Fils de Dieu, son Fils unique, en qui il a mis toute son affection, qui a été dès le commencement avec Dieu, qui est un avec Dieu, qui est Dieu³⁸² ; » et le Créateur se donne pour la créature dans la personne de son Fils. Quel amour ! mon Dieu, quel amour !

Mais enfin, pourquoi tant d'amour ? Y a-t-il quelque chose en moi

380 - Gal. III, 10.

381 - Jacq, II, 19.

382 - Matt. III, 17 ; Jean I, 1, 2 ; III, 16 ; X, 30.

qui ait pu le mériter ? Ai-je seulement prévenu son amour par le mien ? Non : « il m'a aimé le premier³⁸³. » Le secret de sa miséricorde est tout entier dans sa miséricorde elle-même ; il ne fait grâce que parce qu'il se plaît à faire grâce ; il ne me sauve que parce que j'étais perdu. Quand j'étais « un enfant de rébellion et de colère, son ennemi³⁸⁴, » c'est le temps qu'il a choisi pour sacrifier son Fils pour moi. Quel amour ! mon Dieu, quel amour ! — Et cependant je ne vois que les bords de cet amour³⁸⁵ : c'est un abîme où je ne puis regarder jusqu'au fond³⁸⁶ ; mais cet abîme n'a pas d'enfoncement qui ne soit rempli par l'amour. Dans ces bords que j'en vois, je découvre un amour qui va le plus loin que mon imagination puisse aller ; et dans ce fond que je ne vois pas, je pressens un amour qui confond, qui absorbe, qui anéantit toutes mes pensées... « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique pour faire l'expiation des péchés du monde. — Dieu est amour. — Ce lui qui ne l'aime point ne l'a point connu³⁸⁷. » Mais moi qui l'ai connu, moi qui ai contemplé le Christ, l'amour du Père, comment pourrais-je ne pas l'aimer ? « Racheté à si haut prix, je ne suis plus à moi-même³⁸⁸, » et je lui donne tout mon cœur !

Par une si éclatante manifestation de l'amour de Dieu pour l'homme pécheur, Jésus-Christ aurait fait tout ce qui était nécessaire pour convertir l'homme pécheur à aimer Dieu, si cette manifestation trouvait dans l'homme pécheur un esprit ouvert pour la recevoir : mais elle ne l'y trouve pas. Les pensées divines exprimées dans la rédemption sont si éloignées de nos pensées humaines, qu'elles ne peuvent avoir aucune prise sur notre âme si elle n'a subi premièrement une préparation spéciale. La démonstration est claire, irrésistible ; mais elle est faite dans un langage qui nous est étranger, en sorte qu'il faut pour la comprendre que nous recevions d'abord au dedans de nous un interprète de ce langage. Aussi ce préparateur de notre esprit, cet interprète de la rédemption nous est-il promis encore, sous le nom de Saint-Esprit.

Ne vous figurez pas en effet que la promesse du Saint-Esprit ne fût que pour les seuls apôtres : elle est pour tous les chrétiens de tous les temps. Ce qui, dans les dons spirituels des apôtres, appartenait à la

383 - 1 Jean IV, 19

384 - Eph. II, 3 ; Col. I, 21.

385 - Job XXVI, 14.

386 - 1 Pierre I, 12.

387 - Jean III, 16 ; 1 Jean II, 2 ; IV, 8, 9, 10 ; 1 Cor. VIII, 3.

388 - 1 Cor. VI, 19, 20.

propagation rapide du christianisme, ce qu'ils recevaient pour les autres, ne nous est pas comme à eux nécessaire, ni comme à eux promis. Mais ce qui, dans les dons spirituels des apôtres, appartenait à la conversion de leur propre cœur, ce qu'ils recevaient pour eux-mêmes, nous est comme à eux nécessaire, et comme à eux promis. C'est devant tout un peuple que Jésus-Christ a dit : « Dieu donnera le Saint-Esprit à quiconque le demande³⁸⁹. » C'est dans des épîtres adressées à des églises entières que les apôtres ont écrit : « Vous avez reçu l'onction du Saint³⁹⁰, » c'est-à-dire du Saint-Esprit ; « votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous³⁹¹ ; si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à lui³⁹². » Que si des affirmations si claires pouvaient vous laisser encore quelque doute, il ne vous en restera plus après cette déclaration par laquelle saint Pierre conclut son discours de la Pentecôte, et par laquelle il est visible qu'il veut prévenir dans l'esprit de ses auditeurs précisément la même erreur que je combats actuellement dans le vôtre : « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit ; car la promesse est faite à vous, et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur en appellera³⁹³. » Mes Frères, quand Dieu a parlé, ne contestons plus : le Saint-Esprit est promis à tous les chrétiens.

Et savez-vous ce que c'est que le Saint-Esprit ? Apprenons-le de la Bible. Écoutons-la sans incrédulité ; n'affaiblissons point le sens de ses expressions ; ne demandons pas plus, mais aussi n'attendons pas moins que Dieu ne nous a clairement promis. Le Saint-Esprit n'est pas une réaction de notre esprit sur lui-même dans la méditation ou dans la prière. Le Saint-Esprit n'est pas non plus une impression produite naturellement sur notre esprit par des pensées vraies ou salutaires. Le Saint-Esprit, c'est une action directe, réelle, surnaturelle, exercée sur l'esprit de l'homme par un Dieu maître de notre cœur aussi véritablement qu'il l'est de la nature, et qui peut à son gré nous donner et nous ôter des sentiments et des pensées. Ou, pour nous tenir encore plus près des termes de l'Écriture, le Saint-Esprit, c'est l'Esprit de Dieu pensant, voulant, aimant, agissant dans l'esprit de l'homme. Le Saint-Esprit, c'est Dieu dans l'homme³⁹⁴.

389 - Luc XI, 13.

390 - 1 Jean II, 20.

391 - 1 Cor. VI, 19.

392 - Rom. VIII, 9.

393 - Act. II, 39.

394 - 1 Cor. III, 16 ; Ez. XXXVI, 26, 27 ; Jean XIV, 17 ; XVII, 21 ; 1 Jean IV, 12, 13 : « Dieu

L'Écriture attribue à cet Esprit plusieurs influences sur le nôtre, et en particulier celle dont nous avons tout à l'heure reconnu le besoin : il l'ouvre à la manifestation de l'amour de Dieu contenue dans la rédemption. Elle dit que «l'Esprit de Dieu répand dans nos cœurs l'amour de Dieu,» c'est-à-dire nous révèle, ou plutôt nous communique l'amour qui est en Dieu pour nous ; que «cet Esprit rend témoignage au nôtre que nous sommes enfants de Dieu,» réconciliés avec lui par la mort de son Fils ; en sorte que par cet Esprit, et par lui seul, nous pouvons recevoir Jésus-Christ pour le Seigneur³⁹⁵, le Messie, notre Rédempteur.

Mais voici saint Paul qui traite directement de cette doctrine, en écrivant aux Corinthiens. «Nous n'avons voulu savoir parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié... Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées dans le cœur de l'homme :» vous voyez que l'Apôtre parle de la rédemption, et qu'il déclare qu'elle ne trouve pas dans l'homme un esprit susceptible par lui-même de la recevoir. «Mais maintenant,» ajoute-t-il, «Dieu nous les a révélées par son Esprit... Car nous avons reçu l'Esprit de Dieu, pour connaître les grâces que Dieu nous a faites³⁹⁶.» Quand donc vous aurez reçu cet Esprit, vous pourrez croire la rédemption et la sentir. Par là, entrant sous une vive impression de l'amour de Dieu pour vous, votre cœur se tournera vers lui comme de lui-même, et vous commencerez à l'aimer à votre tour. Alors surviendra en vous quelque chose de tout nouveau : des lumières nouvelles, des sentiments nouveaux, des goûts nouveaux, des souvenirs nouveaux, des espérances nouvelles, en un mot, comme dit l'Écriture, «une vie nouvelle.» Alors, bien qu'ayant encore à lutter contre le péché, dit l'Écriture³⁹⁷, vous ne serez plus esclaves du péché, dit cette même Écriture³⁹⁸ ; vous broncherez encore sur le chemin du salut, mais vous ne suivrez plus le chemin de la perdition ; vous irez vous dépouillant de plus en plus «de toute apparence de mal.» Alors enfin, vous serez de ceux que l'Écriture appelle «justes, convertis, régénérés, rachetés de Jésus-Christ, enfants de Dieu,» détachés de ce monde, mûrs pour l'autre, sachant vivre et pouvant mourir.

demeure en nous. À ceci nous connaissons que nous *demeurons* en lui, et lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit.»

395 - Rom. V, 5 ; VIII, 16 ; 1 Cor. XII, 3.

396 - 1 Cor. II, 2, 9, 10, 12.

397 - Jacq. III, 2 ; Prov. XXIV, 16 ; Phil. III, 12, 13.

398 - 1 Jean III, 9 ; V, 18.

Ainsi la miséricorde divine n'a rien laissé manquer pour le salut de l'homme pécheur. Il faut à l'homme pécheur une double délivrance. Coupable, il a besoin d'un pardon; misérable, il a besoin d'un changement de cœur: Dieu lui offre l'un et l'autre en Jésus-Christ. Il lui pardonne, en considération de Jésus-Christ, qui a souffert à sa place la peine due à ses péchés. Il lui change le cœur, en lui manifestant son amour dans la rédemption, qu'il lui fait croire et sentir par le Saint-Esprit. Mais pour entrer dans ce plan de miséricorde, n'avons-nous rien à faire de notre côté? ou que faut-il enfin que nous fassions?

Oui, nous avons quelque chose à faire. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous³⁹⁹. À quiconque veut recevoir pour lui-même les deux grâces que Jésus-Christ apporte, le pardon et le changement du cœur, il faut une certaine disposition d'âme qui a le nom de foi: l'Écriture l'exige clairement, et n'exige qu'elle. Sans en multiplier les preuves, il me suffira de vous rappeler deux grands traits, l'un du ministère de Jésus-Christ, l'autre de celui des apôtres. Quand Jésus-Christ était sollicité par des malades de leur accorder la guérison du corps, par laquelle il figurait la guérison de l'âme, il leur disait: «Crois-tu? Si tu crois, tout est possible au croyant⁴⁰⁰.» et quand saint Paul fut interrogé par le geôlier de Philippes sur ce qu'il devait faire pour être sauvé il lui répondit: «Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé⁴⁰¹.» Ainsi, si d'un côté vous ne pouvez être sauvés que «par la grâce,» de l'autre vous ne pouvez être sauvés que «par la grâce,» de l'autre vous ne pouvez avoir part à cette grâce que «par la foi.⁴⁰²»

Mais qu'est-ce donc la foi? Apprenez-le encore de l'Écriture. La foi y a deux significations, selon qu'elle est considérée dans son principe ou dans son application. La foi considérée dans son principe, c'est la conviction générale que la Bible est la Parole de Dieu, en sorte que tout ce qu'elle dit est vrai: c'est la foi en Dieu. La foi considérée dans son application, c'est la conviction spéciale qu'il est vrai, puisque Dieu l'a dit dans sa Parole, que nous sommes perdus et que nous pouvons être sauvés par Jésus-Christ: c'est la foi en Jésus-Christ. La seconde, la foi en Jésus-Christ, qui n'est au reste qu'une conséquence de la foi en Dieu, est celle qui est exigée par saint Paul du geôlier de Philippes, qui l'est aussi de nous, pour le salut. Si vous voulez avoir

399 - Saint Augustin.

400 - Marc IX, 23.

401 - Act. XVI, 31.

402 - Eph. II, 8. «Vous avez été sauvés par la grâce, par la foi.»

de cette foi la notion la plus exacte en même temps et la plus simple possible, vous la trouverez dans ce mot d'un lépreux à Jésus-Christ: «Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre net⁴⁰³.» Je suis perdu, je ne puis pas me sauver; tu peux me sauver, sauve-moi, Seigneur! voilà la foi. Du jour que vous serez entrés dans cette disposition, il n'y aura plus rien dans les promesses de l'Écriture que vous ne puissiez vous appliquer personnellement; et Jésus-Christ ne sera plus seulement le Sauveur, il sera votre Sauveur. Mais cette foi, comment l'acquérir? Faut-il que Dieu nous la donne? Oui; car l'Écriture dit: «Il vous a été donné de croire⁴⁰⁴.» Faut-il donc attendre sans travail qu'elle nous tombe dans l'esprit? Non; car l'Écriture dit encore: «Appliquez-vous, cherchez l'Éternel, travaillez à votre salut⁴⁰⁵.»

Mais comment concilier deux choses qui semblent si opposées? En théorie, je tiens la chose pour impossible; mais en pratique, elle est aisée. Vous les concilierez en demandant la foi. Car demander, c'est reconnaître que nous avons besoin qu'on nous donne; et en même temps demander, c'est chercher, c'est agir. Demandez donc, priez pour obtenir la foi. Pour vous exaucer, Dieu ne vous fera qu'une seule question, celle de Jésus-Christ au paralytique de Béthesda: Voulez-vous être exaucé⁴⁰⁶? Voulez-vous croire? non pas seulement désirez-vous, souhaitez-vous, mais voulez-vous? le voulez-vous avant tout et quoi qu'il en coûte? Voulez-vous connaître la vérité? C'est-à-dire voulez-vous faire pour la connaître tous les sacrifices que Dieu exigera de vous? celui de votre paresse, de votre négligence, de vos préoccupations, de vos intérêts, de vos affections, celui même de vos opinions personnelles et de votre indépendance prétendue? Voulez-vous écouter Dieu dans l'Écriture avec une sincère détermination d'accepter son témoignage, conforme ou non à ce que vous avez cru jusqu'ici? Voulez-vous être pardonné? voulez-vous être gracié comme un vil criminel? voulez-vous être confondu dans une commune absolution avec des brigands, «des péagers et des pécheurs⁴⁰⁷?» Voulez-

403 - Luc V, 12.; Marc I, 40-42.

404 - Phil. I, 29; Eph. I, 8.

405 - 2Pierre III, 14; Es. LV, 6; Phil. I, 12

406 - Jean V, 6.

407 - «Des pécheurs»: traduction littérale du terme original, moins exactement rendu dans nos versions par «des gens de mauvaise vie.» C'est un nom de mépris que la justice propre pharisaïque donnait à cette classe de la société juive où l'élément païen avait le plus largement pénétré. Il la désignait à la fois comme une classe *corrompue*, et comme une classe profane, païenne; et peut-être cette seconde notion dominait la première (Gal. II, 15). Aussi, dans cette locution usuelle, «les

vous être sanctifié? voulez-vous faire tout ce que vous trouverez ordonné dans la Parole de Dieu, agréable ou non à vos penchants? n'avoir plus de volonté propre, mais suivre la volonté de Dieu seul, et lui donner tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes? Voulez-vous, pour tout dire en un mot, ô amertume! ô croix de la nature! voulez-vous renoncer à vous-même? voulez-vous ne valoir rien, ne mériter rien, ne savoir rien, ne pouvoir rien, n'être rien, et ne vous réserver rien de rien?

Si vous voulez cela, si ces dispositions sont les vôtres, demandez à Dieu la foi librement: ne craignez pas d'être trop confiant dans cette prière, ne craignez que de ne l'être pas assez; car douter que Dieu vous veuille exaucer, ce serait douter de sa promesse formelle. Si au contraire vous ne voulez pas cela, si ces dispositions ne sont pas les vôtres... Mais pourquoi jeter le découragement dans vos âmes? Ah! si vous ne sentez pas en vous ces dispositions, mais si vous en sentez du moins le commencement, si vous en sentez seulement le désir, eh bien! présentez à Dieu ce commencement, ce désir. Appuyez-vous auprès de lui sur l'exemple de ce malheureux père qui, suppliant Jésus-Christ de guérir son enfant, et interrogé par lui s'il croit, répond en pleurant: «Je crois, Seigneur; aide-moi dans mon incrédulité⁴⁰⁸!» et qui pourtant n'est pas repoussé. Vous de même priez, sinon avec foi, du moins avec ce peu de foi que vous avez; sinon avec renoncement, du moins avec ce peu de renoncement que vous avez. Ces premières prières imparfaites vous obtiendront de premières grâces, imparfaites sans doute comme elles; ces grâces vous exciteront à des prières meilleures, qui vous obtiendront des grâces plus abondantes; et ainsi de prières en grâces, et de grâces en prières, vous aussi vous entrerez, plus lentement à la vérité, mais vous entrerez à la fin dans la voie des miséricordes divines!

Mes Frères, dans ce discours et dans le précédent, je vous ai exposé la nécessité et la voie du salut par Jésus-Christ.

Si quelqu'un rejetait ces discours, je lui demanderais d'abord ce qu'il en rejette. N'est-ce pas la forme, le langage, l'enchaînement des idées? Libre à chacun de rejeter cela, parce que cela vient de moi. Est-ce au contraire le fond, les idées elles-mêmes? Ce que vous ne croyez pas vrai, est-ce que l'homme est de sa nature pécheur; qu'il a besoin d'un pardon; qui ne peut être obtenu que par la mort expiatoire

péagers et les pécheurs, » le mot pécheur est-il remplacé tantôt par celui de *gens de mauvaise vie* (Matth. XXI, 31), tantôt par celui de *païen* (Matth. XVIII, 17).

du Fils de Dieu; qu'il a besoin d'un changement de cœur, qui ne peut être opéré que par l'Esprit de Dieu; qu'il est perdu, et ne peut être sauvé qu'en Jésus-Christ, «par grâce, par la foi?» Si c'est là ce que vous rejetez, je n'ajoute qu'une réflexion. Agissez du moins en connaissance de cause, et sachez ce que vous rejetez: ce n'est pas un homme, ce n'est pas la parole d'un homme; c'est l'Évangile, c'est Jésus-Christ. Car il n'y a qu'un évangile⁴⁰⁹ et c'est celui qui enseigne précisément ce que vous rejetez: l'homme perdu, Dieu sauveur, Christ victime, le Saint-Esprit régénérateur. C'est là sur quoi se sont toujours accordés tous les hommes qui ont puisé leur foi dans les Écritures. C'est l'évangile de l'Église réformée de France; c'est l'évangile de Calvin; c'est l'évangile de Luther; c'est l'évangile de Pascal; c'est l'évangile de Fénelon; c'est l'évangile de *l'Imitation*⁴¹⁰; c'est l'évangile de Jean Huss; c'est l'évangile de saint Bernard; c'est l'évangile de saint Augustin; c'est l'évangile de saint Polycarpe; c'est l'évangile de saint Paul; c'est l'évangile de saint Jean; c'est l'évangile de saint Jacques; c'est l'évangile de Jésus-Christ; c'est l'évangile de Dieu. En sorte que si vous le rejetez, vous pouvez bien être appelés chrétiens, vous pouvez même vous croire chrétiens, mais vous n'êtes pas plus chrétiens qu'un philosophe qui rejette la philosophie platonicienne n'est disciple de Platon.

Ce que je vous ai prêché, ce n'est pas mon opinion: c'est la vérité. Ce n'est pas une doctrine: c'est la doctrine. C'est plus: c'est la vie; et si vous ne croyez pas cela, vous demeurez dans la mort. Que dis-je? si vous ne croyez pas cela, que croyez-vous donc? qu'êtes-vous? à qui appartenez-vous? d'où venez-vous? que faites-vous ici? Si nous nous taisons, les pierres de cette église crieront que le culte qu'elles vous voient rendre ici à Dieu est un contresens. Car, sans parler des jours de communion, où cette liturgie au nom de laquelle on vous invite à vous approcher de la table sainte, et que vous reconnaissez vraie en répondant à cette invitation, déclare que vous êtes de «misérables pécheurs» qui n'ont d'espérance que «dans la miséricorde divine,» que «Jésus-Christ est le véritable agneau pascal qui a été immolé pour vous,» et que vous avez besoin que «l'Esprit de Dieu vous transforme en de nouvelles créatures,» — chaque dimanche, vous n'accompagnez donc pas du cœur, vous n'accompagnez que des mains la prière par laquelle on ouvre le service: car cette prière se compose de deux parties, dont

409 - Gal. I, 7: «Il n'y a point d'autre évangile.» Eph. IV, 5; 2 Cor. XI, 4.

410 - NdÉ: Il s'agit de l'œuvre *L'Imitation de Jésus-Christ* par le moine Thomas a Kempis (1380-1471).

la première est un résumé de mon premier discours, et la seconde, un résumé de mon second discours.

Quand le pasteur dit tout haut: «Nous reconnaissons devant ta sainte majesté que nous sommes de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien, et qui transgressons tous les jours et en plusieurs manières tes saints commandements, ce qui fait que nous attirons sur nous par ton juste jugement la condamnation et la mort,» — il faut, si vous rejetez mon premier discours, que vous disiez tout bas: Je ne suis pas un pauvre pécheur; je ne suis pas né dans la corruption, ni enclin au mal; je ne suis pas incapable par moi-même de faire le bien; je ne transgresse pas tous les jours en tant de manières les commandements de Dieu, et je n'ai pas mérité la mort et la condamnation. Et encore, quand le pasteur dit tout haut: «Nous recourons humblement à ta grâce, et te supplions de subvenir à notre misère. Veuille donc avoir pitié de nous, Dieu très bon, Père de miséricorde, et nous pardonner nos péchés pour l'amour de ton Fils, Jésus-Christ notre Seigneur! Accorde-nous aussi, et nous augmente continuellement, les grâces de ton Saint-Esprit!» — il faut, si vous rejetez mon second discours, que vous disiez tout bas: Comme je ne mérite pas la condamnation, je n'ai point de grâce à solliciter; comme je ne suis pas né dans la corruption, je n'ai pas besoin d'être renouvelé par le Saint-Esprit; et comme je ne pense pas que l'innocent souffre la place du coupable, je ne saurais demander mon pardon au nom de Jésus-Christ. En sorte que ne pouvant, aussi longtemps que vous rejetez cette doctrine, vous mettre d'accord ni avec l'Église protestante, ni avec les réformateurs, ni avec les catholiques pieux, ni avec les chrétiens de tous les temps, ni avec les Pères de l'Église, ni avec l'Église primitive, ni avec les apôtres, ni avec Jésus-Christ, ni avec Dieu, ni avec vous-mêmes, — il faut sortir de quelque manière d'une situation si fautive: il faut ou aller plus avant, ou revenir en arrière; ou prendre la chose, ou quitter le nom; ou recevoir cette doctrine, ou renoncer à être chrétiens.

Ô vous, qui que vous soyez dans cette assemblée, que Dieu a rendu sérieux par ces discours, faites de cette disposition sérieuse un usage fidèle. Aujourd'hui même, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point votre cœur⁴¹¹, » Qui sait si ce n'est pas ici «votre jour favorable, votre jour de salut⁴¹², » qui peut, si vous le négligez, ne plus revenir, qui peut aussi, si vous l'accueillez fidèlement, marquer pour vous l'ère

411 - Hébr. IV, 7, 8.

412 - 1Cor. VI, 1.

d'une vie nouvelle? Oubliez toute influence humaine, toute impression humaine; ne voyez que Dieu et vous; dites-lui: Mon Dieu! j'ai cru jusqu'à présent être chrétien; mais je commence à entrevoir que je ne l'étais que de nom. Je sens que tout n'est pas bien en moi, que je n'ai pas la paix avec toi. Donne-la moi, cette paix, Seigneur! fallût-il renoncer à tout le reste. Veux-tu ma fortune? voici ma fortune. Veux-tu ma réputation? voici ma réputation. Veux-tu mon bien-être? voici mon bien-être. Veux-tu les objets même de mes affections? Faut-il me séparer de mon ami, de mon père, de ma mère, de ma femme, de mon enfant? voici le sacrifice est accepté. Avant tout ta volonté. Avant tout ta vérité. Avant tout ton Esprit. Avant tout ma conversion. « Convertis-moi, Seigneur, et je serai converti⁴¹³! »

Mon Dieu! si quelqu'un te prie de cette manière, il n'est pas éloigné du royaume des cieux. Achève, oh! achève de lui faire faire le seul pas qui reste encore, en envoyant dans son cœur, pour le presser, pour l'importuner, pour continuer l'œuvre et pour la terminer, cet Esprit-Saint, avocat céleste de la vérité, sans lequel l'avocat terrestre n'aurait été qu'un airain qui résonne et une cymbale qui retentit.

Amen!

413 - Jérém. XXXI, 18; Lam. V, 21.

Le fatalisme ⁴¹⁴

« Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. » (Jean VIII, 36)

Gomme chaque peuple a son atmosphère morale, chaque génération a aussi la sienne, qui s'étend à la fois sur toutes les nations civilisées. L'air qu'elles respirent est comme imprégné de certaines maximes propres au siècle, qu'on accepte moins qu'on ne les subit, et auxquelles on ne se soustrait que par un parti pris d'y résister. Résistance rare, et dont la réflexion toute seule ne rend pas capable. Les hommes qui réfléchissent, c'est-à-dire, qui se replient sur eux-mêmes pour étudier l'homme dans l'individu, philosophes s'ils aspirent à monter sur les cimes de l'intelligence, poètes si à descendre dans les profondeurs de l'âme, n'ayant après tout pour champ d'exploration que le fond commun de la nature humaine, ne découvrent jamais au-dedans d'eux, quelque avant qu'ils pénètrent, que ce qui est dans l'homme, et plus spécialement dans l'homme de leur époque. Plus hommes que le reste des hommes, et plus de leur temps que leurs contemporains, ils subissent, plus encore que les autres, le mouvement général; et ce n'est même qu'à cette condition, qu'ils le dominent et le dirigent. Chez eux, l'esprit qui caractérise le siècle, atteint à sa plus haute puissance; après quoi, il redescend, révélé à lui même, de ces hommes-rois à l'homme-multitude dont il émana, et, revêtant des formes populaires, va fortifier dans la masse l'état moral qui lui a donné naissance, créant pour elle, selon le carac-

tère de l'époque, tantôt un appui salubre, tantôt, hélas! et plus communément, une tentation pleine de péril. Car, dans ce monde qui «gît dans le malin⁴¹⁵,» les formes successives qu'empruntent l'imagination et la pensée semblent autant de moyens que le grand adversaire met tour à tour en oeuvre contre notre faible espèce.

Appliquons cette remarque au temps où nous vivons. La doctrine qui prévaut dans le mouvement intellectuel de l'époque est celle qui est connue, dans le langage de l'école, sous le nom de panthéisme. L'exposer serait ici hors de propos: et vous allez voir que le terrain inaccoutumé sur lequel je me place un moment, n'est pour moi qu'une transition dont j'ai besoin pour arriver à une matière plus conforme à l'objet de ces discours. Bornons-nous à dire que le panthéisme, subordonnant le sentiment à l'intelligence pure, et cédant sans réserve au besoin d'unité qui la travaille, ne craint pas d'effacer, au mépris du bon sens et de l'évidence, la distinction de tout temps établie entre l'esprit humain, la nature et le Créateur, pour confondre ces trois grandes substances en une. Il varie dans le choix de celle dans laquelle il absorbe les deux autres: une fois c'était Dieu; plus tard ce fut la nature, et c'est maintenant le tour de l'esprit humain; mais peu importe; le nom seul ou le point de vue change, le fond et les résultats demeurent les mêmes.

Par quelque endroit que la confusion commence, chacune, des trois substances y perd son caractère propre, la nature est sans réalité, l'homme sans personnalité et Dieu sans vie. C'est ce système, absurde mais sublime, sublime mais absurde, qui tient aujourd'hui le premier rang. Il règne, presque sans partage, dans les plus hautes écoles de la philosophie, pour ne rien dire des incursions qu'il hasarde dans le champ de la théologie elle-même; et telle est la fascination qu'il exerce, que l'on a vu des génies du premier ordre user leur gloire et leur influence à s'essayer contre lui. Pour être moins aperçu dans la littérature et dans la poésie, son empire n'y est pas moins réel; j'en pourrais montrer la preuve dans telle oeuvre des grands poètes du jour, français ou étrangers, que le lecteur superficiel me citerait peut-être comme animée de sentiments tout contraires. Cela étant, ne pensez pas pouvoir vous tenir complètement en dehors de cette tendance de votre époque. Vous avez beau demeurer étrangers à ces philosophes et à ces poètes: le lien qui vous unit à eux ne dépend pas de la petite question de savoir si vous les avez lus ou s'ils vous ont rencontrés. Il est dans le sol commun qui nous porte et nous

415 - Vraie traduction, selon nous, de 1 Jean V, 19.

nourrit tous. Il est dans l'esprit général que respire la multitude au sein de laquelle vous vivez, que vous respirez avec elle, malgré que vous en ayez, et dont s'inspirent à leur tour les hommes de la pensée et de l'imagination. Ces hommes d'élite n'auraient jamais mis le panthéisme dans leurs systèmes ou dans leurs livres, s'ils ne l'avaient trouvé dans l'humanité, où ils puisent comme les autres, mais à une plus grande profondeur.

Aussi, voyons-nous marcher à la suite de ce panthéisme spéculatif qui domine dans les écoles, un pan théisme pratique qui règne dans la vie commune. Il serait trop facile de le montrer dans le champ de la politique ou de l'économie sociale, où il engendre plus d'un système à l'ordre du jour⁴¹⁶. Mais ce n'est pas là que notre ministère nous appelle à le contempler. Nous n'avons à le suivre que sur le terrain de la religion et de la morale. Ici le panthéisme engendre le *fatalisme*; c'est-à-dire la négation de la liberté morale. Je prends ce mot dans son acception simple et populaire. Sans entrer dans les discussions infinies auxquelles il donne lieu en philosophie, j'appelle l'homme libre, dans ce sens qu'il agit déterminé par lui-même, non contraint par une puissance irrésistible, et qu'en faisant le mal, il le fait par un usage criminel de sa volonté, non sous l'empire d'une nécessité fatale. Le panthéisme ne l'entend pas ainsi.

À son point de vue, le mal n'est pas seulement nécessaire, mais il cesse d'être mal et s'identifie avec le bien. Comment en serait-il autrement, quand on refuse à l'esprit humain son existence distincte et personnelle? Si l'homme se confond avec la nature, le monde extérieur règne sur lui au même titre que sa conscience, et la distinction de la chair d'avec l'esprit disparaît. Si l'homme se confond avec Dieu, la loi de Dieu ne règne plus sur l'homme qu'au même titre que celle de son esprit propre; en d'autres termes, il n'y a plus de loi, et la distinction de l'obéissance et de la désobéissance, de la sainteté et du péché, disparaît à son tour⁴¹⁷. Tout ce que fait l'homme est alors à la

416 - En traitant cette matière, en 1847, je disais ici: «On l'a vu récemment à l'oeuvre dans un canton de la Suisse; on le voit en Allemagne, en Angleterre, en France; on le voit, et surtout, hélas! si de sinistres pressentiments ne nous aveuglent pas, on le verra.

417 - NdÉ: C'est une perspective qu'a poussé jusqu'à sa logique finale le pornographe notoire, Donatien Alphonse François, marquis de Sade dans sa conception des rapports hommes-femmes... (Sade 1795/1972: 112):

S'il devient donc incontestable que nous avons reçu de la nature le droit d'exprimer nos vœux indifféremment à toutes les femmes, il le devient de même que nous avons celui de l'obliger de se soumettre à nos vœux, non pas exclusivement, je me contrarierais, mais momentanément. Il est incontestable que nous avons le droit d'établir des lois qui la contraignent de

fois naturel, humain et divin ; et ce qu'on appelle mal dans le langage reçu, l'égoïsme, l'intempérance, l'impiété, n'est que le développement inévitable et régulier d'un ordre suprême. Cette doctrine vous paraît peut-être, à la première vue, si éloignée de vous, que c'est peine perdue de nous en occuper ici. Elle est éloignée de vous comme spéculation de l'esprit, je l'avoue ; mais l'est-elle également comme secret mobile de conduite ? N'en serait-il pas du fatalisme, comme de l'athéisme, qui, si rare dans la théorie, est si commun dans la pratique ? Vous saurez mieux peut-être répondre à cette grave question après m'avoir entendu jusqu'au bout.

Mais avant de faire voir l'empire du fatalisme, j'ai besoin d'en faire voir d'abord tout le danger, dont la plupart ne se font pas une juste idée. Au risque de paraître enfoncer une porte ouverte, je commencerai donc par montrer avec quelle force protestent contre le fatal assujettissement de l'homme au mal et la conscience naturelle, et surtout la foi chrétienne.

La conscience naturelle proteste contre la nécessité du mal. Elle ne peut nier malheureusement son existence, qu'elle reconnaît dans le monde, et qu'elle sent en elle-même ; mais plutôt que d'avouer sa nécessité, elle aime mieux condamner le monde et se condamner elle-même. Je dis à dessein la conscience et non l'intelligence. Pour l'intelligence pure, il y a ici un problème insoluble. Témoin de la dépendance où l'homme se trouve évidemment placé à l'égard des choses qui pressent et inclinent sa volonté, au dehors ou au de dans : à l'égard de l'homme, qui la forme et la développe par l'éducation et

céder aux feux de celui qui la désire ; la violence même étant un des effets de ce droit, nous pouvons l'employer légalement. Eh ! la nature n'a-t-elle pas prouvé que nous avons ce droit, en nous départissant la force nécessaire à les soumettre à nos desirs ?

Sans doute Monod avait entendu parler de de Sade, mais n'aurait pu le citer, car les œuvres de Sade n'ont été publiées qu'au 20^e siècle. Et si ces œuvres ont été oubliées pendant cent ans, il y a lieu de penser que ce soit due non pas en raison de leur érotisme provocateur, mais au fait qu'ils exposent de manière brutale les conséquences morales d'une cosmologie matérialiste cohérente. Il va sans dire que Sade n'est PAS un auteur de lectures édifiantes... Il semble bien que l'athée britannique Aldous Huxley l'admirait et exprima l'avis que Sade fut le révolutionnaire le plus cohérent de l'histoire (1937/1965 : 272).

Huxley, Aldous (1937/1965) *Ends and means: an enquiry into the nature of ideals and into the methods employed for their realization.* Chatto and Windus London 335 p.
 Sade, Marquis de; Blanchot, Maurice (1795/1972) *Français, encore un effort si vous voulez être républicains.* (extrait de «La Philosophie dans le boudoir») précédé de L'inconvenance majeure. Jean-Jacques Pauvert Paris (coll. Libertés nouvelles; 23) 163 p.

par l'exemple; à l'égard de Dieu surtout, qui prévoit ses décisions, les contrôle et les fait servir à ses desseins, l'intelligence se demande comment l'homme peut être solidaire de tout ce qui l'entoure, sans être contraint à faire tout ce qu'il fait, et ne trouve pas de réponse satisfaisante à cette question. Mais la conscience tranche le noeud que l'intelligence ne sait pas dénouer; et sans se mettre en peine de prouver *comment* l'homme est libre, elle constate *le fait* de sa liberté par une révélation instinctive et un sentiment intérieur. Nous sentons que nous sommes libres comme nous sentons que nous existons. Ce sont là de ces vérités premières, trop évidentes pour être démontrées, c'est-à-dire, justifiées par une autre vérité plus claire, mais aussi trop évidentes pour être révoquées en doute, et sur lesquelles on bâtit en assurance toutes les sciences humaines: on ne s'amuse pas à étayer le sol de la terre; mais on y appuie en sécurité les édifices, les villes et les peuples. Que si même on voulait faire une distinction entre les axiomes, il faudrait dire que les plus certains, les plus indubitables de tous, ce sont les axiomes moraux, auxquels appartient celui de la liberté. Oui, entre douter qu'il soit mauvais de mentir, ou que je sois responsable en mentant, et douter que deux et deux fassent quatre ou que le tout soit plus grand que la partie, je choisirais le dernier. La certitude est entière dans les deux cas, mais dans le premier cas elle est plus vivante, plus personnelle, plus impérieuse que dans le second: l'un de ces doutes ne m'est pas possible, l'autre ne m'est pas même permis.

Aussi la saine philosophie, ancienne et moderne, a réclamé à haute voix contre le fatalisme, sans prétendre éclaircir la contradiction apparente qu'on accuse entre la liberté morale, constatée par la conscience, et la solidarité, reconnue par l'intelligence. Le stoïcisme, qui est à tout prendre ce que l'antiquité païenne a offert de plus pur en philosophie, a attesté, a exagéré la liberté humaine, qu'il élevait au rang superbe de souveraineté absolue, de cause première; et cela, remarquez-le bien, au sein du fatalisme universel auquel ce même stoïcisme assujettissait les choses extérieures, comme s'il n'avait exalté la nécessité dans le monde que pour la briser avec plus d'éclat sur le seuil de la conscience humaine. Ainsi encore, dans les temps modernes, Kant, qu'on peut appeler le plus moral des philosophes de notre âge, a proclamé le caractère évident, irrésistible, ou selon son expression, *catégorique*, de la liberté morale; et cela, au sein du doute universel dans lequel il enveloppait toutes les données de l'intelligence, le plus sceptique des philosophes sur tout le reste, le plus

dogmatique à l'endroit de la liberté.

Mais une philosophie plus haute a rendu témoignage de la liberté morale: l'Écriture, notamment dans les admirables épîtres de saint Paul, qui serait le prince des philosophes, s'il n'était pas le plus grand des apôtres. Car, d'une part, saint Paul proclame, il fait plus, il suppose partout et donne pour fondement à ses exhortations comme à ses reproches, à ses promesses comme à ses menaces, cette espèce de liberté qui est nécessaire pour rendre l'homme responsable de ses oeuvres, et inexcusable dans le péché; et de l'autre, il proclame en même temps, avec une clarté qui n'a jamais été égalée, l'impuissance de l'homme pour le bien et son asservissement au mal. Mais cette impuissance, outre qu'elle laisse l'homme libre de chacune de ses actions, cette impuissance n'est pas une impuissance physique et absolue qui contraint fatalement la conscience; c'est une impuissance morale, dont le siège est dans la volonté, et qui fait le crime de l'homme tout autant que son malheur: il ne peut pas, parce qu'il ne veut pas⁴¹⁸. Par ce trait de lumière, la révélation achève de justifier la conscience naturelle dans son énergique protestation contre la nécessité du mal, et de démontrer l'immoralité du fatalisme. Mais la foi chrétienne proteste contre le fatalisme avec une tout autre énergie. La liberté proclamée par la conscience naturelle n'est après tout que ce qu'on pourrait appeler une liberté négative, qui suffit pour ôter toute excuse à l'homme faisant le mal.

Mais la liberté promise par Jésus-Christ dans mon texte: « Si « le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres, » est une liberté positive, qui rend l'homme capable de faire le bien, en rétablissant sa communion avec Dieu, rompue par le péché. Au fond, c'est la vraie liberté, et la seule digne de ce nom, puisqu'elle seule met l'homme en harmonie avec sa loi et en repos avec sa conscience. Aussi Jésus-Christ traite-t-il d'esclave l'homme étranger à cette foi: « Quiconque fait le péché, est esclave du péché, » mais volontairement, et, s'il est permis d'ainsi dire, librement esclave. Mais, quand l'âme est unie à Jésus-Christ par la foi, elle devient, pour la première fois, « réellement libre. » Si l'on a jamais reproché à la foi chrétienne une tendance fataliste, c'est qu'elle avait été bien mal exposée ou bien mal comprise. Comme l'impuissance pour le bien qu'elle constate dans l'irrégénéré n'a rien de fataliste, parce que c'est une impuissance morale, dont le siège est dans la volonté, cette nécessité de faire le bien qu'elle reconnaît au régénéré n'a rien de fataliste non plus, parce que c'est une

418 - Rom. VIII, 7; Jean V, 40.

nécessité morale dont le siège est également dans la volonté, par laquelle seule la grâce de Dieu agit dans le coeur de l'homme.

Et qu'y a-t-il au monde qui contraste plus vivement avec l'idée d'une nécessité fatale que la religion de Jésus-Christ? Cette religion est la doctrine même de la liberté: la liberté en est la condition, l'âme, la vie, et ne trouve qu'en lui seul à se développer sans obstacle et à s'épanouir tout entière. La conversion chrétienne, par laquelle un homme devient un autre homme, et prenant une direction nouvelle, aussi inattendue pour lui-même que pour les autres, rompt avec son passé, avec ses habitudes, avec son entourage, avec son éducation, avec son intérêt, et enfin avec tout l'ordre de son *fatum*, s'il y en avait un; la foi chrétienne, par laquelle il entre, je ne dis pas seulement en possession de la liberté, mais dans je ne sais quel mystérieux partage de la toute-puissance de Dieu même, et reçoit la vertu de tout entreprendre et de tout accomplir, «en Christ qui le fortifie;» l'étude chrétienne, par laquelle il découvre dans sa Bible cette vérité que le reste du monde cherche sans la trouver, et perçant le brouillard épais où tous les autres marchent en tâtonnant et en trébuchant, discerne d'un oeil sûr, et saisit d'une main ferme, une croyance pour son esprit, une règle pour sa volonté, un but pour sa vie, et un point d'appui pour son heure dernière; la sanctification chrétienne, par laquelle il se renouvelle en détail, comme il l'avait fait d'abord dans l'ensemble, livre un combat sans relâche à tous ses penchants mauvais et réforme jusqu'au fond de ses sentiments à l'image de sa volonté, qui a commencé par se réformer elle-même à l'image de Dieu; l'activité chrétienne, par laquelle il communique à ses semblables la vie qu'il a reçue de Dieu, introduit dans leur constitution spirituelle un principe, et si j'ose ainsi parler, un sang nouveau, et ne leur donne point de repos que, changeant à leur tour, ils n'aient «communion avec lui,» comme il a «communion lui-même avec Jésus-Christ;» la prière chrétienne enfin, ah! surtout la prière chrétienne, par laquelle comme on l'a si bien dit, «il remue la main qui remue le monde,» obtient ce qu'il demande, et demande ce qu'il veut, le demande même avec d'autant plus de confiance qu'il en est plus dépourvu naturellement, «fort quand il est faible,» et opère librement, et presque souverainement, tant sur le monde visible que sur l'invisible, — qu'y a-t-il, encore une fois, qui pourrait contraster plus vivement que tout cela avec l'idée d'une nécessité fatale, quel que déguisée qu'elle puisse être?

Après cela, il faut avouer que le fatalisme, également repoussé par la conscience naturelle et par la foi chrétienne, ne pourrait s'établir

dans le monde qu'en renversant sur son passage tout ce qu'il a d'autorités plus vénérées. Le fatalisme renverse l'Évangile de fond en comble; car il lui dénie cette vertu de renouvellement qui fait son caractère et sa gloire. Supposez en effet que l'idée d'une nécessité fatale vienne à pénétrer dans le coeur du chrétien: voilà tout aussitôt sa vie spirituelle suspendue, comme une pendule dont on arrête le balancier. Désormais, chacune de ces forces vives que nous venons d'énumérer, est sans application, sans réalité, puisque l'existence n'est plus que le jeu aveugle d'une machine montée, qui fonctionnera tout aussi bien sans que nous prenions le soin de nous en mêler.

La conversion est un vain mot, puisqu'une vie nouvelle qui ne fait que continuer et développer inévitablement l'ancienne, n'a de nouveau que le nom; la foi ne dispose que d'une puissance dérisoire, que nous subissons dans le temps que nous pensons l'exercer; l'étude n'est qu'une recherche stérile, renfermée dans un cercle infranchissable, et ne pouvant aboutir, par toutes ses veilles, qu'au point de départ; la sanctification lutte sans courage, sans objet, n'ayant à atteindre pour prix des plus sublimes efforts, qu'un semblant de victoire; l'activité se tourmente sans utilité pour opérer dans les autres ce qui s'y fera aussi bien sans nous que par nous; et la prière, hélas! la prière elle-même, ne se flattant plus de rien recevoir, que dis-je? ayant perdu jusqu'au Dieu vivant qui lui prêtait l'oreille, réduite enfin à se retourner infructueusement sur elle-même, se tait plutôt que de parler en vain, et laisse couler sans empêchement le cours irrésistible des choses dont elle n'est elle-même que l'aveugle produit.

Le fatalisme fait un plus grand mal: il renverse jusqu'à la conscience morale, ce fond de la nature humaine, qui a précédé la révélation elle-même, et qui lui offre la seule base sur laquelle elle puisse bâtir. Car, en ôtant au péché le caractère de liberté qui seul le rend inexcusable, il le justifie; «il sanctifie la chair,» pour me servir d'une expression reçue dans les systèmes panthéistes; il égale le mal au bien, le mensonge à la vérité, l'égoïsme à la charité, la vengeance au pardon, le meurtre au sacrifice, l'infidélité à l'intégrité, à part la différence relativement insignifiante des actes extérieurs, la seule qu'il laisse debout. Où serait, par exemple, la différence morale, essentielle, intérieure, entre le mensonge et la vérité, si une puissance fatale et irrésistible nous contraignait à mentir? La désobéissance forcée, fatale, n'a plus rien d'immoral. En niant la liberté, le fatalisme ne fait rien moins que détruire le sentiment moral lui-même, c'est-à-dire la sainte et inviolable citadelle de l'homme, unique asile où il trouve un refuge

toujours assuré contre le doute et l'erreur. Il y a plus encore : le fatalisme porte plus haut ses coups impies. Il anéantit le juge avec le jugement, le législateur avec la loi, et n'a qu'à être conséquent pour achever son oeuvre et anéantir le Créateur lui-même. De rien, Dieu a fait toutes choses, les visibles et les invisibles; de toutes les choses visibles et invisibles, et de celui même qui les a faites, le fatalisme refait le rien; doctrine destructive et sacrilège, qui fait le vide partout où elle passe, tombeau de l'homme personnel et du Dieu vivant, véritable contre-création, meurtre moral universel, dont les premières pages de l'Écriture, si naïves mais si profondes, nous offrent un emblème terrible dans le premier meurtre matériel qui épouvanta le monde, où il entra sur les pas du fatalisme. Caïn n'a été le premier meurtrier que pour avoir été le premier fataliste. Ces paroles que Dieu lui adresse : « Si tu fais « bien, ne sera-t-il pas reçu ? mais si tu ne fais pas bien, « le péché est à la porte, » nous révèlent en lui la doctrine du mal inévitable, et nous font pressentir tout ce que cette doctrine va enfanter. Qui dit fatalisme dit caïnisme, l'âme et la moelle de cette corruption originelle qui dévore l'humanité. Le fatalisme est plus qu'immoral, il est l'immoralité même.

Que penserez-vous de moi, si, après vous avoir peint le fatalisme sous des traits si hideux, j'ajoute que le fatalisme, je dis le fatalisme pratique, règne sur la société au sein de laquelle nous vivons ? Ce ne serait pas au surplus une chose nouvelle. Le fatalisme a toujours joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. La raison en est aussi simple qu'elle est triste. L'homme, asservi qu'il est au mal, est intéressé, pour sa justification personnelle, à se persuader que sa volonté n'y est pour rien, et qu'il ne fait qu'obéir à une nécessité irrésistible. C'est là ce qui rendait Caïn fataliste, en dépit de sa conscience, à laquelle Dieu en appelle contre lui. De ce honteux commencement, le fatalisme a passé dans toutes les erreurs qui se sont partagées successivement l'empire moral de notre race déchue. Une observation quelque peu attentive ferait découvrir des éléments plus ou moins développés de fatalisme dans le paganisme, qui fait du destin non seulement un dieu, mais le père des dieux; dans le scepticisme philosophique, qui de siècle en siècle est allé se heurter contre la nécessité, jusqu'à ce qu'il s'y soit abîmé à la suite des grands philosophes du jour; dans le déisme, qui fait dépendre son disciple d'un Dieu mort, prodigue en préceptes de vertu, mais avare du secours nécessaire pour les garder; dans le mahométisme, qui au fatalisme

physique par lequel il exaltait la valeur de ses guerriers, ajoute le fatalisme moral, auquel il avait élevé une fameuse école au Caire sous le nom de la *Maison de sagesse*; dans le judaïsme actuel, qui place son disciple sous une loi de Dieu à laquelle il est absolument impossible d'obéir depuis la dispersion d'Israël et la ruine du temple; enfin dans le christianisme dégénéré lui-même, qui, substituant à la conscience individuelle une conscience étrangère, crée pour lui (nous l'avons vu dans une procédure récente) une nécessité morale de faire ce qui est immoral.

Mais il appartenait à notre siècle, où tous les principes vrais et faux semblent prendre un développement nouveau, de donner à cette tendance de tous les temps un caractère systématique, et de la rendre par là plus profonde à la fois et plus étendue. Regardez autour de vous, vous allez le voir partout à l'oeuvre. Ai-je besoin d'avertir que la société à laquelle je vais emprunter mes preuves, c'est la société telle qu'elle nous est connue depuis des années? J'entends dire que le mouvement immense qui va s'accomplissant depuis quelques semaines est l'inauguration d'une nouvelle ère spirituelle⁴¹⁹. Cela peut être, et si cela est, béni soit ce bouleversement universel, malgré le sang et les larmes qu'il a coûtés, qu'il peut coûter encore! Mais, pour en attendre de tels bien faits, mais pour reconnaître qu'il n'a pas fait alliance au contraire avec les systèmes que je combats, il faut laisser aux éléments opposés que l'incandescence du premier moment tient encore en fusion le temps de se dégager et de se séparer les uns d'avec les autres.

Aussi bien, pour remédier à un mal si profond, je ne compte ni sur une forme de gouvernement, ni sur l'organisation du travail, ni même sur la nouvelle constitution de l'Église.... Quoi qu'il en soit, je décris non une société nouvelle qui m'est inconnue, mais la société ancienne au sein de laquelle nous nous sommes formés, et dont les éléments essentiels sont encore debout.

Ouvrez les yeux et dites si tout ce qui se passe au tour de nous n'atteste pas la présence et l'empire du fatalisme. Ce qu'un homme est, il était destiné à l'être; il ne pouvait pas ne pas l'être; voilà des sentiments que l'on trouve partout, avoués ou non. Quand la responsabilité individuelle a-t-elle été plus méconnue que de nos jours? Quand a-t-on proclamé avec moins de retenue une nécessité générale, qui entraîne la volonté personnelle comme un courant irrésistible, et qui éteint la conscience de l'homme dans celle de la généra-

419 - Voir la note page 3.

tion, et la conscience de la génération dans celle de l'espèce? Rappelez-vous la manière dont l'histoire fut souvent traitée dans nos académies. Que de fois n'avons-nous pas entendu le cours de ses annales présenté, par des maîtres habiles autant qu'estimés, comme une série d'évolutions inévitables des forces cachées dans l'humanité dont les plus épouvantables égarements étaient froidement acceptés comme une phase de son développement, si ce n'est de son progrès, et dont les périodes successives étaient assimilées aux divers âges d'un homme, comme pour absorber plus sûrement l'individualité réelle et vivante dans cette individualité factice et collective.

Mais suivez surtout l'action du fatalisme dans le déroulement du triste tableau de nos vices et de nos crimes. J'en appelle à ces suicides dont notre époque abonde, et dont un très grand nombre ont pour cause, en dernière analyse, un secret fatalisme. On se trouve malheureux en entreprises, en carrière, en étude, en attachement, entour d'esprit ou même en dispositions morales. On se juge alors, non pas visité, éprouvé, châtié de Dieu, mais mal partagé. Disgrâce fatale, irréparable autant qu'involontaire, à laquelle on croit ne pouvoir échapper que par la mort; et ces mêmes principes qui la font souhaiter permettant aussi d'aller au-devant d'elle, le suicide est bientôt là, dernier mot de l'incrédulité, ou du fatalisme, c'est tout un. J'en appelle aux annales de nos tribunaux dans les procès des grands criminels, dont le nombre est moins effrayant encore que leur caractère. Il était réservé à notre siècle de contempler le spectacle, non moins contagieux qu'il est hideux, de ces élus du vice et de ces martyrs du crime, qui, en commettant les plus exécrables forfaits, se posent et se drapent complaisamment, comme accomplissant je ne sais quelle affreuse mission (du ciel ou de l'enfer, peu importe, c'est encore une de ces distinctions que le fatalisme ne connaît pas), et attendent froidement le dernier supplice, sinon comme un sacrifice d'un nouveau genre, du moins comme le dénouement inévitable du drame qu'une puissance souveraine leur a fait jouer.

Mais voici quelque chose de plus prodigieux: c'est la connivence du public, sans laquelle l'excès d'audace de ces misérables ne s'expliquerait pas. On les contemple, non pas avec cette commisération due au malheur et au péché même, mais avec une curiosité mêlée d'intérêt, comme on ferait d'une combinaison à la fois irrégulière et grandiose de la nature: et pourvu que leur scélératesse soit consommée et systématique, la magistrature populaire leur trouvera, n'en doutez pas, des *circonstances atténuantes*. C'est qu'on se dit confusément

que dominés par leur destinée, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, et que ce sont moins des monstres que des victimes. J'en appelle encore à la prépondérance dévorante des intérêts matériels, dont on s'est tant plaint de nos jours, et qui se rattache aussi au fatalisme par une mystérieuse association. Averti par un instinct profond, l'homme qui a cessé de croire à sa liberté, ne se sent plus homme, mais chose. Alors, réalisant à sa manière cette absorption de la personne humaine dans le grand tout rêvé par la philosophie du jour, il cesse de s'appartenir, se confond avec les choses, et se répand dans les objets visibles qui l'entourent; il se traduit en matière, en argent, en plaisirs des sens, en éclat extérieur, jusqu'à ce qu'il finisse par ne pouvoir plus s'en séparer, et par se livrer à leurs attraits sans résistance, sans scrupule, sans conscience. De là, cette soif de posséder, cette ardeur de jouir, cette révolte contre la douleur, cette impatience de tout frein, ce mépris de l'opinion et de l'autorité, et ce laisser-aller général à un égoïsme effréné, seul et triste débris de l'individualité méconnue, comme si la nature voulait se venger de l'oubli du moi par l'abus du moi. J'aurais l'air d'exagérer peut-être si j'ajoutais que j'en pourrais appeler même à cette religion de formes, dont se couvre l'incrédulité profonde du siècle, et qui n'étant elle-même, chez la plupart, qu'une mode imposée par l'esprit et les intérêts du moment, n'est aussi qu'un hommage de plus rendu au fatalisme humanitaire.

Ah! il n'est pas nécessaire d'aller chercher au loin le fatalisme dans les déserts de l'Arabie et sous les drapeaux du croissant. Nous l'avons tout autour de nous, avec cette différence peut-être, qui ne serait pas à notre avantage, que le fatalisme musulman porte moins sur la vie intérieure que sur l'extérieure, tandis que le nôtre porte en plein sur la vie intérieure, c'est-à-dire sur le domaine propre de la volonté et de la responsabilité humaines. Un homme devrait être à l'abri de cet entraînement universel: le croyant, et surtout le chrétien. Car, ce que la réflexion, qui n'est après tout qu'une force humaine, ne saurait faire dans les esprits supérieurs de l'époque, la foi devrait le faire en lui, parce qu'elle est la force de Dieu dans l'homme; cette foi, à laquelle Jésus-Christ promet expressément la liberté: «Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres,» et qui donne au fatalisme, nous l'avons vu, un démenti formel sur tous les points.

Aussi l'humble famille des croyants apparaît-elle dans l'histoire comme protestant de siècle en siècle contre les formes diverses que le fatalisme y revêt tour à tour. Par la foi, se forme à côté de Caïn, et sous les mêmes influences, «le juste Abel,» maître de son coeur, vain-

queur du péché et libre jusqu'au martyr⁴²⁰. Par la foi, les saints de l'ancienne alliance secouent le joug fataliste qui pèse sur les races païennes, triomphent des hommes, des choses et d'eux-mêmes, et s'isolent saintement au milieu d'un monde qui les persécute et qui n'est pas digne d'eux⁴²¹. Par la foi, les apôtres de l'Église primitive se séparent du fatalisme judaïque, donnent au monde étonné de se sentir revivre, l'exemple d'une liberté, d'une puissance inconnue, et accomplissent sous ses yeux des oeuvres plus grandes encore que celles de leur Maître. Par la foi, les Pères de l'Église se détachent du fatalisme philosophique, et, après une vie consumée dans la recherche stérile de la vérité, et dans la poursuite plus stérile encore de la sainteté, viennent se reposer enfin au pied de cette croix qui leur donne, avec l'une et l'autre, la force de les sceller de leur sang. Par la foi, l'Église du moyen âge, malgré ses ténèbres, subjugue le fatalisme barbare, contient le fatalisme musulman, et enseigne seule aux peuples gémissants sous le poids d'une oppression organisée, à respirer dans le sein de Dieu en attendant des jours meilleurs. Par la foi, l'Église de la réforme regagne contre l'Église dégénérée, non-seulement la liberté ecclésiastique, mais la liberté morale, et montre aux âmes fatiguées du fatalisme ultramontain, Christ mort pour les faire passer de l'esclavage de l'homme à celui de Dieu. Par la foi enfin, le réveil religieux de nos jours, arme une génération fidèle contre l'envahissement du panthéisme en philosophie, du communisme en politique, du matérialisme en morale, du fatalisme en religion, et non content de sauver l'homme perdu des mains terribles de la justice divine, sauve encore des mains superbes de la sagesse humaine le Dieu vivant et vrai. Voilà quelle devrait être notre oeuvre, l'oeuvre que l'Évangile nous impose, que l'histoire entière nous lègue; mais hélas! en dépit des principes, le fatalisme n'a-t-il pas, dans une certaine mesure, fait invasion chez le chrétien? Observons-nous, mes chers frères, sans nous flatter; et si nous avons eu le malheur de céder nous-mêmes à l'entraînement général, n'y ajoutons pas du moins le malheur plus grand de le méconnaître!

On citerait difficilement une époque où la doctrine de la foi ait été exposée avec plus de lumière, main tenue avec plus de fermeté, défendue avec plus de jalousie. Mais la vie de la foi, mais la liberté intérieure qu'elle promet, mais la puissance morale qu'elle communique, où est-elle? Je la cherche dans notre réveil, et sauf de rares et

420 - Hébr. XI, 4; XII, 24.

421 - Hébr. XI, 38.

d'humbles exceptions, je ne la trouve pas. En parlant de la sorte, je ne prends pas pour juge un monde ignorant et prévenu, qui confond dans une condamnation commune les faiblesses des enfants de Dieu et leurs vertus, et qui leur pardonne rait plus volontiers les premières que les secondes. Je ne m'en rapporte qu'à vous-mêmes, et n'en appelle qu'à un mot que j'entends répéter à satiété autour de moi par des hommes dont la piété n'est pas suspecte: c'est le mot découragement, qui tout commun qu'il est chez les chrétiens de nos jours, l'est encore moins que la chose. Découragement sur l'état du monde: l'incrédulité du siècle est si profonde, qu'ils ne savent par où l'attaquer, et que tout grand mouvement évangélique leur apparaît comme le souvenir effacé d'un autre âge. Découragement sur l'état de l'Église: il leur semble si triste, et le réveil religieux de l'époque si loin d'avoir tenu ses promesses, que ces mots *l'état de l'Église* sont devenus dans leur bouche une espèce de formule sacramentelle, dont ils se servent pour tout expliquer, tout justifier, tout abandonner. Mais découragement avant tout et par-dessus tout sur leur propre état spirituel.

C'est là le point central, d'où dépend tout le reste, puisque la vie intérieure ne peut abonder chez le chrétien, sans réagir et sur l'Église et sur le monde, avec cette puissance souveraine qui est garantie à la foi. Mais ce point, où l'on devrait concentrer sa force, on y concentre sa faiblesse. Ce dont on désespère le plus, c'est de parvenir personnellement, à la disposition dépeinte, commandée, promise par l'Évangile: l'un, à la ferveur d'esprit, l'autre à la persévérance dans la prière, un troisième à la méditation fructueuse des Écritures, celui-ci à la joie ou seulement à la patience chrétienne, celui-là à la charité sincère — en vers qui? envers ses ennemis? hélas! envers ses frères, envers les membres de sa famille! Eh bien, tous ces découragements, qu'est-ce autre chose que du fatalisme, au nom près? Pourquoi se décourage-t-on, sinon pour avoir cru reconnaître qu'on devrait être ceci, faire cela, et qu'on ne le peut pas? Je dis, et remarquez-le bien, qu'on ne le peut pas. Trouver qu'on ne fait pas ce qu'on devrait faire, ou qu'on n'est pas tel qu'on devrait être, cela humilie sans doute, mais cela ne décourage pas, tant qu'il demeure une espérance de changer le fond des choses. Avec cette espérance, il se mêle même un secret plaisir dans la tristesse que nous cause la vue de nos infirmités, parce que cette tristesse est le gage obscur d'une victoire et d'un progrès à venir⁴²². Le découragement ne commence que lorsqu'on en vient, soit

422 - 2 Cor. VII, 10.

principe, soit expérience, à convenir avec soi-même que le mal est sans remède; le découragement dit tout bas ce que l'indifférence et l'incrédulité disent tout haut: «Que voulez-vous? on ne se fait pas soi-même; j'ai beau lutter, c'est plus fort que moi,» en d'autres termes: Je ne suis pas libre. Aussi, suivez-le ce chrétien découragé, dans le détail de sa vie, et vous allez trouver la marque du fatalisme empreinte sur chaque phase de son histoire spirituelle. Il croit; oui, mais comment? À l'approche de trois armées coalisées contre lui, le roi Josaphat, fortifié par cette parole d'un prophète: «Présentez-vous, tenez-vous tranquilles, et voyez la délivrance que l'Éternel va vous donner,» sort de Jérusalem, et marche à l'ennemi, à la tête de son impuissante armée, précédé des lévites qui chantent d'avance le cantique du salut: «Célébrez l'Éternel, car sa gratuité demeure à toujours:» voilà la foi. Une parole de Dieu lui suffit. Munie de cette seule parole, elle s'engage sans balancer, sachant qu'elle engage avec elle la toute-puissance de Dieu.

Notre chrétien a lu, admiré, cité cette histoire, mais elle ne devient pas son histoire. À la première apparence de péril, il se trouble, malgré les promesses les plus certaines, à moins qu'il ne puisse trouver un appui visible dans un calcul humain de forces contraires et de probabilités opposées; c'est-à-dire que l'Évangile ne lui apparaît que comme le développement nécessaire du cours des choses, et que cette main souveraine qui pénètre au sein des événements pour les arranger à son gré ne compte pas ou ne compte qu'en dernière ligne dans ses prévisions: fatalisme, vrai fatalisme. Il cherche la vérité: oui, mais comment? En présence de tant de questions qui sont remuées aujourd'hui, sur les Écritures, sur le dogme, sur l'Église, sur la prophétie, sur l'union fraternelle, sur tout enfin, il a senti, à l'entrée de la carrière, le besoin profond «d'éprouver toutes choses pour retenir ce qui est bon,» et a mis courageusement la main à l'oeuvre. Quelque temps il s'est livré à cette noble étude avec une ardeur digne d'elle: toutes ses pensées étaient remplies de cette question des questions: «Qu'est-ce que la vérité?»

Mais peu à peu, quand il a vu la réponse lente à venir, les esprits continuant de se partager, le pour et le contre soutenus tour à tour avec une égale chaleur, et peut-être avec une égale conviction, la Parole de Dieu invoquée pour des témoignages opposés, et tout obscurcie d'éclaircissements contraires, Jésus Christ lui-même tiré dans tous les sens et menacé d'un déchirement impie dans les querelles des siens, — alors, quand il ne restait d'autre ressource que

de dégager vigoureusement sa confiance personnelle d'avec l'ébranlement général, il ne s'est pas senti capable de cet effort de liberté, et laissant à la conscience publique d'absorber la sienne, il a fini, en désespoir de cause, par se résigner à demeurer mollement couché où il était, seulement parce qu'il y était : fatalisme, vrai fatalisme. Il lutte contre le péché; oui, mais comment? Il n'a pas laissé que de remporter quelques victoires. Mais il lui en reste à gagner de plus grandes, qu'il a poursuivies d'abord, mais qui lui ont toujours échappé. Il se connaît des infirmités graves, qui, pour ne pas tomber sous le blâme du monde, n'en portent pas moins préjudice à l'accomplissement de ses devoirs, dans la famille, dans l'État, dans l'Église. Son affranchissement est désirable, urgent, pour le bien de plusieurs, pour l'honneur de l'Évangile, pour la gloire de Dieu.

Mais l'habitude, mais le tempérament, mais l'exemple, mais la position, mais ceci, mais cela, — et avec les plus pures leçons, avec les plus magnifiques promesses, avec les plus saints modèles sous les yeux, il s'en va lâchement jusqu'à la fin de la carrière, comptant avec ses infidélités, sauf accident libérateur : fatalisme, vrai fatalisme. Il travaille pour l'Évangile; oui, mais comment? Dieu veut que le règne de son Fils se répande sur la terre entière, et chaque génération, chaque membre de l'Église est tenu d'y contribuer pour sa part, pour hâter le temps où il n'y aura plus « qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. » Notre chrétien a eu sa part dans cette sainte guerre, et il se rappelle un temps où il entraînait pleinement dans le sentiment qui faisait dire à l'Apôtre : « Nous annonçons Christ, avertissant tout homme et instruisant tout homme, en toute sagesse, pour rendre tout homme parfait en Jésus-Christ. » Mais il s'est ralenti depuis qu'au lieu de s'informer simplement de ce que Dieu commande, il s'est pris à calculer ce que peuvent faire quelques milliers de missionnaires, ce que fait l'Église contemporaine, ce qu'on a fait depuis la promulgation du christianisme, pour couvrir la terre de l'Évangile « comme le fond de la mer est couvert de ses eaux. »

En présence de tels calculs, son action personnelle que fera-t-elle? Tout au plus la fonction d'un petit rouage dans une grande machine, qui ne marchera ni plus lentement s'il s'arrête, ni plus vite s'il se meut. Il travaille, mais pour l'acquit de sa conscience, sans espérance ni joie : fatalisme, vrai fatalisme. Il prie; oui, mais comment? Il se met à genoux pressé par la tentation, vous croyez qu'il va se relever délivré du malin; il se met à genoux la conscience troublée, vous croyez qu'il va se relever assuré de son pardon; le coeur agité de ressentiment,

vous croyez qu'il va se relever plein de la charité de son Maître; l'esprit inquiet, irrésolu, vous croyez qu'il vaise relever calme, décidé? Détrompez-vous. Ainsi priait un Moïse, ainsi un saint Pierre, ainsi un Luther, ainsi le Seigneur; mais lui, c'est autre chose. Tel qu'il s'est agenouillé, tel il se relève, ou, s'il a gagné quelque chose, ce n'est guère qu'une émotion vague et fugitive, qui se dissipe avec l'atmosphère religieuse qui l'avait déposée dans l'âme.

Mais qu'a-t-il donc fait en priant? N'a-t-il pas demandé la force, le pardon, la charité, la paix? et n'est-ce pas l'*ABC* de l'Évangile que celui qui demande reçoit? Sans doute, mais parce qu'il ne voit pas comment la disposition d'esprit où il est peut enfanter celle où il souhaite d'entrer, il flotte, il hésite, et tombe sous le coup de cette menace, qu'il ne manque pas de s'appliquer: «Qu'un tel homme ne s'attende pas à rien recevoir du Seigneur.» Aussi s'y attend-il si peu que, s'il vient à l'obtenir, vous le voyez tout étonné et presque embarrassé de ce don du ciel. Reste la réaction salutaire naturellement exercée sur une âme chrétienne par le sentiment de la présence divine, mais qui n'est pas plus la réponse promise à la prière que la vigueur exercée dans l'artisan par l'emploi de ses forces, n'est le salaire promis à son travail: fatalisme encore, vrai fatalisme. — J'exagère peut-être, à votre sens, et le chrétien à la fois assez fort et assez faible pour que ce portrait soit le sien ne se trouvera pas dans la vie réelle? Eh bien, soit, j'aurai chargé les traits de ma peinture..... mais convenez du moins qu'aucun de ces traits n'est purement imaginaire, et que, d'après l'appréciation la plus modérée, le fatalisme apparaît du moins dans la vie du chrétien de nos jours à l'état de tentation, et d'une tentation à laquelle il se rend à demi, quand il n'y succombe pas entièrement!

Tentation subtile, à laquelle tout sert d'instrument, tout, jusqu'aux ressources saintes que Dieu nous a fournies pour la combattre. Cet admirable système de la vérité chrétienne, rempart unique de la liberté morale contre l'esprit du siècle, n'est pas seulement accusé de fatalisme par l'irrégénéré qui ne le comprend pas; mais le chrétien, qui le comprend, qui le reçoit, qui le vénère, y trouve à chaque pas, je devrais dire peut-être y cherche, quoique sans s'en rendre compte à lui-même, des tentations de fatalisme. La doctrine, les promesses, le langage, l'histoire, la morale même de l'Évangile, sont pliées tour à tour à cet usage anti-évangélique. Pour rassurer le croyant contre toutes les forces ennemies et contre sa propre faiblesse, l'Écriture proclame la souveraineté de Dieu, accomplissant dans les siens

l'oeuvre du salut depuis le commencement jusqu'à la fin, « les préconnaissant, les prédestinant, les appelant, les justifiant, les glorifiant ; » heureuse souveraineté, suprême appui de l'âme fidèle, main bienfaisante d'un père qui s'étend pour ouvrir la porte à son enfant, jamais pour la fermer, et sans laquelle nul ne pourrait se flatter d'entrer. Mais au lieu de cette souveraineté de miséricorde, l'esprit prévenu, aidé de la petite logique de l'école, se figure une souveraineté de contrainte et presque de caprice, qui retire la main ou qui ne l'étend que pour faire obstacle ; et, à défaut de la bouche, le coeur répète obscurément ce murmure impie : « Pourquoi se plaint-il « encore ? Car qui peut résister à sa volonté⁴²³ ? »

À qui gémit de son impuissance et prie pour en être affranchi, l'Évangile promet « la grâce de Dieu salutaire à « tous les hommes, » et qui ne demande que d'être implorée, pour « se donner à tous libéralement et sans « reproche. » Que faut-il de plus pour que « fortifié dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, » le chrétien ne connaisse plus de victoire impossible ? Mais au lieu d'attacher ses regards sur la vertu nouvelle que cette grâce nous communique, il les arrête de préférence sur l'infirmité qu'elle accuse en notre nature dépourvue de ce secours. Là-dessus, si sa vie spirituelle est en défaut sur quelque point, il s'en prend à la grâce de Dieu : c'est une grâce qui ne m'a point été accordée, se dit-il. Il prend même ses précautions avec elle, ou plutôt contre elle, pour l'avenir : il sera saint, fervent, pur, charitable, *si Dieu lui en fait la grâce* ; par où il se réserve, en cas d'infidélité, une excuse dans une sorte de connivence divine. Le langage de l'Écriture étincelle de paroles de consolation et d'encouragement, dont une seule devrait nous suffire (et suffit aux simples) pour nous prémunir à tout jamais contre le désespoir ou l'abattement ; de ces paroles qui mériteraient, disait Luther dans son style pittoresque, qu'on allât les chercher, tout exprès, sur ses deux genoux, de Wittemberg à Jérusalem.

Mais cette même Écriture a quelques passages mystérieux qui se concilient malaisément avec la liberté humaine : ces fils de Samuel qui refusent d'écouter les représentations de leur père, « parce que l'Éternel voulait les « faire périr ; » ces incrédules qui « heurtent/contre la « parole, étant rebelles, à quoi aussi ils étaient destinés ; » ces bourreaux de Jésus-Christ qui n'ont fait en le crucifiant que « les choses que la main et le conseil de Dieu avaient auparavant déterminé devoir être faites : » ce peuple qui « ne pouvait croire, parce « qu'Ésaïe avait dit : On a aveuglé leur coeur, » et à qui Jésus-Christ « parle en para-

423 - Rom. IX, 19.

boles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point.» Eh bien, le coeur malade dédaigne ce pain quotidien que chaque page lui offre, pour se repaître de ces obscurités insondables qu'il va déterrer dans quelques recoins. Encore s'il y apportait une attention sérieuse, tout s'expliquerait peut-être; mais il n'en prend que ce qu'il faut pour le scandaliser, et s'en va répétant après les Capernaümites: « Cette parole est dure, qui peut l'écouter? » au lieu de redire cette admirable parole: « Les choses cachées sont pour l'Éternel, notre Dieu; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants⁴²⁴. »

Aux leçons de la Parole, Dieu a voulu joindre celles de l'exemple, si puissant sur le coeur de l'homme, et l'Écriture achève de nous montrer comme à l'oeil la liberté morale du vrai croyant par l'histoire de tant de saints, de l'une et de l'autre alliance, qui « par la foi, ont combattu les royaumes, exercé la justice, participé aux promesses » et remporté tous les genres de victoire. Mais, au lieu de retremper son courage dans le spectacle de leurs triomphes, on va chercher avec complaisance les cas rares où ils n'ont été moins heureux que pour avoir été moins fidèles. Que dis-je? on leur invente au besoin des infirmités insurmontables pour en faire des avocats du fatalisme. Si Jérémie dit: « Quoi qu'il en soit, c'est une maladie qu'il faut que « je souffre, » on se plaît à l'entendre d'une maladie spirituelle à laquelle le prophète se serait lâchement résigné, tandis qu'il suffit d'un coup d'oeil jeté sur le contexte pour se convaincre qu'il fait parler ainsi le peuple d'Israël sous le poids d'un juste châtement temporel. Si saint Paul lui-même, l'homme libre et le prédicateur de la liberté par excellence, si saint Paul écrit: « Il m'a été mis une écharde dans la chair, un « ange de Satan pour me souffleter, » on veut que cette écharde soit une écharde spirituelle, c'est-à-dire que le saint apôtre prenne son parti de vivre jusqu'à la fin avec quelque tentation, invaincue, invincible.

On fait plus, on veut que Dieu l'ait condamné à cette résignation d'un nouveau genre, et qu'il l'y encourage en ces termes: « Ma grâce te suffit, » c'est-à-dire apparemment, avec elle, tu n'as pas besoin d'être plus saint que tu n'es. Une étude attentive du contexte ferait découvrir peut-être en quoi consistait cette écharde de saint Paul; mais, qu'on le découvre ou non, je sais une chose, c'est que ce n'est pas, c'est que ce ne peut pas être une infirmité spirituelle insurmontable, ou saint Paul ne serait pas saint Paul et Dieu ne serait pas Dieu.

Enfin il n'y a pas jusqu'à la morale évangélique qui n'ait son tour dans cet immoral abus qu'on fait de l'Évangile. L'Évangile demande partout que nous renoncions à la volonté propre pour ne plus accomplir que celle de Dieu, et cela, dans l'intérêt de notre vraie liberté, qui ne se trouve que dans l'esclavage de Dieu. Là-dessus, on se figure que le chrétien ne doit pas avoir de volonté à lui. On se fait une habitude et presque une vertu chrétienne du laisser-aller et du défaut d'énergie. On est irrésolu, timide, impersonnel, dépendant des choses et de ce qu'on appelle des *signes* plus que de son jugement et de sa conscience. Et l'on ne voit pas qu'il y a ici une confusion aussi déplorable qu'elle est aveugle; que c'est aux objets voulus que nous devons renoncer, non à la faculté de vouloir; que dédaigner la volonté parce qu'elle cherche désormais ce que Dieu commande au lieu de ce que demande le coeur naturel, ce serait imiter l'insensé qui aurait proposé de jeter comme inutiles les vaisseaux de Cana parce qu'un vin généreux avait été substitué à l'eau qui les remplissait na guère; et qu'un saint Pierre, un saint Paul, un saint Jean, pour ne rien dire de leur Maître, n'ont été les plus humbles, les plus débonnaires des hommes, que pour en être en même temps les plus énergiques, les plus indomptables! — Autant de tentations de fatalisme prises dans la vérité évangélique; comme si ce n'était pas assez d'être fatalistes, sans contraindre en coré Dieu de l'être avec nous et pour nous! Et qui sait si dans ce discours même où je m'élève contre le fatalisme de l'époque, je n'ai pas laissé se glisser quelque pensée que le fatalisme de l'époque m'aura soufflée en dépit de moi?

Je n'ai parlé que du vrai chrétien. Mais si lui-même cède, dans une si grande mesure, à la maladie du siècle, qu'en sera-t-il de ces demi-chrétiens que le défaut de doctrine aussi bien que de vie, livre presque sans défense aux influences du dehors? Or, ces demi-chrétiens, vous êtes-vous jamais demandé quelle proportion ils composent dans une assemblée telle que celle-ci? Qui mesurera l'empire secret que le fatalisme exerce sur mon auditoire? Qui comptera les fatalistes pratiques que j'ai devant moi?..... Je m'arrête, laissant à Dieu son secret, et à chacun le soin de sonder la plaie de son propre coeur.

Eh bien, dira-t-on, que faire?

Je dis à mon tour: que répondre? Oui, que répondre? Quelle nourriture donner à un malade dont le mal consisterait à ne pouvoir prendre de nourriture? et quels moyens de délivrance proposer à une âme dont l'erreur consiste à croire qu'elle ne peut pas être délivrée?

Si je dis : Croyez; elle dira : Je ne puis pas croire; si je dis : Faites; elle dira : Je ne puis pas faire : elle le pensera du moins : si elle ne le pensait pas, elle ne serait pas sous le joug du fatalisme. C'est le propre de ce mal qu'il y a contradiction à lui parler de remède. S'asseoir et regarder couir l'eau, flotter le nuage, couler la vie, passer le temps, venir l'éternité, voilà, logiquement, toute sa ressource, — tout son désespoir!

Eh bien, cette contradiction, je l'accepte : cette logique, j'en appelle contre elle au cri de la conscience. Ne pouvant résoudre la difficulté, je vous propose de la franchir par une sublime inconséquence, par une initiative irrésistible autant que spontanée : pour de venir libres, soyez libres; et faites acte de liberté dans ce moment même.

Chrétiens, disciples sincères de Jésus-Christ, vous dont Jésus-Christ a mis l'impuissance propre en rapport avec toute la puissance divine, et pour qui la question n'est plus : Que pouvons-nous? mais : Que peut-il? vous avez Jésus-Christ, usez de Jésus-Christ. Vous vous êtes jusqu'à ce jour débattus en vain contre telle infirmité spirituelle que le tempérament et l'usage ont si fortement unie à votre personnalité que vous avez perdu l'espoir d'en triompher jamais.....

Eh bien, finissez-en avec ce fatalisme pratique; allez droit à ces infirmités invincibles, et prouvez-vous à vous-mêmes que vous pouvez vaincre, en vainquant. N'allez pas me dire que vous ne pouvez pas vaincre, et que je ne vous propose rien moins qu'une chimère..... Vous devez, donc vous pouvez. Vous ne pouvez pas en vous-mêmes, je le sais trop, mais vous le pouvez en celui qui a dit : «Ma vertu s'accomplit dans l'infirmité⁴²⁵. — Aucune tentation ne vous a éprouvés, qui n'ait été une tentation humaine; et Dieu est fidèle qui ne permettra point que vous soyez tentés au-delà de vos forces : mais avec la tentation il vous en fera trouver l'issue, afin que vous la puissiez soutenir⁴²⁶.» La victoire une chimère, y songez-vous? Osez donc dire que la foi est une chimère, l'Évangile une chimère, Jésus Christ une chimère... Silence! et à l'oeuvre! Luttez, veillez, priez, jeûnez, persévérez jusqu'à ce que vous ayez confondu par un plein succès les doutes d'autrui, les vôtres, — et les miens peut-être!.... Ce succès, vous ne l'obtenez pas le premier jour? Eh bien, ce qu'on ne fait pas en un jour, on le fait en dix, et ce qu'on ne fait pas en dix, on le fait en cent. Comme la foi chrétienne se fortifie par la prière, la sainteté chrétienne à son tour se développe par l'exercice — et jusqu'où?

425 - 2 Cor. XII, 10.

426 - 1 Cor. X, 13.

Quelle main téméraire osera lui poser une limite quelle qu'elle soit ? On a dit, et avec raison, qu'il n'y a pas de limite assignable à l'intelligence humaine : combien cela n'est-il pas plus incontestable dans le domaine de la conscience, où le succès est plus nécessaire, la part de la volonté plus grande, et le secours de Dieu garanti par des promesses certaines ? Qu'on ne me parle pas d'une hauteur de sainteté, qui, réservée aux jours des réformateurs ou à ceux de l'Église naissante, dépasse la portée spirituelle de notre âge. Et d'où savez-vous cela ? Le savez-vous par la Parole de Dieu ? Montrez-le-moi donc ce passage, que j'y ai, dans mes lectures répétées, cherché vainement jusqu'à ce jour, et qui confère à quelques-uns le privilège exclusif d'une sainteté éminente ! Relisez, relisez le XXXVIII^e chapitre de Job, et vous verrez que lorsque Dieu a dit : « Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin, » il parlait, non à la conscience humaine, mais aux flots aveugles de la mer ! Le savez-vous par l'expérience ? Mais depuis quand ce que nous avons fait est-il la mesure de ce que nous pouvions faire ?

Ah ! laissez-moi des sentiments plus humbles pour justifier une ambition plus élevée. Mon Dieu ! est-ce donc une illusion vaine que je poursuis ? Est-ce un fantôme insaisissable après lequel se fatigue mon âme, ne pouvant jamais ni atteindre au but, ni cesser d'y prétendre ? N'y aurait-il, décidément, rien à faire ? Faut-il, Tantale⁴²⁷ des seuls biens vraiment dignes de mon ardeur, voir devant moi la sainteté exemplaire, la piété profonde, la charité infatigable, l'humilité sincère, l'activité sans relâche, la foi toute-puissante, la prière invincible, la patience parfaite, la joie accomplie, la ferveur de l'esprit, l'assujettissement de la chair, la communion constante du Seigneur, et tout ce festin spirituel auquel Ésaïe convie l'âme altérée et dépourvue⁴²⁸, — faut-il voir tout cela et me dire : Voilà ce dont tu as faim et soif ; voilà le trésor de l'Évangile, voilà la promesse du Père, le prix du sang du Fils, le fruit du Saint-Esprit, — mais ce n'est pas pour toi : si tu t'appelais Luther, ou Bernard, ou Augustin, ou Paul, à la bonne heure : mais toi, ton nom, ton époque, ton pays, ton ciel, ton esprit, ton corps, ton passé, ne te permet pas d'aspirer si haut ? Ô vous qui que vous soyez dans cette assemblée, que ce langage révolte autant que moi, mon frère, ma soeur, viens, formons à nous deux, fussions-nous seuls, une sainte alliance ! Brisons le joug de cette nécessité désolante, immo-

427 - NdÉ : Personnage de la mythologie, condamné dans les enfers à chercher à prendre des fruits qui s'enfuyaient et une eau qui lui échappait, pour calmer sa soif et sa faim. (Dict. Littré)

428 - Es LV, 1.

rale! Rompons le charme du fatalisme! Justifions la conscience et l'Évangile! Et faisons voir à tous que «Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, éternellement,» et qu'il n'a pas dit en vain: «Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés!»

Mais vous-mêmes, qui avez été jusqu'à présent étrangers à Jésus-Christ, vous avez aussi votre acte de liberté à faire; un acte, s'il est possible, plus libre encore. Vous ne croyez pas en Jésus-Christ? Eh bien, croyez en Jésus-Christ. Lui seul, sachez-le bien, — vous le savez, — peut vous rendre réellement libres. «Si tu peux croire, toute chose est possible au «croyant⁴²⁹.» Croyez, et vous serez des hommes nouveaux; croyez, et toutes choses seront à vous; croyez, et «vous serez plus que vainqueurs en celui qui nous a «aimés!» N'allez pas me dire: Je ne puis pas croire... Ce langage, souffrez ma hardiesse et laissez-moi parler avec votre conscience, ce langage ne serait pas sincère: non, il ne serait pas sincère! Quand il s'agit de Jésus-Christ qui seul fait appel au besoin de liberté qui vous travaille, de Jésus-Christ qui seul vous promet d'y répondre et de le satisfaire, de Jésus-Christ qui seul vous en montre en lui-même le type réel et accompli, l'impossibilité est de ne pas croire.

Abandonnons, si vous le voulez, ces raisons du dehors, ces miracles, ces prophéties, qui n'ont pas trouvé le chemin de votre âme; venez seulement avec moi à ces raisons du dedans, plus courtes, plus volontaires, plus décisives. C'est dans le sanctuaire impénétrable du coeur, c'est à cette profondeur intime d'où jaillissent les sources de la vie, que la question doit se décider et qu'elle se décide toujours en réalité. Là, pour croire en Jésus-Christ, vous avez à vous vaincre vous-même, car il est l'homme de la croix; mais là aussi, pour croire en Jésus-Christ, vous n'avez qu'à vous croire vous-même, car il est le Dieu de l'homme. Rempportez-la donc cette victoire terrible, auprès de laquelle toutes celles d'un César ou d'un Bonaparte ne sont que des jeux d'enfants; remportez-la, en vous livrant à l'instinct de votre coeur avec une confiance que n'égale ni celle d'un Colomb dans la vaste mer, ni celle d'un Montgolfier dans la mobile atmosphère. Ne craignez pas ce qui reste de vague et d'insaisissable dans le sentiment moral sur la foi duquel vous vous lancez dans le vide du saint et du vrai. Il ne se fait rien de grand par l'homme sans un élément divinatoire; ni l'intelligence, ni la conscience ne trouvent de vertu révélatrice que sur les confins mal arrêtés qui les séparent de l'inspiration divine; Colomb n'attend pas qu'il lui vienne d'au-delà des mers une lettre dûment

signée et légalisée qui lui atteste l'existence du nouveau monde; il interroge le ciel, la terre, un tronc d'arbre, et puis il se lance, sans lettre, mais non sans témoignage, sans évidence, mais non sans raisons, — et quel moment que celui où sa foi est justifiée par la vue!

Allez et faites de même, et devant le jour où se montrera à vos regards ce monde moral que vous révèle votre conscience, jetez, pour pont, sur l'abîme qui vous en sépare, jetez hardiment, héroïquement, Jésus-Christ, quoi qu'il en coûte! Héroïquement, c'est bien le mot. Eh! quel héroïsme à comparer avec celui de cette obscure Cananéenne, dont le nom même nous est inconnu, qui ne veut douter de Jésus-Christ, quoi que fasse ou que dise le monde, quoi que fassent ou que disent les apôtres, bien plus, quoi que fasse ou que dise Jésus-Christ lui-même! et qui, forçant sa retraite, bravant ses froideurs, lassant son silence, confondant ses refus, le contraint enfin, je ne dis pas seulement à exaucer sa créature, mais à l'admirer! Allez et faites de même..... Ou si vous ne vous sentez pas capable encore de suivre cette pauvre païenne; si vous ne pouvez trouver dans votre coeur qu'une étincelle de cette foi qui brûle dans le sien, eh bien, ce précieux reste, hâtez-vous, présentez-le au souffle céleste qui peut le transformer en flamme ardente.

Saintement inconséquent, plaignez-vous de votre lenteur à croire à celui en qui vous ne pouvez croire: dites-lui, comme ce père en alarmes: «Je crois, Seigneur, subviens à «mon incrédulité!» Dites-lui, comme ses apôtres, prêts à succomber sous le fardeau: «Seigneur, augmente «nous la foi!» Si vous le dites en vérité, le chemin se fera devant vous, et de prière en prière, de combat en combat, de chute en chute peut-être, vous arriverez comme ce père à la délivrance désirée, comme ces apôtres à la force requise, et vous vous élèverez, par des degrés successifs, à cette hauteur de liberté, où la nécessité ne sera plus pour vous qu'un vain nom, le découragement qu'un vieux souvenir, et le fatalisme qu'un mauvais rêve. Heureux, qui malgré l'enfer, malgré la terre, malgré le monde et malgré lui-même, choisira pour le rocher de son coeur, celui qui sera toujours, que nous le choissions ou non, le rocher des siècles! Heureux qui battu par la tempête, saura se tenir fortement attaché à ce suprême refuge, seul immuable et toujours paisible au sein des ondes émues! Heureux qui le saisira de cette main nerveuse dont un homme qui se noie saisit l'instrument de son salut; de cette main, que ni le flot qui bat, ni le roc qui déchire, ni la fatigue qui épuise, ne saurait ouvrir, et que la mort elle-même ne fait que sceller en place pour jamais!

Amen.

Les Grandes Âmes

«Parva leves capiunt animos.»

(1849?)

«Mais Simon Pierre lui répondit: Seigneur, à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle; et nous avons cru, et nous avons connu, que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.» (Jean VI, 68, 69.)

Le prix d'une âme humaine est si grand que l'on serait mal venu d'estimer celle-ci moins que celle-là : un infini en vaut un autre. Et pourtant, avouons-le, il y a certaines âmes que nous serions particulièrement jaloux d'amener à Jésus-Christ, et que nous ne pouvons voir se refuser à lui sans une amertume plus qu'ordinaire : ce sont les grandes âmes. J'appelle ainsi ces âmes qui s'élèvent au-dessus du vulgaire, non par quelque avantage extérieur, mais par une intelligence plus forte, par un cœur plus chaud, par une conscience plus délicate, par une imagination plus ardente, en un mot par une nature supérieure. Il faut le reconnaître : il y a des esprits de cette trempe parmi ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ; disons plus, il y en a que l'instinct même de leur supériorité contribue à éloigner de lui. C'est qu'ils se demandent s'ils pourront se soumettre à la foi sans sacrifier quelque chose de cette grandeur, à laquelle ils tiennent moins par orgueil personnel que par dignité humaine. Ne faudra-t-il pas couper les ailes ou à la liberté de leur pensée, ou à la tendresse de leurs affections, ou à l'énergie de leur sens moral, ou à l'élan de leurs aspirations? Je me trompe, ou certaine crainte vague d'une

mutilation morale à subir retient loin de Jésus-Christ telle âme d'élite, qui serait heureuse, pense-t-elle, de se donner à lui, si elle croyait pouvoir le faire en conservant intactes toutes les forces dont Dieu l'a douée. Eh bien! qu'elle se rassure: cette crainte n'est qu'un vain préjugé. Jésus-Christ, en qui toutes les facultés de notre nature ont atteint une mesure idéale qui dépasse les plus grands des hommes, ne demande pas plus de sacrifice de cette sorte qu'il n'en a fait lui-même. Plus une âme est vraiment grande, mieux elle est préparée, toutes choses égales d'ailleurs, pour recevoir Jésus-Christ: parce que l'âme humaine tend à Jésus-Christ par tous ses grands côtés, et ne s'en éloigne que par les petits.

Les grandes âmes pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour les grandes âmes: que ne puis-je faire entendre cette vérité salutaire en dehors de cette étroite enceinte, à tant d'âmes altérées et affamées, qui languissent loin de Jésus-Christ, plongées dans une atmosphère à laquelle manque le principe de la vie! Mais si notre petit nombre, si nos moeurs religieuses, si notre lâcheté peut-être, nous empêchent d'arriver jusqu'à elles et de nous répandre dans toute la société qui nous en vironne, comme le feraient les apôtres à notre place, il y a des âmes grandes dans cette enceinte même, tout étroite qu'elle est, il y en a plus que nous ne pensons peut-être, et là où nous nous attendons le moins à les trouver: car ici encore, «des premiers sont des derniers, et des derniers des premiers.» Mais c'est encore trop de privilège: loin de moi la pensée de ne parler que pour quelques-uns! plus loin encore, celle d'exalter les uns et d'humilier les autres! Il n'y a point d'âme qui n'ait en elle les éléments de la grandeur, puisque c'est Dieu qui les a toutes faites⁴³⁰, et faites à son image: pour que chacun de vous trouve en soi ces besoins profonds d'esprit, de coeur, de conscience, d'imagination, que je nommais tantôt, il n'a besoin que de descendre au fond de son être, et de pénétrer jusqu'à ce que le Saint-Esprit a si bien appelé les sources de la vie⁴³¹.» Il n'y a donc point d'âme qui ne soit grande, et qui n'ait à lutter, pour sa part et dans sa mesure, contre le préjugé que je viens de signaler. C'est pourquoi je m'adresse à tous, et je dis à chacun: Jésus-Christ n'a contre lui que ce qu'il y a de petit en vous; tout ce que vous avez de grand est pour lui.

Faut-il expliquer que par Jésus-Christ j'entends le vrai Jésus-Christ tel qu'il se présente à nous lui-même: Jésus-Christ, «ce pain descendu

430 - És. LVII, 16.

431 - Prov. IV, 23.

du ciel pour donner la vie au monde,» en se laissant déchirer par le monde; Jésus-Christ, ce Fils de Dieu et ce Fils de l'homme, unissant la nature divine et la nature humaine dans sa personne, pour les réconcilier par sa mort; Jésus-Christ, ce frère de l'homme et ce Dieu de l'homme, sauvant par sa pure grâce, l'homme pécheur et perdu? Qu'un autre Jésus-Christ, rêvé par l'hérésie et dépouillé de sa gloire rédemptrice, Dieu sans divinité, homme sans humanité, Sauveur sans salut, exige de ses adorateurs la mutilation que vous redoutez, cela peut être; mais cet être imaginaire est aussi différent de celui que je vous annonce que la parole de l'homme est différente de celle de Dieu: et il n'en de meure pas moins vrai que tout ce qui est grand dans l'homme aspire à celui que Simon Pierre appelle dans mon texte «le Christ, le Fils du Dieu vivant.»

Vous en trouvez la preuve historique dans cette confession même de Simon Pierre, mise en regard avec le refroidissement de la multitude et la retraite de beaucoup de disciples de Jésus. Jésus venait de prononcer ce discours merveilleux, qui parut un moment devoir ruiner son crédit et son oeuvre, mais qui devait servir, dans les vues profondes de Dieu, à faire la séparation entre juifs et juifs, entre disciples et disciples, entre apôtres et apôtres. Jamais il n'avait ni plus remué les coeurs ni plus intrigué les esprits. C'est là qu'en présence d'un peuple frémissant, on lui avait entendu prononcer, et ces paroles solennelles: «Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne le tire... Il est écrit dans les prophètes: Ils seront tous enseignés de Dieu: quiconque donc a écouté le Père, et a été instruit de lui, vient à moi... En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi a la vie éternelle: je suis le pain de vie,» et ces paroles mystérieuses: «Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes... Ma chair est réellement une nourriture, et mon sang est réellement un breuvage; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui; comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je suis vivant par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra aussi par moi,» — comme s'il avait voulu tour à tour dominer les murmures de son auditoire par l'appel qu'il adresse à l'âme humaine qu'il vient sauver, et les irriter par le défi qu'il jette à la sagesse humaine qu'il vient confondre.

À ce langage, la multitude se récrie au nom du bon sens vulgaire: «Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger?» Beaucoup de ses disciples mêmes partagent cet embarras, auquel se joint pour

eux le scandale de la croix qu'il laisse entrevoir sur son chemin et sur le leur: « Cette parole est dure; qui la peut entendre? » et ils l'abandonnent, — mais non pas Simon Pierre. Simon Pierre ne voit ici qu'une occasion pour rendre à Jésus-Christ, au nom de tout l'apostolat, le témoignage le plus public à la fois et le plus décidé qui lui eût encore été rendu: « A qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle; nous avons cru, et nous avons connu, que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant^{432!} » Or, d'où vient que ce qui en ébranle tant d'autres affermit Simon Pierre?

Croirons-nous que Simon Pierre n'ait rien trouvé dans le langage de son Maître qui pût ou étonner sa foi ou effrayer son dévouement? lui, que nous voyons ailleurs, et si lent à comprendre, et si prompt à se scandaliser? Non sans doute. Les expressions mêmes dont il se sert ici pour confesser Jésus-Christ, révèlent, au travers de sa résolution prise, une lutte intérieure qui l'a précédée. « À qui nous en irions-nous? » comme s'il eût un moment abordé la pensée, accueilli la tentation, de chercher un autre maître; « nous avons cru et nous avons connu: » comme s'il éprouvait le besoin de ces affirmations accumulées que provoquent les combats douloureux; « tu as les paroles de la vie éternelle: » comme s'il cherchait dans l'esprit et le fond du discours qu'il vient d'entendre de quoi se fortifier lui-même contre l'impression qu'il a reçue de certains détails. Aussi bien, la seule question de Jésus Christ à laquelle il répond, suffit pour montrer à quel point la situation était éprouvante et critique pour les apôtres eux-mêmes. « Et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller?... » Qu'est-ce donc, je le demande encore, qui affermit Simon Pierre?

C'est que Simon Pierre a une âme grande, qui, envisageant la question, non par les petits côtés de la logique mesquine, de l'exégèse terrestre ou de l'intérêt personnel, mais par les grands côtés de la vérité, de la sainteté et de la vie, sent instinctivement que les raisons de douter ne font qu'effleurer l'homme superficiel, tandis que les raisons de croire saisissent et subjuguent l'homme intérieur. Oui, Jésus ne mit jamais dans aucun de ses discours plus de cette nouveauté hardie qui étonne et trouble l'auditeur; mais dans quel discours aussi a-t-il mis plus de cette autorité qui appelle l'attention et commande la foi? Oui, manger le Fils de l'homme, se repaître de sa chair et de son sang, cela confond l'intelligence de Simon Pierre, cela échappe à toutes ses interprétations: mais comment ne pas entrevoir aussi dans cette doctrine étrange une union plus person-

nelle, plus vraie, plus vivante entre tout son être et tout celui de son Sauveur, qu'il ne l'avait jamais soupçonnée jusqu'alors? Oui, dans cette chair du Fils de l'homme déchirée pour donner la vie au monde, il y a pour Jésus la perspective d'une douleur ineffable et pour ses disciples celle d'un martyr à partager: mais si cette perspective a de quoi faire reculer un Judas, n'a-t-elle pas aussi de quoi attacher plus fortement à Jésus le coeur d'un Simon Pierre? Oui, enfin, tout ce qui est superficiel, tout ce qui est charnel, tout ce qui est personnel, tout ce qui est petit se soulève et dit avec les disciples scandalisés: «Cette parole est dure, qui la peut entendre?» mais tout ce qui est profond, tout ce qui est sympathique, tout ce qui est spirituel, tout ce qui est grand, se sent plus attiré que jamais, et s'écrie comme dans un saint concert: «À qui irions-nous?»

Ne soyez point surpris que nous ayons cru pouvoir démêler le combat qui se livre dans le coeur de Simon Pierre. Nous n'avons fait que transporter en lui ce que nous avons observé en nous-mêmes: «Le coeur de l'homme répond au coeur de l'homme, comme le visage au visage dans l'eau⁴³³.» Observez-vous à votre tour en présence de l'Évangile de Jésus-Christ, et vous allez trouver en vous aussi toutes les grandes lignes aboutissant à Jésus-Christ, et les petites seules vous écartant de lui.

Reportez-vous donc à l'une de ces heures sérieuses où la lecture de l'Évangile, mais plutôt où la voix vivante d'un homme qui pouvait dire: «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé⁴³⁴,» vous avait mis en rapport avec Jésus-Christ; avec Jésus-Christ tel qu'il est, «vivant au siècle des siècles» pour «sauver parfaitement qui conque s'approche de Dieu par lui.» Que se passait-il alors au dedans de vous? Vous sortiez d'ici en disant tout bas, comme vous l'allez faire aujourd'hui peut-être, ce qu'Agrippa dit tout haut à saint Paul: «Tu me persuades presque d'être chrétien.» Ce presque trahit un combat intérieur, qui vous suit au dehors de ce temple jusqu'à ce que les soucis de la vie, ses occupations, ses péchés peut-être, soient venus l'apaiser, l'amoindrir, et enfin l'effacer. Mais tandis que le combat dure, attiré vers la foi chrétienne et repoussé par elle tout ensemble, vous vous trouvez comme livré à deux courants opposés, dont l'un vous porte vers Jésus-Christ, et l'autre vous détourne de lui: n'est-ce pas ce qui vous arrive? Mais pénétrez plus avant, et regardez de plus près ces courants opposés: vous trouverez qu'ils ne sont pas à la même

433 - Prov. XXVII, 19.

434 - Ps. CXVI, 10.

hauteur et qu'ils n'appartiennent pas à la même région de l'âme. L'un court tumultueusement dans cette région voisine de la surface, où s'agitent les questions de curiosité, de polémique, d'opinion, d'intérêt; l'autre coule tranquillement dans cette région profonde, où se remuent les problèmes de la vérité, de la liberté, de l'amour, de la vie éternelle. Or, de ces deux courants, l'un superficiel, l'autre profond, lequel conduit à la foi, lequel pousse à l'incrédulité? Recueillez vos souvenirs, et répondez vous-mêmes.

Les sensations vives, promptes, passionnées, pour qui sont-elles? pour qui, les pensées mûries par des entretiens solides, les sentiments recueillis dans le silence de la méditation ou de la prière? L'esprit critique, qui se rabat sur la forme, sur les détails, sur les incidents, sur les difficultés insignifiantes, pour qui est-il? pour qui, l'attention sérieuse qui s'attache au fond des choses, à l'ensemble du discours, à la force des raisons, à la justesse des sentiments? Le parti pris de la volonté propre, de l'amour-propre, de la gloire propre, de l'intérêt propre, pour qui est-il? pour qui, l'impulsion de la docilité envers Dieu, de l'humilité devant les hommes, du renoncement à soi-même, de la poursuite candide du bien et du vrai? L'amour du plaisir, l'amour de l'argent, l'amour du bien-être, l'amour de l'indépendance, l'amour du péché, pour qui est-il? pour qui, l'esprit de consécration à Dieu, de dévouement au bien, de résistance au mal, d'obéissance au devoir? Eh bien, commencez-vous à vous reconnaître? Je pourrais vous serrer de plus près encore, par telle question qui entre dans le vif du vif. Quand vous étiez ou travaillé d'un esprit de vengeance, ou asservi à la tyrannie de l'opinion, ou possédé de la fureur des applaudissements, ou enlacé dans un lien honteux, de quel côté vous entraînaient ces indignes convoitises? Mais quand vous sentiez le besoin de trouver à la vie un but sérieux, de glorifier Dieu et de servir les hommes, de vous mettre en harmonie avec la loi de la sainteté et de la charité, de quel côté vous appelaient ces nobles aspirations?... Eh! à quoi bon tous ces ménagements dans une chose claire comme le jour? Le courant qui vous écarte loin de Jésus-Christ est superficiel, agité, souillé; le courant qui vous attire vers lui est profond, paisible, pur.

Pour secouer le joug incommode d'une prédication qui vous trouble, il ne faut que vous livrer sans frein aux penchants de votre nature déchue; pour finir de vous attacher à la foi, il ne faut que donner cours aux inclinations avouables de votre cœur. Car tout ce qu'il y a en vous de grand, de bon, de vrai, se tourne à l'envivers Jésus-Christ, et le cri

du coeur de Simon Pierre: «À qui nous en irions-nous?» est la voix harmonique de tout ce qui fait que vous êtes homme, et que vous vous respectez vous-même. Démentez-moi, si vous l'osez; et j'en appellerai hardiment du témoignage de votre propre bouche contre moi, à celui de votre homme intérieur que j'ai tout pour moi.

Ne nous en tenons pas à cette impression générale. Si la vérité se sent instinctivement dans l'ensemble, elle se retrouve exactement dans les détails: il en est d'elle comme de la vie, qui, pour avoir son siège dans la tête ou dans le coeur, n'en est pas moins sensible jusque dans les articulations d'un doigt ou dans l'extrémité d'un cheveu. Il y a en vous une intelligence, qui aspire à la vérité; un coeur, qui aspire à l'amour; une conscience, qui aspire à la sainteté: une imagination, qui aspire au beau idéal: cette vérité, cet amour, cette sainteté, vous les trouverez en Jésus-Christ, mais à condition que ces facultés diverses de votre homme intérieur s'approchent de lui par leurs grands côtés, non par les petits.

Notre intelligence aspire à la vérité; elle la cherche, la poursuit, ne peut se reposer qu'en elle. Jésus-Christ se présente à nous comme apportant la vérité, plus encore, comme l'étant: «Je suis la vérité⁴³⁵.» Or, voici deux hommes mis en rapport avec lui, dont l'un s'éloigne, ne trouvant, dit-il, dans la religion de Jésus-Christ, aucun des caractères auxquels la vérité doit se reconnaître; tandis que l'autre, attiré, touché, pénétré, gagné du premier coup, ne peut entendre annoncer Jésus-Christ sans se dire à lui-même: «L'Éternel est ici, et je n'en savais rien⁴³⁶.» Comment expliquer ces deux impressions si contraires, à chacune desquelles il serait facile d'attacher des noms propres, sans sortir du cercle de notre observation journalière? Regardez-y de plus près: vous allez voir que, sous le nom commun d'intelligence, ce sont des facultés fort différentes qui ont été mises en jeu dans les deux cas. L'un de ces hommes a contemplé Jésus-Christ par le petit côté de l'intelligence, l'autre par le grand: le premier n'a pris conseil que de ces notions vulgaires qui semblent moins inhérentes à son être que déposées par autrui à la surface de son entendement; le second est descendu en lui-même pour écouter avec respect cette voix de Dieu qui parle au fond du coeur de l'homme.

Quand il s'est agi de savoir si Jésus-Christ est envoyé de Dieu ou s'il parle de son chef, au lieu de se placer, avec son coeur et sa raison, en présence de Jésus-Christ, de sa Parole, des miracles qu'il doit avoir

435 - Jean XIV, 6.

436 - Gen. XXVIII, 16.

opérés et des prophéties qu'il doit avoir réalisées, il s'amuse à se jeter dans de petits sentiers détournés. Il s'arrête sur une différence légère, peut-être apparente, entre les récits des auteurs sacrés; ou sur l'impossibilité historique, vraie ou supposée, d'un chiffre ou d'une date; une variante, une phrase malaisée à traduire, voilà de quoi renverser sa foi de fond en comble; il n'a guère vu dans saint Luc que sa généalogie à opposer à celle de saint Matthieu, et dans le règne de Salomon que le nombre incroyable de victimes qu'il immole pour la dédicace du temple. Mais le second, s'élevant au-dessus de ces menus détails, et ne voulant pas faire dépendre sa foi de l'exactitude d'un copiste ou d'un problème de critique sacrée, s'est placé devant le peuple juif et son étonnante histoire, devant Moïse et son oeuvre prodigieuse, devant David et sa royauté typique, devant les prophètes et leurs leçons célestes, devant le livre unique au monde, si un et si divers, qui est sorti de tant de mains réunies. Il a fait mieux: il s'est placé devant Jésus-Christ lui-même, devant cette action si bienfaisante, devant cet appel si pénétrant, devant cette parole si féconde et si sûre d'elle-même; il n'a pas cru faire un trop grand effort de raison en disant, avec cette multitude: «D'où vient à celui-ci cette puissance et ces miracles⁴³⁷?» ou avec les huissiers du sanhédrin: «Jamais homme n'a parlé comme cet homme⁴³⁸.»

La différence que je signale entre les deux observateurs devient plus sensible encore, quand, au lieu de la mission de Jésus-Christ, c'est le fond même de sa doctrine qu'il s'agit de discerner et d'apprécier. Le premier la trouve exagérée, mystique, impraticable, mais pourquoi? parce qu'il la juge d'après la moyenne des idées reçues, d'après cette philosophie bourgeoise qui défraye tour à tour le cabaret de village, le salon de ville et la chaire du professeur, et qui ne sait voir dans le péché qu'une infirmité, en Dieu qu'un Père trop bon pour punir, en Jésus-Christ qu'un exemple de vertu parfaite, en sa mort qu'un généreux martyr. Mais le second s'approche de la doctrine de Jésus Christ, disons mieux, de Jésus-Christ lui-même, de sa naissance, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, avec un esprit qui cherche depuis longtemps, mais qui a cherché jusqu'ici en vain, la satisfaction de ses besoins, la solution de ses problèmes, la fin de ses combats. De ce point de vue, il aperçoit dans ce qui étonnait et scandalisait l'autre des clartés vives qui le ravissent, des lumières nouvelles qui le révèlent à lui même, et qui lui expliquent le problème de la vie; la

437 - Matth. VIII, 27.

438 - Jean VII, 46.

chute, le péché et sa malédiction, la sainteté de Dieu et l'histoire de son règne, sont comme autant de clefs qui lui sont mises entre les mains pour ouvrir un monde auparavant fermé. Surtout l'apparition de Jésus-Christ dans la famille de l'homme pécheur et perdu change pour lui la foi en vue et transporte le ciel sur la terre.

Une parole telle que celle-ci : « Celui qui m'a vu a vu mon Père, » pénètre jusqu'au fond de son âme et ne lui permet plus ni le doute ni l'hésitation; il nierait plutôt sa pensée et son être propres, que de méconnaître dans ce Saint des saints le Fils de Dieu qu'il dit être. En deux mots, — j'aime peu les noms propres en chaire, mais il y a des noms qui ne sont plus guère que les types des choses, — le premier de ces hommes contemple Jésus-Christ dans l'esprit frivole d'un Voltaire: le second le contemple dans l'esprit sérieux d'un Pascal, tout préoccupé de savoir comment il pourra se réconcilier avec Dieu et avec lui même, comment accomplir le but de la vie, comment réparer le désordre de son âme, comment vivre et mourir en paix. Après cela, s'étonne qui voudra qu'ils ne voient pas les choses du même oeil, et que l'un appelle vrai ce que l'autre appelle faux! mais quel est celui que vous tenez pour le plus digne représentant de l'intelligence humaine? le Voltaire, ou bien le Pascal? Lequel a appliqué à Jésus-Christ le côté superficiel et petit de cette intelligence, lequel le côté grand et profond? Il ne faut à un Pascal, pour être croyant en Jésus-Christ, que d'être fidèle à son propre esprit, tel que Dieu l'a défini : « Une lampe de l'Éternel, qui sonde jusqu'aux choses les plus profondes⁴³⁹. » « Bien heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru⁴⁴⁰, » c'est-à-dire bienheureux, non celui qui croit sans raison, mais celui qui croit sur le témoignage de ces raisons du dedans qui se cachent dans le fond de l'âme, et qui, pour ne se pas traduire ni en un spectacle que l'oeil contemple, ni en un son qui frappe l'oreille, n'en sont pas moins les plus claires et les plus décisives entre toutes!

Notre coeur aspire à l'amour. Ah! qui se connaît lui-même, et ne saurait que l'amour est la vie du coeur, que c'est être mort tout vivant que de vivre sans être aimé, surtout que vivre sans aimer? J'en atteste la place que le mot amour a prise dans le langage de l'homme, et celle même qu'il y a usurpée; j'en atteste jusqu'à son acception faussée et à ses écarts, tristes symptômes d'une faculté naturelle qui ne s'égare si déplorablement que parce qu'elle était revêtue d'une si

439 - Prov. XX, 27.

440 - Jean XX, 29.

merveilleuse puissance. Eh bien, Jésus-Christ se présente à nous comme le Dieu qui « est amour, » nous offrant tout son amour et nous demandant en échange tout le nôtre. Il semble que notre coeur devrait déployer toutes ses ailes pour voler au-devant de cet appel, heureux, trois fois heureux, de rencontrer un être parfaitement aimant et parfaitement aimable, en qui ce double et dévorant besoin d'aimer et d'être aimé va trouver enfin le contentement complet que lui ont refusé toutes les créatures, même les meilleures. Oui, tel sera, tel est, devant Jésus-Christ, le cri d'un coeur qui sent le prix du véritable amour : mais ce qui attirera ce grand coeur ne fera peut-être que scandaliser, que repousser un coeur petit, borné à la poursuite d'une satisfaction d'un jour pour des besoins de surface, qui supposent moins d'amour que de sensibilité, pour ne pas dire moins de sensibilité que de sensiblerie.

Renfermé qu'il est dans la sphère étroite des affections de la terre et dans le cercle égoïste de la famille, invitez ce coeur-là à faire la première place à Jésus-Christ, et à l'aimer d'un amour dominant, disons mieux, de l'amour suprême ; parlez-lui de vouer à Jésus-Christ et de réserver pour lui, l'amour dépeint par le Saint-Esprit en ces traits de feu dont tout amour terrestre n'est qu'un pâle reflet : « L'amour est fort comme la mort, et la jalousie est cruelle comme le sépulcre... Beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre cet amour-là, et les fleuves même ne le pourraient noyer ; si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour, certainement on n'en tiendrait aucun compte⁴⁴¹ ; » dites-lui avec Jésus-Christ : Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi ; et si quelqu'un aime son fils ou sa fille plus que moi, il n'est pas digne de moi⁴⁴² ; » ou, si vous l'osez, allez jusqu'à dire encore avec lui, sans souci des fausses interprétations dont le coeur droit saura bien se garder : « Si quelqu'un vient vers moi et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses soeurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple⁴⁴³, » — le voilà, ce coeur tendre, mais d'une tendresse toute charnelle, le voilà qui crie à l'insensibilité, qui vous accuse, soyons plus exact, qui accuse Jésus-Christ en vous, de rabaisser les attachements et les douceurs de la vie domestique : et quelles proportions prendra cette accusation, si l'amour qui est en Jésus-Christ vient à troubler la quiétude des affections domestiques,

441 - Cant. VIII, 6, 7.

442 - Matth. X, 37.

443 - Luc XIV, 26.

et à réaliser cette parole sérieuse du Maître: «Je suis venu mettre en division le fils contre son père, et la fille contre sa mère, et la belle-fille contre sa belle-mère; et les propres domestiques d'un homme seront ses ennemis⁴⁴⁴» C'est ainsi que Jésus-Christ, qui est l'amour même, trouve de ses ennemis les plus déclarés parmi les partisans les plus chauds des affections humaines, parmi ceux qui se font citer dans le monde comme des modèles de toutes les vertus privées; mais pourquoi? parce qu'ils ont pris l'amour par le petit côté, et qu'ils l'ont arrêté à la superficie du coeur.

Supposez qu'ils l'eussent pris au contraire dans ces régions profondes où il a son siège véritable: ils auraient compris que cet amour-là cherche en vain son contentement dans la créature, heurtant contre les attachements imparfaits, douteux, mobiles, vieillissants, mourants de la terre, comme un prisonnier désespéré contre les parois de son étroite prison; l'amour céleste et pur qui réside en Jésus leur eût paru seul capable d'étancher, sans s'épuiser jamais, la soif d'aimer et d'être aimé qui les consume; et en délaissant cet amour pour celui de la créature, ils auraient cru «faire deux maux: abandonner la source des eaux vives, et se creuser des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau⁴⁴⁵.»

Alors, ils auraient connu que c'est la croix de Jésus-Christ qui seule a donné l'amour au monde⁴⁴⁶, et qu'il n'y a d'amour digne de ce nom que celui qui prend sa source au pied de cette croix, d'où il va nourrir les canaux de la famille, de l'Église, de l'État, qui n'ont de vrais dévouements que ceux qu'ils lui doivent. Alors, ils auraient porté au sein de la famille un coeur plein de Jésus-Christ; et cette famille, touchant exemple de la vie domestique telle que Dieu l'a faite, cette famille, vivante image du tableau tracé par saint Paul⁴⁴⁷, aurait montré l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour paternel, l'amour fraternel, animés d'une grâce, d'une vertu, disons tout, d'une tendresse toute nouvelle, parce qu'elle aurait pris Jésus-Christ pour le centre et l'âme de tous les rapports. Alors enfin, l'amour, jusque-là froidement figé dans l'intérieur, se serait répandu au-dehors, à l'exemple de celui de Jésus, sur tout ce qu'il aurait trouvé de souffrances physiques ou morales à soulager; et ils auraient appris à aimer, comme Dieu aime, et comme il veut que nous aimions: «Marchez dans l'amour, ainsi que

444 - Matth. X, 35, 36.

445 - Jér. II, 13.

446 - 1 Jean III, 16.

447 - Éph. V; Col. III.

Christ aussi nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous⁴⁴⁸. » et ils se seraient attachés à Jésus-Christ pour cet amour même qu'ils auraient appris et reçu de lui, comme pour le plus précieux de tous ses dons. — Et pourquoi tout cela? Seulement, parce qu'ils auraient échangé l'amour apparent, qui se cherche, et vit de raffinement et de satisfaction personnelle, contre l'amour vrai, qui se donne, et vit de renoncement et de sacrifice, en d'autres termes, le petit amour contre le grand!

Il n'y a qu'une faculté plus élevée que le coeur : c'est la conscience, aspirant à la sainteté. Si le coeur nous parle de sentiment, la conscience nous entretient d'obligation; et l'obligation est ce qu'il y a de plus impérieux, de plus imprescriptible au monde. Il faut que nous parvenions à nous mettre d'accord avec la loi de Dieu; il le faut, sous peine de n'être jamais d'accord avec nous-mêmes, et de ne connaître aucune paix solide. Or, voici Jésus-Christ qui s'offre à établir, ou plutôt à rétablir entre la loi de Dieu et nous cette harmonie que le péché a rompue: et, parce qu'il connaît ce qui est dans l'homme, » c'est à la conscience qu'il fait appel, comme à la faculté des facultés, pour servir de garantie à sa mission: « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra quant à la doctrine si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même⁴⁴⁹. » Parole prophétique, qui ne manque jamais de s'accomplir en quiconque est résolu d'obéir sans réserve à sa conscience devant Dieu, mais à une condition: c'est qu'il s'agisse de cette grande conscience qui s'attache à la vraie volonté de Dieu, non de cette petite conscience, que je devrais appeler plutôt la conscience faussée, qui s'arrête à une volonté de Dieu apparente et illusoire.

Un exemple emprunté à l'histoire évangélique éclaircira ma pensée: celui du jeune riche⁴⁵⁰. Jésus vient de lui dire: « Tu sais les commandements: tu ne tueras point, tu ne commettras point adultère, tu ne déroberas point, tu ne diras point de faux témoignage, honore ton père et ta mère; et, tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Avec une conscience sérieuse qui pénètre jusqu'à l'esprit de la loi, le jeune riche sentirait aussitôt qu'il n'est pas un seul de ces commandements qu'il ait réellement accompli, et souhaitant, comme il le dit, de faire la volonté de Dieu, il se hâterait de demander à

448 - Éph. V, 2.

449 - Jean VII, 17.

450 - Matth. XIX, 16-22.

Jésus-Christ la grâce nécessaire soit pour réparer la désobéissance passée, soit pour garantir l'obéissance future. Au lieu de cela, séduit par cette conscience facile qui s'en tient à l'observation de la lettre : « J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse, reprend-il; que me manque-t-il encore? »

C'est alors que Jésus, en réponse à sa question réitérée et en apparence sincère, lui donne cet avertissement qui doit le révéler à lui-même : « Il te manque une chose : si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, et me suis. » À cette fois, plus de méprise possible : il ne s'agit plus de certaines vertus commodes, qui pouvaient n'être pour le jeune riche que des vertus d'éducation, de convenance ou de tempérament : il s'agit de faire le sacrifice d'une grande convoitise, de la convoitise dominante, que la résolution arrêtée de tout subordonner à la volonté de Dieu pouvait seule lui arracher. Aussi, à cette fois, il s'arrête ; il cesse ses questions, il se re tire, mais tout triste ; c'est-à-dire qu'il refuse, tout en se condamnant. Voilà ce que j'appelle un homme qui s'éloigne de Jésus-Christ, parce qu'il l'a cherché avec la petite conscience, et pour faire la volonté de Dieu telle qu'il la goûte, au lieu de le chercher avec la grande conscience, et pour faire la volonté de Dieu telle qu'elle est. Si le jeune riche eût eu à coeur de faire la volonté de Dieu ; s'il eût pu dire dans l'esprit du pieux Samuel : Parle, Seigneur! ton serviteur écoute, » il eût accueilli comme une bonne fortune la direction précise qui lui était donnée par Jésus-Christ, et à l'observation de laquelle Jésus-Christ daignait attacher pour lui le salut et le ciel. Ah! qu'une pareille direction eût réjoui un Augustin dans ses doutes, un Luther dans ses combats, un Pascal dans ses recherches! et qu'elle réjouirait encore aujourd'hui ces âmes droites qui servent le Seigneur, et à qui rien ne coûterait pour trouver le chemin de sa volonté et pour le suivre! Mais le jeune riche est préparé pour tous les sacrifices, excepté pour ceux qui coûtent; il est disposé à faire tout ce que Dieu veut, excepté ce qu'il ne veut pas lui-même...

Ne vous pressez pas de lui jeter la pierre. Ce jeune riche, qui a pourtant inspiré à Jésus un tendre intérêt⁴⁵¹, représente la classe, je ne dis pas la plus nombreuse, mais la plus honorable de ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ. Observateurs scrupuleux de cette partie de la loi qui règle la conduite morale, honnêtes dans leurs moeurs, probes dans les affaires, délicats dans leurs procédés, affectueux dans la famille, peut-

451 - Marc X, 21.

être même religieux dans leurs habitudes, ils seraient pour Jésus-Christ sans hésitation, si Jésus-Christ voulait se contenter de cette sainteté extérieure. Mais, quand ce même Jésus-Christ leur demande un renoncement sans réserve à tout ce qu'ils ont, qui doit commencer par leur justice propre; quand il les veut aussi réellement, aussi sérieusement saints qu'il l'est lui-même; quand il les appelle à suivre le Crucifié «où qu'il aille,» chargés de leur croix, et prêts à lui sacrifier tout ce qu'il lui plaira de leur demander, ils reculent, ils se scandalisent, parce qu'ils ne connaissent que la petite conscience qui ne leur a jamais rien dit de semblable; s'ils connaissaient la grande, ils trouveraient là l'aliment dont elle a besoin, et qu'elle réclamait sans le connaître. Au reste, la même erreur de conscience qui les empêche d'entrer dans la vie du Crucifié, les empêche également de rien comprendre à sa justice et à son salut. Ne s'étant jamais mesurés à la loi spirituelle de Dieu, parce que cette mesure dépasse la portée de la petite conscience, ils n'ont jamais senti ni les droits de Dieu sur eux, ni l'énormité de leurs péchés, ni le besoin qu'ils ont d'un Sauveur, ni le prix de son sacrifice. Ils ont dit, avec ce pharisien de la parabole: Je te rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, ravisseurs, injustes, adultères, ni même comme ce péager; je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède;» mais ils n'ont pas appris à dire: «Mon Dieu! sois apaisé envers moi pécheur!» avec ce publicain qui, tout méprisé qu'il est de l'autre, «s'en retourne justifié plutôt que l'autre,» parce qu'en se condamnant lui-même dans sa vie déréglée, il rend plus d'honneur à la sainteté de la loi divine, que ne fait le pharisien irréprochable en se flattant dans son obéissance extérieure et charnelle⁴⁵².

Comment de tels hommes viendraient-ils à Jésus Christ, ne voulant ni de la sainteté qu'il réclame, ni de la grâce qu'il apporte? Mais qu'est-ce qui les prévient contre l'une et contre l'autre, si ce n'est la petitesse de leur conscience? Trouvez-moi seulement dans cette assemblée ce que j'appelle une grande conscience; trouvez-moi un homme qui, travaillé du sentiment de ses péchés, et tout ensemble soupirant après une vie nouvelle, soit décidé à tout faire, à tout souffrir, pour trouver grâce pour le passé et force pour l'avenir; trouvez-moi un homme qui puisse dire en vérité: Me voici, pour faire, ô Dieu, ta volonté⁴⁵³! — cet homme-là, je vous le dis, n'a qu'à être mis sérieusement en présence de Jésus-Christ pour se donner à

452 - Luc XVIII, 9-14.

453 - Ps. XL, 8.

lui sans retard, sans retour.

Reste une faculté, qu'on a peu accoutumé, que dis-je? qu'on se ferait une sorte de scrupule de mettre en rapport avec Jésus-Christ, tant elle lui semble étrangère: je veux parler de l'imagination. Oui, l'imagination elle-même, aspirant au beau idéal, ne trouve à se contenter qu'en Jésus-Christ, si elle est grande; l'imagination elle-même ne se détourne de lui qu'à la condition de se rapetisser. Je ne veux pas dire que les grands poètes, les grands littérateurs, les grands artistes, se tournent tous vers Jésus-Christ: hélas! je serais trop cruellement démenti par l'expérience, à ne consulter même que l'expérience contemporaine, nationale ou étrangère. Mais ce que je dis, ce que j'affirme avec foi, c'est que ces imaginations d'élite ne s'éloignent jamais de Jésus-Christ que par leurs petits côtés, et qu'elles n'auraient besoin pour voguer vers lui toutes voiles au vent que de se rendre compte à elles-mêmes de leur grandeur et de leur mission véritable.

Pour expliquer ma pensée, prenons un exemple, la poésie. Le poète, pris par le grand côté de sa tâche, le poète n'est pas un homme qui enfante avec une abondance facile des sentences rimées et rythmées, renfermassent-elles les pensées les plus irréprochables, revêtues de l'expression la plus correcte et la plus heureuse: le poète est l'homme de l'humanité, qui personnifie et concentre en lui le mouvement de l'esprit contemporain, et qui, par instinct plus encore que par étude, quoique par un instinct que l'étude exerce et fortifie, sentant plus énergiquement que les autres ce que les autres sentent, et parfois présentant ce que les autres ne sentent pas encore, met au jour la pensée de tous, dont il a fait sa pensée individuelle, mais pour l'élever, tout en la dirigeant. À ce point de vue, le poète a plus qu'un nom à gagner, que des oreilles à chatouiller, que des larmes à tirer des yeux: il a un ministère à remplir, et un ministère qui ne le cède à aucun autre en responsabilité, j'allais dire en sainteté. Aussi bien, David, Salomon, Ésaïe, Jérémie, l'auteur de Job, ont été poètes en même temps que prophètes: des poètes inspirés de Dieu, mais de vrais et grands poètes, dont l'exemple révèle aux poètes non inspirés l'esprit dans lequel ils doivent accomplir à leur tour une tâche, autre sans doute dans son objet, mais non dans son esprit. Un Dante, un Milton, un Klopstock, un Corneille, un Racine, ont su quelque chose de ce que je dis là, croyez-le bien: cette vue de leur mission n'a pas eu moins de part que leur génie dans ce qu'ils ont été, et la sainte Écriture vers

laquelle elle a tourné leurs regards leur a fourni leurs pages les plus admirées. Eh bien, placez un poète ainsi préparé en présence de Jésus-Christ: ne se sentira-t-il pas attiré vers lui, comme vers la source inépuisable où il pourra puiser à pleines mains les lumières, les forces, les aspirations, disons tout, les grâces dont il a besoin pour faire son oeuvre, en attendant qu'il en ait besoin pour porter sa croix; la croix du poète, qui n'a manqué à aucun de ces grands organes d'une race capricieuse, toujours prête à désavouer qui la révèle à elle-même? Où le poète trouvera-t-il l'idéal du vrai, du bon, du saint, si ce n'est dans la personne humaine du Fils de Dieu? Où, l'idéal de la paix compatible avec les amertumes de la terre, si ce n'est dans ce petit troupeau qui se réclame de lui «en esprit et en vérité?» Où, l'idéal de la félicité après laquelle la création soupire, si ce n'est dans l'image prophétique de son retour et de son glorieux règne? Où, l'idéal de toute beauté, morale, philosophique, littéraire même, si ce n'est dans sa parole, dans cette parole qui sait, sans quitter la terre, planer au plus haut des cieux et plonger au plus profond des abîmes?

Rapprochons-nous, et faisons une supposition qui nous touche de plus près. Qu'il s'élève, de nos jours, un poète digne de ce nom; un poète, qui se sente une mission actuelle, autant que noble et sainte, auprès de son peuple et de sa génération; un poète, qui parle, comme un envoyé de Dieu, à ce siècle agité, haletant, fatigué, incertain, pour lui marquer le chemin de la paix et de la dignité, de la prospérité et de l'honneur, de l'ordre et de la liberté, dans l'acception chrétienne de tous ces mots, c'est-à-dire dans leur acception vraie. Croyez-vous que ce poète du dix-neuvième siècle pourra demeurer impunément hors de Jésus-Christ? de Jésus Christ, en qui seul s'allie la paix avec la dignité, la prospérité avec l'honneur, l'ordre avec la liberté? de Jésus-Christ, qui seul possède le double secret de l'obéissance libre et de l'autorité débonnaire? de Jésus Christ, qui seul a le mot de l'énigme sociale, de l'énigme politique, de l'énigme philosophique, de l'énigme religieuse et de toutes les énigmes sur lesquelles travaille l'époque, parce qu'il résout seul, dans sa personne vivante, l'énigme de la vie de Dieu dans l'homme?

Si je ne craignais jusqu'à l'apparence d'un jugement personnel qui répugne à l'esprit de la chaire chrétienne, qu'il me serait facile de trouver la preuve négative de cette vérité, dans tel poète du jour choisi entre les plus populaires et les plus vantés! Cet homme en qui Dieu avait mis un si beau génie, au coeur duquel montaient de si grandes pensées, et à qui sa langue maternelle prodiguait pour les exprimer,

avec les ressources qu'elle lui avait apportées, celles dont il l'avait lui-même enrichie, par où s'est-il éloigné de Jésus-Christ? Est-ce bien par les côtés grands, nobles, saints, de sa nature et de son imagination? Ou ne serait-ce pas plutôt par ses côtés, je ne veux pas dire les plus bas, l'ambition des honneurs, ou la soif de l'argent, ou les convoitises de la chair, — non, mais ne serait-ce pas du moins par les plus petits? par la vaniteuse poursuite des applaudissements de la multitude? par l'adoration changeante des idoles qui se succèdent sur la scène du monde? par l'apologie séduisante d'une philosophie mensongère ou d'une religion vaporeuse? par l'entraînement charnel et pas sillonné des querelles sociales ou politiques?... Ah! s'ils avaient connu les choses qui appartiennent à leur paix, parce qu'elles appartiennent à leur conscience de poètes, ils auraient commencé par se placer dans une région plus haute; mais dans cette région ils auraient trouvé pour maître Jésus-Christ, le Dieu du poète, parce qu'il est le Dieu de l'humanité, dont le poète est la voix. N'en doutez pas: en poésie, en littérature, en art, «en toutes choses vraies, aimables, louables,» et jusque dans celles qui paraissent toucher le moins à sa mission, Jésus-Christ attire l'homme à lui par tout ce que l'homme a de grand et de vraiment humain, et ne le repousse que par ce qu'il y a de petit et de faussé dans sa nature déçue.

Je suis homme, rien d'humain ne saurait m'être étranger:» ce mot d'un ancien, souvent cité et juste ment admiré, n'a sa vérité toute entière que dans la bouche du Seigneur Jésus-Christ. Homme, portant une âme d'homme dans un corps d'homme, aucune des grandeurs propres à l'humanité ne lui est étrangère ou indifférente. Eh! comment le pourrait-elle être, quand lui-même, dans sa nature humaine, a porté chacune d'elles à sa plus haute puissance? Car quelle intelligence eut jamais plus de lumière, quel cœur plus de sentiment, quelle conscience plus de pureté, quelle imagination même plus de beauté, qu'il ne s'en est trouvé en Jésus? Toutes les gloires humaines véritables coulent vers Jésus par leur pente propre, comme les fleuves vers la mer, cherchant en lui leur centre et leur niveau; et lui, à son tour, les recueille naturellement et sans effort dans son sein, comme un bien qui est à lui. Mais c'est là une de ces vérités essentielles devant lesquelles l'orateur chrétien ne sait s'il doit parler ou se taire: s'il ne développe pas sa matière, il craint de n'être pas compris; mais en la développant, il tremble de l'affaiblir. Décomposer l'âme humaine en intelligence, cœur, conscience, imagination, c'est la disséquer: et

comment disséquer ce qui vit sans lui donner la mort ?

L'âme humaine n'est ni l'une ni l'autre de ces facultés : elle est toutes ces facultés ensemble, concentrées dans une puissance intime où elles prennent leur source commune, mais qui est cachée trop avant dans notre être pour que le langage humain l'y puisse aller chercher. C'est à cette puissance intime, à cette faculté des facultés, que je voudrais pouvoir appliquer le principe qui fait l'objet de ce discours. Ce que j'ai dit de l'intelligence aspirant à la vérité, du cœur aspirant à l'amour, de la conscience aspirant à la sainteté, de l'imagination aspirant à la beauté idéale, je le sens, sans savoir l'exprimer, pour l'âme humaine tout entière, aspirant à cette félicité qui lui est propre, et que l'Écriture appelle « la vie, » mot intraduisible dans la langue de la philosophie, mot inintelligible pour qui n'en a pas appris le sens par une expérience personnelle. Pour s'en tenir aux contentements qu'elle peut trouver en dehors de Jésus-Christ, il faut qu'une âme commence par se faire petite à plaisir : car il ne s'agit de rien moins pour elle que de se résigner à une satisfaction temporaire et finie, avec des besoins d'infini et d'éternité ; à une satisfaction charnelle et imparfaite, avec des besoins de perfection et de gloire céleste. Qu'elle soit grande, au contraire, c'est-à-dire qu'elle soit ce qu'elle est, qu'elle soit elle-même jusqu'au bout, et je la défie également ou de s'arrêter ailleurs que dans ce qui est éternel, infini, parfait, céleste, ou de rien trouver de tout cela ailleurs qu'en celui qui a dit : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive⁴⁵⁴. »

Silence donc, silence à vos superbes illusions ! Vous vous jugez trop grand pour croire Jésus-Christ et son Évangile ? Que me dites-vous là ! Après tout ce que nous venons de voir, si vous ne sentez l'impiété d'un tel langage, sentez-en du moins le ridicule. Quoi ! Jésus-Christ et son Évangile domine tout ce qui se passe sur la terre, pour ne pas dire dans l'univers, il domine tous les développements de l'histoire et toutes les annales du genre humain, il domine les conseils des princes et leurs convoitises, les mouvements des peuples et leurs révolutions, les guerres et les bruits de guerre et tous les bouleversements pressentis par l'humanité en travail, il domine tout cela pour le faire tout concourir à l'accomplissement de ses desseins de grâce et de gloire, — et il n'aurait tout mis sous ses pieds que pour vous découvrir, vous seul, au-dessus de lui, dans je ne sais quel troisième ciel où la préoccupation de votre grandeur vous a relégué ? Non, vous dis-je, vous n'êtes pas trop grand pour croire, mais vous êtes trop petit : tout ce

qui vous tient éloigné de Jésus-Christ est petit, et la vaine gloire que vous avez de votre grandeur est plus petite que tout le reste. Mais vous n'êtes pas encore assez petit pour douter en pleine paix : convenez-en, ce que je viens de vous dire aujourd'hui a jeté quelque trouble dans votre âme. Pour le secouer et pour achever de vous passer de Jésus-Christ, voulez-vous que je vous enseigne ce que vous avez à faire ? Le voici : il faut achever de vous rapetisser ; il faut, chaque fois qu'il montera dans votre esprit quelque pensée généreuse ou quelque sentiment élevé, le réprimer, le réduire, l'extirper ; il faut, chaque fois qu'il s'offrira à vous quelque pensée indigne ou quelque sentiment de bas étage, lui donner son libre cours... Quand cet exercice aura été assez répété pour créer en vous une seconde nature, — alors, et seulement alors, vous aurez appris à vivre en repos, en vivant loin de Jésus-Christ!...

Mes frères, mes chers frères, l'ironie ne va pas longtemps à ma parole sérieuse, non plus qu'à vous les sentiments que je viens de vous supposer pour vous en inspirer plus d'horreur. Rentrons dans le vrai, et concluons. Ce qui vous tient éloignés de Jésus-Christ, ce n'est pas une vraie grandeur d'âme, qui ne ferait au contraire que vous en rapprocher ; c'est une fausse grandeur d'âme dont vous vous flattez, et qui se met entre vous et sa grâce ; ce n'est pas grandeur, c'est orgueil. C'est qu'il faut s'humilier pour s'approcher de Jésus, et que cette humiliation est doublement nécessaire, en même temps que doublement difficile, aux âmes qui se jugent plus grandes que les autres, trop promptes qu'elles sont à tirer à soi, au lieu de la rapporter à Dieu seul, la gloire de la force qu'elles sentent en elles, ou qu'elles y croient sentir. Pour confesser leurs péchés, pour se condamner sans réserve, pour consentir d'être sauvées par pure grâce, pour se glisser dans le ciel en rampant par l'humble porte des Zachée et des Marie-Magdeleine, les plus grands sont ceux qui ont le plus à se baisser. « L'Évangile, » a dit un prédicateur chrétien, « l'Évangile, également approprié à toutes les âmes, est comme l'herbe de la terre dont se repaissent tous les animaux ; mais il faut que les grands baissent la tête⁴⁵⁵. »

Oui, mes amis, il faut vous baisser : c'est là ce qui vous répugne le plus ; mais c'est le seul chemin qui vous soit ouvert. Jésus est venu pour les petits, et c'est aux « pauvres en esprit » qu'il a promis « le royaume des cieux. » Intelligences superbes, il faut descendre au niveau de ces enfants auxquels Dieu se plaît à se révéler ! Coeurs

ardents, il faut reconnaître et délaisser l'idolâtrie de vos attachements naturels! Consciences satisfaites, il faut renoncer à votre complaisance en vous-mêmes et mettre toutes vos justices au rang des choses souillées⁴⁵⁶! Imaginations brûlantes, il faut donner à vos transports indiscrets le frein de la sainteté, et éteindre votre flamme adultère dans le pur feu du ciel! Reconnaissez la double nécessité de ce sacrifice pour vous au double effort qu'il vous coûte: eh! comment le refuser, ce sacrifice, à celui qui s'est offert le premier pour vous en sacrifice ineffable? — «Venez, prosternons-nous, inclinons-nous, mettons-nous à genoux devant l'Éternel qui nous a faits⁴⁵⁷,» et devant son Christ qui nous a sauvés. Déposons au pied de sa croix toutes nos grandeurs, vaines ou prétendues, — et si ce n'est assez de les y abaisser jusqu'en terre, creusons la terre sous cette croix, pour les y ensevelir à jamais!

Ne vous plaignez pas de cette nécessité; votre abaissement sera votre gloire: «Celui qui s'abaisse sera élevé.» Il en est de la grandeur de l'homme comme de sa vie: «Qui la conservera, la perdra; mais qui la perdra pour l'amour de Jésus, la trouvera⁴⁵⁸.» Ces grandeurs que vous aurez déposées au pied de la croix de Jésus, vous les y retrouverez, baptisées de son sang, renouvelées par son esprit, ressuscitées en vie éternelle: vous ne perdrez votre force et votre gloire véritable, que comme a perdu la sienne un Moïse ou un Samuel, un saint Pierre ou un saint Paul, un Augustin ou un Chrysostome, un Luther ou un Calvin, un Pascal ou un Whitefield, — et pourquoi n'ajouterais-je pas, comme a perdu la sienne Jésus-Christ homme «en s'abaissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix?»

Que si vous refusez de lui donner gloire, il reste cette autre parole: «Celui qui s'élève sera abaissé,» et vous serez, sachez-le bien, les derniers des hommes. Pas une de vos grandeurs qui ne se tourne alors en confusion: votre lumière en aveuglement, votre amour en séduction, votre ambition en inquiétude, vos transports en folie. «Car il y a un jour assigné par l'Éternel des armées contre tout orgueilleux et hautain, et contre tout homme qui s'élève, et il sera abaissé; contre tous cèdres du Liban hauts et élevés, et contre tous chênes de Basan; contre toutes hautes montagnes, et contre tous coteaux élevés; contre toute haute tour et contre toute muraille forte; contre tous navires de Tarsis, et contre toutes peintures de plaisance; et l'élévation des

456 - És. LXIV, 6; Phil. III, 3.

457 - Ps. XCV, 6.

458 - Matth. XVI, 25.

hommes sera humiliée, et les hommes qui s'élèvent seront abaissés, et l'Éternel sera seul haut élevé en ce jour-là⁴⁵⁹.....»

Heureux qui sera trouvé «en ce jour-là,» parmi ces petits qui se tiennent assis à l'ombre de ta croix, Seigneur Jésus, pour être arrosés du sang de ton sacrifice!

459 - És. II, 12-17.

Nathanaël ou l'Esprit pré- venu, mais sincère mis en rapport avec Jésus-Christ⁴⁶⁰

(1848?)

«Philippe trouva Nathanaël et lui dit: Nous avons trouvé Jésus, qui est de Nazareth, fils de Joseph; celui duquel Moïse a écrit dans la loi, et duquel aussi les prophètes ont écrit. Et Nathanaël lui dit: Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe lui dit: Viens et vois. Jésus aperçut Nathanaël venant vers lui, et il dit de lui: Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude. Nathanaël lui dit: D'où me connais-tu? Jésus répondit et lui dit: Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais. Nathanaël répondit et lui dit: Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël! Jésus répondit et lui dit: Parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier, tu crois: tu verras bien de plus grandes choses que ceci. Il lui dit aussi: En vérité, en vérité je vous dis, désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme.» (Jean I, 45-51.)

460 - Il est possible qu'un éclaircissement soit utile pour les québécois. Au Québec le terme *prévenu* est peu utilisé et *a priori* il vise un individu averti d'un danger ou d'un problème. Il arrive aussi qu'on l'utilise dans un contexte juridique, un prévenu c'est un individu accusé de quelque chose...

Mais le Larousse définit le terme ainsi: Être prévenu : avoir un préjugé, un jugement *a priori*, hostile ou favorable, à l'égard de quelqu'un, de quelque chose : Le jury était prévenu contre l'accusé.

Ainsi Monod utilise ce terme en visant un individu qui a un blocage psychologique, l'empêchant d'avancer ou de s'engager à l'égard de l'Évangile.

Une pensée m'attriste souvent quand je monte dans cette chaire. Je me dis: Ceux de mes auditeurs qui n'ont point encore accepté l'Évangile n'ont pas tous un parti pris d'incrédulité; il en est de sensibles au prix de la vérité, aux attraits de la sainteté, mais dont l'esprit se dérobe à la foi chrétienne plutôt qu'il n'y résiste, armé qu'il est de certaines préventions qui ne lui permettent pas même de lui donner une audience sérieuse. Ces préventions ne sont qu'un rien peut-être; mais ce rien est comme le grain de sable qui bouche le conduit d'une fontaine, et qui suffit, tout petit qu'il est, pour arrêter toute l'eau de la montagne. Faut-il qu'une barrière insignifiante, imaginaire, puisse se placer entre un homme et sa paix, entre un homme et sa sanctification, entre un homme et son salut? Et qui sait, me dis-je encore, s'il n'y a rien dans ces préventions qui tienne à la forme sous laquelle l'Évangile est présenté à mes auditeurs, et si ce n'est pas «le vase de terre» qui fait tort «au trésor» qu'il renferme⁴⁶¹? Il y faut si peu de chose: nous sommes trop froids pour les uns, trop chauds pour les autres; nous raisonnons trop au gré de celui-ci, nous nous laissons trop entraîner au gré de celui-là. D'ailleurs, notre tempérament d'esprit individuel se mêle inévitablement à notre conception de l'Évangile: aucun homme n'est capable d'embrasser la vérité divine dans son ensemble immense, et le côté par lequel elle trouve accès chez moi peut n'être pas celui par lequel un autre lui serait gagné...

À tout cela, je ne verrais qu'un remède: ce serait de mettre ces esprits sincères, mais prévenus, en rapport direct, et si je l'ose dire personnel, avec Jésus-Christ, en qui l'Évangile se montrerait à eux dans son essence intime, dans sa pureté divine, dans son équilibre parfait. Si l'homme pouvait seulement s'effacer, pour vous laisser tout seul avec Jésus-Christ, les préventions honnêtes ne tomberaient-elles pas en sa présence? La réponse à cette question est dans le récit naïf et touchant de mon texte; car l'hypothèse que je viens de faire se réalise exactement dans la conversion de Nathanaël⁴⁶². Nathanaël est un de ces esprits sincères, mais prévenus, chez qui la foi trouve la porte fermée tant qu'elle n'a que l'homme pour interprète; mais cette porte s'ouvre du moment que Nathanaël, au lieu de

461 - 2 Cor. IV, 7.

462 - Il y a lieu de penser que Nathanaël est l'un des douze apôtres, et le même qui est associé constamment avec Philippe dans les trois premiers évangiles sous le nom de Barthélemy, c'est-à-dire *fils de Tholomé* .

s'en tenir aux témoins humains de Jésus-Christ, entre en rapport direct avec Jésus-Christ lui-même. Les histoires évangéliques sont plus que des histoires ; ce sont des formes dont le Saint-Esprit revêt ses instructions, et des exemples dont il les appuie. Dégageons, dans celle que nous venons de lire, l'esprit d'avec la forme et la leçon d'avec l'exemple : nous y trouverons, pour les Nathanaëls de mon auditoire, le moyen d'en finir avec leurs propres préventions, en les portant droit à Jésus-Christ lui-même. Nous n'avons qu'à suivre notre évangéliste pas à pas.

Il devait, ce semble, suffire à Nathanaël de son entretien avec Philippe pour le déterminer à croire en Jésus-Christ. La foi nouvelle de son ami avait déjà à elle seule de quoi le frapper : si Philippe avait cru, ce ne devait pas être légèrement. La légèreté ne s'accorde guère avec l'esprit religieux dont Philippe se montre animé dans mon texte, et qui avait déjà paru par sa prompte obéissance à l'appel de son Maître. Elle ne s'accorde pas davantage avec le peu que nous savons du caractère de Philippe : car il apparaît dans la suite de notre Évangile comme homme de calcul plutôt que d'imagination⁴⁶³, de réserve timide plutôt que d'entraînement⁴⁶⁴, d'investigation presque défiante plutôt que d'abandon⁴⁶⁵. Quand un tel homme adopte une croyance nouvelle, surtout une croyance qui le compromet et qui l'expose, il mérite, pour dire le moins, que ceux qui le connaissent de près prennent son changement au sérieux.

Au surplus, Philippe ayant donné ses raisons, Nathanaël n'a qu'à les examiner. « Celui dont Moïse dans « la loi, et les prophètes⁴⁶⁶ ont écrit, nous l'avons trouvé : « Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. » D'accord avec Nathanaël et avec tous les Juifs fidèles, Philippe attendait le Messie. Moïse et les prophètes, en l'annonçant, avaient indiqué des signes certains auxquels on pourrait le reconnaître. Ces signes, Philippe les avait trouvés vérifiés en Jésus ; et là-dessus il avait cru, ainsi qu'André et Simon ses concitoyens⁴⁶⁷, pour obéir aux Écritures : que se pouvait-il de plus réfléchi ? Assurément, cette preuve valait en tout cas la peine d'être mûrement pesée, puisque c'était le moyen

463 - Jean VI, 7.

464 - Jean XII, 21, 22.

465 - Jean XIV, 8. — S'il faut en croire la tradition, Philippe annonça l'Évangile en Phrygie, et souffrit le martyre à Hiérapolis.

466 - Ou « que Moïse dans la loi, et les prophètes ont décrit. » (Lausanne, 1839.)

467 - Jean I, 44.

principal auquel on aurait à recourir tôt ou tard, pour reconnaître le Messie véritable une fois venu. La foi de Philippe devait fixer l'attention de Nathanaël; les raisons de Philippe devaient appeler de sa part un examen approfondi.

Oui, mais vous avez compté sans le préjugé; c'est comme si, en matière de mécanisme, vous comptiez sans le frottement. Tout cela est perdu pour Nathanaël; tout cela est rejeté d'avance, disons mieux, car il n'y a pas même de délibération, tout cela est arrêté à la porte, et par quoi? seulement par un nom propre que Philippe a mêlé dans son témoignage: Nazareth.

Son Messie est de Nazareth, c'est assez pour que ce ne soit pas le véritable: «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?» Nazareth, petite entre les petites villes de l'humble Galilée⁴⁶⁸; Nazareth, qui n'est pas même nommée une seule fois dans tout l'Ancien Testament, serait-elle bien choisie pour donner le jour au Messie⁴⁶⁹? Nazareth: voilà donc ce qui t'empêche, non pas d'accueillir les raisons de Philippe, mais de les examiner seulement, pauvre Nathanaël! Nazareth la petite et la dédaignée: mais «n'as-tu pas à coeur les choses des hommes au lieu de celles de Dieu⁴⁷⁰?» et que sais-tu, si Dieu, voulant séparer la gloire de son Fils d'avec celle du monde, n'a pas choisi tout exprès une ville humble pour sa patrie, une crèche pour son berceau, des bergers pour ses premiers témoins, des pêcheurs pour ses envoyés auprès des nations? Nazareth ignorée des Écritures: mais connais-tu donc si bien les Écritures, as-tu pénétré si avant dans leur sens profond, qu'aucun détail n'en ait pu échapper à tes yeux, ni aucune pensée à ton intelligence? et que dirais-tu si Jésus à Nazareth n'avait fait que réaliser «ce qui a été dit par les prophètes» mieux compris, «qu'il sera appelé Nazarien⁴⁷¹»? Nazareth: mais cette objection, telle quelle, n'existe que dans ton imagination. Un seul coup d'oeil attentif, et tu vas la voir s'évanouir; tu vas voir que celui que Philippe appelle Jésus de Nazareth, n'est pas né à Nazareth, mais à Béthléhem! Mais je raisonne avec Nathanaël, et j'ai tort: le préjugé ne raisonne pas; il sent, il devine, il tranche, et il passe outre.

N'y a-t-il rien là qui vous regarde, Nathanaëls qui m'écoutez? Cette foi qui est en nous, à la sincérité de laquelle vous rendez justice, et qui nous permet de prendre pour devise de notre prédication ce mot de

468 - Jean VII, 52.

469 - Jean VII, 42.

470 - Matth. XVI, 23.

471 - Matth. II, 23.

David, reproduit par l'apôtre Paul: «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé⁴⁷²,» vous voulez bien en tenir compte. Nous ne passons pas à vos yeux pour des aveugles ou des enthousiastes; et si nous nous sommes soumis à la foi, nous ne l'avons pas dû faire sans quelques raisons solides. Vous en auriez pour gages, si vous nous aviez suivis de plus près, les préventions assez enracinées que cette foi a commencé par rencontrer au dedans de nous; car nous avons été ce que vous êtes, et c'est une garantie de plus pour ce que nous sommes. Lorsqu'après tout cela nous vous disons comme Philippe à Nathanaël: «Nous avons trouvé,» trouvé un Sauveur, trouvé la grâce et la paix, trouvé un Dieu qui répond à nos prières, trouvé un chemin à suivre et un guide pour nous y conduire, nous avons droit peut-être, je ne dis pas d'être crus sur parole, mais du moins de voir notre témoignage équitablement et mûrement pesé.

Mais nous avons plus à vous présenter qu'un témoignage: nous vous présentons des preuves. Nous en appelons à l'Écriture: ce livre, à coup sûr le plus vrai et le plus saint de tous les livres, nous vous le montrons, du commencement à la fin, annonçant, confessant, glorifiant celui que nous vous prêchons; et vous savez bien vous-mêmes, quoi qu'on en puisse dire, que notre doctrine n'est pas de nous, mais des Écritures, et que vous ne pouvez vous séparer d'avec notre Évangile sans vous séparer aussi d'avec la parole des prophètes, des apôtres, de Jésus-Christ. Nous en appelons à l'histoire: nous vous montrons l'Église primitive, l'Église fidèle de tous les temps, sans en excepter les plus sombres, vivant de cette bonne vieille doctrine de la grâce, et en continuant la tradition de siècle en siècle dans toutes les communions de la chrétienté. Nous en appelons à l'expérience: nous vous montrons cette doctrine, produisant seule les fruits que l'Évangile promet, seule propageant la Parole de Dieu dans le monde, seule s'inquiétant sérieusement de la conversion des païens — et de la vôtre, — seule enfantant la sainteté de la vie et la paix dans la mort. Nous en appelons à Dieu lui-même: nous vous montrons, dans l'histoire évangélique, «sa main et son conseil» intervenant en faveur de cette doctrine, et y apposant la double signature céleste des prodiges qu'il opère pour elle et des prédictions qu'il réalise par elle, sans parler de la signature non moins céleste, mais invisible, du témoignage qu'il lui rend dans les coeurs par son Esprit⁴⁷³.

Enfin, je n'hésite pas à le dire, il n'existe pas au monde une démon-

472 - Ps. CXVI, 10; 2 Cor. IV, 13.

473 - 1 Jean V, 10.

tration plus victorieuse que celle qu'un Abbadie ou un Chalmers a fournie de l'Évangile. Vous le reconnaissez vous-mêmes : plus d'une fois vous avez posé de tels livres, plus d'une fois vous êtes sortis d'ici, en donnant gloire intérieurement à la puissance de la vérité... Qu'est-ce donc qui vous arrête, vous, hommes droits, que n'arrêtent pas des raisons moins excusables ? C'est Nazareth, vous dis-je, rien que Nazareth. Nazareth, pour Nathanaël, c'est l'opinion reçue, l'opinion de la multitude : c'est aussi l'opinion reçue, l'opinion de la multitude qui vous retient, comme en dépit de vous. La vérité peut-elle être dans des sentiments qui vont à l'encontre de toutes les notions communes, et qui ne peuvent s'établir qu'à la condition de : créer un monde nouveau, avec d'autres moeurs, un autre langage, toute une autre existence ?

Peut-elle être dans des sentiments qui n'ont pour eux qu'un petit peuple, comparativement obscur et dédaigné ; qui ne peuvent se réclamer des sommités intellectuelles, sociales, littéraires, philosophiques de l'époque, et dont on peut dire encore comme anciennement : «Aucun des magistrats et des docteurs y a-t-il cru⁴⁷⁴ ?» Peut-elle être dans des sentiments qui ont commencé par être le privilège d'un seul peuple, et de quel peuple ! et qui depuis dix-huit siècles qu'ils se sont enfin enhardis à faire appel à toutes les nations, ont à peine réussi à gagner un sixième de l'espèce humaine, bien qu'ils se promettent la conquête finale de la terre entière ? Démentez-moi, si vous le pouvez : osez me dire que ce ne sont pas des raisons, disons mieux, des instincts de cet ordre qui vous déterminent, je ne dis pas à rejeter notre Évangile, le mot serait trop sérieux, mais à demeurer sans le rejeter ni l'admettre, faute d'avoir une seule fois prêté à ce grave débat une oreille attentive. Eh ! si vous l'aviez fait, vous auriez vu peut-être les objections qui vous semblent les plus décisives se dissiper, aussi promptement que l'objection tirée de la prétendue naissance de Jésus-Christ à Nazareth se serait dissipée devant les premières investigations de Nathanaël. Je dis plus : vous auriez vu peut-être telle objection se tourner en preuve par les conditions où elle se présente, comme par exemple cette résistance opiniâtre de la majorité des hommes à l'Évangile, ou cette décadence rapide de l'Église chrétienne, prédites qu'elles sont l'une et l'autre, malgré toutes les apparences et contre tous les intérêts, par ce livre qu'il s'agit de convaincre d'erreur. Mais on ne s'informe de rien, on ne s'inquiète de rien, on ne tient compte de rien, parce qu'on a l'esprit

474 - Jean VII, 48.

prévenu, c'est-à-dire fermé.

Dans cette position, que fait Philippe? «Viens et «vois,» dit-il à son ami. Philippe s'efface lui-même, cesse de discuter, et n'insiste pas pour faire pénétrer ses raisons dans un esprit qui n'est pas ouvert pour les recevoir. Persuadé que les préjugés de Nathanaël doivent être attaqués non de front, mais tournés, il pense n'avoir autre chose à faire pour lui que de le faire passer de Philippe à Jésus, c'est-à-dire du disciple au maître, objet vivant de sa foi. Nathanaël a le coeur trop droit pour se refuser à cette épreuve, et il est juste de lui en savoir gré : le préjugé n'est pas toujours si équitable. Il va donc, il voit, — et il croit. Comment ses préventions ont-elles disparu devant Jésus-Christ? C'est ce qu'il importe de rechercher.

Jésus commence par gagner le coeur de Nathanaël : il sait trop, lui qui a fait l'homme, qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de détruire un préjugé de l'esprit que d'armer contre lui une disposition du coeur, parce que l'homme est moins homme après tout par la pensée que par le sentiment. Nathanaël n'est pas encore parvenu jusqu'à Jésus, que Jésus lui a déjà rendu ce beau témoignage : «Voici un véritable Israélite, en qui il n'y «a point de fraude.» Sentez-vous tout ce qu'il y a d'aimable, et en même temps de persuasif, dans ce témoignage rendu à un tel homme, dans un tel moment? Jésus, qui n'avait pas moins entendu Nathanaël repoussant les avances de Philippe qu'il l'avait vu recueilli sous son figuier, aurait pu à bon droit lui reprocher ses préventions aveugles et injustes, — comme mon premier mouvement a été de le faire tantôt.

Mais non : ce n'est pas pour confondre le mal qui est dans Nathanaël que Jésus pénètre dans le fond de son coeur : c'est pour démêler le bien qui tempère ce mal et qui le domine, malgré certaines apparences qui auraient donné le change à des yeux moins bienveillants ou moins clair voyants. Chez un Nathanaël, le préjugé est à la surface, la droiture est au fond : c'en est assez pour que Jésus lui rende témoignage, bien assuré que Nathanaël lui rendra témoignage à son tour : tous les coeurs droits sont à Jésus ; il en dispose d'avance comme d'un bien qui est à lui et qui doit lui revenir tôt ou tard. On a remarqué que les hommes les plus vertueux sont les plus disposés au support, et que les esprits les plus éminents sont les plus habiles à démêler le mérite chez les autres. De là cette critique à la fois humble et généreuse qui, sous la plume d'un Stapfer ou d'un Vinet, relève les beautés d'un ouvrage, comme pour se cacher derrière elles, d'un soin aussi

jaloux que d'autres en recherchent les défauts, dont se grandit le petit honneur de leur pénétration.

La vraie supériorité se révèle plus noblement, et aussi plus sûrement, dans le discernement du bien que dans celui du mal. Donnez à cette remarque toute sa portée: elle vous fera mieux comprendre Jésus, l'homme parfait, en qui le coeur humain et l'esprit humain ont pris des développements sur humains au contact de la divinité. L'usage que ces hommes supérieurs font de leur supériorité, peut donner quelque idée de celui que fait l'homme-Dieu de sa science divine. Elle met en lumière devant lui le moindre germe de bien caché dans le plus obscur repli de l'âme; et si elle lui révèle parfois une opposition secrète sous un air de simple indifférence: «Celui qui «n'est pas pour moi est contre moi»⁴⁷⁵,» elle lui découvre aussi, sous des apparences de froideur ou d'hésitation, un fond d'intérêt et de bon vouloir qui ne demande qu'à être développé: «Celui qui n'est pas contre moi «est pour moi»⁴⁷⁶.»

Vous auriez été touché, je le veux, de la foi simple du centenier: mais Jésus fait plus, «il l'admire»⁴⁷⁷. Vous auriez faiblement distingué, au milieu de tous les questionneurs malveillants de Jésus-Christ, ce scribe qui rend témoignage à la sagesse d'une de ses réponses: mais Jésus lui rend à son tour un hommage plus significatif, et qui le sépare d'avec tout ce qui l'entoure: «Tu n'es pas loin du royaume de Dieu»⁴⁷⁸. Vous auriez brûlé peut-être de démasquer ce jeune riche, qui veut se convertir et qui ne le veut pas: mais Jésus «l'aime,» tel qu'il est, et réserve son ardeur, son regard, sa parole, pour un dernier effort de charité en sa faveur⁴⁷⁹. Oh! charité divine, soigneuse d'écarter tout le reste, pour ne voir que le bien qui se dérobe à tout autre regard qu'au sien! charité d'autant plus belle, que dans la liberté de ses allures on sent une vérité sûre d'elle-même, tandis qu'on sent l'inquiétude d'une vérité qui craint de se compromettre, dans les jugements sévères qui échappent souvent aux meilleurs chrétiens!

Mais où cette charité a-t-elle été plus visible que dans l'accueil que Jésus fait à Nathanaël: «Voici un véritable Israélite en qui il n'y a point «de fraude?» Pour apprécier cette parole ce qu'elle vaut, il faut se transporter dans la conscience de Nathanaël; par où nous compren-

475 - Luc XI, 23.

476 - Luc IX, 50.

477 - Matth. VIII, 9,10.

478 - Marc X, 34.

479 - Marc X, 29.

drons en même temps l'impression qu'elle produisit sur cet Israélite sincère. «Combien Jésus est plus équitable envers moi que je ne l'ai été envers lui! doit-il se dire. Quoi! pour repousser le témoignage que lui rendait Philippe, je me suis contenté des premières considérations venues, peut-être superficielles; et lui pénètre jusqu'au fond des choses, pour avoir occasion de me rendre justice! Celui en qui tant de lumière est au service de tant de bonté, n'est-il qu'un homme ordinaire? Ne serait-il pas ce que dit Philippe?» Bien raisonné, Nathanaël — ou plutôt, bien senti! aussi pour prix de ta candeur tu vas avoir une preuve nouvelle de ce qu'il est, qui va changer ta question honnête en affirmation arrêtée.

Je viens de supposer que Nathanaël se juge lui même aussi favorablement que Jésus l'a dépeint. C'est l'explication la plus naturelle de la question qu'il adresse aussitôt à Jésus: «D'où me connais-tu?» Ce n'est pas que cette question ne pût à la rigueur signifier seulement, comme le veulent certains commentateurs: «D'où pourrais-tu me connaître?» sans impliquer la justesse du jugement prononcé. Mais pourquoi aller gêner la naïveté antique et noble de notre histoire? Pourquoi faire de Nathanaël un Français du dix-neuvième siècle, qui se pique de ne répondre à la simple vérité que par une politesse de convention, et qui, devant une louange méritée, se croit obligé de secouer agréablement la tête et de s'excuser avec une feinte modestie?

Eh! laissez donc à un Nathanaël la liberté de dire ce qu'il pense, et de penser ce qui est. Si l'hypocrite sent l'hypocrisie de son coeur, l'homme droit sent aussi la droiture du sien: «J'ai été intègre envers «Dieu, et je me suis donné garde de mon iniquité⁴⁸⁰.» Aussi, loin de taxer d'orgueil la question de Nathanaël: «D'où me connais-tu?» Jésus lui donne avec empressement l'explication qu'il demande, mais une explication qui suppose en celui qui parle une connaissance surhumaine de tout ce qui se passe sous le soleil, et dans le fond même des coeurs: «Avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu, quand tu étais sous le figuier.» Faut-il s'étonner que cette seconde parole, tombant comme un trait de lumière sur une âme à demi gagnée, achève en elle ce que la première avait commencé? l'une avait engagé le coeur, l'autre subjugué l'esprit: «Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël!»

Est-ce que les préventions de Nathanaël se sont éclaircies? je ne sais trop: Nathanaël serait peut-être embarrassé de répondre aux

mêmes préventions converties en objections dans la bouche d'un autre. C'est qu'elles n'ont pas plus été détruites par le raisonnement, que le raisonnement ne les avait formées; nées de l'instinct, un instinct plus intime et plus vrai les a absorbées. Elles ne se sont pas éclaircies, elles se sont évanouies devant Jésus-Christ, comme la neige au soleil, Le mystère de Nazareth s'expliquera quand il pourra, comme il pourra: des raisons de croire prises dans le plus profond de son être, ont relégué pour Nathanaël les motifs de douter au rang de ces difficultés plus ou moins solubles dont tout est rempli pour l'homme; et dussent-elles ne se résoudre jamais ici bas, elles ne sauraient être mises en balance avec l'évidence irrésistible de Jésus présent devant lui, parlant lui-même au lieu de Philippe, et lui disant: «Avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu, quand tu étais sous le figuier.» Eh! quel autre serait-il que le Messie, celui qui dit à Nathanaël «tout ce qu'il a fait⁴⁸¹ ?» Puis qu'il a entendu Philippe appelant Nathanaël, il a dû entendre également Nathanaël résistant à Philippe; présent à tout l'entretien des deux amis, il n'a rien ignoré ni des instances de l'un, ni des préventions de l'autre.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que Jésus a connu Nathanaël: il l'a vu, ce certain jour, réfugié sous le feuillage épais de son figuier pour se cacher à tous les regards, excepté à ceux auxquels on ne se cache jamais; il a lu ce qui se passait dans son coeur en ce moment solennel; et à ses pensées intérieures, quelles qu'elles fussent, il a pu reconnaître «un véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude.» Et qui sait depuis quand Nathanaël a eu Jésus pour compagnon toujours présent, quoique inaperçu, pour ami vigilant et tendre entre tous, quoique inconnu?... C'en est fait, Nathanaël se rend, comme vous vous seriez rendu à sa place: le voici partageant la foi de Philippe. Que dis-je? la foi de Nathanaël a dépassé du premier bond celle de Philippe son maître. Celui que Philippe appelle encore dans son ignorance «le fils de Joseph,» Nathanaël, plus versé dans les Écritures, a appris du Psaume II à l'appeler «le Fils de Dieu;» et celui que Philippe appelle encore «Jésus de Nazareth,» Nathanaël le contemple déjà, selon la prophétie de ce même Psaume, comme ce Roi glorieux, qui commence par Israël pour régner enfin sur tout le monde, et qui a reçu de son Père «les nations pour son héritage, et pour sa possession les bouts de la terre:» «Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël!»

Le moyen auquel Philippe a eu recours avec Nathanaël lui a si bien réussi, que je n'en veux pas employer d'autre avec les esprits

481 - Jean IV, 29.

prévenus, mais sincères, que j'ai devant moi. Mais la position que Philippe a créée pour Nathanaël en lui disant: «Viens et vois,» comment la créerai-je pour vous? comment vous ferai-je passer, pour vaincre vos préventions, de ma croyance, de mes raisons, et de tout ce qui n'a pu vous déterminer encore, à ce rapport personnel avec Jésus-Christ qui doit lui gagner votre coeur et votre esprit, comme il gagna ceux de Nathanaël, si vous êtes sincère et humble, comme il l'était? Cette transition ne peut plus se faire aujourd'hui par des moyens visibles et matériels; mais elle peut toujours avoir lieu dans des conditions spirituelles et invisibles, qui n'en sont que plus essentielles et plus salutaires: l'avantage est tout de notre côté. Expliquons cela de notre mieux, et «que ce «lui qui a des oreilles pour entendre, entende!» Le mouvement qui vous porte d'abord à regretter que Jésus ne soit plus là, pour que je vous conduise à lui, comme Philippe fait Nathanaël, est bien naturel; mais il n'en est pas pour cela moins aveugle. «Je vous dis la vérité, dit Jésus à ses disciples, il est bon pour vous «que je m'en aille: car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai⁴⁸²;» et «quand il sera venu, il vous conduira dans toute la vérité⁴⁸³.»

Jésus n'est plus dans le monde, mais le Saint-Esprit est dans l'Église depuis que Jésus a été élevé au ciel; et le Saint-Esprit, c'est Jésus glorifié, mais invisible, et qui n'est invisible que parce qu'il est glorifié⁴⁸⁴: allez à lui. Vous n'avez besoin pour cela ni de Philippe, ni de moi, ni d'aucun homme: il ne faut que lui ouvrir votre âme, que l'écouter dans sa Parole, que l'appeler par la prière, que le chercher au fond de votre propre coeur. Il est aussi près de vous que s'il vivait encore sur la terre; il l'est, davantage: visible, vous l'auriez «avec vous;» invisible, vous l'aurez «en vous⁴⁸⁵:» allez à lui. Allez, de nos discours, à lui; de nos livres, à lui; de nous, à lui, enfin; vous conduire à lui, c'est l'unique objet que nous nous proposons en parlant ou en écrivant; périssent, oui, périssent tous nos discours et tous nos livres, si l'esprit qui les anime n'est pas celui de Jean Baptiste: «Il faut qu'il croisse et que je diminue⁴⁸⁶!» Allez à lui... je ne puis vous en dire davantage, le langage de l'homme s'arrête à cette limite: au-delà, il

482 - Jean XVI, 7.

483 - Jean XVI, 13.

484 - Jean VII, 39.

485 - Jean XIV, 17.

486 - Jean III, 30.

se passe des choses qui sont entre Dieu et vous, et qui ne se peuvent rendre dans aucune langue, — bien que connues des moindres enfants de Dieu «de toute langue qui est sous le ciel.»

Une expérience personnelle peut seule vous apprendre le reste : heureuse expérience, qui fera pour vous tout ce qu'a fait pour Nathanaël son entretien avec Jésus, et le fera mieux encore ! Dans cette communion spirituelle avec Jésus-Christ glorifié, vous croirez tour à tour le voir et l'entendre ; mais non, ce n'est pas une illusion, vous le verrez, vous l'entendrez, des yeux et des oreilles de l'esprit, dans le domaine des choses invisibles, seules réelles, vivantes, éternelles. Dans cette communion spirituelle avec Jésus-Christ glorifié, Jésus vous témoignera cette condescendance divine qui lui faisait dire à Nathanaël : «Voici un véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude :» vous l'aviez jugé sévère, son joug pesant, ses conditions impraticables ; vous le trouverez «doux et humble de coeur,» vous tenant compte d'un verre d'eau froide donné en son nom, recueillant avec amour le moindre bien qu'il aperçoit en vous, venant au-devant du plus obscur attrait pour la vérité, et vous rendant cette justice enfin que nous, dans notre fidélité un peu inquiète par incertitude, nous ne vous avons peut être pas rendue.

Dans cette communion spirituelle avec Jésus-Christ glorifié, Jésus fera paraître à vos yeux cette lumière divine qui lui faisait dire à Nathanaël : «Avant que Philippe t'appelât, je te voyais étant sous le figuier :» il vous montrera une connaissance de votre intérieur, de vos besoins, de vos tentations, de vos combats, que nul homme ne possède, que vous-même ne possédez pas ; il vous fera voir qu'il vous a suivi, avec un tendre et vigilant intérêt, dans toutes les phases de votre vie morale, du plus loin que vous vous connaissez vous-même, faisant tout aboutir à ces pensées de conversion qu'il produit aujourd'hui en vous (n'est-il pas vrai ?) ; et si vous avez eu votre retraite sous le figuier, si un jour, vous avez répandu devant Dieu votre coeur pénitent, et formé, à l'insu de tous les hommes, le dessein sincère (hélas ! plus sincère que réalisé !) de vous donner à lui sans réserve, il vous instruira qu'elle n'a pourtant pas été perdue, cette résolution honnête, qu'elle n'est pourtant pas tombée en terre, cette prière silencieuse, qu'elle n'a pourtant pas coulé en vain, cette larme obscure et trop tôt séchée, dont lui seul retrouve encore la trace, — peut-être effacée pour vous même ; et que voici venir, voici venu le jour favorable où tout cela, recueilli dans son sein fidèle, doit porter enfin son fruit précieux.

Que vous dirai-je encore? «Venez et voyez!» et honteux d'avoir tant différé, tant hésité, tant contesté, vous cherchez vos préventions passées contre lui, et vous ne les trouverez plus. Eh! qu'importe alors qu'il n'ait qu'un petit troupeau pour le suivre; qu'importe que les sages et les grands de ce monde lui tournent le dos; qu'importe que vous ne puissiez concilier sa doctrine avec les idées du monde, ni sa morale avec les maximes du monde; qu'importe que la multitude le renie, que les prêtres l'accusent, que les magistrats le condamnent, que les soldats le crucifient? qu'importe tout cela, si vous l'avez connu tel qu'il est, lui-même par vous-même, et si vous avez acquis le droit de nous dire, à notre grande joie: «Ce n'est plus à cause de ta parole que nous «croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et «nous savons que c'est lui qui est véritablement le «Christ, le Sauveur du monde⁴⁸⁷?»

Oui, si vous le dites; mais le direz-vous? Vous le direz, j'en suis sûr, si vous êtes ce que je vous ai sup posés jusqu'ici, des Nathanaëls. Si Jésus ne rencontre point d'obstacle chez Nathanaël, c'est qu'il trouve en lui un coeur préparé pour le recevoir; reste à savoir s'il trouve le même coeur en vous. Nathanaëls qui m'écoutez, êtes-vous des Nathanaëls? voilà toute la question.

Les dispositions de Nathanaël nous seraient imparfaitement connues, si nous n'en pouvions juger que par le peu que nous savons de sa vie; mais le voici peint par celui qui «connaît ce qui est dans l'homme,» et qui «n'a pas besoin que personne lui rende témoignage d'aucun homme⁴⁸⁸»: Nathanaël «est un véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude.»

Par *un Israélite sans fraude*, quelques commentateurs entendent simplement un homme d'une entière sincérité: le nom d'Israélite n'aurait pas plus de portée, selon eux, que n'en ont les noms d'autres nations associés par elles à certaines vertus dans lesquelles elles pensent exceller; ainsi le Français parle de loyauté française, l'Anglais de franchise anglaise, l'Allemand de cordialité allemande. Mais dans le langage de Jésus-Christ, où tout est ramené à l'essence intime des choses, ce trait de caractère a une signification à la fois plus exacte et plus profonde. Un *Israélite*, c'est un enfant de ce peuple choisi entre tous les peuples de la terre, pour recevoir «les oracles de Dieu» de la

487 - Jean IV, 42.

488 - Jean II, 24, 25.

bouche de ses prophètes⁴⁸⁹, et pour donner le Sauveur au monde quand les temps marqués seraient accomplis. Mais, parce que « tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas Israël⁴⁹⁰, » un véritable Israélite, c'est un Israélite qui ne l'est pas seulement « au dehors et dans la chair, » mais qui l'est aussi « au dedans et dans l'esprit⁴⁹¹; » un Israélite, qui attend l'accomplissement de la promesse, avec cette foi qui a été d'abord dans Abraham et puis dans Jacob, auquel elle a fait donner son nouveau nom d'*Israël*⁴⁹². Dans cet Israélite-là, « il n'y a point de « fraude: » ce qu'il professe de croire, il le croit, les sentiments de son coeur répondant au privilège de sa naissance. La droiture de cet Israélite, remarquez-le bien, a un caractère religieux: elle renferme un élément de foi en Dieu, disons plus, de foi au Christ objet de la promesse: c'est que pour l'Écriture, il n'y a rien de bon où Dieu n'ait sa part; et Dieu n'a sa part à rien où son Christ, de près ou de loin, n'ait aussi la sienne. Quant à cette sincérité invoquée par le monde, qui peut exister également dans toutes les religions, et même sans religion aucune, l'Écriture ne la connaît pas. Eh bien, Nathanaël est un de ces Israélites véritables, fidèle qu'il est devant Dieu à la lumière, telle quelle, qu'il a reçue de Dieu, selon son temps et sa mesure. Dieu, à qui « l'on est agréable selon ce qu'on a, « non selon ce qu'on n'a pas, » n'en demande pas davantage. Ésaïe, Élie, David, Moïse, Abraham, Noé, Abel, pris chacun en sa place et dans son temps, en remontant d'âge en âge jusqu'aux lueurs obscures de la foi primitive, n'ont pas été fidèles autrement. Ce n'est pas encore la foi en Jésus-Christ que Nathanaël n'a pas eu occasion de connaître, mais c'en est le principe enveloppé: la fidélité de Nathanaël à la lumière qu'il a reçue, le met sur le chemin de la lumière qui lui manque. Il ne lui reste plus qu'à être conduit en présence de Jésus-Christ, pour reconnaître en lui celui qu'il cherchait: ou si le préjugé peut l'arrêter, ce ne sera que pour un moment. « Devenez de bons Israélites, » disait un docteur chrétien à de jeunes juifs qu'il amenait à Jésus-Christ, « devenez de bons Israélites, et la vérité fera le reste⁴⁹³. »

Combien plus vous suffira-t-il à vous, mon cher auditeur, d'entrer en rapport avec Jésus-Christ pour croire, si vous êtes fidèle à votre lumière, plus abondante à coup sûr que celle de Nathanaël! Je dis à

489 - Rom. III, 2.

490 - Rom. IX, 6.

491 - Rom. II, 29.

492 - Gen, XXXII, 28.

493 - Bautain, *Philosophie du Christianisme*. Introduction.

votre lumière, à vous, nourri au sein d'une Église chrétienne, et possédant au moins ces notions générales de vérité et de sainteté qui flottent dans l'atmosphère que nous respirons tous. Je m'en tiens à cette lumière que vous avez, comme Jésus s'en tient à la lumière qu'avait Nathanaël, sans me préoccuper de la question abstraite de la lumière que possèdent les mahométans ou les païens. Quand je prêcherai à des mahométans ou à des païens, je m'occuperai d'eux ; prêchant à vous, je m'occupe de vous : j'ai reçu cet exemple des Écritures. Eh bien ! cette lumière, telle quelle, que vous avez, lui êtes-vous fidèle ? Êtes-vous « un véritable Israélite, « en qui il n'y a point de fraude ? » tout est là : la vraie mesure morale d'un homme n'est pas dans sa lumière, elle est dans sa fidélité. Quelqu'un l'a dit avec raison : « Ce qui importe, c'est moins d'être arrivé que d'être « en marche ; » car quiconque est en marche arrivera, tôt ou tard, malgré ses lenteurs et ses chutes, aux points mêmes les plus éloignés de sa ligne. On dit que la vie religieuse de Félix Neff a commencé par cette étrange prière : « Ô Dieu, s'il y a un Dieu, révèle-toi à moi ! » Je le crois sans peine ; et dans cette prière, tout ensemble si vide et si pleine de foi, je découvre à l'avance Félix Neff tout entier. Soyez aussi ignorant que vous voudrez, aussi prévenu que vous voudrez, il m'importe peu, pourvu que vous soyez vraiment fidèle à Dieu et à vous-même, « dans ce à quoi vous êtes parvenu⁴⁹⁴ ; » suivant ce que vous savez être vrai, où qu'il vous conduise, et faisant ce que vous savez être bon, quoi qu'on en dise et quoi qu'il en coûte.

Je l'ai dit, et je me plais à le redire : les coeurs droits sont faits pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour les coeurs droits. Entre un coeur droit et Jésus-Christ, il y a une telle affinité, dirai-je ? ou une telle attraction, que, fussent ils écartés l'un de l'autre jusqu'aux deux extrémités du monde, ils trouveront quelque chemin pour se rapprocher et pour se rejoindre ; que s'ils ne le trouvent pas, ils le créeront. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il « connaîtra quant à la doctrine si elle est de Dieu ou si « je parle de mon chef⁴⁹⁵. » Que si vous n'êtes pas ainsi disposé, si votre fidélité admet des exceptions, je dis plus, si elle admet une seule exception, avec connaissance de cause ; si vous refusez, sciemment et volontairement, un seul sacrifice clairement réclamé ; si vous persistez, sciemment et volontairement, dans une seule désobéissance clairement reconnue ; en un mot, si vous manquez de cette

494 - Phil. III, 16.

495 - Jean VII, 17.

sincérité dont chacun se vante, et qui, bien comprise, est la chose du monde la plus rare ; alors, vous ne vous rendez pas à Jésus-Christ, cela est vrai ; mais alors aussi, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Si vous n'êtes pas gagné comme Nathanaël, c'est que vous n'êtes pas tel que je vous supposais ; c'est que vous n'avez pas le coeur droit devant Dieu : c'est que vous n'êtes pas un Nathanaël.

Mais ce témoignage que Jésus-Christ rend à Nathanaël pénètre plus avant. Ces mots, par lesquels il se termine, « en qui il n'y a point de fraude, » sont empruntés au Psaume XXXII : « Bienheureux est l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité, *et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude.* » Or, Jésus est aussi plein de sens et de lumière dans l'usage qu'il fait des Écritures, qu'il l'est en parlant d'après son propre coeur, cette Écriture vivante. Il a présent à l'esprit l'ensemble du Psaume qu'il rappelle ; c'est à ce Psaume même qu'il faut aller demander le développement du trait de caractère sur lequel il appuie. Après avoir dit : « Bienheureux l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude, » le Psalmiste poursuit : « Quand je me suis tu, mes os se sont consumés, et même je n'ai fait que rugir tout le jour ; parce que ta main s'appesantissait sur moi, ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été. Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai point caché mon iniquité ; j'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Éternel, et tu as ôté la peine de mon péché. » Vous l'entendez : « l'homme en qui il n'y a point de fraude, » c'est celui qui ne se tait point, » qui « fait connaître son péché, » qui ne cache point son iniquité, » en un mot, l'homme qui confesse ses transgressions à Dieu sans réserve et sans arrière-pensée. Dans le rapport étroit que le Psaume XXXII établit entre la confession de péché et l'absence de fraude, on reconnaît cette vérité simple autant que profonde qui distingue les Écritures. Chez l'homme pécheur, la sincérité ne peut aller sans la confession, ni le refus de la confession sans fraude, parce que le pécheur n'a besoin pour confesser ses péchés que de convenir de ce qui est. On se connaît dans le fond ; chacun en sait sur son propre compte plus qu'il n'en faut pour provoquer les plus humiliants aveux, pourvu qu'il ne se détourne pas pour ne se point voir tel qu'il est.

Ce qui le prouve, c'est que couché par la main de Dieu dans un lit de maladie, et placé en présence de la mort, vous voyez tous vos péchés se ranger aussitôt en bataille contre vous, sortant tout à coup comme des serpents de leur trou, de ces recoins intérieurs où vous les teniez cachés à tous et surtout à vous-même... Où étaient-ils, sinon

dans votre souvenir ? et qui les en a fait sortir, sinon votre conscience ? Vous avez le pouvoir de les faire paraître, et le pouvoir de les faire disparaître..... Nathanaël ne peut donc être le véritable Israélite qu'il est, sans être aussi un homme humble, prompt à la confession ; et puisque c'est aux pensées qui l'ont occupé sous le figuier que Jésus lui a reconnu ce trait de caractère, il n'est guère douteux que son temps n'ait été employé dans sa retraite à quelque confession conçue dans l'esprit du Psaume XXXII^e. Jésus l'a vu, dans un jour de réveil salutaire, pénétré de ses transgressions sans nombre, cherchant un abri assez reculé pour échapper à tous les regards, et là, répandant dans le coeur de Dieu l'amertume du sien, implorant avec ardeur son pardon, lui criant, avec le péager : « Mon Dieu ! sois apaisé en vers moi pécheur ! » ou avec l'enfant prodigue : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ! » les yeux fixés, avec ceux de tout l'Israël croyant, sur la victime future qui devait, selon David, « être percée pour lui⁴⁹⁶, » ou, selon Ésaïe, « être navrée pour ses forfaits, froissée pour ses iniquités⁴⁹⁷. » Eh ! que faut-il de plus pour que Nathanaël n'ait pu voir Jésus sans reconnaître aussitôt, à sa parole, à son air, à son regard, celui qu'il cherchait sans le connaître ? À ce coeur altéré de grâce, c'est avoir tout dit que de lui montrer ce Fils de l'homme, « venu pour chercher et sauver ce qui était perdu⁴⁹⁸. » Philippe a trouvé « celui duquel Moïse et les prophètes « ont écrit : » mais Nathanaël a trouvé celui qui « a trouvé la propitiation⁴⁹⁹. »

Et vous, mon cher auditeur, êtes-vous un homme « sans fraude ? » Savez-vous ce que c'est que de confesser vos péchés, sans détour, sans réticence, sans ménagement ? Les avez-vous confessés de la sorte une fois au moins dans votre vie, — est-ce trop demander ? Avez-vous eu votre heure sous le figuier, où, loin du monde et seul avec Dieu, devant la campagne silencieuse ou sous le firmament étoilé, vous avez rappelé dans votre mémoire tous les péchés de votre vie, pour vous en décharger dans le sein de votre Créateur, de votre Juge, de votre Père céleste ? Ah ! si vous faites cela, si vous l'avez fait une seule fois dans votre vie, je suis tranquille sur ce que vous penserez de Jésus Christ. La terre desséchée n'a pas plus besoin de la pluie et de la rosée du ciel, le cerf poursuivi sans relâche par le cruel chasseur n'a pas plus besoin de l'eau courante pour étancher la soif

496 - Ps. XXII, 17.

497 - És. LIII, 5.

498 - Luc XIX, 10.

499 - Job XXXIII, 24.

qui le dévore, la mère suspendue à la vie de son fils chéri près de s'éteindre faute de secours n'a pas plus besoin de la main fidèle qui doit ouvrir sa veine engourdie, que le pécheur « travaillé et chargé » n'a besoin de Jésus pour faire sa paix avec Dieu.

Ce besoin suprême lui révèle son Sauveur, du plus loin qu'il le voit venir. Il le cherchait, il l'aspirait, il le pressentait, il l'eût inventé faute de le trouver: eh! comment le méconnaîtrait-il, venant au-devant de lui, le regardant, lui parlant, l'appelant? Je vous le demande à vous-même. Pouvez-vous vous figurer un homme priant ainsi que je viens de le dire: « Mon Dieu! sois apaisé envers moi pécheur, » ou bien: « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre « toi, » et qui, en présence de Jésus-Christ lui disant: « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai, » ou bien: « Le Fils de l'homme « est venu mettre sa vie en rançon pour plusieurs⁵⁰⁰, » ne s'écriera pas sans plus d'examen: « A qui irais-je « qu'à toi, Seigneur? tu as les paroles de la vie éternelle! « j'ai cru et j'ai connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu « vivant⁵⁰¹! » Que si vous refusez de confesser vos péchés, si vous êtes de ceux qui se « flattent en eux-mêmes, quand leur iniquité se présente pour être haïe⁵⁰², » si au lieu de la prière du péager, vous offrez celle du pharisien: « Je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, » alors vous vous sentirez moins attiré par Jésus-Christ que repoussé, cela est vrai; mais alors aussi, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Si vous n'êtes pas gagné comme Nathanaël, c'est que vous n'êtes pas tel que je vous supposais; c'est que vous n'êtes pas « un Israélite sans « fraude, » c'est que vous n'êtes pas un Nathanaël.

Encore un coup, Nathanaëls, êtes-vous des Nathanaëls? Hommes sincères, êtes-vous sincères? C'est à vous de le savoir. Ce que je sais, quant à moi, c'est que le jour, le propre jour que vous apporterez à Jésus Christ le coeur de Nathanaël, fût-ce avec toutes ses préventions, Jésus-Christ vous renverra d'auprès de lui avec la foi de Nathanaël!

Mais je veux que vous en soyez venu là. Encore pouvez-vous être troublé par une pensée décourageante, contre laquelle je tiens à vous prémunir: je n'aurai pour cela qu'à suivre mon texte jusqu'au bout. Peut être craignez-vous, en croyant aujourd'hui, de céder à un mouve-

500 - Matth. XX, 28.

501 - Jean VI, 67

502 - Ps. XXXVI, 3.

ment d'enthousiasme, dont vous redoutez le lendemain. Tout entré que vous serez dans la foi, des combats vous attendent : qui sait si ces objections anciennes que la présence de Jésus avait dissipées, ne vous reviendront pas en mémoire ? Qui sait s'il n'y aura pas encore des moments sombres où votre communion avec Jésus sera suspendue, où vous vous accuserez de vous être rendu trop promptement, et où les raisons qui vous auront introduit dans la foi ne vous sembleront plus suffisantes pour vous y maintenir?... Tranquillisez-vous : Jésus « sait de quoi nous sommes « faits, » et il a pourvu à tout cela pour vous, en y pour voyant pour Nathanaël.

Quelque fortes que soient les raisons qui ont déterminé sa foi naissante, Jésus en a de plus fortes en ré serve pour la nourrir et l'accroître. Disons plus : Jésus traite les premières, en les comparant aux secondes, comme des raisons d'enfant, qui ne sauraient être mises en balance avec les raisons de l'homme fait, que l'avenir prépare à Nathanaël. « Parce que je t'ai dit que « je te voyais sous le figuier, tu crois ; tu verras bien de « plus grandes choses que celles-ci. » Ces « choses plus grandes, » quelles sont-elles ? Les voici : « En vérité, en vérité, je vous dis : Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » Encore une allusion à l'Ancien Testament⁵⁰³, dont Jésus est tout rempli, et qui fournissait des arguments merveilleusement adaptés à Nathanaël, disciple assidu et docile de l'Ancien Testament.

Jacob, dormant dans la campagne de Béthel, voit en songe une échelle qui met la terre en rapport avec le ciel, et prête aux saints anges un chemin pour descendre du ciel en terre, et pour remonter de la terre au ciel. Cette échelle, c'est le Christ, qui rétablit, par son incarnation et par son sacrifice, la communication rompue, par le péché, entre la terre et le ciel ; et qui, d'objets d'horreur que nous étions dans notre égarement pour les anges saints, fait de nous pour eux des frères bien-aimés qu'ils visitent avec liberté et qu'ils servent avec joie⁵⁰⁴. C'est cette prophétie que Nathanaël et ses compagnons vont voir s'accomplir, et qui achèvera de les raffermir. Une invasion isolée et fugitive du ciel dans les choses de la terre, un regard jeté en passant par Jésus sur une prière secrète offerte sous le figuier, a suffi pour vaincre tous les doutes de Nathanaël et triompher de toutes ses

503 - Gen. XXVIII, 12.

504 - La fable nous montre les Titans dressant l'échelle de la terre au ciel ; l'Évangile nous montre les anges l'abaissant du ciel en terre. Au lieu de la terre, conquérant le ciel, par orgueil, c'est le ciel conquérant la terre, par amour, au lieu de Babel, c'est Golgotha.

préventions : eh ! que sera-ce donc quand il aura au-dessus de sa tête un ciel toujours ouvert, et une famille céleste toujours à sa portée ? Que sera-ce quand il vivra dans la société terrestre de ce Jésus « qui est dans le ciel, » l'interrogeant, l'écoutant, le contemplant face à face, le connaissant tel qu'il est ? Que sera-ce surtout, quand, baptisé de l'esprit de vérité, il vivra dans une communion permanente avec le même Jésus recueilli dans le ciel, trouvant dans chacune de ses journées un *sous le figuier* perpétuel, et dans chacune de ses confessions ou de ses prières un regard, une réponse, une délivrance de son Dieu Sauveur ?

Ne vous inquiétez pas plus pour votre avenir, mes chers frères, que Nathanaël n'a sujet de s'inquiéter pour le sien. Si une certaine vivacité de sentiments, une certaine fraîcheur d'impressions, peut-être un certain attrait de piété sensible, vont s'affaiblissant, ce désavantage sera compensé, et plus que compensé, par une lumière, une fermeté, une maturité croissantes ; et votre dernier temps sera meilleur, à tout prendre, que le premier. C'est que, pour le développement de la foi, rien ne vaut l'expérience. Ce qui « produit l'espérance, » c'est-à-dire une assurance inébranlable, c'est « l'épreuve, » c'est-à-dire l'essai et l'exercice constant de la foi dans la vie chrétienne ; à quoi l'Apôtre ajoute : « Et l'espérance ne confond point ; car l'amour de « Dieu (pour nous) est répandu dans nos coeurs par le « Saint-Esprit qui nous a été donné⁵⁰⁵. » L'expérience, mais l'expérience scellée dans le coeur par le Saint-Esprit, voilà le plus sûr garant de la foi. L'expérience, retournant la foi dans tous les sens pour la présenter successivement à tous les aspects de la vie, et le Saint-Esprit, en marquant les faces diverses l'une après l'autre du sceau de Dieu, s'unissent pour mêler la vie divine aux plus intimes profondeurs de la vie humaine. L'enfant prodigue, rentré dans la maison de son père, ne retrouvera peut-être rien d'aussi tendre que ce moment où il se sentit, pour la première fois après sa longue et criminelle absence, pressé dans les bras paternels.

Mais ce n'est pas quand il demeure chez son père, quand il jouit chaque jour de sa présence et de son entretien, quand il exerce continuellement les droits et les privilèges d'un fils bien-aimé, ce n'est pas alors qu'il peut douter s'il est aimé et reçu en grâce. Vive et touchante image de ce qui vous est réservé à vous-même : ce n'est pas quand vous priez sans cesse, que vous douterez si Dieu exauce la prière ; ni quand vous lirez tous les jours les Écritures, que vous douterez si une différence profonde les sépare de tous les livres humains ; ni enfin

505 - Rom. V, 4, 5.

quand vous vivrez de la vie de Jésus et dans la communion de Jésus, que vous douterez si «celui qui a le Fils a la vie.» C'est par là que la foi, presque changée en vue dès ici-bas, finira par devenir en vous comme une seconde nature.

Vous «verrez Dieu,» vous aurez «le témoignage de Dieu en «vous-même,» vous «n'aurez plus besoin d'interroger «personne;» et vous serez averti de la vie et du salut de votre âme par un instinct aussi inexplicable, mais aussi sûr, aussi irréfragable, que celui qui vous avertit en ce moment que vous vivez, et que le soleil vous éclaire. Des liens chaque jour plus forts et plus nombreux vous uniront à Jésus-Christ, et rien ne pourra plus vous séparer de lui qu'à la condition de vous déchirer tout entier... Allez, soyez sans souci, laissez faire à Dieu. Parce que vous avez commencé de connaître Jésus, vous croyez: «vous verrez de plus «grandes choses que celles-ci:» le sourire d'un ciel toujours ouvert dissipera toutes vos craintes, et vous établira en Jésus-Christ, «fermes, fondés, inébranlables⁵⁰⁶!»

Encore un mot, hommes sincères qui ne croyez pas. Parce que Nathanaël est sincère, il lui suffit d'être mis en rapport avec Jésus pour croire. Mais si, après avoir vu et entendu Jésus, il lui eût résisté, comme il avait fait à Philippe, et qu'il fût demeuré dans son incrédulité, qu'auriez-vous jugé de lui, sinon qu'il n'était pas l'homme sincère qu'il pensait être?..... C'est votre propre jugement que vous prononcez. Jésus met votre sincérité à l'épreuve, par le résultat de vos rapports avec lui. On peut être incroyant et sincère, oui; mais on ne peut rester incroyant si l'on est sincère, ni être sincère si l'on reste incroyant, une fois mis en contact avec Jésus, comme vous l'êtes, ne fût-ce que par ce discours même que vous venez d'entendre. C'est-à-dire que la question du salut se résout en une question de sincérité qui réside tout entière dans votre état intérieur: c'est la vue la plus encourageante de l'Évangile, — ou la plus terrible..... Choisissez!

Voilà pour Nathanaël: voici pour Philippe. Où en serait Nathanaël, tout Nathanaël qu'il était, et comment aurait-il connu Jésus, tout Jésus qu'il est, si Philippe ne se fût trouvé là pour les mettre en rapport⁵⁰⁷? Le Seigneur aurait bien su trouver quelque autre instrument à défaut de Philippe; mais enfin, Philippe est l'instrument dont il se sert ici: après Jésus, c'est à Philippe que nous devons Nathanaël. Oh! mes amis, qui avez déjà trouvé votre Sauveur, qui sait combien il

506 - 1 Pierre V, 10.

507 - Job IX, 33.

y a de Nathanaëls dans le monde à qui il ne manque plus que de trouver leur Philippe?... Qui saura répondre à ce vague besoin qui s'ignore peut-être lui même? Qui saura surmonter sa timidité naturelle, braver le respect humain, affronter un premier refus, triompher d'un aveugle « *peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth,* » à force de foi, d'espérance et de charité? Mes frères, mes soeurs, soyons, soyons fidèles! Ne souffrons pas qu'un seul Nathanaël, sous notre horizon, demeure en arrière par notre faute! Heureux, si cette semaine qui commence pouvait ne se fermer pour aucun de nous, sans qu'il ait amené du moins un Nathanaël au pied de son Sauveur!

Amen.

La sanctification par le salut gratuit

(Lyon, 1828)

Pécherons-nous parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce? (Rom. VI,15.)



L'Évangile a rencontré une objection à laquelle il faut répondre, parce qu'elle a une apparence de vérité. On a dit: L'Évangile est dangereux pour la morale.

Pour comprendre et pour apprécier cette objection, il faut avoir présente à l'esprit la doctrine du salut selon l'Évangile; je commencerai donc par la rappeler dans un rapide exposé.

Dieu avait d'abord offert à l'homme la justification par la loi. Il lui avait donné une loi, et lui avait dit: Si tu observes cette loi, je te récompenserai en te donnant la vie éternelle; mais si tu violes cette loi, je te punirai en te condamnant à la mort éternelle. L'obéissance devait être parfaite, et un seul commandement violé constituait la transgression de la loi.

Tous les hommes ont péché, c'est-à-dire, désobéi à la loi de Dieu; c'est pourquoi, d'après les conditions de la justification par la loi, tous les hommes, sans exception d'un seul, ont mérité d'être condamnés; et s'ils l'étaient, nul n'aurait droit de se plaindre.

Dieu alors, voyant toute la race humaine perdue sans ressource par la première voie de justification, en a proposé une nouvelle, dont le caractère diffère essentiellement d'avec celui de l'ancienne: c'est le salut par grâce. Cette fois, Dieu voulant sauver l'homme, et ne pouvant trouver dans l'homme le motif de le sauver, prend ce motif en lui-

même et se charge tout seul du soin de lui mériter son salut. Dans ce dessein, Jésus-Christ, Fils de Dieu et pourtant Fils de l'homme, vient sur la terre, accomplit toute la loi, et mérite ainsi la vie éternelle. Puis il se place entre l'homme pécheur et le Dieu saint: les péchés de l'homme ne montent plus jusqu'à Dieu, ils s'arrêtent en Jésus-Christ; la sainteté de Dieu ne descend plus jusqu'à l'homme, elle s'arrête en Jésus-Christ; là se rencontrent ces deux ennemis irréconciliables, et de leur choc naît un épouvantable orage, qui éclate tout entier sur la tête du Médiateur. Par là Dieu est apaisé envers l'homme, et le traitera désormais comme s'il était aussi saint que Jésus-Christ lui-même.

Mais ce salut n'est pas pour tous: il n'est que pour ceux qui croient en Jésus-Christ, c'est-à-dire pour ceux qui, détachant toutes leurs espérances de salut d'eux-mêmes et les plaçant uniquement en Jésus-Christ, l'accueillent pour Sauveur, dans le même sentiment qu'un homme près d'être englouti par les eaux accueille la main qui lui est tendue pour l'en retirer.

Au reste, quoiqu'il veuille bien pardonner au pécheur, Dieu ne veut pas l'admettre, tel qu'il est, dans son royaume. C'est pourquoi, pour ne pas laisser son œuvre incomplète, il lui accorde, avec la rémission des péchés, une seconde grâce, le changement du cœur. Il lui fait un cœur nouveau qui produit une vie nouvelle, tellement différente de la première que le passage de l'une à l'autre est appelé une nouvelle naissance.

La foi et le changement du cœur sont des dons de Dieu. Aucun effort de l'homme ne peut les lui procurer, il faut que Dieu les mette en lui par son Esprit; en sorte que tout vient de Dieu dans l'œuvre du salut, depuis le commencement jusqu'à la fin, et que le concours de l'homme, bien qu'exigé, ne constitue ni titre ni mérite.

Voilà l'Évangile: voici maintenant l'objection. Cette doctrine est dangereuse. Quand vous persuadez à un homme que Jésus-Christ lui procure, s'il croit, un salut tout fait et tout acquis où son mérite personnel n'entre pour rien, il est à craindre que n'ayant plus de condamnation à redouter, ni par conséquent d'intérêt à faire les bonnes œuvres, il ne tombe par la sécurité dans le relâchement, et ne vive selon cette maxime: Péchons puisque nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce.

Vous m'êtes témoins que je laisse à l'objection toute sa force. Elle a été faite contre l'Évangile partout et dans tous les temps; elle l'est de nos jours contre tous les prédicateurs fidèles; elle l'a été contre les apôtres, sans quoi saint Paul ne l'aurait pas combattue; elle l'a

été contre Jésus-Christ, qu'on accusait d'être l'ami des péagers et des pécheurs. C'est à ceux d'entre vous qui la renouvellent aujourd'hui que j'adresse ce discours, où je m'e propose de la réfuter; non point pour l'Évangile, qui n'a pas plus besoin de mon apologie que de votre approbation, mais pour vous, qui avez besoin de l'Évangile pour être sauvés.

Plutôt que de réfuter directement l'objection, j'aime mieux, pour ôter à ce discours un air de controverse, établir la proposition contraire, devant laquelle l'objection tombera d'elle-même. Bien loin que les bonnes œuvres soient empêchées par la foi au salut tel que le propose l'Évangile et que j'appellerai pour abréger le salut gratuit, au contraire, pas une seule bonne œuvre n'est possible à un homme qui ne croit pas ce salut gratuit: c'est là ce que je vais montrer.

Je pourrais d'abord établir cette proposition par l'autorité de l'Écriture, qui voit un si étroit rapport entre les bonnes œuvres et le salut gratuit, qu'elle représente ce salut comme l'unique principe des bonnes œuvres, et les bonnes œuvres comme la conséquence nécessaire de ce salut. Elle déclare «qu'il y a pardon auprès de « Dieu, afin qu'il soit craint⁵⁰⁸», aimé, obéi; que pour «courir dans la voie des commandements de Dieu», il faut commencer par avoir «le cœur au large⁵⁰⁹», par se sentir en paix avec Dieu; qu'un homme en qui se trouvent «la tempérance, la patience, la piété, la «charité,» toutes les vertus chrétiennes, «fait voir qu'il n'est pas demeuré stérile dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ, tandis que celui en qui elles ne se trouvent pas est aveugle, ayant oublié la purification de ses péchés passés⁵¹⁰; » que «le péché ne doit plus régner en nous qui croyons, parce «que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce⁵¹¹;» que «Dieu met sa loi au dedans de nous et «nous l'écrit dans le cœur en pardonnant notre «iniquité et en ne se souvenant plus de nos péchés⁵¹²;» que «Dieu nous a élus en Jésus-Christ, afin que nous devinssions saints et irrépréhensibles⁵¹³;» que «Jésus-Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au

508 - Ps. CXXX,4.

509 - Ps. CXIX,32.

510 - 2Pierre I,5,8.

511 - Rom. VI, 14.

512 - Jér. XXXI,33,34; Hébr.VIII,10-12.

513 - Eph. I,4.

péché nous vivions à la justice⁵¹⁴ ;» que nous devons « glorifier Dieu dans nos corps et dans nos esprits qui appartiennent à Dieu, « puisque nous avons été achetés à un grand prix⁵¹⁵ ;» et enfin, pour ne pas citer la Bible entière qui est toute pénétrée d'un bout à l'autre de cette doctrine, contentons-nous de la montrer résumée et appliquée dans un avertissement qu'elle donne à Tite par saint Paul. Saint Paul exhorte Tite à prêcher que « nous étions autrefois « désobéissants, insensés, assujettis à toutes sortes de « passions et de voluptés », et que « Dieu nous a sauvés, non point pour des œuvres de justice que nous « eussions faites, mais selon sa miséricorde, afin qu'ayant été justifiés par sa grâce, nous devenions « héritiers en espérance de la vie éternelle ;» puis il conclut ainsi : « Je veux que tu insistes fortement sur « ces choses, afin que ceux qui ont cru en Jésus-Christ « aient soin de s'appliquer les premiers aux bonnes œuvres⁵¹⁶. »

C'est plus qu'il n'en faut pour prouver que, selon la Bible, la foi au pardon gratuit, au lieu d'empêcher les bonnes œuvres, les produit au contraire, et les produit elle seule. Cet argument devrait nous suffire. C'est assez que Dieu ait dit que tel est le rapport de la foi avec les œuvres pour que vous le croyiez sur parole, sans qu'il ait besoin de vous rendre compte de ses raisons ; mais il daigne quelquefois condescendre à nous expliquer le comment et le pourquoi : c'est ce qu'il fait ici.

Il a chargé saint Paul, dans le chapitre d'où mon texte est tiré, de réfuter cette objection : « Pécherons-nous « parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous « la grâce ? » en montrant qu'elle provient d'irréflexion et d'ignorance. Suivons cet exemple ; et montrons par le raisonnement ce que je viens d'établir par l'autorité, que pas une seule bonne œuvre n'est possible à un homme qui n'a pas cru au salut gratuit⁵¹⁷.

Avant tout, savez-vous ce que c'est qu'une bonne œuvre ? Voici sur

514 - 1Pierre II,24

515 - 1Cor. VI,20.

516 - Tite III, 2, 8.

517 - La proposition prouvée dans ce discours peut être considérée sous deux points de vue : 1° la foi au salut gratuit tend, à ne considérer même que les lois naturelles de l'esprit humain, à produire l'application aux bonnes œuvres ; 2° la foi au salut gratuit fait obtenir le don surnaturel du Saint-Esprit, qui rend l'homme capable de faire les bonnes œuvres. Dans la pratique, ces deux choses sont inséparables, et nul n'a pu éprouver cet effet de la foi sans cette action du Saint-Esprit. Dans la théorie, il est permis de les considérer isolément, et c'est ce qu'on a fait dans ce discours, où l'on montre seulement que la foi tend naturellement à produire les bonnes œuvres ; mais nul n'en pourra faire l'expérience sans le Saint-Esprit.

ce point l'enseignement de la Bible, comme de toute saine philosophie. Pour discerner si une œuvre est bonne ou si elle ne l'est pas, il ne faut pas s'arrêter à l'apparence, ni juger l'œuvre par sa forme extérieure: il faut remonter jusqu'au cœur, et juger l'œuvre par le sentiment intérieur dont elle procède et dont elle est l'expression. Une œuvre n'est bonne que si elle procède d'un bon sentiment. Et qu'est-ce qu'un bon sentiment? Il n'existe qu'un seul principe de sentiment qui soit bon en lui-même et absolument, c'est l'amour de Dieu. Tout ce qui est amour de Dieu, ou application de l'amour de Dieu, est bon; tout ce qui n'est pas amour de Dieu, ou application de l'amour de Dieu, n'est pas bon. Une œuvre n'est donc bonne que si elle procède de l'amour de Dieu. Ainsi, qu'on vous demande si un exercice de bienfaisance, un discours honnête, un acte de dévouement, une victoire remportée sur un penchant, sont de bonnes œuvres, il faut répondre: Nous ne le savons pas encore; ces œuvres peuvent être bonnes, elles peuvent aussi ne l'être pas; pour les apprécier, il faut que nous connaissions le sentiment dont elles procèdent. Si l'amour de Dieu en est le mobile, cet exercice de bienfaisance est une bonne œuvre, ce discours honnête est une bonne œuvre, cet acte de dévouement est une bonne œuvre, cette victoire remportée sur un penchant est une bonne œuvre; si l'amour de Dieu n'en est pas le mobile, alors, malgré les apparences, cet exercice de bienfaisance n'est pas une bonne œuvre, ce discours honnête n'est pas une bonne œuvre, cet acte de dévouement n'est pas une bonne œuvre, cette victoire remportée sur un penchant n'est pas une bonne œuvre, telle que l'entend l'Évangile. — Voilà donc ce que c'est qu'une bonne œuvre: une œuvre qui a pour mobile l'amour de Dieu. Une telle œuvre vous est-elle possible, à vous qui n'avez pas cru au salut gratuit? Non, répond la Bible, parce que vous ne pouvez pas aimer Dieu; et vous ne pouvez pas l'aimer, parce que, vous sentant pécheur et n'ayant pas obtenu son pardon, vous vous trouvez devant lui comme un criminel devant un juge dont il attend sa sentence de mort.

Car, quoique vous n'ayez pas cette conviction de péché qui ne vient que du Saint-Esprit, vous avez pourtant le sentiment vague que vous n'êtes pas dans l'ordre et que vous avez mérité les châtiments de Dieu. Dès lors, vous sentant mal à l'aise avec lui, et d'autant plus que vous en êtes plus près, vous tâchez de vous, en éloigner, vous le redoutez, - vous le fuyez, « vous le haïssez, » dit l'Écriture. Ce reproche vous semble outré, dur, injuste; peut-être même une âme sincère et réfléchie dira: Non, cela n'est pas, je ne hais pas Dieu; je ne l'aime

pas assez, d'accord, mais je l'aime pourtant; je trouve de la douceur à penser à lui, je bénis les richesses de sa création et les soins de sa providence; j'espère en lui, je le prie et je me sens en paix avec lui.— Hélas! Il n'est que trop facile d'expliquer comment la Bible et vous dites vrai l'un et l'autre, la Bible en disant que vous haïssez Dieu, vous en disant que vous l'aimez. Voici le mot de l'énigme: il y a deux dieux. Il y a le vrai Dieu qui a créé l'homme, et il y a le faux dieu que l'homme a créé. Il y a le vrai Dieu qui a créé l'homme, qui exige de l'homme une obéissance parfaite., qui tient « celui qui aurait observé toute la loi pour un serviteur inutile » et « celui qui a violé un seul commandement pour un transgresseur de toute la loi, » qui ne veut pas qu'un seul péché demeure impuni, et que « nul homme pécheur ne peut voir et vivre: » le Dieu saint. Et il y a le faux dieu que l'homme a créé, tel qu'il le lui fallait pour vivre et mourir tranquille dans ses péchés; un dieu fait par l'homme à l'image de l'homme, facile, indulgent, qui s'accommode aux faiblesses de l'humanité, et qui n'aura pas le courage de condamner: un dieu complaisant. La Bible, en déclarant que vous n'aimez pas Dieu, n'entend pas dire que vous n'aimez pas le faux dieu, le dieu complaisant, qu'il est impossible que vous n'aimiez pas, puisqu'étant de votre création il est nécessairement de votre goût; mais elle entend dire que vous n'aimez pas le vrai Dieu, le Dieu saint; et c'est celui-là qu'il fallait aimer, parce que c'est celui-là qui vous jugera. Cette assertion ne vous paraît fausse qu'à force d'être vraie; si vous refusez de reconnaître que vous n'aimez pas le Dieu saint, c'est pour avoir pris tant de soin de vous éloigner de lui que vous avez fini par oublier jusqu'à son nom et à son existence; si bien que lorsque vous en entendez parler, votre pensée se porte aussitôt sur votre faux dieu; et parce que vous l'aimez, lui, vous vous figurez, par la plus effroyable des confusions, que vous aimez le vrai Dieu. Il suffirait, pour détruire votre erreur, que le vrai Dieu, avec son vrai langage, sa vraie loi, son vrai tribunal, vous apparût un seul instant. En présence du Saint des saints, sondés jusqu'au fond du cœur par son œil pénétrant et terrible, trouvés tout remplis de tout ce qui attire sa colère éternelle, vous trembleriez, vous fuiriez, vous ne trouveriez pas de refuge assez écarté, vous voudriez vous enfoncer sous terre, vous vous écrieriez: « Montagnes, tombez sur nous! collines, couvrez-nous!

Voulez-vous apprendre, par l'histoire, que tel serait le sentiment de l'homme pécheur s'il voyait le Dieu saint? Regardez l'homme, au jour de sa première chute, lorsqu'il ne s'était pas encore si fort éloigné de

Dieu qu'il ne pût au moins le reconnaître. Ce même Adam qui, avant d'avoir péché, marchait dans Eden la tête levée et le cœur tranquille, après qu'il a péché que fait-il? il court se cacher dans un bois; et pour suivi dans sa retraite par cette voix familière encore, quoique naguère celle d'un père et désormais celle d'un juge: «Adam où es-tu?» il répond en tremblant: «J'ai entendu ta voix dans le jardin, et je me suis caché, parce que j'ai eu peur⁵¹⁸ » Vous de même, si vous n'en n'étiez qu'à ce premier pas où était Adam, si vous pouviez du moins reconnaître ce Dieu que vous avez offensé, vous vous cacheriez de lui parce que vous auriez peur. Et maintenant, tels que vous êtes, vous l'éprouvez, cette peur, quoique vous ne la démêliez pas distinctement en vous-même; vous vous cachez, non comme Adam dans un bois, mais dans les ténèbres de votre cœur; et n'osant ni voir Dieu, ni vous avouer que vous ne voulez pas le voir, vous enfantez une idole que vous mettez entre vous et lui, et que vous appelez de son nom.

Tel est l'état de quiconque n'a pas cru au salut gratuit. Dans cet état, pouvez-vous faire une bonne œuvre? Quoi! une bonne œuvre avec un cœur qui tremble, avec une conscience oppressée, devant un Dieu que vous fuyez! Plus de paix, plus d'amour! Si, lorsque Adam se cachait dans le bois, Dieu lui eût commandé de l'aimer, de le prier, de lui rendre grâce, de le servir, dites, le pouvait-il? Il pouvait bien dire à Dieu Jè t'aime, mais c'était désormais un mensonge; il pouvait bien lui parler à genoux, mais sans la foi de la prière; il pouvait bien rappeler ses bienfaits, mais sans reconnaissance; il pouvait bien le servir des mains; mais non plus du cœur; et si Dieu eût insisté, exigé, menacé, cette insistance n'eût fait qu'irriter Adam par le sentiment d'une impuissance à la fois criminelle et invincible, par où elle eût accru sa terreur, son éloignement, sa désobéissance, — en sorte que la loi même l'eût rendu toujours plus ennemi de la loi. Vous de même, si dans votre état actuel Dieu vous" commande de l'aimer, de lui obéir, de faire de bonnes œuvres, d'être charitables, dévoués, patients, il vous commande une chose impraticable. Vous pouvez bien céder au commandement, mais non pas obéir; faire des sacrifices, mais sans renoncement; être généreux, mais sans charité; supporter, mais sans patience; vaincre vos penchants, mais sans amour; et si Dieu insiste, s'il exige, s'il menace, cette insistance ne fera que vous effrayer, que vous irriter, que vous enfoncer toujours plus dans la désobéissance, — en sorte que «la loi même vous excitera au péché, et que le commandement, qui devait vous donner la

518 - Gen. III, 10.

vie, vous donnera la mort⁵¹⁹. » Ainsi, tombant de crainte en péché et de péché en crainte, vous enveloppant toujours plus dans votre désobéissance, non-seulement vous haïssez Dieu, mais cette haine va toujours croissant ; votre vie est un péché continu ; tels que vous êtes, vous vivriez éternellement sans pouvoir faire une bonne œuvre ; et vous en venez, à force d'endurcissement, à appeler de ce nom des œuvres d'intérêt, des œuvres de peur, des œuvres d'esclave, les seules que vous puissiez faire.

Maintenant, cet homme incapable de faire une seule bonne œuvre, comment l'en rendra-t-on capable ? Ce sera sans contredite en ôtant l'obstacle qui empêchait les bonnes œuvres. Il ne pouvait pas en faire parce qu'il n'aimait pas Dieu ; et il n'aimait pas Dieu parce qu'ayant mérité ses châtiments, il avait peur de lui. Il faut ôter cette peur, il faut dispenser du châtiment, il faut pardonner : c'est ce que fait l'Évangile. Mais il faut que ce pardon soit tel qu'il puisse ôter la peur radicalement et pour toujours. Si vous offrez à l'homme pécheur son pardon, mais à condition qu'une fois pardonné il gardera parfaitement la loi, ce pardon ne lui sert de rien, parce qu'il lui laisse la peur de tomber encore et de perdre ainsi son pardon. Ou si vous offrez à l'homme pécheur son pardon, mais à condition qu'il fera certaines bonnes œuvres et seulement après qu'il les aura faites, ce pardon aussi ne lui sert de rien, parce qu'il lui laisse la peur : c'est vous moquer de lui, c'est lui imposer une condition qu'il ne peut pas remplir ; c'est comme si vous promettiez à un aveugle de lui faire l'opération de la cataracte, à condition qu'il verra au moins certains objets et seulement après qu'il les aura vus. Il faut pardonner tout, sans condition, sans réserve, sans délai, une fois pour toutes, d'un pardon tout fait, tout acquis, où il n'y ait rien à mériter.

C'est ainsi que Dieu pardonne, selon l'Évangile, à celui qui croit en Jésus-Christ : Tu m'as offensé par tes péchés, mais moi, pour l'amour de moi, je les ai tous effacés ; je les ai expiés par le sang de mon Fils ; je les ai « éloignés de toi autant que l'Orient est éloigné de l'Occident, » je les ai « jetés au fond de la mer ; » il n'y a plus pour toi de condamnation⁵²⁰. — Est-il bien vrai ? Est-il vrai que, par une justice si différente de la justice humaine, Dieu compte pour moi l'obéissance et les souffrances d'un autre ? que pour l'amour de Jésus-Christ, sans condition, tel que je suis, mon pardon me soit accordé, entier, absolu, éternel ? et que la vie éternelle, que j'ai démeritée comme une

519 - Rom. VII, 10.

520 - Es. XLIII, 21,25 ; 1 Jean I,7 ; Ps. CM, 12 ; Michée VII,19.

récompense, me soit donnée comme une pure grâce, par la foi? Oui, cela est vrai, quoique je n'eusse jamais pu ni concevoir ni espérer rien de semblable. Cela est vrai, parce que Dieu l'a dit, et je croisée qu'il dit. Oh! la bonne, l'excellente nouvelle! C'était là ce qu'il me fallait: rien de plus, rien de moins. Le voilà satisfait, ce besoin vague qui me travaillait depuis si longtemps; je ne savais pas ce qui me manquait, mais Dieu le savait, et il vient de me le donner. Je n'avais pas la paix avec lui: il me la donne en me pardonnant. Que je le vois aujourd'hui d'un autre œil qu'auparavant! que je me sens bien avec lui! Quel était donc le sentiment qu'il a jusqu'ici trouvé en moi? n'était-ce pas de l'indifférence? n'était-ce pas de l'ingratitude? n'était-ce pas de la haine? Et comment l'aurais-je aimé, quand il me condamnait? Mais comment ne l'aimerais-je pas, quand il m'a pardonné? Oui, je l'aime, d'autant plus que je suis plus coupable et qu'il m'a plus pardonné. Je veux le voir, ce Dieu réconcilié; «m'approcher de lui, c'est mon bien, » et je ne puis en être assez près au gré de ma reconnaissance et de mon amour. J'aime aussi tout ce qui vient de lui; j'aime sa Parole, j'aime sa loi.

Autrefois, quand je la contemplais, cette loi sainte, je la trouvais toute hérissée d'armes terribles prêtes à me déchirer; je reculais avec effroi, et plus on insistait, pour en charger sur moi le joug insupportable, plus je sentais d'éloignement pour elle et pour son auteur. Mais aujourd'hui qu'elle a été dépouillée de toutes ses terreurs par un Dieu Sauveur qui s'est laissé déchirer paille à ma place, je m'approche de cette même loi; je contemple avec attendrissement, avec sympathie pour les souffrances de mon Sauveur, ces armes sanglantes qui ne seront plus tournées contre moi; je la prends moi-même, je la charge volontairement sur mes épaules; je dis: «Ton joug est doux et ton fardeau léger⁵²¹, » parce que c'est l'amour qui l'impose et l'amour qui l'accepte. Que dis-je? la loi pour moi n'est plus dans la loi, elle est tout entière dans la volonté de mon Sauveur; je la lis dans ses yeux remplis de douleur, mais encore plus remplis de réconciliation et d'amour. Regarde, semble-t-il m e dire, ce que j'ai fait pour toi: est-il quelque chose que tu puisses refuser de faire pour moi? N'aimeras-tu pas en moi ton Créateur et ton Sauveur, quand j'ai aimé en toi ma créature et mon ennemi? Ne haïras-tu pas tes péchés qui m'ont crucifié, qui ont fait souffrir à mon corps des tourments que tu n'as jamais connus, et à mon âme des angoisses que tu ne saurais imaginer? Obéis à ma loi: c'est moi qui t'en conjure, pour l'amour de

ton âme, moi qui t'ai racheté, moi qui t'ai donné la paix, moi ton Sauveur! — Non, je ne connais pas de pierre, je ne connais pas de marbre qui ne fût brisé par ce langage; et la pierre, le marbre de mon cœur en a été brisé; et le cœur de quiconque croit en sera brisé de même. Oui, parce que tu m'as donné la paix, je t'aime, Seigneur, et parce que je t'aime, je garderai tes commandements. Mon cœur enfantera naturellement et sans effort ces bonnes œuvres qu'aucun effort ne pouvait autrefois lui arracher; ou plutôt ma vie entière ne sera qu'une bonne œuvre continuelle, et je ne veux plus vivre que pour celui qui est mort pour moi. Parle, ô Dieu qui m'as sauvé! j'écoute, me voici pour faire ta volonté⁵²².

Voilà enfin un homme capable de faire de bonnes œuvres; et cet homme, qu'est-ce qui l'a rendu tel? La foi au pardon gratuit. Cette foi lui a donné la paix; par la paix, l'amour; par l'amour, l'obéissance. Ô amour saint! ô miséricorde qui purifie en pardonnant! ô sagesse divine qui, en donnant gratuitement la vie éternelle, opère par ce don gratuit le changement du cœur!

Si ces raisonnements peuvent vous laisser quelque doute que les bonnes œuvres ne soient possibles qu'à un homme qui a cru au salut gratuit, achevez de vous en convaincre par les comparaisons dont l'Écriture se sert pour démontrer comme à l'œil cette vérité.

Comparons l'homme, comme fait l'Évangile, à un arbre déraciné, dont les branches languissent, dont les feuilles se dessèchent et qui est prêt à périr sans ressource. Quel sera le meilleur moyen de faire porter des fruits à cet arbre? Sera-ce que le jardinier lui commande: Arbre déraciné et prêt à périr, porte des fruits, et alors je te planterai dans une bonne terre? ou qu'il lui parle ainsi: Arbre déraciné et prêt à périr, je te prends tel que tu es, je te mets de ma main dans une bonne terre; te voici planté, maintenant rends-moi des fruits? — C'est précisément ce que Dieu fait pour l'homme, selon l'Évangile. Il ne lui dit pas: Homme pécheur et incapable d'aimer, aime, obéis, et je t'aimerai; mais il lui dit: Homme pécheur et incapable d'aimer, je t'ai aimé le premier, je t'ai retiré de la condamnation; te voilà sauvé, maintenant donne-moi ton cœur et obéis-moi.

Voyez encore l'enfant prodigue. Si son père, le voyant frapper à sa porte, lui eût tenu ce langage: Mon fils, je veux bien te recevoir, mais non pas tel que tu es; comment t'admettre dans ma maison couvert de haillons, défait de visage, enfoncé dans des habitudes vicieuses, et le cœur éloigné de moi? non; mais va premièrement te rendre digne

de mon pardon : revêts des vêtements convenables, rétablis ta santé, entre dans des habitudes vertueuses, aime-moi ; reviens alors, et ma maison te sera ouverte, — que fût devenu le pauvre enfant prodigue ? Il faut que je revête des habits convenables, et je suis dans la misère ! Il faut que je me fasse des habitudes vertueuses, et je vis dans une société corrompue ! Il faut que je rétablisse ma santé, et ma nourriture est celle des vils pourceaux ! Il faut que j'aime mon père, et je vis sous le poids de sa colère ! je me le figure toujours le visage indigné, l'œil irrité ; et quand je frappe à sa porte, il me repousse ! Ah ! je vois trop qu'il ne me l'ouvrira jamais, que son consentement n'est qu'une cruelle raillerie, et qu'il ne me reste plus qu'à vivre comme j'ai vécu jusqu'ici. Maison paternelle, je t'ai vue pour la dernière fois : adieu pour toujours ! Aussi, que fait le père de l'enfant prodigue ? Il aperçoit son fils, « quand il est encore bien loin ; » il court au-devant de lui : Viens dans mes bras, entre dans ma maison, assieds-toi à ma table ; là, je te rendrai tout ce que tu as perdu en t'éloignant de moi ; à la place de tes haillons, tu trouveras des habits magnifiques ; à la place de cette mauvaise nourriture, une nourriture excellente ; à la place des exemples du vice, les exemples de la vertu ; à la place de ma colère, mon amour, dont je veux tellement t'environner, t'accabler, te combler que tu ne pourras me refuser le tien. — Eh bien, voilà, voilà ce que Dieu fait pour l'homme, selon l'Évangile. Il ne lui dit pas : Je te pardonnerai demain, je t'aimerai demain, quand tu auras fait quelque chose pour t'en rendre digne ; mais il lui dit : Je te pardonne aujourd'hui, je t'ai aimé quand tu étais mon ennemi, j'ai tout expié et je te reçois en grâce, tel que tu es, à l'instant même, tout souillé, tout couvert de tes péchés, afin que tu m'aimes, et qu'en m'aimant tu m'obéisses.

C'est ainsi que le raisonnement bien appliqué démontre jusqu'à l'évidence que les bonnes œuvres, loin d'être empêchées par la foi chrétienne, ne peuvent être produites que par elle. Mais pour ceux dont l'esprit est tellement fermé à la saine doctrine que ces raisonnements leur sont inintelligibles, il reste encore un argument auquel je ne sais pas ce qu'ils pourront répondre, s'ils sont sincères : c'est l'expérience.

On croit que les principes évangéliques doivent porter l'homme au relâchement dans la pratique des bonnes œuvres ? Il est facile de s'en assurer ; il ne faut que des yeux : voyez comment vivent les hommes qui ont adopté ces principes. S'ils sont plus relâchés que les autres dans la pratique des bonnes œuvres, concluez que leurs principes

portent au relâchement; s'ils y sont plus appliqués que les autres, concluez que leurs principes excitent aux bonnes œuvres. Eh bien, regardez comment vivent les chrétiens, — par où j'entends, avec l'Écriture, les hommes qui croient au salut gratuit par Jésus-Christ.

Il est peu de vrais chrétiens, je le sais, mais pour tant il en est quelques-uns; et comme ils sont disséminés dans toutes les classes, il n'est personne qui ne soit à portée, s'il veut, d'en connaître. Regardez-les: sont-ils moins zélés que les autres pour les bonnes œuvres? sont-ils moins généreux de leurs biens? moins patients dans leurs maux? moins sûrs dans leur commerce? Moins délicats dans leurs affaires? Moins empressés à rendre service? moins doux, moins sincères, moins humbles, moins désintéressés, moins actifs? vous n'oseriez le dire. Combien de fois, au contraire, ne vous entend-on pas dire, dans certains épanchements d'impartialité qui semblent vous échapper malgré vous, et combien plus souvent ne dites-vous pas au fond de votre cœur, que ces gens-là valent mieux que vous; que ce qu'ils appellent leur conversion, et qui ne vous semble qu'un jeu de leur imagination, a cependant été accompagné d'un changement dans leur caractère que vous ne savez comment expliquer; que telle personne légère, frivole, mondaine, est devenue, depuis sa conversion, grave, posée, sérieuse; que telle autre en proie à la mélancolie et à la tristesse est entrée, par sa conversion, dans le contentement et dans la paix; que ce jeune homme livré à ses mauvais penchants, donne l'exemple à tous ses amis, depuis sa conversion, de la pureté dans sa conduite et de la décence dans ses discours? À ces observations que vous avez déjà faites, ajoutez-en une autre que vous n'avez pas faite encore peut-être, mais que vous trouverez incontestable: c'est que, de tous les hommes, les chrétiens sont les seuls qui fassent des progrès. Quittez un mondain un an, deux ans, dix ans, vous retrouverez en lui le même homme: la couleur de ses cheveux changée, ses traits vieillis, que sais-je? peut-être quelques habitudes de sa vie extérieure modifiées; mais le fond de son cœur le même, les mêmes qualités, les mêmes défauts; ce qu'il est, il l'est pour toujours, — à moins qu'il ne se convertisse, — et il vérifie exactement cette parole terrible d'un auteur du siècle dernier: «On ne se corrige jamais⁵²³. » Quittez un chrétien dix ans, deux ans, un an, moins encore, vous lui trouverez des lumières nouvelles, des sentiments nouveaux, puisés à la source de la Parole de Dieu et de sa grâce. Que direz-vous de cette démonstration de faits? les faits aussi trompent-

ils? Direz-vous que ce sont des exceptions, et que les chrétiens qui sont appliqués à leurs devoirs vivent ainsi non en vertu de leurs principes, mais malgré leurs principes, et par suite d'un bon naturel? mais cela est insoutenable. Un homme ne peut pas vivre contre ses principes, parce que la vie d'un homme n'est autre chose que la manifestation de ses principes, comme le fruit que porte un arbre n'est autre chose que le dernier développement de son germe. Et d'ailleurs, regardez-y de plus près, et vous verrez que les vrais chrétiens, sans être tous également avancés dans la sanctification, sont cependant tous appliqués aux bonnes œuvres, et que ce que vous appelez exception est la règle; en sorte qu'il faut reconnaître que puisque le fruit est bon, l'arbre l'est aussi, et que puisque leurs œuvres sont saintes, leur foi tend à la sanctification.

Mais, dira-t-on, ces chrétiens ont leurs défauts: si leurs bonnes œuvres doivent nous porter à croire que leur foi est sanctifiante, leurs défauts balancent cet argument et démontrent qu'elle ne sanctifie pas. — Chrétiens! avant que de répondre à cette observation, humilions-nous jusqu'en terre en voyant que, par nos faiblesses et par nos péchés, nous prêtons des armes au monde contre le Maître qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix. Reconnaissons-le avec sincérité et avec douleur, quoique le fond de notre vie soit saint et conforme à la loi de Dieu, ce que nous pouvons dire sans orgueil, et que nous devons dire même «à la louange de la grâce de Dieu,» parce que «nous n'avons rien que nous n'ayons reçu,» cependant la nature a laissé en nous des traces profondes; le vieil homme n'est pas tué en nous, mais seulement blessé à mort; et tous les jours encore nous tombons dans le péché⁵²⁴. Mais cet aveu ne prouve que contre nous, il ne prouve rien contre la foi chrétienne; au contraire, il lui est favorable; et nous allons faire voir aux objectants que les défauts des chrétiens témoignent tout aussi clairement que leurs vertus du caractère sanctifiant de leur foi. Ceci semble un paradoxe; rien pourtant n'est plus vrai: je m'explique par une comparaison:

Un médecin prescrit à ses malades l'usage d'une certaine eau, qui, leur dit-il, les guérira radicalement» Ils en vont boire: tous en éprouvent des effets sensibles; les forces leur reviennent, le fond même de leur constitution est changé. Gloire à la vertu de l'eau et à la sagesse du médecin! Mais voici que j'apprends que tous conservent pourtant dans leur constitution nouvelle quelques traces de leur constitution première, plus légères chez les uns, plus profondes chez les autres.

524 - Prov. XXIV, 16; Eccl. VII, 90; Jacq. I, 2.

Sur ce rapport, je suis tenté de retirer quelque chose de mon admiration pour l'eau et pour le médecin. Je m'informe alors plus exactement, et j'apprends que nul des malades n'a bu toute la quantité d'eau que le médecin avait prescrite ; qu'ils en ont approché les uns plus, les autres moins, et que le même individu en approche plus dans certains jours, moins dans d'autres. J'apprends encore que si l'on divise les malades en trois classes, la première comprenant ceux en qui restent les traces les plus légères de leurs maux, la troisième, ceux en qui il en reste les traces les plus profondes, et la classe intermédiaire, les degrés intermédiaires de rétablissement, — les premiers sont ceux qui ont bu le plus de l'eau ordonnée, que les derniers sont ceux qui en ont bu le moins, et que les degrés intermédiaires de rétablissement sont exactement proportionnés à la quantité d'eau qui a été bue. J'apprends enfin que si l'on divise les journées du même individu en trois classes, la première comprenant les jours où il se ressent le moins de ses maux, la troisième ceux où il s'en ressent le plus, et la classe intermédiaire les degrés intermédiaires de son bien-être, — les premiers sont ceux où il a bu le plus de l'eau ordonnée, les troisièmes sont ceux où il en a bu le moins, et les degrés intermédiaires de son bien-être sont exactement proportionnés à la quantité qu'il en a bue. Si j'apprends cela, gloire, gloire plus que jamais à la vertu de l'eau et à la sagesse du médecin ! Les maux qui restent à ces malades en témoignent aussi clairement que les maux dont ils ont été guéris : car les maux guéris font voir combien l'on gagne à boire de cette eau, et les maux qui restent montrent combien on perd à la négliger.

Ceci peut vous faire comprendre comment les défauts mêmes des chrétiens se trouvent, si l'on en cherche les causes, rendre témoignage au caractère sanctifiant de la foi chrétienne, parce que ces défauts tiennent à un défaut de fermeté dans cette foi. Car, si l'on divise les chrétiens en trois classes, la première comprenant les plus saints, la troisième les moins saints, et la classe intermédiaire les degrés intermédiaires de sainteté, — on trouvera que les premiers sont les plus fermes dans la foi au salut gratuit, que les derniers sont les plus faibles dans cette foi, et que les degrés intermédiaires de sainteté sont exactement proportionnés aux degrés intermédiaires de fermeté dans cette foi. Et encore, si vous divisez les journées d'un seul chrétien (ce dont vous pouvez vous assurer en présentant la question à un chrétien dont la sincérité vous soit démontrée) en trois classes, la première comprenant les jours où il est le plus appliqué aux bonnes œuvres, la dernière les jours où il y est le moins appliqué, et la classe

intermédiaire les degrés intermédiaires de cette application,— les premiers sont ceux où il a contemplé sans nuage son Sauveur crucifié pour lui, ayant accompli toute la loi pour lui, ayant souffert toute la peine pour lui, et le sauvant sans ses œuvres et malgré ses œuvres ; les derniers sont ceux où un nuage s'est élevé entre son Sauveur et lui, où il s'est figuré valoir quelque chose, et où Jésus-Christ tout seul n'a pas été son espérance⁵²⁵ ; et les degrés intermédiaires de zèle pour les bonnes œuvres sont exactement proportionnés aux degrés intermédiaires de clarté et de fermeté de sa foi au salut gratuit. Gloire alors plus que jamais à la foi chrétienne ! Les défauts des chrétiens ne témoignent pas moins clairement de son caractère sanctifiant que leurs vertus elles-mêmes : car leurs vertus font voir combien on gagne à suivre cette foi, et leurs défauts font voir combien on perd à s'en écarter.

Mais si l'autorité, si le raisonnement, si l'expérience concourent à établir si clairement que la doctrine de l'Évangile ne tend qu'à la sanctification, d'où vient donc que tant d'hommes l'accusent d'une tendance contraire ? Je voudrais pouvoir n'attribuer cette accusation qu'à leur ignorance ; mais je suis contraint, par l'autorité de Jésus-Christ lui-même, de porter d'eux un jugement plus sévère.

« La lumière, dit Jésus-Christ, est venue dans le monde ; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises⁵²⁶. » Je dirai donc hardiment aux opposants : La lumière est venue parmi vous ; mais vous avez mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que vos œuvres sont mauvaises. Comme les Juifs n'accusaient le Seigneur de mensonge que précisément parce qu'il disait la vérité⁵²⁷, ainsi vous n'accusez cette doctrine de tendre au relâchement que précisément parce qu'elle tend à la sainteté. Hélas ! si elle favorisait les penchants corrompus de l'homme, rencontrerait-elle tant d'opposition ? Mais parce qu'elle est sainte, vous n'en voulez pas ; et comme il faut pourtant trouver un prétexte honnête pour la rejeter, vous imaginez de dire qu'elle est dangereuse. Dangereuse, ô mon Dieu !... oui, j'en conviens, elle est dangereuse, et plus dangereuse que vous ne pensez : dangereuse pour votre avarice, parce qu'elle vous contraindra à la générosité ; dangereuse pour votre esprit de vengeance, parce qu'elle vous contraindra au pardon ; dangereuse pour votre sensualité, parce qu'elle vous contraindra à la

525 - 2Pierre I,9.

526 - Jean III,19.

527 - Jean VIII,45

tempérance; dangereuse pour votre paresse, parce qu'elle vous contraindra à l'activité. Ah! vous avez raison de la craindre; Satan la craint plus que vous, et ces craintes ne vous viennent que de lui. Oui, Satan, partout où cette doctrine est prêchée, ton royaume est menacé; tu prévois que les lieux dont tu avais été jusqu'alors tranquille possesseur vont être envahis par la sainteté chrétienne; tu t'ébranles, tu te remues, tu t'écries; et parce que tu n'oses crier en ton propre nom, de peur que cet horrible nom n'épouvante tous ceux qui t'entendent et ne leur ouvre les yeux sur tes desseins, tu «te déguises en ange de lumière, » et tu cries que le royaume de Dieu est en péril. Mais ta feinte est inutile: nous avons appris du Dieu de vérité à démêler tes ruses; parle plus franchement, et dis que le péril n'est que pour ton royaume.

Soldats de Jésus-Christ, qui veut combattre pour lui contre son ennemi? Qui veut arracher les âmes à Satan pour les gagner à Jésus-Christ? Chrétiens, le Seigneur compte sur vous. Il vous a tous mis pour sentinelles en Israël, pour avertir, pour réveiller, pour sauver: je vous recommande les âmes de cette Église qui sont encore dans la mort. Je recommande en particulier, à chacun de vous, les âmes de ceux qui sont près de lui. Parents chrétiens, je vous recommande l'âme de vos enfants; enfants chrétiens, je vous recommande l'âme de vos parents; maris chrétiens, je vous recommande l'âme de vos femmes; femmes chrétiennes, je vous recommande l'âme de vos maris; frères et sœurs chrétiens, je vous recommande l'âme de vos frères et sœurs; amis chrétiens, je vous recommande l'âme de vos amis; maîtres chrétiens, je vous recommande l'âme de vos serviteurs; serviteurs chrétiens, je vous recommande l'âme de vos maîtres. Gagnez-les par vos discours, par vos prières, surtout par la sainteté de votre vie: enfants de la sagesse, justifiez la sagesse⁵²⁸.

Montrez- vous, avec une charitable hardiesse, tout ce que vous êtes; faites voir que ce qui vous sépare d'avec les mondains, ce n'est point une simple différence d'opinions, une nuance de sentiment, un degré de piété, c'est l'opposition éternelle et irréconciliable qui est entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan. Détruisez ce fatal préjugé, que l'Évangile n'est que le perfectionnement de la sagesse humaine, et la grâce le perfectionnement de la nature; comme si la lumière n'était que les ténèbres perfectionnées, comme si la vie n'était que la mort perfectionnée, » comme si Dieu n'était que

528 - Luc VII, 35.

Satan perfectionné! Déclarez, faites voir, que l'Évangile est une seconde naissance, et que la grâce est un renouvellement radical. Enfants de Dieu disséminés parmi les enfants du monde, que vos principes se séparent de leurs principes, votre langage de leur langage, votre vie de leur vie, comme une ligne blanche se détache sur un fond noir. Que chacun de vous soit un Évangile en action et une réponse vivante à toutes les objections, à tous les doutes; qu'en vous voyant marcher, agir, parler, on voie marcher, agir, parler une apologie de Jésus-Christ et une démonstration de la vérité. Femmes chrétiennes, «soyez soumises à vos maris comme au Seigneur;» maris chrétiens, «aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Église;» enfants chrétiens, «obéissez à vos pères et à vos mères, selon le Seigneur;» serviteurs chrétiens, «soyez soumis à vos maîtres comme à Christ;» maîtres chrétiens, «soyez équitables envers vos serviteurs, sachant que vous avez un même maître avec eux dans le ciel.⁵²⁹» Tous tant que vous êtes, soyez des modèles de bonnes œuvres en toutes choses. Devancez tous les autres en empressement pour rechercher non-seulement le bien spirituel, mais le bien temporel de tous les hommes. Confondez l'incrédulité à force de sainteté, et l'injustice à force d'amour. Si l'on se moque de vous, priez pour les moqueurs; si l'on ne vous écoute pas dans un lieu, allez dans un autre; si l'on vous maudit, bénissez; si l'on vous hait, aimez.

Et moi, que tu as envoyé dans cette Église, ô mon Sauveur, pour la réveiller et l'avertir de se retourner vers toi, soutiens-moi par ta grâce! et tandis que les chrétiens seront l'exemple du troupeau, fais du pasteur l'exemple des chrétiens! Rends-moi, comme Timothée, le «modèle des fidèles en parole, en conduite, en charité, en esprit, en foi, en pureté⁵³⁰, » en toutes choses! Instruis-moi à veiller sur moi-même et sur tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit m'a établi pasteur, pour paître ton Église que tu t'es acquise par ton propre sang⁵³¹; supportant mes travaux comme un bon soldat de Jésus-Christ⁵³²; souffrant de bon cœur, pourvu que ta parole ne soit point liée; «ne tenant compte de rien, et n'ayant pas «ma vie même pour précieuse, pourvu que j'achève «avec joie ma course et le ministère, que j'ai reçu du «Seigneur Jésus, d'annoncer la bonne nouvelle de sa

529 - Col. III, 18-IV, i

530 - 1Tim. IV, 12.

531 - Act. XX, 28

532 - 2Tim. I, 3.

«grâce⁵³³!»— afin qu'après avoir prêché l'Évangile par mes discours, et l'avoir démontré par ma vie, je puisse, quand tu me rappelleras de ce monde, assembler devant mon lit de mort tous les chefs de famille de ce troupeau, et leur dire, avec autant de vérité que saint Paul, en présence de Jésus-Christ et sur les bords de l'éternité: Vous m'êtes témoins que j'ai fait le devoir d'un pasteur fidèle; je suis net de votre sang, et du sang de vos familles!⁵³⁴

Amen.

533 - 2Tim. I,9

534 - Act. XX, 24.

La crédulité de l'incrédule

(Montauban - 1841)

Toute l'Écriture est divinement inspirée. (2Tim. III, 16.)

Mes frères,

Le ministère évangélique serait tout-puissant si nos auditeurs croyaient sans réserve à l'inspiration des Écritures; car notre prédication tout entière est tellement appuyée sur ce fondement demeure s'il subsiste et qu'elle tombe s'il lui manque. Si nous vous déclarons que l'homme est déchu, adonné au mal, incapable d'aucun bien et maudit devant Dieu, c'est qu'il est écrit :

« Il n'y a point d'homme qui fasse le bien, non, pas même un seul. Tous ont péché et sont entièrement privés de la gloire de Dieu. Quiconque ne fait pas toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi est maudit; tous ceux qui s'attachent aux œuvres de la loi sont sous la malédiction. »

Si nous vous déclarons que, perdus par nos œuvres, nous pouvons être sauvés par la grâce de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, c'est qu'il est écrit : « Vous avez été sauvés par grâce, par la foi; non point par les œuvres, afin que nul ne se glorifie. Étant justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption qui est en Jésus-Christ, lequel Dieu a établi de tout temps pour être une victime de propitiation par la foi en son sang. Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi. » Si nous vous déclarons que cette foi qui justifie sans les œuvres peut seule enfanter les bonnes œuvres, et

qu'il n'y a point de salut sans le changement du coeur et la sainteté de la vie, c'est qu'il est écrit :

« Nous sommes l'ouvrage de Dieu, étant créées en Jésus-Christ pour les bonnes oeuvres, afin que nous marchions en elles. Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur. Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans mon royaume, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est aux cieux. »

Si nous vous déclarons que celui qui nous rachète par son sang n'est rien moins que le Fils unique de Dieu, le Seigneur, Jéhovah, le Créateur du ciel et de la terre, c'est qu'il est écrit: « Le Verbe était au commencement avec Dieu, et le Verbe était Dieu; toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Il est le premier et le dernier, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, notre Seigneur et notre Dieu, Dieu sur toutes choses, éternellement béni. Amen! » Si nous vous déclarons que nous avons besoin d'une nouvelle naissance que le Saint-Esprit peut seul produire en nous, et que cet Esprit est promis à tous ceux qui l'implorent au nom de Jésus-Christ, c'est qu'il est écrit: « il vous faut à être né de nouveau; nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il n'est né d'eau et d'Esprit. Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom du Seigneur Jésus-Christ, pour la rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit; car la promesse est faite à vous et à vos enfants, et à « tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à soi. » Enfin, si nous vous déclarons que le salut est, du commencement à la fin, l'oeuvre et le don de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, c'est qu'il est encore écrit: « Élus selon la prescience de Dieu le Père, par l'Esprit de sanctification, pour obéir à Jésus-Christ et pour obtenir l'aspersion de son sang. Qui est-ce qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu? Car de lui, par lui et pour lui sont toutes choses. À lui soit gloire éternellement! Amen. »

C'en serait assez pour que vous fussiez pleinement convaincus, si la Bible était pour chacun de vous, à ce qu'elle est véritablement, la parole de Dieu et non « une parole d'homme. » Car alors, dût la doctrine vous en paraître étrange, vous l'accepteriez de confiance, sur la foi de Dieu, puisqu'il est juste que la raison de la créature se soumette à la raison du Créateur. Mais, hélas! à quoi bon se flatter? Que de chrétiens, que de protestants qui ne croient pas fermement à l'inspiration des Écritures, et qui nous diraient volontiers, s'ils osaient avouer hautement des sentiments qu'on cherche ordinairement à cacher: Nous voyons bien dans la Bible ce que vous nous dites; mais

la Bible est-elle en effet tout ce que vous la croyez ? et qui nous assure qu'elle ne soit pas sortie de la main des hommes ? C'est à vous qui tenez en secret ce langage que je m'adresse aujourd'hui. Je sais bien qu'un ministre de Jésus-Christ doit en général invoquer l'autorité divine de la Bible et non la prouver, et que le meilleur moyen de vous la faire reconnaître pour « l'épée du Saint-Esprit, » c'est de vous en percer le cœur. Mais je crois utile de montrer une fois à ceux qui ont le malheur de douter que la Bible possède des marques d'inspiration tout autrement évidentes qu'ils ne l'ont jamais pensé peut-être ; et quant à ceux qui sont déjà tout persuadés là-dessus, je n'aurai pourtant pas parlé en vain pour eux, s'ils reconnaissent encore mieux par ce discours, comme Théophile par l'Évangile de saint Luc, « la pleine certitude des choses dont ils ont été informés. »

Ceux qui doutent ont coutume de s'en prendre à leur intelligence. L'Évangile parle à votre conscience, il remue votre âme, votre cœur à demi gagné ne demanderait qu'à se rendre ; mais l'intelligence n'est pas satisfaite, et la foi ne va pas, selon vous, sans une sorte de crédulité. Eh bien, n'en appelons, si vous le voulez, qu'à l'intelligence, et laissant à l'écart ces preuves de sentiment qui sont les plus puissantes de toutes, montrons que cette crédulité que vous prêtez au croyant se trouve au contraire du côté de l'incrédule.

J'ai l'air d'avancer un paradoxe. Comment serait-on crédule en ne croyant pas ? Qu'on nomme l'incrédulité présomption, abus de la raison, cela se conçoit ; mais l'appeler crédulité, c'est un contre-sens. Je l'appelle crédulité, et croyez que je ne fais point ici un jeu de mots ; je parle sérieusement et je nomme chaque chose par son nom. L'incrédule ne croit pas, dites-vous ? Il ne croit pas ce que croit le chrétien ; mais il croit à son tour autre chose que le chrétien ne croit pas. La Bible existe. Elle vient de quelque part, de Dieu ou des hommes. Le chrétien dit : Elle est de Dieu et non des hommes ; c'est la croyance du chrétien. L'incrédule dit : Elle est des hommes et non de Dieu ; c'est la croyance de l'incrédule. Chacune de ces deux croyances a ses difficultés. Quelque position que nous prenions, il y aura partout des obscurités pour nous, parce qu'étant des êtres créés, nous ne nous trouvons pas placés dans ce centre éternel des choses duquel seul on peut les contempler toutes sans éclipse ; il faut être au soleil pour ne voir point d'ombres. Cela étant, comment un homme sage doit-il se déterminer entre la foi et l'incrédulité ? Il doit choisir, entre ces deux croyances, non celle qui est exempte de toute difficulté, ce serait poursuivre une chimère, mais celle qui en offre le

moins. La croyance du chrétien a des difficultés, dites-vous, et là-dessus vous rejetez l'Évangile. Mais les difficultés de votre propre croyance, qu'en faites-vous? Que si vous veniez à comprendre aujourd'hui que les premières sont beaucoup moins considérables que les secondes, ne serions-nous pas fondés à dire alors que la crédulité est du côté de l'incrédule? Eh bien, ce que je viens de supposer, c'est la vérité même; les choses que le chrétien croit et que l'incrédule nie, sont beaucoup moins incroyables que celles que nie le chrétien et que croit l'incrédule; ou pour parler plus exactement, les unes n'ont d'obscurités que celles auxquelles on doit s'attendre sur un tel sujet, tandis que les autres renferment des absurdités auxquelles un homme de sens ne pourra croire qu'à la condition de fermer les yeux.

Cette assertion sera trouvée vraie par quelque côté qu'on regarde la Bible. Mais, pour être plus clair, prenons-en un seul sur lequel nous concentrerons toute notre attention. Choisissons les prophéties, et plus spécialement celles qui annoncent le Messie dans l'Ancien Testament, et montrons que ce que croit le chrétien au sujet des prophéties est infiniment plus facile à admettre que ce que croit l'incrédule sur le même article.

Que croit en effet le chrétien au sujet des prophéties? Il croit qu'il y a dans l'Ancien Testament des prédictions qui se sont accomplies en Jésus-Christ, cinq cents, huit cents, mille, quinze cents ans après qu'elles avaient été écrites, ce qu'il explique en disant que «la prophétie n'a point été apportée autrefois par la volonté humaine, mais que les saints hommes de Dieu ont parlé, poussés par le Saint-Esprit.» Cette croyance a ses points obscurs, nous en convenons. C'est une chose étonnante que le souverain maître du monde ait daigné se révéler à ses créatures égarées, coupables, rebelles. C'est une chose étonnante que, résolu de nous parler, ce Dieu qui tient à sa disposition les cieux et la terre, ait choisi pour son organe de pauvres hommes pécheurs. C'est une chose étonnante qu'il ait pris tous ses prophètes chez un des peuples les plus ignorés de la terre, et qu'après avoir attendu deux mille ans pour appeler ce peuple à l'existence dans la personne d'Abraham, il en ait attendu deux mille autres pour lui donner le Messie qu'il lui avait promis, C'est une chose étonnante que ces prophètes aient été tout à la fois sujets aux mêmes infirmités «que nous» et dépositaire de la vérité divine, et qu'il y ait tant de différence et tant de ressemblance tout ensemble entre leurs écrits et ceux des autres hommes. Et que de sujets d'éton-

nement encore! Véritablement, la persuasion du chrétien sur l'inspiration des prophètes a de grands mystères. Mais elle n'a pourtant rien de contraire à aucun principe incontestable ni à aucun fait démontré. Car, remarquez-le bien, tout ce qu'elle a de difficile à admettre se rapporte à la volonté de Dieu, à ses desseins et, si l'on ose ainsi parler, à son caractère, c'est-à-dire à des choses qui appartiennent au monde invisible et sur lesquelles nous pouvons aisément nous tromper, parce qu'elles ne tombent pas sous l'observation et n'entrent pas dans le domaine de l'expérience. Si je crois que Dieu a voulu se révéler au genre humain en inspirant des prophètes, libre à vous sans doute de penser qu'il ne l'a pas voulu, et que ni ce but ni ce plan ne s'accordent avec sa sagesse ou avec sa grandeur. Mais que pouvez-vous affirmer là-dessus? Êtes-vous entré dans les conseils de Dieu? Connaissez-vous à fond ses pensées? Vous n'avez à m'opposer que vos idées et vos conjectures. Il me semble, je présume, je sens, je suis porté à croire, voilà le seul langage qui vous soit permis en combattant ma persuasion; et vous ne sauriez aller plus loin, nier absolument, taxer ma foi d'erreur manifeste et de déraison, sans vous rendre coupable vous-même d'une étrange témérité. En peut-on dire autant de votre persuasion, à vous qui croyez que les prophètes n'ont pas été inspirés? Non, et vous allez vous convaincre qu'elle est contraire, je ne dis pas à des conjectures sur le monde invisible, mais à ce qu'il y a de plus certain et de mieux constaté dans le monde visible, mais aux données les plus positives de l'observation, de l'expérience et de l'histoire.

Car, que croit l'incrédule au sujet des prophéties? Membres de cette assemblée qui ne voulez pas que les écrivains de l'Ancien Testament aient été inspirés de Dieu, comment expliquez-vous l'accomplissement de leurs prédictions? Car enfin, qu'il y ait dans l'Ancien Testament des prédictions relatives à un prophète futur, et que l'histoire de Jésus-Christ, telle qu'elle nous est rapportée dans le Nouveau Testament, réponde à ces prédictions, c'est un fait incontestable pour quiconque a des yeux. Nous en rendons raison sans peine par l'inspiration, mais vous, qui ne l'admettez pas, quelle autre explication avez-vous pour le rapport que vous ne pouvez méconnaître entre la prophétie et l'événement?

Vous trouvez la question bien pressante. Votre explication, votre explication.... mais vous n'en avez peut-être aucune. Vous n'avez peut-être jamais cherché la solution de ce problème, jamais songé qu'il y eût là un problème à résoudre. Il vous a paru impossible que

Dieu inspirât des hommes pour prédire l'avenir, et vous vous êtes contenté d'affirmer cette impossibilité bien fort, sans vous mettre en peine de savoir si l'histoire et la Bible ne prouvent pas que Dieu a fait ce que vous déclarez hardiment qu'il ne saurait faire. S'il en est ainsi, vous avez agi comme ce campagnard qui, entendant soutenir que la terre se meut autour du soleil, répond : « Impossible ! je vois le soleil a se lever et se coucher, et pour certain je sens que la terre est ferme sous mes pieds. » Vous lui apportez des preuves, vous lui citez des observations qui démontrent que les apparences lui font illusion, et que c'est la terre qui tourne et non le soleil. « Impossible ! répond-il encore ; je vois, je sens qu'il en est autrement. » C'est un parti pris, c'est une fin de non-recevoir qu'il oppose à tous vos arguments ; en vain sont-ils irrécusables, il n'a point d'yeux pour voir, point d'oreilles pour entendre. Je vous le demande, lequel est le plus crédule, ou ce paysan, incrédule au mouvement de la terre et qui ne veut rien savoir contre son opinion arrêtée, ou vous, croyant à ce mouvement à cause de ce que VOUS avez observé, vu, entendu ?

Par une raison semblable, si vous n'avez pu même pris le soin d'examiner le problème des prophéties, le crédule, entre nous deux, ce n'est pas moi, qui regarde, qui écoute, et qui, ne prenant conseil que des faits, les laisse sans résistance me conduire où ils voudront ; mais c'est vous, qui n'avez point d'yeux ni d'oreilles pour cet examen, et qui vous formez, avant de consulter les faits, une opinion que vous ne leur permettez pas ensuite d'ébranler. Et comme les sages de ce monde accusent les serviteurs de Dieu de mysticisme, j'ajouterai que, si le mystique est un homme qui se conduit par des sentiments vagues et indéfinissables plutôt que par des raisons claires et solides, le mystique, entre nous deux, ce n'est pas moi, qui crois à l'inspiration des prophètes, comme Newton au mouvement de la terre, parce que je n'ai pas d'autre manière de faire droit aux données de l'observation ; mais c'est vous, qui laissez entraîner à une opinion contraire par des motifs, dirai-je ou par des instincts tels que ceux-ci : Je ne puis concevoir, indigne de Dieu, impossible. Je parle à des hommes qui connaissent l'histoire des sciences. N'est-il pas vrai que le jour où elles ont commencé de mériter leur nom est celui où le grand Bacon a posé cette règle féconde : « Observe d'abord les faits, et cherche ensuite la théorie qui les explique le a mieux, » tandis qu'on avait coutume jusqu'à lui d'imaginer d'abord une théorie, avec laquelle on conciliait ensuite les faits comme on pouvait et si on pouvait ? Eh bien, je procède en religion selon la méthode de Bacon, donnant

l'observation pour base aux principes, et vous procédez selon l'ancienne méthode, imaginant les principes à l'avance sans égard pour l'observation.⁵³⁵

Mais je vous fais tort. Vous avez cherché, vous avez trouvé un moyen d'expliquer sans intervention divine l'accord de l'événement avec la prophétie. Voyons cette explication, et sachons si elle est plus croyable que celle du chrétien.

Nous direz-vous que l'événement a pu cadrer avec la prophétie fortuitement et sans combinaison ? Par un coup du hasard, auquel la prévoyance humaine a pu venir en aide, certaines prédictions des prophètes juifs se trouvent accomplies en Jésus-Christ, comme elles auraient pu s'accomplir dans un autre, et comme on les trouverait peut-être en effet accomplies ailleurs, si l'on cherchait bien. Cette coïncidence, qui ne serait pas rigoureusement impossible quelque abondante et quelque précise que fût la prédiction, est rendue ici plus croyable par le langage voilé et métaphorique des prophéties, qui laisse beaucoup de latitude dans l'application qu'on en voudra faire. Est-ce là votre explication, une rencontre fortuite ? Examinons-la sans prévention.

J'accorde que l'on voit en ce genre des choses singulières et comme des caprices de la fortune, dans lesquels nous ne songeons pas plus que vous à chercher une intervention divine. Et sans m'arrêter à cette réponse de l'oracle de Delphes à Crésus : « Si tu fais la guerre à Cyrus, tu ruineras un grand empire, » prédiction qui fut réalisée par la chute de Crésus lui-même, mais qui était conçue de telle sorte qu'elle ne pouvait guère manquer de se réaliser d'un côté ou de l'autre ; ni à ce passage du tragédien Sénèque où l'on a cru trouver annoncée la découverte de l'Amérique ; ni à cet endroit du Tasse dans lequel on a voulu voir un pressentiment de la révolution française, je vais droit au fait le plus étrange de cette nature qui me soit connu dans l'histoire ancienne ou dans l'histoire moderne : je veux parler de la prédiction de Vettius Valens. L'augure Vettius Valens, qui a vécu environ cent ans avant Jésus-Christ, paraît avoir déclaré que s'il était vrai que Romulus, consultant le vol des oiseaux avec son frère Remus, eût vu douze vautours, ce signe devait marquer que la puissance romaine durerait douze siècles. Or, depuis la fondation de Rome qu'on place vers l'an 753 avant J.-C., jusqu'à la chute de l'empire d'Occident qui arriva en 475, il s'est écoulé en effet à peu près douze cents ans.

535 - NdÉ : Allusion aux philosophes grecs et à l'école Scholastique.

Le grammairien Censorinus qui nous rapporte ce fait n'est pas suspect de fraude, puisqu'il a écrit lui-même longtemps avant la chute de l'empire. Il s'appuie d'ailleurs sur le témoignage de l'historien Varron, et personne, que nous sachions, n'a soupçonné d'interpolation dans cet endroit. On ne peut donc guère s'empêcher de reconnaître ici quelque chose de singulier; et sans discuter l'opinion de certains théologiens qui admettent une intervention de l'esprit malin dans les oracles de l'antiquité, je consens à ne voir ici avec vous qu'un jeu de la fortune, qui, tout en laissant tomber à terre la multitude des pressentiments et des présages qui ont cours dans le monde, s'amuse, si l'on peut ainsi parler, à en vérifier quelques-uns. On oublie tous les autres, et l'on ne retient que ceux-là.

Mais vous devez convenir aussi qu'il pourrait y avoir telle prophétie trop précise et trop abondante pour qu'on pût la comparer à celle de Vettius Valens et en expliquer l'accomplissement par une rencontre fortuite. Sans doute, cet accomplissement n'est pas rigoureusement impossible, si l'on entend seulement par là qu'il n'implique pas contradiction; mais il peut être néanmoins tellement incroyable qu'un homme raisonnable n'y croira jamais. Il n'est pas non plus rigoureusement impossible que «des caractères d'imprimerie projetés au hasard donnent une *Énéide*⁵³⁶ tout arrangée;» et cependant, si l'on venait vous dire que cela est arrivé, a vous ne daigneriez par faire un pas «pour vérifier le mensonge⁵³⁷». Supposez, par exemple, qu'au lieu de s'être accompli au milieu d'une foule de présages démentis par l'événement, et dès lors tombés dans l'oubli, l'augure de Vettius Valens fasse partie d'une longue série de présages, qui aient commencé avec la fondation de Rome; qui aient passé de main en main en se développant et en s'éclaircissant de siècle en siècle; qui aient été recueillis l'un après l'autre dans des livres gardés avec des précautions infinies; qui aient marqué la chute de l'empire romain, en entrant dans le détail des événements qui devaient la préparer, l'accompagner et la suivre; et qui aient fini par se réaliser tous à l'époque annoncée, sans qu'on en puisse trouver un seul en défaut: dans cette supposition, la rencontre fortuite vous satisferait-elle encore? Ne l'appelleriez-vous pas impossible, insoutenable, absurde? Eh bien, nous avons tout cela, nous avons plus encore dans la prophétie messianique de l'Ancien Testament.

Cette prophétie part de la vocation d'Abraham, disons mieux, de la

536 - NdÉ: Poème épique de Virgile au sujet du Troyen Énée, fondateur de Rome.

537 - Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*.

création du monde. Dès l'ouverture de la Genèse, aussitôt après la chute de l'homme, une délivrance est annoncée, mais obscurément et dans un avenir lointain : « la semence de la femme brisera a la tête du serpent⁵³⁸, » et le sacrifice d'Abel préfigure l'immolation d'une victime future. Puis, quand la terre se repeuple après le déluge, Dieu daigne promettre encore à Noé, père de la race nouvelle, une bénédiction spirituelle, dont le salut qu'il vient de trouver dans l'arche lui est un gage sensible⁵³⁹. Cette Bénédiction doit se perpétuer dans la famille de Sem, son fils, en attendant qu'elle s'étende aussi à celle de Japhet. Comme Abel, Noé répond à la promesse par le sacrifice⁵⁴⁰. Cela vous paraît encore obscur, mais avancez. Abraham vient au monde deux mille ans après la création, et deux mille ans avant Jésus-Christ ; et Dieu traite avec lui une alliance garantie par un signe visible⁵⁴¹, et toujours appuyée sur le sacrifice⁵⁴².

C'est alors que le réparateur à venir commence à être plus clairement prédit, ainsi que l'oeuvre qu'il doit accomplir. Le pays et le peuple du Messie sont déjà marqués au XII^e chapitre de la Genèse. Il doit naître dans la famille d'Abraham et dans le pays de Canaan, que Dieu donne à Abraham tout exprès, non pour lui, mais pour sa postérité, et plus de quatre cents ans à l'avance. C'est cette promesse qui conduit Abraham en Palestine ; c'est elle qui y ramène ses descendants après un exil de plusieurs siècles en Égypte ; c'est elle enfin qui sert de fondement à l'histoire du peuple juif, disons mieux, c'est elle qui forme seule ce peuple, ce qui a fait dire à Pascal : « Il y a a bien de la différence entre un livre que fait un particulier et qu'il jette parmi le peuple, et un livre qui u fait lui-même un peuple. Otez de l'histoire romaine l'augure de Vettius Valens, qu'est-ce qu'elle y perd ? rien qu'une anecdote intéressante, et bien des gens ont appris l'histoire romaine sans avoir entendu parier de Vettius Valens. Mais l'histoire des Juifs sans le Messie, c'est un corps sans âme, je ne dis pas assez, c'est une contradiction dans les termes. Les Juifs sont le peuple du Messie ; et sans la prophétie du Messie vous ne pouvez expliquer ni

538 - Gen. III, 15 ; Ap. XII, 9 ; 1 Jean III, 8.

539 - Gen. IX, 26, Ql. Un examen attentif de cette prédiction fait reconnaître qu'il y est question essentiellement de bénédictions spirituels. Remarquez que le nom qui est ici donné au Dieu de Sem est celui de Jehovah, que Dieu n'a pris qu'en se révélant aux hommes et en traitant alliance avec eux (Exode III, 15). Il ne le porte pas au verset suivant, dans la promesse qui est faite à Japhet.

540 - Gen. VIII, 20.

541 - Gen. XVII, 4-10.

542 - Gen. XV, 8, 9. Ici c'est Dieu lui-même qui prescrit le sacrifice. - Voyez Ps. L, 5.

l'origine, ni le développement, ni l'établissement, ni les destinées, ni la religion, ni les coutumes, ni les lois de ce peuple unique, dont le caractère distinctif a toujours été, est encore aujourd'hui, d'attendre le Messie. Ici donc vous avez une prophétie compacte, immense, séculaire, comprenant les quatre mille ans qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ. Et pourtant je n'en ai montré que les premières lueurs. Laissez-le croire, « ce jour du Christ » dont le seul crépuscule a suffi à Abraham pour le faire « tressaillir de joie⁵⁴³ ; » et vous le verrez grandir jusqu'à ce qu'il brille en son midi, et qu'il enveloppe de ses rayons la terre entière. Après Abraham, vous pouvez suivre le cours de la prophétie, se déroulant d'âge en âge et de prophète en prophète durant deux mille ans, jusqu'à ce qu'elle vienne enfin aboutir à Jésus-Christ, en qui elle s'accomplit tout entière, et dont le nom signifie en grec Jésus Messie. Chacun des écrivains de l'Ancien Testament semble n'arriver à son tour que pour ajouter une ligne à ce tableau, où vous pouvez lire successivement dans lequel des peuples sortis d'Abraham, dans quelle tribu de ce peuple, dans quelle famille de cette tribu, dans quel lieu, dans quel temps le Messie doit paraître, avec tout ce qui doit lui arriver et la révolution unique qu'il doit opérer dans le monde.

Car autant la prophétie messianique est étendue, autant elle est précise. C'est peu qu'elle embrasse un si grand nombre de siècles, et qu'elle demeure dans tous les temps semblable à elle-même qu'un apôtre a pu la définir tout entière « le témoignage de Jésus⁵⁴⁴ ; » il faut ajouter qu'elle entre dans le détail des faits, et qu'elle déclare jusqu'aux moindres circonstances dans les plus grands événements. Non contente d'annoncer un Messie et son royaume, elle prend soin de caractériser ce Messie par des signes si peu équivoques qu'il ne faudra qu'avoir des yeux pour le reconnaître lorsqu'il sera venu. Savez-vous qu'on pourrait composer une histoire anticipée du Christ avec les seules prédictions de l'Ancien Testament ? Savez-vous que Daniel désigne le nombre des années qui s'écouleront depuis un édit autorisant les Juifs à rebâtir leur Ville, jusqu'à l'apparition du Messie, soixante-dix semaines⁵⁴⁵ ; Aggée, un édifice où il doit se montrer, et qui doit être détruit bientôt après sa mort, le second temple⁵⁴⁶ ;

543 - Jean VIII, 56.

544 - Apoc. XIX, 20.

545 - Dan. IX, 24-27.

546 - Agg. II, 6-9 ; Dan. IX, 27.

Michée, la ville où il doit naître, Bethléhem⁵⁴⁷; plusieurs prophètes, la ligne de ses ancêtres, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, et ainsi en suivant jusqu'à David et au-delà; d'autres enfin, les faits de sa vie et les circonstances de sa mort, les trente pièces d'argent dont on doit payer son sang, l'ânon sur lequel il doit entrer dans Jérusalem, le vinaigre mêlé de fiel dont il doit être abreuvé dans sa soif⁵⁴⁸ et les événements mêmes qui doivent précéder son ministère, comme l'envoi d'un précurseur⁵⁴⁹, ou suivre sa mort, comme la rejection des Juifs et la vocation des Gentils⁵⁵⁰? Mais des prédictions si nombreuses et si disséminées ne sont pas faciles à recueillir et à comparer avec l'événement. Pour que vous puissiez vérifier par vos propres yeux ce que je viens de dire sur la spécialité⁵⁵¹ de certaines prophéties, je veux me borner à deux endroits de l'Ancien Testament que je vous invite à lire vous-mêmes, le psaume XXII^e et le chapitre LIII^e d'Ésaïe.

Dans le psaume XXII^e, vous entendez le Messie priant ainsi: « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as tu abandonné? » Vous le voyez dans une affreuse agonie, les mains et les pieds déchirés, entouré de méchants qui insultent à son supplice, et qui disent en branlant la tête: « Il s'abandonne à l'Éternel; que l'Éternel le délivre et le retire, puisqu'il prend son bon plaisir en lui. » Ses vêtements sont partagés entre ses meurtriers, et ils jettent le sort sur sa robe, Toutefois Dieu le délivre, et le souvenir de son abaissement deviendra pour toutes les nations une occasion de se convertir et de se prosterner devant le Seigneur, dont le règne s'établira sur toute la terre par cet étrange commencement. Mais cela même est peu de chose auprès du LIII^e chapitre d'Ésaïe, que la pieuse antiquité a nommé un cinquième Évangile. Là vous trouvez annoncés les paradoxes de l'histoire messianique, s'il est permis d'appeler ainsi certains traits qui doivent se trouver rassemblés dans la personne et dans l'histoire du Messie, et qui paraissent si opposés entre eux qu'on à peine à concevoir comment ils pourront subsister ensemble. Il est le serviteur de l'Éternel; il doit être fort exalté, glorifié, élevé au-dessus des nations et des rois eux-mêmes⁵⁵²; et pourtant il est le plus méprisé, le plus

547 - Mich. V, 2.

548 - Ps. XLI,9; Zach. XI, 49, 13; IX, 9; Ps. LXIX, 99.-

549 - Mal. III, 1; És. XL, 3-5.

550 - Es. XLIX, 5-7.

551 - NdÉ: C'est-à-dire les détails précises.

552 - Le fragment d'Ésaïe que nous rappelons ici commence au chapitre LII, v. 18. C'est de 18 qu'on aurait dû faire partir le chapitre LIII.

rejeté d'entre les hommes, jusque-là qu'on se détourne pour ne pas le voir. Frappé comme un criminel indigne, abandonné des hommes, et en apparence de Dieu même, il doit s'offrir en victime pure d'expiation pour les péchés de ses disciples et pour ceux de tout le monde. Condamné par une sentence inique, et pressé d'injustes réclamations, il subira son supplice sans se plaindre, sans répondre, comme un agneau qu'on mène à la boucherie. Il est mort, et le voici qui vit éternellement; il a été mis au rang des malfaiteurs, et le voici qui est justifié et couvert de gloire. Cette ignominie et cette gloire se touchent, et destiné à être enseveli avec les méchants parmi lesquels il a péri, il est déposé dans le sépulcre honorable réservé au riche. Enfin, après avoir été rejeté et mis en langueur durant sa vie, il sera cru et honoré après sa mort; c'est quand tout semblera perdu que son triomphe sera complet, et qu'il sera élevé parmi les hommes comme leur libérateur et leur Sauveur.

Maintenant, je vous le demande au nom de la candeur et de la bonne foi, si tout cela s'est accompli en Jésus de Nazareth, comme vous le savez et comme vous pouvez achever de vous en convaincre en lisant le Nouveau Testament, tout, depuis les événements les plus considérables jusqu'aux moindres détails, et depuis les circonstances les plus communes jusqu'aux singularités les plus incroyables; si nous pouvons vous défier de nous montrer dans tous les signes que l'Ancien Testament a donnés pour reconnaître le Messie un seul trait qui soit contredit par l'histoire de Jésus-Christ, - osez-vous parler encore de rencontre fortuite? Sont-ce là de ces prédictions vagues et générales, que le hasard a pu se charger de réaliser, et auxquelles on pourrait trouver quelque autre accomplissement en cherchant bien? Mais trouvez-m'en donc un autre, ou seulement l'ombre d'un autre! Vous avez tout le champ de l'histoire devant vous. Montrez-moi dans toutes les annales du genre humain un autre que Jésus-Christ, en qui ces traits, qui ne sont après tout qu'une faible portion de la prophétie, se trouvent rassemblés tant bien que mal: un homme qui soit né sur la terre de Canaan, à Bethléhem, dans la famille de David, 490 ans après un édit qui rétablissait les Juifs, au temps que le second temple était debout, mais peu avant sa destruction; un homme qui, rempli de sagesse, de justice et de vérité, ait été méconnu, trahi par un ami, vendu pour trente pièces d'argent, abreuvé de vinaigre dans sa soif, crucifié comme un brigand et pourtant enseveli comme un riche; enfin, qui se soit vu tout ensemble le plus abaissé des hommes et le plus honoré, et qui, rejeté de son vivant, cru seulement après sa mort,

ait opéré dans le monde une révolution universelle, et fondé sur la terre un royaume qui subsiste et qui s'étend sur les ruines des plus puissantes monarchies!

Je sais bien ce qu'on a répondu à cela, et c'est la seule réponse qu'on puisse tenter d'y faire. Les prophéties, dit-on, ne sont pas aussi claires que je les suppose, et au lieu qu'elles auraient dû être conçues en termes aussi lucides que l'histoire, elles sont enveloppées pour la plupart d'un langage mystérieux et figuré, et d'ailleurs engagées de telle sorte dans le récit des événements contemporains qu'on à peine à démêler le présent d'avec l'avenir. Que le langage de la prophétie ne soit pas aussi lucide que celui de l'histoire, je l'accorde; et cela devait être, par la raison toute simple que la prophétie n'est pas de l'histoire, non plus que l'histoire n'est de la prophétie. Mais je soutiens, et cela suffit à mon dessein que, telles qu'elles sont, elles ont assez de clarté, non-seulement pour qu'on puisse, après l'événement, reconnaître qu'elles l'avaient annoncé, mais encore pour qu'on ait pu, avant l'événement, le pressentir d'après la prophétie. À défaut de la preuve que j'en pourrais donner par l'examen de la prophétie, j'en donne une autre plus courte et plus décisive: c'est que ces mêmes prophéties, qui ne sont pas comprises de vous aujourd'hui, l'ont été avant l'événement, oui, avant la venue de Jésus-Christ, par les Juifs auxquels elles étaient adressées.

Ils avaient compris d'abord qu'il devait venir un Messie au monde, puisqu'ils l'ont toujours attendu, comme ils l'attendent encore, sur la foi de leurs prophètes. Ils avaient compris que ce Messie devait sortir de David; car ils l'appelaient, nous le voyons dans le Nouveau Testament, comme ils l'appellent encore, le fils de David. Ils avaient compris qu'il devait naître à Bethléhem; car leurs docteurs le firent connaître à Hérode par la prophétie de Michée, et c'est pour cela qu'Hérode massacra les enfants de Béthléhem. Ils avaient compris même que le Messie devait naître dans le temps auquel Jésus-Christ est né. Ils l'avaient si bien compris, et depuis si longtemps, que leur sentiment sur ce point s'était communiqué aux nations voisines et dans toute l'étendue de l'empire romain. L'histoire du Nouveau Testament nous montre cette attente généralement répandue chez les Juifs, et les historiens profanes eux-mêmes nous font connaître que le bruit en était venu jusqu'à Rome, où l'on ne savait qu'en penser. Témoin ce fameux passage de Tacite, dans son récit du siège de Jérusalem: «S'il a en faut croire un grand nombre d'hommes, il était écrit dans les anciens livres des prêtres que dans ce même temps

l'Orient devait acquérir la prépondérance, et l'empire échoir à des hommes sortis de la Judée⁵⁵³. » Ce témoignage est corroboré par celui de Suétone, qui dit en parlant également du règne de Vespasien : « C'était une opinion ancienne, constante et répandue dans tout l'orient, que les devins promettaient l'empire pour cette époque à des hommes sortis de la Judée⁵⁵⁴. »

Après cela, j'ai droit de conclure que les prophéties de l'Ancien Testament ne sont pas si obscures qu'on ne puisse affirmer qu'elles s'accordent avec l'histoire du Nouveau; et cet accord, une fois reconnu, ne peut pas s'expliquer par une coïncidence fortuite. La prophétie est à la fois trop considérable et trop circonstanciée. Pour moi du moins, je déclare, après y avoir mûrement réfléchi, que ne voir dans le rapport de l'événement avec la prophétie qu'une coïncidence fortuite, ce serait admettre une supposition si déraisonnable, qu'entre elle et les difficultés de la foi je ne balance point; et si je n'ai pas d'autre explication pour l'accomplissement des prophéties, je suis contraint d'être croyant pour n'être pas crédule.

Reste à savoir si, tout en admettant ici une combinaison intelligente, on ne devrait pas attribuer cette combinaison aux hommes plutôt qu'à Dieu. Des hommes intéressés à nous faire croire que Jésus-Christ avait été annoncé depuis des siècles, n'auraient-ils pas tellement disposé de la prophétie ou de l'événement, qu'il; les missent en harmonie l'un avec l'autre? Cela pouvait se faire de deux manières. Si la prophétie existait déjà dans l'Ancien Testament, les apôtres ont pu arranger les événements tout exprès pour la réaliser; ou si la prophétie n'existait pas, ils ont pu la composer, après les événements accomplis, tout exprès pour qu'elle parût les annoncer. Au surplus, on ne leur en fait pas un crime; s'il y a eu de la fraude chez eux, c'était une fraude désintéressée, une *fraude pieuse*.

Une fraude pieuse! Que cette association de mots sonne mal à des oreilles chrétiennes! C'est comme si l'on parlait d'un vol honnête ou d'un assassinat charitable. Véritablement, il faut que je fasse violence à ma raison autant qu'à mon coeur, pour discuter de sang-froid si les auteurs du plus saint et du plus naïf de tous les livres ont usé de fraude, pieuse ou non, pour prêcher sous la croix un maître crucifié! Mais je veux tout examiner, et si nous mettons leur sincérité en question, elle en éclatera avec plus de splendeur quand nous ferons voir quelle contradiction ce soupçon renferme et quelle crédulité il

553 - His, liv. V, ch. 13.

554 - Liv. 1, ch. 4.

suppose. Je consens qu'ils aient voulu ou arranger l'événement pour la prophétie, ou composer la prophétie pour l'événement. L'ont-ils pu? cette question me suffit.

Et d'abord, les apôtres ont-ils pu arranger l'événement pour la prophétie? Mais comment cela? Est-ce en dirigeant l'histoire de Jésus-Christ, je veux dire, en faisant arriver les principaux faits de sa vie de telle sorte qu'ils se trouvassent répondre à des prédictions de l'Ancien Testament?

J'avoue qu'il y a telle prédiction de détail pour laquelle cela pourrait se faire. On conçoit, par exemple, que le prophète Zacharie ayant annoncé que le Messie entrerait à Jérusalem «assis sur un ânon, poulain a d'une ânesse,» on ait pu faire entrer Jésus à Jérusalem sur cette humble monture, pour avoir sujet de dire: Voici l'accomplissement de la prophétie de Zacharie. Mais pouvait-on faire quelque chose de semblable pour la prophétie entière? Songez-y, mes chers auditeurs: une prophétie qui renferme tout un système de prédictions, les unes relatives aux plus grands événements, les autres aux circonstances les plus petites; une prophétie qui porte non-seulement sur toute la vie d'un homme, et cet homme le Messie, mais encore sur ce qui devait arriver avant et après; l'impossibilité est criante. Il y avait des prédictions qui se rapportaient à l'enfance du Messie, à sa naissance, à la mission d'un prophète qui devait le précéder. Avait-on choisi Jésus pour en faire le prétendu objet des prophéties, avant qu'il fût au monde? L'avait-on fait naître tout exprès à Bethléhem? Avait-on envoyé devant lui un faux précurseur, et fait un Jean-Baptiste, en attendant qu'on fit un Jésus-Christ? Il y avait des prédictions qui annonçaient au Messie de grandes douleurs et une mort affreuse. Était-on si assuré de la complaisance de Jésus, qu'après l'avoir choisi sans son aveu on peut compter sur lui pour soutenir jusqu'au bout son personnage, et pour se faire haïr, persécuter, maltraiter, crucifier? Mais il y avait enfin bien des prédictions qui concernaient les ennemis du Messie. Quand les soldats romains clouaient Jésus à la croix et lui perçaient les mains et les pieds, suivant le psaume XXIIe; quand les scribes et les pharisiens accomplissaient mot pour mot une autre partie de ce psaume, en raillant Jésus jusque sur la croix; quand les Juifs rejetaient Jésus et demandaient sa mort, et puis, à quelques jours de là, se convertissaient par milliers et l'adoraient comme leur Seigneur et leur Dieu, - ces soldats, ces pharisiens, ces Juifs étaient-ils aussi du complot? et ne faisaient-ils tout cela que pour obéir aux apôtres?

Achievez de sentir tout ce qu'il y a d'insoutenable dans votre hypothèse , en essayant d'une hypothèse semblable pour notre temps. Supposez qu'on déterre aujourd'hui un manuscrit, datant du XII^e siècle, où il soit prédit qu'il naîtra, six cents ans plus tard, à Ajaocio en Corse, un homme qu'une révolution terrible rendra maître de la France; qui portera ses armes depuis le Rhin jusqu'au Nil, et remplira le monde entier du bruit de son nom; qui vaincra l'Europe coalisée à Marengo, à Austerlitz, à Iéna; qui se verra tout à coup arrêté au milieu de ses exploits, et brisera sa puissance dans une dernière entreprise contre un grand monarque du Nord; enfin qui, après un court exil, remontera sur le trône, en retombera encore et s'en ira mourir dans une île lointaine et déserte, Supposez encore que certaines personnes concluent de là que l'auteur de ce manuscrit a eu l'esprit de prophétie. Que penseriez-vous de quelqu'un qui prétendrait leur fermer la bouche en disant : Je sais le fond de ce mystère; tout cela n'est qu'un coup monté; une société secrète, ayant connaissance de la prédiction et voulant la faire passer pour une prophétie, a fait arriver tous ces événements à dessein de la vérifier?

Mais si l'on ne peut admettre que les apôtres aient dirigé l'histoire de leur maître, n'ont-ils pu l'inventer? et la partie de cette histoire qui correspond à la prophétie ne serait-elle pas supposée? Qui les empêchait de mentir?

Qui les en empêchait? C'était tout le monde. C'était l'histoire, qui, dans un temps aussi bien connu que celui de Jésus-Christ, au temps d'Auguste, de Tibère, de Tacite, de Suétone, n'eût jamais accredité un tel mensonge chez toutes les nations, sans que personne y contredît et sans qu'on pût rencontrer aucun vestige des véritables événements. C'étaient surtout les Juifs, au milieu desquels Jésus avait vécu, en présence desquels les apôtres ont commencé de prêcher, et qui étaient aussi opposés aux disciples qu'ils l'avaient été au maître. Aurait-on laissé les apôtres attribuer faussement à Jésus, je ne dis pas telle ou telle action, mais une histoire tout entière, et quelle histoire sans réclamer contre une aussi audacieuse imposture? Et tandis qu'on ne cherchait que des occasions contre eux, eût-on négligé un moyen si facile de les confondre devant tout le peuple? Ce sont là de ces pensées qui peuvent bien monter dans l'esprit d'un homme, quand il essaye de toutes les hypothèses successivement, mais qui ne sauraient soutenir un quart d'heure de réflexion.

Je reviens à la prétendue prophétie de Napoléon. Vous traiteriez de fou un homme qui voudrait qu'on eût fait arriver exprès pour l'accom-

plir toute l'histoire de ce grand homme. Mais penseriez-vous beaucoup plus favorablement de celui qui se tirerait de la difficulté en disant que cette histoire pourrait bien n'être qu'un conte fait à plaisir par quelques écrivains ayant intérêt à vérifier la prophétie, et que Napoléon n'a point existé, ou qu'il n'a fait aucune des actions qu'on lui prête? Et pourtant, mes frères, ce discours ne serait pas plus insoutenable que celui d'un incrédule qui accuserait les apôtres d'avoir inventé à plaisir la vie de leur Maître. J'ose dire même qu'il le serait moins à certains égards; car, outre qu'il n'y aurait personne d'aussi intéressé à démentir les faux historiens de Napoléon que l'eussent été les Juifs à démentir ceux de Jésus-Christ, la vie de Jésus-Christ tient assurément une tout autre place dans les annales du monde que ne fait celle des plus grands hommes. Jésus-Christ est tellement nécessaire à l'histoire ancienne dont il est le terme, à l'histoire moderne dont il est le point de départ, à l'histoire universelle dont il est le centre, qu'on ne pourrait ôter la vie de Jésus sans que tout le reste soit bouleversé, et sans que l'histoire des temps anciens et celle des temps modernes tombent pêle-mêle l'une sur l'autre. Ah! s'il s'est rencontré quelque insensé qui a nie l'histoire de Jésus, et qui n'a voulu voir dans le récit de sa vie qu'une allégorie astronomique, le nom d'un Dupuis ne restera que pour prouver qu'il n'y a pas d'opinion si extravagante qui ne puisse trouver un esprit prévenu pour la recevoir et une science vaine pour la défendre!

On se lasse de prouver des choses trop claires, assurément, le premier des deux moyens qu'avaient les apôtres de faire concorder la prophétie et l'événement, arranger l'événement pour la prophétie est plus impossible encore à croire que la coïncidence fortuite. Entre les difficultés qu'il présente et celles de la foi, je ne balance point, et si je n'ai pas d'autre explication pour l'accomplissement des prophéties, je suis contraint d'être croyant pour n'être pas crédule.

Une dernière ressource demeure à l'incrédulité: c'est que la prophétie ait été composée après l'événement et pour l'événement. C'est ce que vous diriez pour cette prétendue prédiction concernant Bonaparte. Pourquoi ne le diriez-vous pas aussi pour celles de l'Ancien Testament? Les apôtres n'ont-ils pas pu les y intercaler après coup? Il n'est pas bien difficile de changer le texte d'un livre; le papier est discret, et que d'interpolations semblables l'histoire littéraire ne nous révèle-t-elle pas!

Cela leur était facile, j'en conviens, dans votre cabinet et dans votre imagination; mais dans la réalité des choses, cela leur était-il

possible ? Pensez-y.

D'abord, si vous avez lu l'Ancien Testament, vous devez savoir que les prophéties y sont si nombreuses, si bien liées entre elles et si étroitement unies à l'histoire contemporaine, qu'il eût été moins malaisé de refaire le livre entier que de les y insérer après coup. Puis, si les apôtres eussent rédigé les prophéties après coup, ne pensez-vous pas qu'ils les auraient faites plus claires ? On s'est plaint qu'elles ne le sont pas assez ; un imposteur eût pris soin de prévenir ce reproche. D'ailleurs, si les prophéties de l'Ancien Testament ont été faites après coup, comment se fait-il que les Juifs les aient comprises avant l'événement ? Où avaient-ils lu qu'un Messie leur était promis, qu'il devait descendre de David, naître à Bethléhem, et venir dans un temps déterminé ? Était-ce dans des prédictions qui n'existaient pas de leur temps et qui devaient être forgé des siècles plus tard ?

Tout cela est encore peu de chose et voici une difficulté plus sérieuse. Le papier est discret, dites-vous ; mais ce papier pourrait se trouver entre les mains d'hommes moins discrets et plus disposés à se plaindre. Qui étaient les gardiens-nés de l'Ancien Testament ? Les Juifs, et plus spécialement les sacrificateurs, les scribes, les chefs des synagogues ; c'est-à-dire, d'une part, des hommes qui avaient pour le texte confié à leur religion un respect superstitieux, excessif ; et de l'autre, des hommes qui venaient de crucifier Jésus-Christ. C'était entre ces mains à la fois si vigilantes et si ennemies qu'on devait aller falsifier les écritures des prophètes ; et qui ? les disciples de ce Jésus que les Juifs venaient de crucifier ; et pourquoi ? pour faire accroire au monde que celui qu'ils viennent de crucifier est leur Messie et leur Dieu !

Mais la corruption est puissante : n'a-t-on pu séduire les dépositaires de l'Ancien Testament dans Jérusalem ? Les pêcheurs de la Galilée n'avaient guère de moyens de séduction. « Je n'ai ni or ni argent, » disait l'un d'entre eux ; et du crédit, ils n'en avaient pas davantage. Cependant passons là-dessus. Mais quoi ! séduire les dépositaires de l'Ancien Testament, songez-vous à ce que c'était ? Si quelques gardes se laissent gagner pour répandre le bruit que les disciples sont venus de nuit enlever le corps de Jésus, on conçoit que ces misérables sacrifient à un peu d'or l'honneur de leur vigilance. Mais le moyen de gagner tout le sanhédrin, tous les docteurs de Jérusalem depuis le premier jusqu'au dernier, puisqu'une si audacieuse interpolation ne pouvait demeurer un secret pour aucun d'eux et qu'il n'en fallait qu'un pour l'ébruiter ! Eh ! si l'on pouvait acheter d'eux le droit de falsifier

leurs livres, que ne stipulait-on en même temps dans le marché la faveur de prêcher Jésus-Christ dans leur ville sans être lapidé comme saint Étienne, ou décapité comme saint Jacques ?

Je le veux cependant : vous avez corrompu tout le clergé de Jérusalem. Vous n'avez rien fait. Et toutes les synagogues de la Judée ? et Antioche ? et Athènes ? et Corinthe ? et Rome ? et Alexandrie ? et Babylone ? et ces villes sans nombre où les Juifs s'étaient répandus après la captivité, où ils habitaient et faisaient le commerce depuis plus de deux cents ans avant Jésus-Christ, et dans chacune desquelles ils avaient une synagogue où on leur lisait, chaque sabbat, Moïse et les prophètes ? En vain les apôtres avaient-ils gagné les prêtres juifs de Jérusalem, s'ils ne gagnaient encore ceux de la terre entière.

Enfin, voici ce qu'il y a de plus merveilleux. Ce bouleversement des livres sacrés des Juifs se fait à la fois si universellement, que tous les exemplaires de l'Ancien Testament ont disparu de la face du monde, sans qu'il soit demeuré ni un manuscrit, ni une page, ni une ligne pour déposer contre la plus criante interpolation qui fût jamais ; et dans un secret si profond, si bien gardé, que pas une langue ne s'est remuée pour se plaindre, et que le Juif abusé nous présente encore aujourd'hui avec confiance ce texte, que nos docteurs ont altéré entre les mains des siens pour le condamner, et qu'il ne fallait que laisser tel qu'il était pour maintenir les espérances des Juifs et pour anéantir celles des chrétiens !

Ah ! pour cette fois, si je pouvais croire tout cela, je serais plus digne d'être enfermé avec des fous que de vous parler dans cette chaire. Cette troisième explication est plus inadmissible que la seconde, qui l'était plus que la première. Entre une telle accumulation d'absurdités et les difficultés de la foi, je ne balance point ; et s'il n'y a pas une quatrième explication pour l'accomplissement des prophéties, je suis contraint d'être croyant pour n'être pas plus que crédule.

Mais il n'y en a pas une quatrième possible. Car enfin, s'il n'y a pas eu rencontre fortuite de l'événement avec la prophétie, il y a donc eu combinaison intelligente de l'un avec l'autre, et cette combinaison de l'événement avec la prophétie n'a pu se faire qu'en disposant l'événement pour la prophétie ou la prophétie pour l'événement⁵⁵⁵. C'est

555 - Cela est si vrai que nous aurions pu, au besoin, appuyer notre division sur cette fameuse phrase de Rousseau : « Pour que les prophéties fissent autorité pour moi, dit-il il faudrait trois choses dont le concours est impossible, savoir, que j'eusse été témoin de la prophétie, que je fusse témoin de l'événement, et qu'il me fût démontré que cet événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie. » Rous-

donc après avoir épuisé toutes les hypothèses que nous concluons, avec une évidence qui semble ne pas appartenir à ce genre de preuves, que sur l'article des prophéties l'incrédulité est une crédulité insoutenable, et à laquelle un homme de sens ne pourra jamais se résigner avec les yeux ouverts.

Voyez cependant, réfléchissez encore; je ne veux pas vous prendre par surprise. Je n'ai pu trouver aucun moyen d'expliquer la prophétie, si Dieu n'est point intervenu; mais vous en trouverez un peut-être. Cherchez bien, revenez sur vos pas, tournez-vous de tous les côtés; assurez-vous que nous n'ayons pas oublié quelque porte, quelque issue par laquelle vous puissiez sauver votre sagesse, tout en retenant votre incrédulité.

Encore une fois, voilà les prophéties dans l'Ancien Testament, et en voici l'accomplissement dans l'histoire de Jésus-Christ, après un intervalle trop long pour qu'aucune sagacité humaine ait pu prévoir l'événement. Si la main de Dieu n'est pas ici, que dirai-je? Dirai-je que la prophétie a été faite pour l'événement, et qu'elle a été insérée après coup dans le texte de l'Ancien Testament? Si je le disais, je serais le plus crédule des hommes: j'admettrais une supposition contre laquelle tout ce que l'histoire nous rapporte des Juifs, de leurs actes, de leur caractère, de leurs vertus et de leurs vices, de leurs lumières et de leurs préjugés, se soulève et crie; je pécherais contre toutes les lois de la critique, je me rendrais coupable d'une absurdité littéraire, Décidément, évidemment, la prophétie existait dans l'Ancien Testament avant que Jésus fût né et qu'il y eût des apôtres au monde. Dirai-je qu'on a fait l'événement pour la prophétie, en l'inventant ou en le dirigeant? Si je le disais, je serais le plus crédule des hommes: je supposerais, ou bien que le genre humain ait laissé, sans réclamation, quelques pêcheurs de la Galilée insérer dans ses annales, au plein soleil du siècle d'Auguste, la page fondamentale, l'alpha et l'oméga de l'histoire; ou bien que ces mêmes pêcheurs de la Galilée aient fait jouer à leur fantaisie tous les ressorts de l'univers, et disposé de Jésus, de Marie, du peuple juif, de Pilate et des Romains; je pécherais contre tout le cours de l'expérience, je me rendrais coupable d'une absurdité historique. Décidément, évidemment, le fond de la vie

seau veut avoir été témoin de la prophétie, sans doute pour être assuré qu'il n'y a pas eu de non plus fraude dans la prédiction; il veut avoir été témoin de l'événement, pour être assuré qu'il n'y en a pas eu non plus dans l'accomplissement; enfin il veut qu'on lui prouve que l'événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie, sans combinaison aucune. Voici bien, en d'autres termes, les trois explications naturelles de l'accord de l'événement avec la prédiction que nous avons discutées dans ce discours.

de Jésus ne peut s'expliquer ni par une invention ni par une direction humaine. Dirai-je enfin que cet accord de la prophétie avec l'événement, que je me tourmente à expliquer, peut n'être qu'une coïncidence fortuite, et que des paroles jetées à l'aventure par les prophètes sont tombées accomplies en Jésus-Christ, par un coup de dés de la fortune? Si je le disais, je serais encore le plus crédule des hommes: j'attribuerais au hasard de plus grands prodiges que ceux que je refuserais au Créateur; pour éviter le Dieu de Jésus-Christ, j'adopterais le dieu de Démocrite; comme il fait rencontrer les atomes dans l'espace, je ferais rencontrer sur la terre les temps, les lieux, les hommes, les choses; je pécherais contre tout l'ordre de la nature, je me rendrais coupable d'une absurdité philosophique.

Je ne vois qu'une issue, qu'une porte par laquelle ma raison puisse s'échapper: c'est la foi. Il faut que je renie tout, raison, bon sens, nature, critique, histoire, expérience, observation, témoignage des oreilles et témoignage des yeux, ou que je: reconnaisse qu'il y a entre la prophétie et l'événement un rapport qui ne vient ni du hasard ni de l'homme. Je me rappelle qu'il y a un Dieu, et tout est expliqué. Oui, la prophétie a été faite pour l'événement! et celui qui a composé la prophétie, c'est celui qui lit dans les siècles obscurs ce que son propre esprit a résolu et que son propre bras doit accomplir. Oui, l'événement a été fait pour la prophétie! et celui qui a arrangé l'événement, c'est celui qui fait l'histoire, et qui tient dans ses mains puissantes non-seulement les Juifs, Pilate et les Romains, mais la terre, le ciel, l'univers. Oui, la prophétie s'est accomplie par un coup de dés! mais, selon le mot de Pascal, «les dés étaient pipés,» et celui qui les a jetés est aussi celui qui a semé les mondes dans l'espace, et qui a dit: Que la lumière soit, et la lumière fut. Voici enfin mon intelligence satisfaite; me voici croyant, pur n'être point crédule, mystique, sentimental; heureux de reconnaître après tout que la seule voie dans laquelle je donne gloire au Dieu de l'Évangile est aussi la seule dans laquelle je ne me déshonore pas moi-même! Telle est l'évidence de cette conclusion qu'il est impossible d'y échapper. Qu'on en juge autrement quand on n'a pas examiné, cela se conçoit; mais qu'un homme qui a réfléchi, examiné, comparé, ne voie pas ici la main de Dieu accomplissant les prophéties en Jésus-Christ, cela est impossible, un tel homme ne se trouvera point.

Je me trompe. Il s'est trouvé des hommes, il s'est trouvé un peuple, il s'est trouvé de graves docteurs qui ont examiné, réfléchi, comparé, et qui ne sont point venus à cette conclusion. Et, chose étrange! ce

n'est pas pour échapper à l'inspiration des prophètes qu'ils ont rejeté notre sentiment ; car ils les croyaient inspirés, ils attendaient l'accomplissement de leurs prédictions, ils l'attendent encore, mais un autre accomplissement ; ces hommes, ce sont les Juifs. Vous qui ne croyez pas, vous avez une autorité pour soutenir votre opinion sur les prophéties, et véritablement vous n'êtes pas plus crédules que le sont les Juifs. Qu'en dites-vous ? Ne sentez-vous pas que ce rapprochement n'est fait que pour vous confondre ? Loin de nous la pensée d'insulter à l'affliction de ce malheureux peuple, que Dieu aime encore « à cause de ses a pères, » et qu'il n'a rejeté que pour un temps ! Mais comment méconnaître qu'il a « un voile sur le coeur, » et qu'il n'a pu refuser de voir en Jésus celui que les prophètes ont annoncé sans « recevoir en lui-même le juste salaire de son égarement ? » Ils attendent un autre Messie ! Mais, outre qu'il est trop incroyable qu'il se rencontre un autre homme qui réunisse en lui tous les signes d'une prophétie à la fois si étendue et si précise, il en est dans le nombre pour lesquels cela est absolument impossible, et le Messie que les Juifs attendent ne peut plus venir ; son temps est passé. Qu'il vienne à naître demain, dans dix ans, dans un siècle. Pourra-t-on s'assurer qu'il soit de la famille de David, aujourd'hui que toutes les tables généalogiques des Juifs ont disparu ? Pourra-t-il venir 490 ans après un édit qui permettait aux Juifs de retourner dans leur patrie, aujourd'hui que le dernier de ces édits a plus de deux mille ans de date ? Pourra-t-il se montrer dans le second temple, aujourd'hui que ce temple est brûlé ? Pourra-t-il faire cesser les sacrifices, aujourd'hui qu'ils ont cessé depuis dix-huit cents ans ?

Aussi, pressez-les pour savoir au juste ce qu'ils pensent du Messie qu'ils attendent : la confusion de leur réponse vous fera bien voir qu'ils n'ont jamais regardé la question en face. Ne pensez pas qu'ils aient discuté patiemment chacune des hypothèses que nous venons d'examiner dans ce discours. Ils ont résolu que Jésus, qui les contrariait et qui renversait leurs espérances charnelles, ne devait pas être leur Messie, et là-dessus ils prennent pour le rejeter les premières conjectures qui leur viennent à l'esprit en lisant Moïse et les prophètes. Jugez-en par un seul trait. Selon une opinion en crédit parmi leurs docteurs, celui dont Ésaïe a parlé dans son chapitre LIII, ce n'est pas le Messie, c'est le peuple juif. C'est le peuple juif qui a porté nos langueurs, et qui a été froissé pour nos iniquités. C'est le peuple juif qui a été retranché de l'angoisse et de la condamnation, et dont la durée est désormais éternelle. C'est le peuple juif qui en justifiera

plusieurs par la connaissance qu'ils auront de lui. C'est le peuple juif dont le sépulcre a été ordonné avec les méchants, mais qui a été avec le riche en sa mort. C'est le peuple juif à qui la plaie a été faite pour le forfait de son peuple, c'est-à-dire sans doute pour le forfait du peuple juif!

Mais enfin, si les Juifs ne reconnaissent pas Jésus-Christ dans les prophéties de l'Ancien Testament, consentiront-ils du moins à s'y reconnaître eux-mêmes? Se reconnaîtront-ils dans des prédictions telles que celles-ci, qui ont été écrites, de leur propre aveu, quinze cents années avant que Jésus vînt au monde, dans ce livre qu'ils honorent comme le livre de Dieu, et qu'ils savent bien, eux qui l'ont gardé, n'avoir point subi d'altération?

«Mais si tu n'obéis point à la voix de l'Éternel ton Dieu pour prendre garde à faire tous ses commandements et ses statuts que je le prescris aujourd'hui, il arrivera que toutes ces malédictions-ci viendront sur toi et t'atteindront⁵⁵⁶... L'Éternel fera lever contre « toi de loin, du bout de la terre, une nation qui volera comme vole l'aigle, une nation dont tu n'entendras point la langue, une nation impudente qui n'aura point d'égard à la personne du vieillard et «qui n'aura point pitié de l'enfant. Elle mangera le fruit de tes bêtes et le fruit de ta terre, jusqu'à ce que tu sois exterminé. Elle ne te laissera rien de reste, soit froment, soit vin, soit huile, ou portée de tes vaches, ou brebis de ton troupeau, jusqu'à ce qu'elle t'ait ruiné. Et elle t'assiégera dans toutes tes villes jusqu'à ce que tes murailles les plus hautes et a les plus fortes, sur lesquelles tu te seras assuré en a tout ton pays, tombent par terre. Elle assiégera, dis-je, a toutes tes villes dans tout le pays que l'Éternel ton Dieu t'aura donné. Et tu mangeras le fruit de ton a ventre, la chair de tes fils et de tes filles que l'Éternel ton Dieu t'aura donnés, dans le siège et dans la détresse dont ton ennemi te pressera⁵⁵⁷... Alors l'Éternel rendra tes plaies et les plaies de ta postérité a des plaies étranges, des plaies grandes et de durée, a des maladies malignes et longues⁵⁵⁸... Et vous resterez en petit nombre, après avoir été comme les a étoiles des cieux tant vous étiez en grand nombre, a parce que tu n'auras point obéi à la voix de l'Éternel ton Dieu. Et il arrivera que comme l'Éternel s'est réjoui sur vous en vous faisant du bien et en vous a multipliant, de même l'Éternel se réjouira sur vous en vous faisant périr et en vous exterminant, et vous serez arrachés de dessus

556 - Deut. XXVIII, 15.

557 - Deut. XXVIII, 49-53.

558 - Deut. XXVIII, 59.

la terre dans laquelle vous allez pour la posséder. Et l'Éternel te dispersera parmi tous les peuples, depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre; et tu serviras là d'autres dieux que toi ni tes pères n'avez point connus, le bois et la pierre. Encore n'auras-tu aucun repos parmi ces nations-là; même la plante de ton pied n'aura aucun repos; car l'Éternel te donnera là un coeur tremblant, et défaillance d'yeux, et détresse d'âme; et ta vie sera pendante devant toi, et tu seras dans l'effroi nuit et jour, et tu ne seras point assuré de ta vie. Tu diras le matin: Qui me fera voir le soir? et le soir tu diras: Qui me fera voir le matin? à cause de l'effroi dont ton coeur sera effrayé, et à cause des choses que tu verras de tes yeux⁵⁵⁹... L'Éternel te frappera de frénésie, d'aveuglement et de stupidité. Tu iras tâtonnant en plein midi comme un aveugle tâtonne dans les ténèbres; tu n'amèneras point tes entreprises à un heureux succès; tu ne feras autre chose que souffrir des injustices et le pillage, et il n'y aura personne qui te garantisse⁵⁶⁰. Tes fils et tes filles seront livrés à un autre peuple, et tes yeux le verront et se consumeront tout le jour en regardant vers eux; et tu n'auras aucun pouvoir en ta main. Et tu seras hors de sens à cause des choses, que tu verras de tes yeux. Et tu seras un sujet d'étonnement, de raillerie et d'invective parmi tous les peuples vers lesquels l'Éternel t'aura emmené:⁵⁶¹... Et je désolerai le pays, tellement que vos ennemis qui y feront leur demeure en seront étonnés. Et je vous disperserai parmi les nations, et je tirerai l'épée après vous, et votre pays sera en désolation, et vos villes en désert. Et quant à ceux qui demeureront de reste d'entre vous, je rendrai leur coeur lâche lorsqu'ils seront au pays de leurs ennemis, de sorte que le bruit d'une feuille émue les poursuivra, et ils fuiront comme s'ils fuyaient devant l'épée, et ils tomberont sans qu'aucun les poursuive. Et ceux qui demeureront de reste d'entre vous se fondront à cause de leurs iniquités, au pays de vos ennemis, et ils se fondront aussi à cause des iniquités de leurs pères⁵⁶²... Et je les livrerai pour être agitée pour leur malheur par tous les royaumes de la terre, et pour être en opprobre, en proverbe, en raillerie et en malédiction, par tous les lieux où je les aurai chassés⁵⁶³... Car voici, je commanderai et je ferai errer la maison d'Israël parmi toutes les nations, comme on fait promener le grain

559 - Deut. XXVIII, 62-67.

560 - Deut. XXVIII, 98, 99.

561 - Deut. XXVIII, 39, 34,37.

562 - Lévit. XXVI, 39,36, 39.

563 - Jér. XXIV, 9.

dans le a crible sans qu'il en tombe un grain en terre⁵⁶⁴... Mon Dieu les rejettera, parce qu'ils ne l'ont point écouté, et ils seront vagabonds parmi les nations⁵⁶⁵... Et la génération à venir, vos enfants qui viendront après vous, et le forain⁵⁶⁶ qui viendra d'un pays éloigné, diront, lorsqu'ils verront les plaies de ce pays a et les maladies dont l'Éternel l'affligera, même toutes les nations diront: Pourquoi l'Éternel a-t-il fait ainsi à ce pays? Quelle est l'ardeur de cette grande colère? Et on répondra: C'est parce qu'ils ont abandonné l'alliance de l'Éternel, le Dieu de leurs pères, laquelle il avait traitée avec eux quand il les fit sortir du pays d'Égypte. À cause de cela la colère de l'Éternel s'est embrasée contre ce pays, pour faire venir sur lui toutes les malédictions écrites dans ce livre. Et l'Éternel les a arrachés de leur terre en sa colère, et en sa fureur, et en sa grande indignation, et les a chassés en un autre pays, comme il paraît aujourd'hui⁵⁶⁷.

Que dites-vous de ces prédictions? Essayez d'y appliquer l'une ou l'autre des trois suppositions que nous combattons tantôt pour les prophéties de Jésus-Christ, et vous les trouverez ici plus inadmissibles encore, s'il est possible.

La rencontre fortuite? Vous n'y pouvez pas penser. L'histoire des Juifs, dispersés parmi tous les peuples du monde et pourtant gardant partout leur nationalité, cette histoire est trop spéciale, et si je l'ose dire, trop unique, et tout ensemble trop clairement annoncée dans ces prédictions. Mais l'événement a-t-il été fait pour la prophétie? ou la prophétie pour l'événement? Vous êtes garants vous-mêmes du contraire; car il s'agit ici d'événements qui durent encore, et qui s'accomplissent de vos jours et sous vos yeux. S'il y avait ici quelque fraude pieuse, elle ne serait pas des apôtres, elle serait nécessairement plus récente; ce seraient les disciples de Jésus-Christ depuis dix-huit siècles, ce seraient nos pères, ce serait nous qui en serions coupables. Est-ce vous, est-ce moi, qui avons altéré les livres des Juifs, et intercalé dans l'Ancien Testament les prédictions de ce qui leur arrive aujourd'hui? Est-ce vous, est-ce moi, qui avons dirigé leur destinée? qui les avons pris et dispersés sous tous les cieux, mis en opprobre parmi tous les hommes, fait persécuter dans le moyen âge, parqués dans leur ghetto à Rome ou dans leur quartier à Francfort? Est-ce vous enfin, est-ce moi, qui leur avons imaginé une fausse

564 - Amos IX, 9.

565 - Os. IX, 17.

566 - NdÉ: au sens ancien, voyageur, celui qui n'est pas citoyen.

567 - Deut, XXIX, 23, 24, 25, 27, 28.

histoire? et sortira-t-il de terre quelque Dupuis qui vienne apprendre au monde qu'il n'a jamais existé de Juifs, et que toute leur prétendue dispersion n'est qu'une allégorie astronomique?

Convenez donc que, s'il faut être crédule pour ne pas croire aux prophéties messianiques, il faut l'être encore plus pour ne pas croire à celles qui regardent les Juifs; reconnaissez avec nous que la main de Dieu est ici, et ne craignez pas de lui donner gloire et de vous écrier avec Jacob à Béthel: «Certainement l'Éternel est ici, et je n'en savais rien!»

La prophétie n'est qu'un exemple que j'ai choisi entre plusieurs; et si l'on examinait avec la même attention les miracles, l'établissement de l'Évangile dans le monde, le caractère de Jésus-Christ, sa doctrine, sa morale, il n'est pas un de ces sujets qui n'offrirait à l'incrédule des difficultés incomparablement plus embarrassantes que celles de la foi. En voici la raison, que je vous disais en commençant; mais ma pensée sera mieux comprise après les développements où je viens d'entrer pour la prophétie. Les difficultés de la foi portent sur le monde invisible, et les difficultés de l'incrédulité sur le monde visible. Nous appartenons à deux mondes: au monde invisible, au monde des choses divines et spirituelles, que nous ne pouvons connaître que par un principe de foi; et au monde visible, au monde des choses humaines et terrestres, que nous pouvons connaître par la vue. Le monde invisible est rempli de mystères et d'obscurités pour nous; et sur le caractère de Dieu, ses desseins, son jugement, l'éternité, nous ne pouvons faire, livrés à nous-mêmes, que des conjectures plus ou moins vraisemblables. Il n'en est pas de même du monde visible; il nous est accessible et tout ouvert, parce qu'il a été donné pour domaine à l'expérience de l'homme; et quand il s'agit de recueillir des observations et d'en constater les résultats, il ne faut pour le faire que des yeux et des oreilles⁵⁶⁸. Or il y a cette différence entre la croyance du chrétien et celle de l'incrédule, que la première explique d'une manière satisfaisante les données de l'expérience et de l'observation, tout en laissant subsister certains voiles sur la nature et la volonté divines; tandis que la seconde ne réussit à échapper à ces obscurités, qu'en se mettant en opposition flagrante avec les faits les mieux établis.

Le chrétien accepte la Bible comme la parole de Dieu, sur la foi des miracles et des prophéties, c'est-à-dire de faits historiques dont il ne

568 - «Quant aux cieux, les cieux sont à l'Éternel, mais il a donné la terre aux enfants des hommes» (Ps. CXV, 16).

peut rendre raison autrement ; et puis il s'en rapporte à la Bible pour suppléer à sa propre ignorance sur les choses de Dieu. L'incrédule est si résolu de ne rien admettre qui s'écarte de ses opinions et de ses sentiments sur les choses de Dieu, que plutôt que de recevoir la Bible pour divine, il ferme les yeux à ce qu'il voit et les oreilles à ce qu'il entend, Et ainsi le chrétien, se confiant en son jugement quand il s'agit des choses visibles qui sont de sa compétence, et se soumettant quand il s'agit des invisibles, qui n'en sont pas, ressemble à un aveugle qui se sert de l'ouïe qu'il possède pour suppléer la vue qui lui manque ; au lieu que l'incrédule, ne s'en rapportant qu'à soi sur les choses invisibles, et abdiquant, contredisant ses sens et son expérience pour les visibles, ressemble à un aveugle qui se fierait à ses yeux et qui refuserait de croire à ses oreilles. Entre ces deux méthodes, comment hésiter ? Comment ne pas reconnaître que si la foi de l'un étonne par cette lumière nouvelle qu'elle répand sur les choses du ciel, incrédulité de l'autre renverse toutes les notions reçues par le démenti qu'elle donne à ce que nous savons de plus certain sur les choses de la terre ; et qu'un homme qui s'effraye des obscurités de la foi, sans reculer devant la folie de l'incrédulité, se rend coupable en doctrine d'une erreur semblable à celle que les pharisiens commettaient en morale, « coulant le moucheron et avalant le chameau ? »

Ne pensez pas, mes frères, que nous nous exaltons l'esprit pour ne rien voir qui nous embarrasse dans le chemin de la foi. Vous y trouvez de grandes obscurités ; j'y en trouve aussi, je l'avoue, et je vous ouvre ici mon âme tout entière. Quand je prends ce livre dans les mains, et que je me dis que c'est ici un livre qui ne ressemble à aucun autre, et qui a été seul entre tous inspiré de Dieu ; quand je me dis qu'Esaië, Jérémie, saint Paul, saint Jean, « ont parlé poussés par le Saint-Esprit, et que je dois recevoir la parole de leur bouche comme je recevrais une parole sortie du ciel ; quand je vois cependant chacun d'eux conservant dans cette inspiration commune son caractère individuel, et se servant au reste de tous les moyens naturels de s'éclairer qui sont à sa portée, -je m'arrête, je me perds dans mes réflexions, et la doctrine de l'inspiration m'étonne et me confond. Et puis, quand j'ouvre la Bible, quand je considère cette doctrine chrétienne si étrange pour la philosophie du siècle, et cette vie chrétienne plus étrange encore pour mes penchants naturels ; quand je médite sur ce Fils innocent mourant pour les hommes coupables, sur cet Esprit qui souffle où il veut sans qu'on sache d'où il vient ni où il va, sur cette vertu toute-puissante de la prière, sur cette foi qui crée au dedans et

au dehors tout un monde nouveau, enfin sur ce jugement solennel qui doit partager les hommes en deux classes séparées par un abîme à jamais infranchissable, les uns allant à la vie éternelle, les autres aux peines éternelles, aux peines éternelles! oh! alors ma foi, je ne veux pas dire s'ébranle, mais elle se trouble; alors, écrasé en quelque sorte sous le poids des mystères de Dieu, je suis comme un homme qui sent son regard s'éblouir, et qui est contraint de s'asseoir pour ne pas tomber; alors, il semble que le tumulte de mes pensées va m'arracher ce cri que la persécution des méchants faisait jeter à Jérémie: «Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom.» En de tels moments, que sais-je? peut-être une affreuse tentation se présenterait à mon esprit, si l'incrédulité, toute désespérante qu'elle est pour mon cœur, m'offrait du moins un système qui satisfait mon intelligence. Mais qu'y trouvé-je au contraire? J'y trouve des difficultés infiniment plus grandes que dans la religion. Ici, ce n'est plus un sentiment vague qui me trouble, ce sont les raisonnements les plus clairs qui me convainquent d'erreur.

Ce n'est plus le monde invisible qui étonne ma faible intelligence, c'est le monde visible qui se soulève contre moi avec une évidence accablante. Ce n'est plus une question qui m'embarrasse, c'est une certitude qui me contraint, c'est l'histoire qu'il faut que je récuse, c'est l'expérience avec laquelle il faut que je rompe, c'est l'observation qu'il faut que je contredise en face, ce sont les faits qu'il faut que je nie, que je démens, que je foule aux pieds. Ah! les contradictions dont l'incrédulité est toute remplie me repoussent en arrière, et ne me laissent d'autre retraite que la foi avec ses saintes obscurités! Et, après avoir été près de dire avec Jérémie: «Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom, je suis forcé de m'écrier avec lui: «Mais il y a eu dans mon cœur un feu ardent renfermé dans mes os; je suis las de le porter et je n'en puis plus⁵⁶⁹!» Alors je reviens à toi, «Dieu de Jésus-Christ, comme l'enfant prodigue à la maison paternelle! «Sous les bras éternels,» je saisis par le cœur ce que mon intelligence n'a pu atteindre, et je ne trouve de paix qu'à te croire et de bonheur qu'à te servir! Après tout, si la foi a des ombres, c'est parce qu'elle a de si vives lumières; si elle a de profonds abîmes, c'est parce qu'elle a de hautes montagnes; et si elle tient les clefs de l'enfer, c'est parce qu'elle tient aussi celles du ciel! Sans doute il y a des choses que je ne comprends pas, mais je comprends que je ne comprenne pas. Pauvre créature, jetée dans un coin de ton empire,

569 - Jér. XX, 29.

comment en aurais-je cette vue d'ensemble dont tu jouis au centre de tous tes ouvrages? Mais surtout, pauvre créature pécheresse, égarée, comment m'étonnerais-je qu'un voile soit sur mes yeux, et que ta parole m'étonne? Hélas! elle ne m'étonne peut-être que parce qu'elle est vraie⁵⁷⁰. La nature a ses secrets, et je crois en Dieu; la Bible a ses mystères, et je crois en Jésus-Christ. Que dis-je? Ces mystères eux-mêmes, après avoir commencé par me confondre, finissent par m'éclairer et par me donner les plus saintes leçons; et il n'y a pas jusqu'à ces peines éternelles que j'ai si longtemps repoussées, qui n'aient servi à me révéler, ô mon Dieu, avec la frayeur de tes jugements et la sainteté de ta loi, la grandeur de ta délivrance et la profondeur de ton amour! «Parle, Seigneur, ton serviteur écoute!» Il écoute, le front dans la poussière! Dusses-tu dire les choses les plus nouvelles pour moi, parle encore! Je crois, parce que c'est toi qui parles; et je veux être le plus croyant des hommes, pour n'en être pas le plus crédule, le plus insensé!

Mes frères, donnez gloire à la vérité. Ce ne sont pas ici des amplifications oratoires; ce sont des preuves claires, simples, solides. Ne le reconnaissez-vous pas? et ne commencez-vous pas entrevoir qu'au tribunal de Dieu la raison, la raison elle-même vous condamnera et rendra votre incrédulité inexcusable?

Ne vous en prenez donc plus à votre intelligence de ce que vous ne croyez point; car la foi, la foi seule peut la satisfaire pleinement; mais prenez-vous-en à votre cœur, à votre volonté propre. Au fond, si vous ne venez pas à la foi, c'est parce que vous ne voulez pas de la foi. Vous ne voulez pas d'une doctrine qui humilie si profondément votre orgueil, et qui ne vous laisse d'autre porte pour entrer au ciel que celle par laquelle passent les Zachée, les Marie-Magdeleine, les péagers et les femmes de mauvaise vie. Vous ne voulez pas d'une doctrine qui vous oblige de renoncer toutes vos convoitises, à votre avarice, à vos haines, à vos mensonges, à vos fraudes, à vos voluptés. Non, vous n'en voulez pas. C'est Jésus-Christ qui l'a dit: «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie;» et ailleurs: «La lumière est venue dans le monde, et a les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.» Si cette découverte vous effraye, elle a aussi de quoi vous rassurer. Parce que votre incrédulité est volontaire, elle est criminelle, et «celui qui ne croit point a est déjà condamné;», mais aussi, parce que votre incrédulité est volontaire, elle est guérissable, et il dépend de vous d'en sortir.

570 - Jean VIII, 45: «Parce que je dis la vdrité, vous ne me croyez point.»

Apprenez-le encore de Jésus-Christ: «Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef⁵⁷¹.» Du jour que vous aurez la volonté arrêtée de faire ce que Dieu veut, de le faire quoiqu'il en coûte, vous serez sur le chemin de la foi, qui est celui de la vie éternelle. Jusque-là vous verriez un mort ressusciter sous vos yeux que vous ne croiriez pas⁵⁷². Ah! si un rayon de lumière a commencé de vous apparaître, soyez fidèle, fidèle à Dieu, fidèle à vous-même; soyez fidèle, et ne fermez pas votre coeur; soyez fidèle, et Dieu fera le reste. Amen.

FIN.



571 - Jean VII, 17.

572 - Luc XVI, 24.